

**Une séduisante
suspecte - Le
prix de la
vengeance**

H@rlequin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLACK

ROSE

Carla Cassidy
Une séduisante
suspecte

Justine Davis
Le prix de la
vengeance

 HARLEQUIN



BLACK

ROSE



Carla Cassidy
Une séduisante
suspecte

Justine Davis
Le prix de la
vengeance

 HARLEQUIN

CARLA CASSIDY

Une séduisante suspecte

BLACK ROSE

éditions  **HARLEQUIN**

— Redis-moi pourquoi nous allons enquêter au domicile d'un ex-collègue de l'antenne de Kansas City ? demanda l'agent du FBI Andrew Barkin, depuis la banquette arrière de la voiture.

L'agent spécial Gabriel Blankenship leva le pied de l'accélérateur tandis qu'ils arrivaient aux abords de la petite ville de Bachelor Moon, en Louisiane.

— Simple politesse, répondit-il. Parce que l'antenne de Kansas City nous l'a demandé.

— Sam Connelly était un profileur respecté, expliqua Jackson Revannaugh, à côté de lui. Jusqu'à ce qu'il descende ici pour deux semaines de vacances et tombe amoureux de Daniella Butler, la propriétaire du Bachelor Moon Bed and Breakfast. C'était il y a un peu plus de deux ans. Apparemment, l'amour a eu le dessus sur une carrière en pleine ascension. Sam a quitté le Bureau, déménagé ici et épousé Daniella.

— Ce qui, outre un mari, a fait de lui le beau-père de la fille de Daniella, Macy, ajouta Gabriel. Et ce matin, nous avons reçu un coup de fil de la gérante du bed and breakfast nous signalant qu'ils avaient disparu tous les trois.

— C'est assez inhabituel qu'on nous ait dépêchés sur place alors qu'il ne s'est même pas écoulé quarante-huit heures, déclara Jackson.

— D'après la gérante, ils n'ont pas donné signe de vie depuis hier soir, dit Gabriel.

Il garda les yeux fixés sur la route, sachant que le B&B se trouvait à une quinzaine de kilomètres de la petite ville.

Son petit doigt lui disait que ce déplacement était une perte de temps, qu'il devait s'agir d'un malentendu entre la gérante et ses employeurs. Il y avait une heure et demie de route entre leur base de Baton Rouge et Bachelor Moon, et, lorsqu'ils avaient reçu la consigne de partir, il était plus de 15 heures.

Avec un peu de chance, ils régleraient rapidement la question, et avant minuit il retrouverait son lit dans sa confortable maison de Baton Rouge.

S'il avait été surpris que son directeur, Jason Miller, lui assigne deux hommes pour l'aider à résoudre ce supposé mystère, il s'était réjoui de leur compagnie. Non seulement ils étaient de bons agents, experts en scènes de

crime et dotés d'un flair de chiens de chasse, mais ils étaient aussi des amis.

— C'est là, annonça Andrew en pointant du doigt une pancarte qui indiquait, sur leur droite, la direction du « Bachelor Moon Bed and Breakfast ».

Gabriel bifurqua sur la route secondaire, plissant les yeux sous la vive lumière du soleil. Il roula encore quatre ou cinq kilomètres puis, suivant la direction désignée par une autre pancarte, s'engagea sur un chemin qui les amena à destination.

— Waouh, joli, siffla Jackson tandis que leur apparaissait une demeure de belles dimensions à un étage, agrémentée d'un vaste perron à colonnes et nichée au milieu de grands arbres.

D'un côté de l'établissement, un étang scintillait sous le soleil, et de l'autre se dressait une antique remise à carrioles d'aspect accueillant, garnie sur son pourtour de bacs de fleurs multicolores.

Les employés devaient garer leurs véhicules ailleurs, et comme le parking en façade était vide, il ne devait pas y avoir de clients, songea Gabriel. Il arrêta la voiture et coupa le moteur. A l'instant même, la porte de la maison s'ouvrit et une femme s'avança sur le perron.

Avec sa silhouette mince et ses boucles blondes, elle ressemblait à un ange. Et compte tenu du short blanc qui dévoilait ses longues jambes et du haut rose à fines bretelles, d'un ange très sexy.

— Cool, marmonna Jackson depuis le siège arrière.

— Hé, nous sommes en mission, pas en goguette, rappela Gabriel à son collègue, qui avait une réputation de coureur de jupons.

Cela étant, il fut lui-même perturbé par l'onde de chaleur qui lui traversa le ventre à cette apparition. Les yeux de la jeune femme, devina-t-il, devaient être bleus.

Elle commença à descendre les marches, comme si elle ne pouvait attendre qu'ils l'aient rejointe. Tous trois sortirent du véhicule tandis qu'elle s'approchait.

Tout en lui présentant sa carte du FBI, Gabriel se rendit compte que ses yeux n'étaient pas bleus comme il l'avait cru, mais d'un vert presque électrique. Elle était vraiment très belle, avec son visage mince, ses grands yeux, son nez droit et sa bouche généreuse. Mais en cet instant, toutes ces caractéristiques n'exprimaient qu'une seule émotion : une peur viscérale, proche de la panique.

— Dieu merci vous êtes là, dit-elle après qu'il eut procédé aux présentations. Je suis Marlena Meyers, la gérante. C'est moi qui ai donné l'alerte ce matin. J'ai d'abord appelé le shérif, mais comme il craignait de se mêler d'une affaire qui concernait les fédéraux, il m'a conseillé de m'adresser à vous. J'ai trouvé le contact de Sam dans sa chambre, et j'ai appelé son ancien directeur à l'antenne de Kansas City.

— Suite à quoi le directeur adjoint Forbes a joint notre bureau à Baton Rouge et nous voilà, répondit Gabriel.

En dépit du fait que le soleil entamait son lent déclin vers l'ouest, la chaleur moite de la mi-juillet était oppressante et rendait la respiration difficile.

— Pouvons-nous entrer ?

— Oh ! bien sûr.

Elle pivota sur les talons de ses sandales blanches pour regagner l'entrée de la maison. Gabriel ne put s'empêcher de remarquer le galbe émouvant de ses fesses, moulées dans le short blanc, tandis qu'elle marchait devant eux, et cela l'irrita.

Cela faisait longtemps qu'une femme n'avait de quelque façon que ce soit attiré son attention, et être distrait par cette blonde explosive était la dernière chose dont il avait besoin. Il voulait juste entrer, démêler l'affaire et rentrer chez lui aussi vite que possible.

Elle les conduisit dans une grande pièce, décorée à l'évidence pour servir de salle commune à ses clients. En plus de deux canapés et de plusieurs fauteuils, elle disposait d'un téléviseur à écran large et d'une étagère remplie de livres de poche et de magazines de jeux.

Elle s'arrêta soudain au beau milieu, et son regard passa d'Andrew à Jackson, pour finalement se poser sur Gabriel.

— Ils sont partis.

Sa voix était un murmure torturé et ses yeux brillaient de larmes contenues.

— Quand je me suis levée ce matin, j'ai su qu'il s'était passé quelque chose de grave.

— Comment cela ? demanda Gabriel.

Sa mine s'assombrit, et elle se tordit les mains. Elle ne portait pas la moindre bague, nota-t-il.

— Il faut que vous voyiez la cuisine.

Sur ces mots, elle se retourna et sortit de la pièce. Les trois hommes échangèrent des regards intrigués avant de la suivre.

— Ici, c'est la salle à manger pour les clients, dit-elle en les précédant dans une pièce équipée d'une table pouvant accueillir une douzaine de personnes.

Un buffet supportait une machine à café professionnelle, mais aucune odeur de café ne flottait dans l'air.

Elle s'arrêta à la porte opposée, les yeux toujours embués.

— C'est ici, dit-elle en pointant le doigt vers l'intérieur.

De toute évidence, elle n'avait nulle intention d'y entrer.

Passant devant elle, Gabriel eut droit à une bouffée de son parfum, une fragrance fraîche et florale qu'il trouva délicieuse, mais qu'il oublia instantanément lorsqu'il contempla la scène devant lui.

Sur une petite table de bois ronde, au milieu de la vaste cuisine, se trouvaient les restes d'une collation du soir : trois verres de lait vides, et trois petites assiettes contenant l'une un cookie, et les autres deux. Une chaise était

couchée sur le sol, comme si son occupant en avait bondi si vite qu'elle s'était renversée.

— On dirait que la porte de derrière est déverrouillée, déclara Jackson.

Aucun des trois agents n'avait fait plus de deux pas dans la pièce.

— Quelqu'un est-il venu ici en dehors de vous ?

Elle secoua la tête, faisant danser ses boucles blondes.

— Non. Nous n'avons pas de clients en ce moment, et j'ai veillé à ce qu'aucune employée n'y entre pour le moment.

Gabriel fronça les sourcils.

— Avant de faire quoi que ce soit ici, j'aimerais voir le logement de vos patrons.

— Ils occupent une suite, à l'étage.

— Sont-ils du genre à décider d'un voyage à l'improviste ? demanda-t-il en la suivant dans l'escalier.

— Oh non, pas du tout. S'ils avaient prévu quelque chose, ils me l'auraient fait savoir, et de toute façon jamais ils ne seraient partis au milieu de la nuit.

Une profonde inquiétude vibrait dans sa voix.

— Il s'est produit quelque chose hier soir, je le sais. A présent ils ont disparu, et personne n'a eu de nouvelles d'eux de toute la journée.

Dès l'instant où Gabriel avait mis le pied dans la cuisine, il avait compris qu'il n'allait pas retrouver son lit cette nuit. Même si son instinct professionnel lui disait qu'ils venaient de voir une scène de crime, il ne possédait pas assez d'informations pour en avoir une absolue certitude.

A l'étage, les chambres des clients étaient situées de part et d'autre du couloir. Gabriel s'arrêta devant chacune pour jeter un œil à l'intérieur.

Décorée en bleu et blanc, la première possédait deux lits à une place, une coiffeuse, ainsi qu'une petite table et des chaises près de la fenêtre. La seconde, qui disposait d'un lit king-size, était une harmonie de mauve et de dentelle, avec le même type de mobilier que la première.

Aucune d'elles ne présentait quoi que ce soit d'anormal.

— Les chambres ont leur propre salle de bains, et il y en a trois autres aménagées dans l'ancienne remise à carioles, expliqua-t-elle en allumant les lampes, alors que le soir ne devait pas tomber avant deux bonnes heures.

— Qu'y a-t-il ici ? demanda Gabriel en désignant une autre porte dans le couloir.

— Un vieil escalier de service qui descend à la cave et débouche dehors. Plus personne ne l'utilise, et la porte est constamment fermée à clé.

Gabriel hocha la tête, sachant qu'avant la fin de la nuit elle serait ouverte et la cave explorée dans ses moindres recoins.

— Et voici la suite de Sam, Daniella et Macy.

La porte était déjà ouverte. S'arrêtant dans le couloir, Marlena leur fit signe d'y entrer.

La pièce qui s'offrit à leur vue était une vaste chambre-salon. Le lit king-

size, fait avec soin, était recouvert d'une courteline noir et blanc. A son pied se trouvait une banquette d'aspect confortable, face à un écran de téléviseur mural extra-plat. Plusieurs étagères étaient garnies de livres et de jeux, et il fut facile pour Gabriel de reconnaître le refuge privé de la famille, coupé de l'activité hôtelière.

La salle de bains était, elle aussi, propre et bien tenue, sans indication que quiconque y fût venu dans la journée.

La seconde chambre, plus petite, était une explosion de rose, avec un lit à une place couvert d'animaux en peluche et de poupées.

De retour dans la grande pièce, Gabriel ouvrit la penderie tandis que Jackson et Andrew inspectaient minutieusement la salle de bains et la chambre de Macy.

Gabriel remarqua un jeu de valises calées dans l'angle gauche de la penderie, et ne nota aucune absence manifeste de vêtements sur les cintres. Il passa à la coiffeuse, sur laquelle étaient posés, côte à côte, deux téléphones portables. Il imaginait mal les Connelly s'en allant sans les emporter. Les ramassant, il constata qu'ils étaient tous deux éteints. Ils devaient les avoir coupés avant de se mettre au lit.

Il tira le tiroir du haut, pour découvrir, consterné, l'arme de Sam et son portefeuille. Il l'ouvrit. Son permis de conduire, ses cartes de crédit et bancaire s'y trouvaient toujours.

Son rythme cardiaque s'accéléra. Pour quelles raisons un homme partirait-il de chez lui avec sa famille sans son portefeuille ? s'interrogea-t-il. Par ailleurs, un agent du FBI ne quitterait jamais son domicile sans son arme. C'était impensable.

Il se retourna et vit que Marlena se tenait toujours immobile dans le couloir.

— Il vaudrait mieux nous préparer des chambres pour une ou deux nuits, annonça-t-il. Il semble que nous aurons à passer un certain temps ici. Et ne laissez personne entrer dans la cuisine. Pour le moment, tout porte à croire qu'elle est une scène de crime.

Elle porta une main à sa bouche, la mine horrifiée.

— Il faut que vous les retrouviez.

Gabriel acquiesça.

— C'est bien notre intention. Mais avant toute chose, j'ai besoin de vous poser quelques questions.

Marlena Meyers était peut-être jolie, et son angoisse paraissait sincère, mais il devait savoir si elle se tourmentait vraiment pour le sort de ses employeurs, ou si elle était une bonne actrice qui, à un niveau ou à un autre, avait une part de responsabilité dans ce qui s'était passé cette nuit dans la cuisine.

Des trois agents du FBI, c'était Gabriel Blankenship qui impressionnait le plus Marlana. Depuis son arrivée, son regard bleu était resté sombre, dénué d'expression, et ses lèvres avaient semblé incapables de former ne fût-ce qu'une ébauche de sourire.

Au bout de quelques minutes, il fut convenu que les agents Barkin et Revannaugh partageraient la chambre bleue, et que Gabriel prendrait la mauve.

Pendant que ses collègues regagnaient leur véhicule pour apporter leur sac de voyage et le kit d'examen de scènes de crime, il l'invita à s'asseoir dans un fauteuil de la salle commune du rez-de-chaussée, puis en approcha un pour lui-même, si près que leurs genoux se touchaient presque.

Marlena voulait lui hurler qu'il perdait un temps précieux, que lui et ses hommes devraient être en train de fouiller les bois, de battre les buissons, de frapper aux portes, bref, de déployer tous les efforts possibles pour retrouver la famille disparue... Sa deuxième famille.

De la poche de sa chemise blanche, qui se tendait sur un torse d'une largeur impressionnante, il sortit un stylo et un calepin. Avec ce pantalon noir à la coupe parfaite qui mettait en valeur ses hanches étroites et ses longues jambes, il était absolument canon. Il portait aussi un revolver dans un holster d'épaule, ce qui lui rappelait à chaque instant qu'il n'était pas un client, mais un homme chargé d'une mission.

Si ses cheveux noirs bouclaient juste assez pour donner envie à une femme d'y plonger les doigts, ses yeux interdisaient toute tentative de contact physique, de quelque nature que ce soit.

Froids, brillants d'une intelligence aiguë, ils étaient ceux d'un homme qui en avait trop vu, ne faisait confiance à personne, et était hermétique à toute forme d'invite.

— Depuis combien de temps êtes-vous gérante ici ? demanda-t-il.

— Un peu moins de deux ans, répondit-elle immédiatement. Avant cela, je vivais à Chicago, même si je suis originaire de Bachelor Moon. Daniella était ma meilleure amie tout au long des années de lycée. Je suis partie d'ici peu de temps après son mariage avec Johnny Butler. Lorsque je suis revenue, ce fut pour apprendre que Johnny avait été assassiné et qu'elle était tombée amoureuse de Sam.

Elle avait conscience d'être trop bavarde, de lui donner plus d'informations qu'il ne lui en avait demandé, mais c'était dû à sa nervosité. Chaque fois qu'elle était stressée ou qu'elle avait peur, elle se transformait en moulin à paroles.

— J'étais demoiselle d'honneur à leur mariage, et durant ces deux dernières années ou presque, Sam, Daniella et Macy ont été ma famille.

De nouvelles larmes lui piquèrent les yeux, mais elle cligna rapidement des paupières pour les chasser.

— Ils nous ont accueillis, Cory et moi, quand nous n'avions plus rien ni aucun endroit où aller. Ils nous ont ouvert les bras, et mon amitié avec

Daniella a repris là où nous l'avions laissée des années plus tôt.

Il regardait sa bouche, et elle se demanda s'il jugeait de la véracité des mots qui en sortaient. S'imaginait-il qu'elle avait quelque chose à voir avec leur disparition ? Croyait-il qu'elle mentait pour couvrir quelque crime odieux ?

Il baissa les yeux sur son calepin, griffonna quelques notes puis reporta son attention sur elle.

— Qui est Cory ?

— Mon frère. Il vient d'avoir vingt ans, et travaille comme aide-jardinier à la propriété. Ma mère nous a abandonnés très jeunes, et mon père... Eh bien, il a fait ce qu'il a pu, mais c'est moi, pratiquement, qui ai élevé Cory. A la mort de papa, j'avais vingt ans. J'ai sollicité les tribunaux pour obtenir la garde de mon frère, et depuis lors il vit avec moi.

Se rendant compte qu'elle babillait de nouveau sans retenue, elle se tança et s'ordonna de répondre aussi simplement et succinctement que possible à ses questions.

— Où loge-t-il ?

— Il a son propre studio à l'arrière de la remise. Mais il ne ferait jamais rien qui puisse nuire à Sam ou Daniella, et voit Macy comme une petite sœur. Il les aime autant que moi.

— Qui d'autre travaille au bed and breakfast ?

Si seulement il pouvait lui offrir l'ombre d'un sourire, un signe infime qu'il comprenait la panique qui mettait son âme à l'agonie, que l'essence même de son monde fragile était menacée et qu'elle se sentait totalement perdue !

Elle fronça les sourcils et se concentra sur sa question.

— La gouvernante, Pamela Winters. Elle loge en ville, et ne travaille que deux ou trois jours par semaine en fonction du nombre de clients. Ensuite, il y a John Jeffries, le jardinier. Il vit dans un petit cottage près de l'étang. En dehors de Cory et moi, John est la seule personne qui travaille ici à temps plein.

— Et les employés à temps partiel ?

Elle savait que les agents Barkin et Revannaugh étaient en train d'examiner à fond la cuisine, où ils devaient chercher d'autres indices corroborant l'hypothèse d'un meurtre.

— Daniella fait l'essentiel de la cuisine pour les clients, mais il lui arrive de faire appel à Marion Wells pour la remplacer. Et lorsque nous sommes débordées, Valérie King vient nous donner un coup de main pour le ménage. Mais aucune de ces personnes n'a la moindre raison d'en vouloir à Sam et Daniella. Tout le monde les aime, et Macy est la fillette la plus vive et la plus adorable que l'on puisse imaginer.

Un sanglot se bloqua dans sa gorge.

— Vous ne devriez pas être ici à perdre votre temps à m'interroger ! protesta-t-elle avec véhémence. Vous devriez être dehors, à leur recherche.

Ses yeux bleus la considérèrent sans émotion particulière, et elle décida qu'elle n'aimait pas beaucoup l'agent spécial Gabriel Blankenship.

— Je suppose que vous habitez ici même, dans la maison ?

— Oui, mon appartement est contigu à la cuisine.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler.

Il haussa un sourcil brun.

— Quand avez-vous vu ou entendu les Connelly pour la dernière fois ?

— Hier soir, vers 20 heures. Ils sont montés chez eux tandis que je regagnais mon appartement.

Il se leva de son fauteuil.

— Vous voulez bien me le montrer ? demanda-t-il, les yeux rivés aux siens.

Il donnait l'impression de la considérer comme suspecte, et elle n'aimait pas cela du tout. Elle se leva à son tour. Ses pieds semblaient peser des tonnes à l'idée de devoir traverser la cuisine, où elle avait la conviction qu'il était arrivé quelque chose d'affreux aux gens qu'elle aimait.

C'est avec une conscience aiguë de la présence de l'agent Blankenship derrière elle qu'elle traversa la cuisine, où ses deux collègues procédaient à un relevé d'empreintes sur la porte. Ils lui adressèrent un hochement de tête lorsqu'elle ouvrit la porte du petit appartement qui était son chez-soi depuis près de deux ans. Il consistait en un séjour, une salle de bains et deux chambrettes, l'une où elle dormait, l'autre transformée en débarras par Daniella.

Le séjour était relativement sobre : un canapé, un fauteuil à bascule et une télévision. Aucun objet personnel ni bibelot pour marquer son espace privé. Elle avait toujours voyagé avec peu de chose, son frère étant le seul élément important de sa vie.

Gabriel y pénétra, et la pièce sembla aussitôt rétrécir. A son passage, elle huma le parfum discret mais agréable d'une eau de toilette boisée.

Les yeux bleus de Gabriel se plissèrent, et il survola les lieux d'un regard scrutateur. Après un coup d'œil à la chambre-débarras, il s'avança vers la porte de la sienne, qu'il dissimula presque de sa large carrure.

Dieu merci, il n'y avait pas de culottes de soie au-dessus du contenu d'un tiroir ouvert, pas de soutien-gorge en dentelle accroché à un bouton de porte. En cet instant précis, Marlina se félicita d'être une maniaque du rangement.

Il se retourna et l'étudia d'un air inquisiteur.

— Vous dormiez ici, et vous n'avez rien entendu de bizarre dans la cuisine hier soir ?

Le doute était perceptible dans sa voix grave.

— Je me lève chaque matin à l'aube, je travaille dur toute la journée et la nuit je dors comme une souche, répondit-elle, le menton haut. J'ai toujours eu le sommeil profond, et il aurait fallu que quelqu'un crie pour me réveiller.

— Donc, d'après vous, personne n'a crié.

Elle hésita deux secondes et secoua la tête.

— Je ne peux pas être catégorique, mais je suis à peu près sûre que j'aurais ouvert les yeux si ç'avait été le cas.

Il soutint son regard, et elle réprima une furieuse envie de se tortiller. C'était comme si ses yeux bleus perçants cherchaient à s'introduire dans sa tête, à sonder son âme.

C'est alors qu'elle comprit qu'elle était son suspect numéro un dans ce qui était arrivé à cette famille qu'elle aimait tant.

Gabriel se réveilla au point du jour, empêtré dans des draps couleur lavande, arraché à un rêve érotique où son principal suspect et lui-même tenaient les premiers rôles.

Pas la meilleure façon d'entamer une nouvelle journée, songea-t-il en s'extrayant du lit. Il gagna la salle de bains et, quelques instants plus tard, debout sous le jet brûlant de la douche, essayait de se débarrasser du souvenir de ce rêve aussi torride qu'inhabituel.

Les longues jambes satinées de Marlana Meyers se mêlaient aux siennes tandis qu'ils s'embrassaient et se caressaient. Dans ses iris verts avait brillé une faim qui ne lui avait laissé d'autre choix que de vouloir la satisfaire. Dieu merci, il s'était réveillé à ce moment-là.

Ç'avait été une courte nuit de sommeil. Il avait demandé à Marlana de convoquer son frère et John, le jardinier, pour qu'il puisse les interroger. Les entretiens avaient duré plusieurs heures, et après une exploration poussée de la cave et de tous les autres endroits de la maison, il était autour de 3 heures lorsque Gabriel s'était enfin mis au lit.

De leur côté, Andrew et Jackson avaient achevé leur examen de la cuisine. Ils avaient trouvé des centaines d'empreintes digitales, sans doute celles de la famille et du personnel pour la plupart. Détail intéressant : la porte et son encadrement avaient dû être essuyés avec soin, car aucune empreinte n'y avait été relevée.

Dans son esprit, il ne faisait guère de doute que c'était contraints et forcés que les Connelly avaient suivi la personne qui était entrée par la porte de derrière. La question était de savoir pourquoi ils avaient été emmenés, et comment on avait pu les rassembler tous les trois et les faire sortir de la maison sans que Marlana perçoive le moindre bruit depuis sa chambre, qu'un seul mur séparait de la cuisine.

Hormis la chaise renversée, celle-ci ne présentait aucun signe de lutte, ni aucune indication d'une quelconque action violente.

Heureusement que ses hommes et lui avaient prévu des bagages pour plusieurs jours, parce qu'il avait le sentiment que la résolution de cette affaire n'allait pas être chose aisée.

Même si ses tripes lui disaient que les Connelly étaient soit en grave

danger, soit déjà morts, les indices observés jusqu'à présent ne prouvaient pas nécessairement qu'il y avait eu crime. Tout ce qu'ils avaient, c'était un ensemble de données indiquant qu'il leur était arrivé quelque chose.

Il lui fallait examiner les relevés financiers, personnels autant que professionnels. Même si ce n'était pas courant, les Connelly ne seraient pas les premiers à tourner le dos à leur vie ordinaire, laissant derrière eux non seulement une foule de questions sans réponses, mais aussi des êtres chers sans aucun avertissement.

Dans ce scénario, le seul point qui chiffonnait Gabriel était qu'il n'imaginait pas un ancien agent du FBI prenant le large sans son arme.

Une fois sorti de la cabine de douche, il se sécha et enfila un nouveau pantalon et une nouvelle chemise blanche. Lorsqu'il fut habillé, il lui sembla humer des effluves de café frais provenant du rez-de-chaussée.

Il consulta sa montre. 6 h 03. Apparemment, Marlana n'avait pas menti en lui disant qu'elle se levait tôt.

Tout en descendant l'escalier, il se récapitula tout ce qui devait encore être fait pour pouvoir aller de l'avant dans leur enquête. Il s'était muni de son ordinateur, ayant décrété qu'il travaillerait mieux dans la salle à manger que dans sa chambre mauve, à l'étage.

Cette nuit, ils avaient restitué la cuisine à Marlana, après s'être assurés qu'elle avait subi une inspection complète et livré tous ses indices potentiels. Des photos avaient été prises, en sus des mesures, croquis, notes et impressions.

L'odeur de café venait de la salle à manger. Du coin de l'œil, il avisa le pot plein sur le buffet, à côté des tasses, soucoupes, et de tout le nécessaire pour se servir une bonne dose de nectar.

Il posa son ordinateur sur la table, où étaient disposés assiettes et couverts pour trois, puis se rendit dans la cuisine. Marlana se tenait devant la fenêtre, lui tournant le dos. Elle ne semblait pas l'avoir entendu. Pendant un moment, il ne fit rien pour attirer son attention, tandis que des images de son rêve malvenu flottaient dans son esprit.

Aujourd'hui encore, elle portait un short, celui-ci en denim, qui mettait en valeur les rondeurs troublantes de son postérieur tout en révélant ses longues jambes minces... Des jambes qu'il avait rêvées emmêlées aux siennes. Un T-shirt vert pomme, dont il savait qu'il rehausserait la couleur de ses yeux, complétait la tenue.

Elle se retourna brusquement et étouffa un petit cri.

— Je ne savais pas que vous étiez là.

— Je viens d'arriver, répondit-il.

— Il y a des feuilletés au beurre dans le four, et des saucisses en sauce qu'il n'y a qu'à réchauffer.

Elle s'éloigna de la fenêtre et baissa les yeux sur la table.

— Je dois remercier vos agents d'avoir tout nettoyé.

— Les assiettes et les verres ont été placés dans des sachets et étiquetés, et

tout ce qu'ils ont nettoyé, ce sont les traces de poudre à empreintes un peu partout.

— J'apprécie néanmoins.

Tout en contemplant la table, son regard demeurait voilé, comme si elle souffrait réellement.

Elle tourna de nouveau les yeux vers lui.

— Il y a du café dans la salle à manger. Faites-moi juste savoir quand vous voulez votre petit déjeuner. Si vous désirez quelque chose en plus des feuilletés et des saucisses, je me ferai un plaisir de vous l'apporter.

Il hocha la tête.

— Des feuilletés et des saucisses, ce sera parfait. Après cela, j'aimerais que vous me fassiez visiter la propriété.

Elle haussa les sourcils de surprise, mais acquiesça.

— Ce sera prêt dans un quart d'heure.

Sur ces mots, elle se retourna vers le four, ce qu'il interpréta comme un renvoi.

Il hésita un instant, puis regagna la salle à manger. Après s'être versé une tasse de café, il ouvrit son ordinateur et se mit au travail.

Il n'avait pas vu d'ordinateur dans la suite des Connelly. Le seul dont il avait noté la présence se trouvait dans le petit bureau donnant sur la salle commune, qui servait à l'évidence de local administratif.

De lourds bruits de pas annoncèrent l'arrivée de Jackson. De corpulence pourtant svelte, celui-ci marchait comme s'il pesait cent trente kilos. Gabriel lui adressa un sourire crispé lorsqu'il entra dans la salle à manger.

— Ah, le café, dit Jackson en se dirigeant vers le buffet. La boisson des dieux !

Il se servit une tasse, puis rejoignit Gabriel à la table.

— Si tu veux mon avis, tout cela ressemble à un enlèvement.

— Je le pense aussi, répondit Gabriel. J'ai déjà informé Miller de la manière dont les choses se présentaient ici, et je devrais bientôt recevoir des renseignements sur la situation financière personnelle et professionnelle du couple. Après le petit déjeuner, je vais visiter la propriété avec Marlena. Pendant ce temps-là, je veux qu'Andrew et toi cherchiez un P.C. ou un ordinateur portable dans la maison, et que vous mettiez le nez dans celui du bureau. Voyez s'il y a eu une activité inhabituelle pouvant nous fournir une piste sur ce qui s'est passé.

Jackson acquiesça.

— J'ai également prévu de faire venir les employées à temps partiel cet après-midi pour les interroger. Plus tard, j'aimerais que vous alliez tous les deux en ville poser des questions à droite et à gauche.

— Le petit déj' d'abord, le travail ensuite ! lança Andrew en faisant à son tour son entrée, pour se diriger vers la machine à café.

— Bien sûr, le petit déj' d'abord, commenta Jackson en souriant.

La devinette numéro un, dans les bureaux, était de savoir ce qu'Andrew

aimait le plus entre son travail, sa copine et son estomac. Une rumeur disait qu'il avait un jour ingurgité son poids en viande et desserts dans un restaurant-grill de Baton Rouge.

Andrew se joignit à eux, et pendant les minutes qui suivirent les trois agents discutèrent des entretiens menés la veille au soir avec John Jeffries, le jardinier, et le petit frère de Marlena, Cory.

Agé de trente ans, John était originaire de La Nouvelle-Orléans. Son alibi lors de la disparition des Connelly était que Cory était venu à son cottage, qu'ils avaient regardé ensemble un film d'horreur, et qu'ils s'étaient ensuite endormis, John sur le canapé et Cory dans un fauteuil inclinable. Ils ne s'étaient réveillés que vers 7 heures le lendemain matin, avaient-ils l'un et l'autre expliqué.

Chacun se tut lorsque Marlena entra dans la pièce, chargée d'une énorme corbeille de feuilletés, d'un gros morceau de beurre dans un ravier et d'un assortiment de confitures.

— Je vous apporte tout de suite les saucisses, annonça-t-elle.

Elle ne regarda aucun d'eux en déposant son chargement au centre de la table.

— Et que pensons-nous de la jolie gérante ? demanda Jackson à voix basse lorsqu'elle fut ressortie.

— Le verdict est toujours ouvert, dit Gabriel.

Ce qu'il voulait savoir, c'était si ses cheveux étaient aussi doux, et ses lèvres aussi chaudes que dans son rêve... Il fronça les sourcils et chassa aussitôt de son esprit ces idées incongrues.

— En ce qui me concerne, pour le moment, elle figure en tête de notre liste de suspects. En tout cas, elle mérite notre intérêt. Elle sait peut-être quelque chose de déterminant pour la résolution de cette affaire.

Il referma la bouche tandis qu'elle revenait dans la salle à manger, une marmite fumante entre les mains.

— Hmm, ça sent bon ! s'écria Andrew qui avait déjà ouvert deux feuilletés dans son assiette.

Pour la première fois Marlena sourit, et à cette vue Gabriel ressentit une soudaine bouffée de chaleur dans le ventre.

— J'espère que le goût est à l'avenant, répliqua-t-elle.

Et, pour la seconde fois, elle les laissa seuls.

Bon sang, que lui arrivait-il ? se demanda Gabriel. Pourquoi cette femme s'était-elle déjà insinuée sous sa peau ? Saisissant un des feuilletés, il l'ouvrit à la main, irrité par les sentiments inhabituels que Marlena Meyers suscitait en lui.

S'il avait couché avec un certain nombre de femmes au fil des ans, ça n'avait pas été si souvent, et il ne s'était jamais agi que de sexe, étant entendu qu'il ne concevait pas de relations dans le long terme. Il n'y avait pas de place pour l'amour dans sa vie, il n'y en avait jamais eu, et il n'y en aurait jamais.

Pourtant, quelque chose en Marlena Meyers lui faisait penser à des ébats

érotiques sauvages, ses mains plongeant dans ses boucles blondes, enveloppant ses seins nus, pétrissant ses fesses. Il y avait des lustres qu'aucune femme ne l'avait perturbé de cette façon.

« Ressaisis-toi », s'enjoignit-il, agacé. Elle était au mieux un outil pour obtenir des informations sur un crime potentiel, au pire responsable de la disparition de la famille Connelly. En tout cas, pas une femme sur qui fantasmer ni à approcher de trop près.

Tout ce qu'il attendait d'elle, c'étaient des réponses. Dès que le petit déjeuner serait terminé et qu'il aurait laissé le temps de débarrasser la table et de faire la vaisselle, il l'embarquerait pour une promenade à pied à la découverte de la propriété.

Il avait été trop tard, la veille, pour s'en faire une appréciation précise. Mais ce matin, peut-être leur livrerait-elle un détail, un indice quelconque apportant un peu de lumière à l'affaire.

Si les époux et la fillette y étaient détenus, alors Gabriel les trouverait avant la tombée de la nuit. S'ils étaient morts et que leurs corps s'y trouvaient toujours, ils finiraient également par être découverts.

Il était un peu plus de 8 h 30 lorsque Marlena et lui franchirent la porte de la maison, pour être aussitôt assaillis par la chaude moiteur de l'extérieur.

— Je trouvais qu'il faisait humide à Baton Rouge, mais à côté d'ici c'est le désert du Colorado, déclara-t-il tandis qu'ils descendaient les marches du perron.

— C'est pourquoi juillet et août sont nos mois les plus creux. Seuls deux couples ont réservé pour les prochaines semaines. Je leur ai envoyé un e-mail, tout à l'heure, pour annuler leur séjour.

— Avec un peu de chance, cette affaire sera résolue dans la quinzaine, assura Gabriel.

Il pointa le doigt sur une cabane placée près d'un appontement qui s'avavançait au-dessus de l'étang.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est là que nous gardons les appâts pour la pêche. Vous ne pensez pas...

Sa question resta en suspens, comme si ce qu'elle avait en tête était trop horrible pour être formulé.

— Je dois vérifier, dit-il d'un ton sinistre.

— Je vous attends ici, murmura-t-elle d'une voix mal assurée.

Il s'avança sur l'appontement et s'arrêta devant la cabane. Celle-ci avait presque la taille d'un chalet, et sa porte était close. Depuis l'intérieur lui parvenait un léger bourdonnement, sans doute celui d'un réfrigérateur et de réservoirs pour appâts vivants.

Puisant dans sa poche de fins gants de latex, il les enfila et saisit la poignée, le cœur battant de façon erratique dans sa poitrine.

Sam, Daniella et sa petite Macy étaient-ils morts ? Leurs corps se trouvaient-ils dans cette petite construction de bois ? Même s'il avait résolu

des affaires ardues dans le passé, l'implication d'une petite fille de sept ans rendait les choses particulièrement compliquées.

Prenant une profonde inspiration, Gabriel tourna la poignée et ouvrit la porte. Un gros soupir de soulagement lui échappa à la vue de ce qu'il espérait trouver : un réfrigérateur, plusieurs cuves contenant du menu poisson et une boîte grillagée pleine de criquets, mais aucun cadavre.

Il se retourna vers Marlana et secoua la tête. Même à distance, il voyait le soulagement détendre son séduisant visage. Il la retrouva sur le chemin de gravier qui serpentait au bord de l'eau.

— Y a-t-il de gros poissons dans l'étang ? s'enquit-il en marchant à ses côtés.

— Certains clients ont attrapé de très belles pièces, répondit-elle. On y trouve surtout des poissons-chats, des perches, et l'inévitable carpe commune.

— Vous pêchez ?

— Oh non ! Je n'ai jamais été aussi près de cet étang que maintenant. La seule eau que j'ose approcher, c'est celle d'une baignoire. Je n'ai jamais appris à nager, avoua-t-elle, une lueur apeurée dans les yeux.

Il enregistra cette information comme il le faisait pour chaque petit détail qu'elle lui confiait sur elle et leur environnement.

— Quelles sont les autres constructions sur la propriété ? demanda-t-il, revenant aux raisons de leur promenade.

— Juste l'abri pour le matériel de jardinage, le petit cottage de John et l'ancienne remise à carrioles.

— Bien. Nous irons examiner cet abri, ensuite je veux que vous m'emmeniez à cette remise à carrioles. Il était trop tard hier pour aller y jeter un œil après l'examen de la cuisine et les interrogatoires, mais nous devons inspecter l'endroit pour nous assurer qu'il ne présente rien de suspect.

— D'accord, répondit-elle d'un ton anxieux.

Ils marchèrent sans échanger une parole pendant quelques minutes, suivant le chemin qui longeait les rives de l'étang.

— Vous me croyez coupable de quelque chose, n'est-ce pas ? demanda-t-elle soudain, brisant le silence pesant qui s'était instauré entre eux.

Oui, elle était coupable. Coupable d'attiser une flamme de désir inopinée, non voulue, au fond de lui. Se rappelant qu'elle attendait sa réponse, il haussa les épaules. La vérité était qu'en l'occurrence il n'en avait pas — de définitive, en tout cas — et qu'il était bien en peine de dire s'il la croyait ou non impliquée dans la disparition des Connelly.

* * *

Un profond épuisement le disputait à une migraine lancinante dans la tête de Marlana, tandis qu'elle composait une salade de fruits pour le repas du soir. Après sa promenade avec Gabriel sur la propriété, celui-ci avait passé le reste de la matinée devant son ordinateur, tandis que Jackson se plongeait dans les

fichiers de celui du bed and breakfast, dans le petit bureau attenant à la salle commune. Andrew, quant à lui, s'était rendu en ville pour questionner les gens et informer Marion Wells, Valerie King et Pamela Winters qu'elles étaient convoquées à la maison pour y être interrogées.

Vers midi, Marlana avait posé sur la table de la salle à manger un plateau chargé de sandwiches au jambon et au fromage, ainsi qu'une grande salade de pommes de terre dans un saladier. Elle avait laissé les assiettes empilées avec les couverts à côté, afin que les agents puissent manger quand ils le souhaitent plutôt que de les appeler à table.

Toutes les règles avaient changé. Dès le moment où elle s'était réveillée et avait constaté la disparition de Sam, Daniella et Macy, le petit univers bien ordonné du bed and breakfast avait été bouleversé.

Elle-même était saisie de malaise chaque fois qu'elle pensait à eux. Daniella était comme une sœur pour elle, et depuis deux ans, Sam était devenu le meilleur des beaux-frères. Quant à la petite Macy, elle était la cerise sur le gâteau. Cette famille qu'elle aimait était à tous égards devenue la sienne.

Presque tout l'après-midi, Marlana avait partagé son temps entre sa chambre et la cuisine pour préparer le dîner. Elle avait décidé de servir aux hommes un solide repas de côtelettes de porc, de purée et de maïs, la salade de fruits constituant un dessert idéal. Elle savait que, de son côté, Gabriel avait procédé à l'interrogatoire de Marion, Valerie et Pamela, et elle soupçonnait les trois femmes d'en savoir plus qu'elle sur ce qui était arrivé.

La porte de derrière grinça. Elle sursauta, manquant de se couper le doigt, mais se détendit en voyant son frère entrer dans la cuisine. Depuis quelque temps, elle avait très souvent envie de le prendre par les épaules et de le secouer pour qu'il devienne un peu adulte, mais en cet instant, sa vue la réjouissait et gonflait son cœur d'amour.

— Alors, frangine, comment ça se passe ?

— Ça se passe, répondit-elle.

Il se laissa tomber sur l'une des chaises.

— Tout cela est si bizarre...

— Bizarre et effrayant, approuva-t-elle, avant de lui adresser un regard sévère : Mais, dis-moi, je croyais que tu devais aller chez le coiffeur la semaine dernière.

Il fourragea dans la masse hirsute de ses cheveux blonds.

— Je n'arrive pas à me décider, grogna-t-il. Ne commence pas à me harceler avec ça.

Elle lui adressa un sourire triste.

— Aujourd'hui, je n'ai ni le cœur ni l'énergie pour te harceler. Que dirais-tu d'un verre de chocolat ? Tu sais que le lait chocolaté résout tous les problèmes.

Une ébauche de sourire étira ses lèvres, et elle sut qu'il repensait à toutes les épreuves qu'ils avaient traversées dans le passé. Le lait chocolaté avait

toujours été la panacée.

— Ouais, je veux bien, répondit-il.

Dans un pot, elle versa du lait, auquel elle ajouta du chocolat liquide, et mélangea le tout jusqu'à obtenir une consistance crémeuse. Elle en emplît deux verres, l'un qu'elle tendit à son frère et l'autre qu'elle posa devant elle.

— Merci.

Il en avala une gorgée, puis la regarda.

— Je t'ai vue près de l'étang avec cet inspecteur, ce matin. Il te traite durement ?

— Il s'appelle Gabriel Blankenship. Non, il ne me traite pas durement. Il fait son travail, c'est tout. A la fin de notre promenade, la tête me tournait de toutes les questions qu'il m'avait posées.

— Quelles questions ? Il ne pense tout de même pas que tu as quelque chose à voir dans cette histoire ?

Elle sirota un peu de son chocolat. Comme d'habitude, le fait de regarder Cory l'emplissait de tendresse. Son visage encore juvénile était franc et ouvert, et une totale innocence émanait de ses yeux bleu-vert.

— Je ne sais pas au juste ce qu'il pense de moi, mais les questions qu'il m'a posées sont celles auxquelles on peut s'attendre dans les circonstances présentes. Sam et Daniella avaient-ils des ennemis ? L'un des deux avait-il été menacé récemment ? Leur comportement avait-il changé ces derniers jours ? Bien entendu, ma réponse a été non à chacune.

— Comment cela a-t-il pu arriver ? Tu crois que celui qui les a enlevés va revenir nous prendre ?

Le bleu de ses iris avait pris le dessus sur le vert, ce qui était chez lui signe d'inquiétude.

— Oh ! Cory. Je ne crois pas. Je ne pense pas que nous soyons en danger, toi et moi.

Malheureusement, elle n'était pas certaine d'y croire elle-même.

Sans savoir qui avait kidnappé la famille Connelly ni pourquoi, sans savoir ce qui s'était passé dans la cuisine cette nuit-là, il était impossible de dire si le danger rôdait encore dans la propriété.

— Vas-tu dîner avec les autres dans la salle à manger ce soir ? demanda-t-elle, sachant qu'il le faisait souvent avec les clients du bed and breakfast.

— Non. John et moi allons manger une pizza en ville.

— C'est une bonne chose que John et toi vous entendiez aussi bien.

Elle termina son chocolat, puis posa son verre dans l'évier et revint couper le reste des fruits.

— Oui, il est sympa. Il est comme un père, il m'explique un tas de trucs. J'apprends beaucoup avec lui. On a attrapé deux crotales aujourd'hui. On leur a coupé la tête puis on les a jetés dans les bois.

Marlena éprouvait une certaine compassion pour son frère, qui avait perdu ses deux parents beaucoup trop tôt. Même si elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour répondre à ses besoins et veiller sur lui, rien ne remplaçait la

présence d'un père.

— En ce qui me concerne, un bon serpent est un serpent mort, répliqua-t-elle. Je suis contente que tu aies John. Tous les garçons ont besoin d'un modèle masculin dans leur vie. Mais n'oublie pas nos projets pour plus tard.

— Non, non, je ne les oublie pas.

Il termina à son tour son chocolat et se leva.

— Il vaut mieux que j'y aille. Nous avons du boulot dehors avant d'aller à cette pizzeria en ville.

S'approchant d'elle, il l'embrassa sur le front.

— Tu es sûre que ça ira ? s'enquit-il dans une surprenante inversion des rôles.

— Je vais rester ici, répondit-elle.

Un sentiment de fierté flotta dans sa poitrine au constat que ce gosse qu'elle avait élevé montrait tous les signes de l'accession au statut d'homme.

A l'heure où elle déposa le dîner sur la table, la maison était vide à l'exception d'elle-même et des trois agents. Elle les servit, puis regagna la cuisine où elle prit son dîner à la table où Sam, Daniella et Macy avaient été interrompus dans leur collation du soir.

Leur absence était comme un couteau planté dans son cœur, dont elle savait qu'il y resterait jusqu'à ce qu'elle ait des réponses. Peut-être, elle l'espérait, Gabriel et ses hommes avaient-ils trouvé quelque chose durant leur journée d'enquête... Un indice, un mobile potentiel, un élément qui permettrait de retrouver la famille saine et sauve.

Après qu'ils eurent terminé leur repas, une fois la table débarrassée et la vaisselle lavée, elle se retira dans son appartement, songeant que, dans l'intérêt de tous, le mieux était qu'elle se tienne à l'écart de ce que faisaient les trois agents du FBI pour conduire leur enquête.

Il était plus de 20 heures lorsqu'on frappa à sa porte. Se levant de son rocking-chair, elle alla ouvrir. C'était Gabriel.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il.

Etonnée, elle tira le battant à elle et lui désigna le canapé, puis reprit sa place dans son vieux fauteuil à bascule, qui grinçait un peu à chaque balancement.

— Vos recherches ont-elles été fructueuses ? demanda-t-elle, s'efforçant d'ignorer l'agréable parfum d'eau de toilette boisée qui l'avait suivi dans la pièce.

— Nous avons trouvé deux ou trois choses, répondit-il, mais rien d'assez solide pour constituer une piste.

Comme toujours, ses traits séduisants semblaient sculptés dans la pierre, et il n'y avait aucune chaleur, aucune bienveillance dans le bleu profond de ses yeux.

— Je suis passé vous dire que vous n'aviez pas besoin de cuisiner pour nous. Nous ne sommes pas clients du bed and breakfast, vous n'avez donc aucune responsabilité envers nous.

— Ça ne me dérange pas, vraiment, protesta-t-elle. Et du reste, ça m'occupe. Je deviendrais folle si je n'avais rien à faire dans la maison.

Il se renversa contre le dossier du canapé, qu'il semblait occuper tout entier — de même, à vrai dire, que l'espace de la pièce.

— Pamela Winters ne vous aime pas beaucoup.

Marlena ne put retenir un bref éclat de rire.

— Pamela Winters me hait comme la peste.

— Pourquoi donc ?

Elle se balançait plusieurs fois, chaque mouvement ponctué par un léger grincement du fauteuil, songeant à la femme brune qui officiait comme gouvernante au B&B.

S'arrêtant enfin, elle se concentra sur son visiteur.

— Je crois que Pamela espérait devenir gérante lorsque Daniella aurait décidé d'abandonner certaines de ses fonctions ici. Malheureusement, lorsque je suis arrivée, les poches vides et sans aucun endroit où aller, non seulement Daniella m'a accueillie à bras ouverts, mais encore elle m'a nommée gérante de l'établissement. Pamela s'est sentie trahie, comment l'en blâmer ? Mais elle a tourné sa colère contre moi. Nous sommes polies l'une envers l'autre, mais de sa part les choses n'iront jamais plus loin.

— Elle croit que vous pourriez être impliquée dans la disparition des Connelly parce que, selon elle, Sam et Daniella vous ont peut-être couchée sur leur testament.

Marlena faillit s'étrangler, avant de se remettre à rire.

— C'est ridicule.

Son rire s'éteignit, et elle recommença à se balancer d'avant en arrière, partagée entre indignation et angoisse.

— Premièrement, je refuse de croire qu'ils soient morts, et je le répète une nouvelle fois : je n'ai absolument rien à voir avec leur disparition. Deuxièmement, jamais ils ne m'auraient couchée sur leur testament. Daniella sait très bien que Cory et moi ne sommes là que pour un temps, et que nous repartirons dès que nous aurons réuni assez d'argent pour vivre notre propre vie, ce que nous espérons le plus tôt possible.

— Votre propre vie ? Que voulez-vous dire ?

Ses yeux la transperçaient littéralement, et elle sentait derrière eux une énergie indéfinissable.

— Mon but n'a jamais été d'être gérante d'un bed and breakfast. Cory et moi avons l'intention de déménager dans une grande ville, où je pourrai décrocher un diplôme d'enseignement, et lui apprendre un métier. Je veux la maison et le chien, le mari et les enfants. Daniella et Sam savaient que pour moi ce travail n'était que temporaire, que j'avais d'autres rêves en tête que de rester ici, à Bachelor Moon. Etes-vous marié ?

— Non, et je n'ai aucune intention de rejoindre les rangs de ceux qui le sont. J'aime vivre seul, la vie de couple ne me dit rien, et je ne vois pas pourquoi je chercherais à me passer la bague au doigt.

Il se leva brusquement.

— Je vous laisse à ce que vous faisiez avant que je ne vienne vous déranger.

Quittant son rocking-chair, elle le suivit jusqu'à la porte.

— En fait, dit-elle, je pensais faire une petite promenade dehors. L'air frais me fera du bien.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit.

Sur un bref hochement du menton, il tourna les talons, et traversa cuisine et salle à manger pour rejoindre l'escalier et sa chambre.

Quittant son appartement, Marlena sortit par la porte arrière de la cuisine, qui donnait directement dehors. S'arrêtant sur le seuil, elle inspira à fond l'air humide, chargé de senteurs florales. La nuit était tombée mais la pleine lune scintillait dans le ciel, éclairant le chemin qui contournait une bonne partie de l'étang.

Son cœur lui semblait comme comprimé dans un étau après toutes les questions, les peurs, l'horreur indicible des dernières vingt-quatre heures. Qu'était-il arrivé à Sam, Daniella et Macy ? C'était comme si un vaisseau venu d'une autre planète avait braqué son faisceau sur la maison et les avait aspirés, ne laissant pas le plus petit indice derrière lui.

Elle ne voyait absolument pas qui pouvait vouloir du mal aux Connelly. Ouverts et chaleureux, ils étaient respectés et appréciés tant par les clients du bed and breakfast que par les habitants de Bachelor Moon. Daniella était membre du bureau d'une demi-douzaine d'associations caritatives, et Sam était celui à qui les gens faisaient appel lorsqu'ils avaient un problème ou besoin d'un quelconque coup de main. Macy, elle, avait conquis tous les cœurs avec sa tendre effronterie et sa gentillesse naturelle.

Alors qu'elle s'approchait de l'endroit où le chemin était le plus proche de l'eau, ses oreilles s'emplirent du concert vespéral des crapauds-buflles, auquel se mêlaient les éclaboussements produits par les sauts des poissons.

C'était une nuit magnifique, et pourtant le monde semblait tourner totalement de travers. Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux à la pensée des trois personnes qu'elle aimait, et qui avaient disparu sans raison apparente.

Le chemin qu'elle longeait s'arrêtait brusquement à une extrémité de l'étang, et un sentier remontait vers le petit cottage de John. Un panneau en interdisait l'accès aux clients du B&B.

Elle rebroussa chemin pour rentrer à la maison, et ses pensées dérivèrent vers l'agent spécial chargé de l'affaire, Gabriel Blankenship.

Il y avait en lui quelque chose qui l'attirait et la rebutait à la fois. Sa seule présence lui coupait presque la respiration, accentuait son rythme cardiaque et faisait courir des ondes électriques sur ses bras. Ces symptômes, elle en était consciente, étaient ceux d'une attirance irraisonnée, mais il était certainement le dernier homme avec qui elle voulait une relation, quelle qu'elle fût.

Il était ici pour faire un travail, et lorsque celui-ci serait terminé, il s'en

irait. Il lui avait dit qu'il n'était pas du genre à se marier, or le mariage figurait en bonne place sur sa liste de souhaits. Elle avait cru que c'était ce que lui offrirait Gary Holzman lorsqu'elle vivait à Chicago, mais le rêve s'était brisé et elle avait atterri ici avec en tout et pour tout une vieille guimbarde cabossée, une valise de vêtements et Cory.

Elle atteignait la partie du chemin la plus proche de l'étang lorsqu'un froissement dans les buissons, derrière elle, stoppa net le chant des crapauds.

Elle n'eut le temps ni de se retourner ni de comprendre le danger qui s'abattait sur elle qu'on la poussa dans le dos, si fort qu'elle décolla du sol et plongea la tête la première dans l'eau noire.

Elle coula... sans savoir comment remonter à la surface.

Bien qu'il fût encore relativement tôt, Gabriel avait dit à Jackson et Andrew d'aller se coucher pour une bonne nuit de sommeil comme il avait l'intention de le faire lui-même, afin de récupérer de la précédente. Pressentant que la journée du lendemain serait longue, il les voulait tous deux en pleine forme au matin.

Il se déshabilla, ne gardant que son caleçon, puis ouvrit la fenêtre, en dépit de la climatisation qui maintenait une température fraîche et agréable dans la pièce. Depuis l'âge de sept ans, il avait toujours dormi avec la fenêtre de sa chambre ouverte, ne sachant jamais quand il lui faudrait fuir en catastrophe un père alcoolique et violent.

Il ne comptait plus le nombre de fois où, adolescent, il avait franchi sa fenêtre pour échapper aux crises de rage de George Bankenship. Comme celle de Marlena, sa mère avait pris la poudre d'escampette alors qu'il n'avait que sept ans. Elle l'avait laissé entre les mains d'un homme brutal qui soit le rouait de coups pour des raisons connues de lui seul, soit l'ignorait, jusqu'à ce que Gabriel fût assez grand pour s'en aller sans un regard en arrière.

Il avait vécu dans la rue, exercé des dizaines de petits métiers, hésitant entre une vie de délinquance et une vie à la combattre. A force d'obstination, il était finalement parvenu à décrocher un diplôme de droit criminel, avec option psychologie. C'est alors que le FBI l'avait recruté comme profileur.

Il avait beau aimer son travail et y exceller, cette affaire particulière le frustrait déjà par son absence de pistes. Les relevés bancaires ne montraient d'opérations douteuses ni sur les comptes personnels ni sur ceux du bed and breakfast, quant aux boîtes e-mail, elles ne contenaient aucune menace ni aucune trace d'activité suspecte. Jusqu'à présent, son équipe et lui n'avaient parlé qu'à des gens qui admiraient ou aimaient la famille Connelly.

Certes, ils en étaient toujours aux premières étapes de l'enquête, mais il savait que dans de nombreuses affaires de ce type, les personnes kidnappées étaient tuées dans les toutes premières heures.

Ce qu'il ignorait encore, c'était qui était visé. Était-ce Sam ? Auquel cas sa femme et sa belle-fille ne seraient que des victimes collatérales. Ou existait-il dans le passé de Daniella un événement à l'origine de ce rapt ?

Il éteignit la lumière et se glissa entre les draps lavande, son esprit

tournant à deux cents à l'heure. Il devait y avoir plus d'une personne impliquée, car comment un seul individu aurait-il pu neutraliser trois personnes et les faire sortir de leur maison ? Et Marlena n'avait rien entendu. Ce qui signifiait soit qu'elle mentait, soit que le ou les coupables avaient agi en faisant très peu de bruit. Mais comment cela était-il possible avec sur les lieux une petite fille de sept ans ?

Un « plouf » sonore lui parvint par la fenêtre. Ce devait être un poisson de belle taille, songea-t-il. Un bruit de battement d'eau suivit... puis un cri.

Un cri de femme. Marlena lui avait dit qu'elle sortait prendre l'air. Qu'est-ce qui avait produit ce plouf ? Un poisson, ou elle ?

Gabriel bondit du lit et sortit en trombe de la chambre. Il descendit deux par deux les marches de l'escalier, envahi par un brutal flux d'adrénaline en se souvenant qu'elle ne savait pas nager, puis traversa le rez-de-chaussée.

Déboulant en courant dans la cuisine, il remarqua que la porte de l'appartement de Marlena était ouverte, ainsi que celle donnant sur l'extérieur.

Il jaillit dans la nuit tiède, et entendit des éclaboussements et des cris de détresse provenant de l'étang. Mais lorsqu'il arriva à un endroit d'où l'on voyait l'eau, la lune scintillait sur une surface parfaitement lisse.

Il fronça les sourcils. Avait-il tout imaginé ? S'était-il endormi sans s'en apercevoir et avait-il rêvé que Marlena avait fait une chute dans l'étang ?

Alors qu'il scrutait l'eau, des bulles crevèrent la surface, et le visage de Marlena en émergea. Les traits déformés par la panique, elle émit un cri étranglé avant de sombrer de nouveau vers le fond.

Gabriel se rua vers l'appontement et, sans hésiter, se jeta à l'eau. Celle-ci était presque aussi chaude que celle d'un bain. Puis il nagea aussi vite qu'il le put vers l'endroit où il avait vu Marlena couler.

Passant en apnée, il ouvrit les yeux, mais l'étang était si trouble qu'il n'y voyait pas à plus de trente centimètres. Il se servit donc de ses bras et de ses jambes pour essayer de la retrouver, priant pour qu'il ne fût pas déjà trop tard.

Combien de temps était-elle restée sous l'eau ? Regagnant la surface, il avala une grande goulée d'air et replongea, le cœur battant à se rompre.

Les mains tendues devant lui, il explora la zone où il l'avait vue pour la dernière fois. Seigneur, où était-elle ? Avait-elle déjà succombé à la noyade ?

Lorsque ses doigts se refermèrent sur un bras, un vif soulagement l'envahit. Mais celui-ci fut de courte durée car Marlena s'agrippa à lui avec une énergie désespérée, les tirant tous deux vers les profondeurs de l'étang.

Les bras de Marlena se verrouillèrent autour du cou de Gabriel. Elle était totalement paniquée, et il comprit que s'il ne se dégageait pas très vite, ils étaient perdus tous les deux.

Il batailla avec elle pour les sauver l'un et l'autre, et réussit finalement à glisser un bras sous son aisselle pour la remonter vers la surface. A peine eurent-ils franchi celle-ci, cherchant leur air, qu'elle tenta de grimper sur lui pour s'échapper du tombeau liquide.

— Marlena, bredouilla-t-il, crachant de l'eau. Il faut vous calmer, je vous

tiens. Détendez-vous et laissez-moi vous sortir de là.

Sourde à sa prière, elle continua à s'accrocher à lui, tentant de l'escalader, ses yeux verts brillants de l'éclat iridescent de ceux d'un animal sauvage sous la lune.

— Marlana !

Tant bien que mal, il parvint à se retourner et à lui saisir les épaules, remerciant le ciel d'être à la fois bon nageur et beaucoup plus grand qu'elle.

— Laissez-vous aller, je vous tiens.

Il prononça ces mots avec douceur, et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il réussit à la basculer sur le dos et à passer l'avant-bras gauche sous son menton, lui maintenant ainsi la tête hors de l'eau. Il put alors se diriger vers la rive.

Une fois arrivés, ils s'effondrèrent côte à côte dans l'herbe humide, aspirant l'air par petites lampées. Lorsqu'il recouvra une respiration normale, il se rendit compte qu'elle pleurait et tremblait, visiblement frigorifiée malgré la température de l'air nocturne.

Il se leva, la hissant avec lui.

— Allons, venez. Il faut vous sécher.

Elle continua à gémir et à trembler tandis qu'il l'emmenait vers la maison, un bras autour de ses épaules. Il continua à la soutenir pour franchir la porte de derrière, puis celle de son appartement, et ne la lâcha qu'une fois arrivé dans la salle de bains. Avisant le placard où étaient rangées les serviettes, il en sortit deux et se retourna. Elle était comme pétrifiée.

— Marlana, ôtez ces vêtements mouillés, ensuite nous parlerons.

Il lui fourra une serviette entre les mains, s'efforçant de ne pas noter la façon dont son haut lui collait à la peau, moulant ses seins parfaits et les pointes durcies de ses tétons.

Tournant les talons, il regagna le séjour, se réjouissant de ce que son caleçon fût bleu marine plutôt que blanc. Après s'être séché, il se ceignit les reins de sa serviette et s'assit au bord du canapé, attendant que Marlana émerge de la salle de bains.

Il fallait qu'il sache pourquoi une femme qui lui avait déclaré ne pas savoir nager, et qui avait à l'évidence peur de l'eau, avait manqué de peu de s'y noyer.

Y avait-elle glissé par accident ? Avait-elle fait un faux pas dans le noir et, déséquilibrée, était-elle tombée à l'eau ? En tout cas, si sa fenêtre n'avait pas été ouverte, jamais il n'aurait entendu le plouf ni le cri, et en cet instant elle ne serait plus de ce monde.

Après plusieurs interminables minutes, elle ressortit de la salle de bains, couverte d'un long peignoir rose et s'essuyant les cheveux.

Gabriel fut choqué par la réaction spontanée de son corps à sa vue. Elle était magnifique, et il se félicitait de l'épaisseur de sa serviette, qui dissimulait un début d'érection.

Dieu merci, il n'y avait aucun témoin. Si l'un de ses partenaires était entré

en cet instant, la situation aurait été des plus compromettantes, laissant supposer que Marlène et lui venaient de se doucher après une séance de sexe débridée.

Elle se dirigea vers son rocking-chair et s'y assit. Laisant glisser au sol la serviette avec laquelle elle s'essuyait les cheveux, elle le regarda et ses yeux se brouillèrent.

— Je serais morte si vous n'aviez pas été là. On m'aurait retrouvée demain matin flottant au milieu de l'étang.

Les larmes qui scintillaient dans ses yeux rompirent leurs digues et se mirent à couler en abondance. Elle enfouit son visage entre ses mains et se balançait d'avant en arrière comme un enfant autiste.

De toute évidence, son expérience l'avait traumatisée. Il se demanda s'il ne valait pas mieux qu'il la laisse seule en gérer le contrecoup.

Elle avait besoin de soutien, de réconfort, de quelqu'un qui la rassure en lui affirmant que tout allait bien. Mais il demeura calé sur le canapé, refusant d'être cet homme-là.

C'était la curiosité, et rien d'autre, qui le retenait dans cette chambre suite à cet incident dramatique. Il voulait juste savoir comment elle s'était retrouvée ainsi dans l'étang.

Les larmes de Marlène se tarirent enfin. Après s'être essuyé une dernière fois les joues, elle posa les mains sur ses cuisses.

— Comment le saviez-vous ? Comment saviez-vous que j'étais dans l'étang et que j'avais besoin d'aide ?

— J'avais ouvert la fenêtre de ma chambre. J'ai entendu quelque chose tomber à l'eau, puis un cri.

— Dieu merci, vous m'avez entendue !

Elle frissonna, comme si, malgré son long peignoir, il y avait toujours en elle quelque chose de glacé qui l'empêchait de se réchauffer.

— Je ne pense pas que j'aurais tenu une minute de plus si vous n'étiez pas intervenu à ce moment-là.

— Que s'est-il passé ? Comment vous êtes-vous retrouvée dans l'eau ?

Voyant son regard glisser de haut en bas sur son corps, Gabriel se rappela qu'il était presque nu. Mais elle releva très vite les yeux et les garda rivés dans les siens.

— Je me promenais sur le chemin qui longe l'étang, essayant de me clarifier les idées. J'étais arrivée au bout et je revenais sur mes pas lorsque, tout à coup, quelqu'un a surgi des buissons et m'a poussée dans le dos, me projetant dans l'eau.

Ses frissons la reprirent, plus violents cette fois, comme si tout ce qu'impliquait ce qu'elle venait de vivre la frappait soudain de plein fouet.

Gabriel se dressa dans le sofa, en proie à un nouvel afflux d'adrénaline.

— Quelqu'un vous a poussée ? s'étonna-t-il. Vous êtes sûre que ce n'était pas un animal ou autre chose ? Avez-vous vu la personne ?

— Est-ce que je pense qu'il s'agissait d'un gros raton-laveur affolé ou

d'un ours ?

Elle secoua la tête comme si sa question était ridicule.

— Si c'était un animal, c'en était un de l'espèce humaine. J'ai senti ses mains dans mon dos. Et non, je n'ai aucune idée de qui c'était. Ça s'est passé si vite...

Son visage s'assombrit et ses yeux se dilatèrent.

— Quelqu'un a essayé de me tuer, Gabriel. Quelqu'un m'a poussée exprès dans l'eau, sachant que je me noierais.

Le cœur de Gabriel rata un battement. Était-il possible qu'elle ait raison ? Y avait-il réellement eu tentative de meurtre, ou s'était-il agi d'un malencontreux accident ? L'incident était-il lié à la mystérieuse disparition de la famille Connelly, ou n'avait-il au contraire rien à voir ?

Le temps, espérait-il, répondrait à ces questions. Il réprima un gros soupir. Ce qui venait de se produire ne faisait que compliquer une situation déjà assez embrouillée.

* * *

De l'eau, de l'eau partout ! Elle ne pouvait plus respirer !

Marlena se redressa en sursaut dans le lit, cherchant l'air qu'elle n'avait pu aspirer dans son cauchemar.

Un coup d'œil à son réveil lui apprit qu'elle était en retard d'une demi-heure. Elle avait trop dormi. La veille, elle avait oublié de programmer sa sonnerie. Il est vrai qu'elle avait des circonstances atténuantes.

Gabriel était resté dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle se soit enfin calmée. Il lui avait posé plusieurs questions sur sa pénible mésaventure, essayant de lui faire se souvenir de tout bruit qu'elle avait pu entendre, d'une odeur ou d'un parfum émanant de la personne qui l'avait poussée. Mais elle ne se rappelait rien, en dehors de son choc lorsqu'elle avait touché l'eau et coulé.

Ce dont elle se souvenait, en revanche, c'était de l'émoi qu'elle avait ressenti en voyant Gabriel uniquement vêtu d'une serviette. Son torse puissant était couvert d'une fine toison brune qui ajoutait à sa virilité, si besoin était. Quant à ses abdos... Ils étaient simplement fascinants.

Mais le plus important était qu'on avait tenté de la tuer.

Avait-elle pu se tromper ?

Il ne faisait aucun doute qu'elle avait été bousculée dans le dos et fait un plongeon dans l'étang. Mais... et si son imagination lui avait joué un tour ? Si quelqu'un l'avait bousculée par mégarde et pris la fuite, par peur des conséquences ?

Peut-être était-ce l'un de ces vagabonds qui débarquaient de temps à autre au bed and breakfast pour quémander un peu d'argent ou de nourriture. Ou un habitant du coin, venu pêcher en secret dans la pièce d'eau privée, et qui avait été surpris par sa présence.

Quittant enfin le lit, elle prit une douche rapide, refusant de s'attarder sur

l'horreur de l'événement. A la lumière du jour, elle décida qu'il avait dû s'agir d'un malheureux concours de circonstances, qu'elle avait été heurtée par accident pour être ensuite abandonnée à son sort.

Non, elle ne voyait personne animé d'une intention délibérée de lui nuire. Pour autant, c'était la dernière fois qu'elle se promènerait seule la nuit.

L'odeur de café lui chatouilla les narines dès qu'elle ouvrit la porte de son appartement, et elle trouva Andrew assis à la table de la cuisine, une tasse fumante et les restes des feuilletés de la veille devant lui.

— J'ai pris la liberté de me servir moi-même. Ça ne vous ennue pas ?

— Vous avez bien fait, assura-t-elle en se versant une tasse, avant de le rejoindre. Désolée, je ne me suis pas réveillée à l'heure.

— Aucun souci, répondit-il avec gentillesse.

Ils n'avaient échangé que quelques mots lorsque Gabriel et Jackson les rejoignirent.

— Voulez-vous que je vous apporte quelque chose à manger ? demanda-t-elle, se levant à demi de sa chaise.

Gabriel lui fit signe de se rasseoir.

— Restez assise et savourez votre café. Nous allons en ville ce matin parler au shérif Thompson. Lorsque je l'ai eu hier au téléphone, je lui ai dit que je voulais connaître *de visu* la configuration de la propriété avant de venir le voir.

— Jim est un homme bien, répondit-elle. Peut-être sait-il quelque chose que j'ignore au sujet de Sam et Daniella.

— Peut-être. Mais pour le moment il ne nous a rien dit de très utile. En lui parlant, j'ai eu le sentiment qu'il espérait toujours qu'il s'agissait d'une disparition volontaire et non d'un crime.

Marlena secoua la tête.

— En aucun cas Sam et Daniella n'auraient laissé aussi longtemps ceux qui les aiment dans l'incertitude.

Une nouvelle onde de peur lui parcourut l'échine. S'ils n'avaient contacté personne, ce ne pouvait être que pour une seule raison : ils en étaient empêchés.

— Nous avons leurs téléphones portables, et nous examinerons chaque nouvel appel. Nous le ferons aussi pour ceux reçus avant leur disparition.

Andrew et Jackson se dirigèrent vers la porte.

— Est-ce que ça ira en notre absence ? s'enquit-il.

Elle fronça les sourcils. Ce qu'elle avait vécu la veille avait été un cauchemar, et encore maintenant, alors qu'il faisait jour, elle ne pouvait y penser sans frissonner.

— Oui, je pense. Je verrouillerais les portes et ne laisserai entrer que les personnes que je connais et en qui j'ai confiance.

— Avez-vous réfléchi à la question de savoir qui pouvait vous vouloir du mal ?

Il lui avait demandé la même chose la veille.

— Je ne vois absolument pas, dit-elle, lui servant la même réponse. J'ai peut-être juste effrayé un vagabond qui traînait là et qui m'aura bousculée en s'enfuyant.

C'était un peu tiré par les cheveux, mais c'était la seule explication rationnelle qu'elle avait trouvée.

— Quoi qu'il en soit, je suis persuadée que c'était un accident, et que le responsable aura simplement eu peur d'avoir des ennuis.

— Et si je vous laissais mon numéro de portable ? suggéra-t-il. Ainsi, s'il se passe quelque chose, vous n'aurez qu'à m'appeler et nous reviendrons sur-le-champ.

Elle le gratifia d'un sourire.

— Merci. Je vais chercher de quoi le noter.

Elle disparut dans la cuisine et revint avec un bloc-notes, sur lequel elle inscrivit le numéro qu'il lui donna.

— Nous devrions être revenus pour l'heure du dîner, indiqua-t-il tandis qu'elle l'accompagnait jusqu'à la porte.

S'arrêtant sur le perron, il plongea un long moment son regard dans le sien.

— N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de moi... De nous, je veux dire.

Finalement, décida-t-elle en le regardant s'éloigner vers la voiture où l'attendaient ses deux collègues, l'agent spécial Gabriel Blankenship n'était peut-être pas si mauvais que cela.

Elle referma la porte à clé derrière lui. Malgré ce qui lui était arrivé la veille au soir, elle ne sentait pas de danger spécifiquement dirigé sur elle. Mais, comme disait l'adage, mieux vaut prévenir que guérir.

Elle était de retour dans la cuisine lorsque Cory frappa à la porte, la regardant d'un air intrigué derrière la vitre. John était avec lui. Elle se hâta de leur ouvrir.

— Pourquoi fermer à clé ? s'étonna son frère en s'asseyant à la table.

John prit place à son côté. Presque tous les matins, les deux jardiniers venaient prendre leur petit déjeuner à la maison, mais d'habitude c'était Daniella qui le préparait et le servait.

— J'ai piqué une tête involontaire dans l'étang, hier soir.

Quand elle leur expliqua ce qui s'était passé, les deux hommes écarquillèrent les yeux de stupeur.

— Dieu merci, l'un des agents a pu te sortir de là ! s'exclama Cory.

— J'ignorais que vous ne saviez pas nager, dit John. Avez-vous une idée de qui vous a poussée ?

— Pas la moindre, répondit-elle, refusant de repenser à sa confrontation avec la mort. Bon, j'imagine que vous avez faim, tous les deux. Pourquoi ne pas nous préparer quelques pancakes ?

— J'en ai l'eau à la bouche, approuva John.

Tandis qu'elle sortait les ingrédients pour confectionner les pancakes, ils

discutèrent à bâtons rompus de la pizzeria où Cory et lui étaient allés dîner la veille, de l'élimination des mauvaises herbes dans la propriété, et du mystère persistant de la disparition des Connelly.

Marlena appréciait beaucoup John. D'un caractère ouvert, l'homme aux cheveux bruns s'était immédiatement fait un ami de son cadet, qu'il occupait en l'associant aux divers travaux de jardinage.

Une fois leur petit déjeuner avalé, ils repartirent par la porte de derrière, que Marlena reverrouilla aussitôt. Elle consacra le reste de la matinée à travailler à l'étage, passant l'aspirateur, faisant les lits et aérant les chambres des trois agents.

Gabriel avait dormi dans celle aux tons mauves, se rappela-t-elle. Alors qu'elle tapait les oreillers pour les faire bouffer et ajustait la courtepointe, le parfum de son eau de toilette lui chatouilla les narines, et elle fut surprise de la pointe de chaleur qui lui chatouilla le ventre.

Elle était attirée par lui, cela ne faisait aucun doute. Mais il ne faisait aucun doute non plus qu'elle ne prêterait pas l'oreille à cette attirance. En l'état actuel des choses, le plus important était de rester concentrée sur la recherche de Sam, Daniella et Macy.

Les chambres terminées, elle redescendit dans la cuisine, où elle avait prévu de préparer un beau rôti pour le dîner. Une heure avant de le servir, elle ajouterait des pommes de terre et des carottes.

Durant les mois calmes de juillet et août, Pamela venait faire le ménage deux fois par semaine, le lundi et le mercredi. Comme on était samedi, Marlena se chargerait de cette tâche pour garder l'établissement propre. Même en l'absence de clients, Daniella aurait voulu que l'entretien soit assuré comme à l'ordinaire dans le bed and breakfast.

Prenant une pause, elle s'assit à la table avec une tasse de café, le cœur hurlant son désarroi. Que s'était-il passé ? Où étaient les Connelly ? Nul ne lui ferait jamais croire qu'ils étaient partis comme ça, sans rien dire à personne.

Daniella vivait son rêve, à savoir aimer un homme qu'elle n'aurait jamais cru rencontrer, réaliser le projet professionnel qui était son but depuis le lycée, et élever une fille dans le cocon affectueux d'un foyer uni. Non, en aucun cas son amie n'aurait quitté cette existence de son plein gré.

Marlena faillit décoller de sa chaise lorsque des coups impérieux furent frappés à l'entrée de la maison. Elle avait les nerfs à fleur de peau. Aucun client n'était prévu, mais cela n'interdisait pas que quelqu'un se présente à l'improviste.

Se dirigeant vers la porte, elle se détendit en voyant Thomas Brady derrière la vitre, son beau visage plissé d'inquiétude. A peine lui eut-elle ouvert la porte qu'il l'attira entre ses bras puissants.

— Je viens d'apprendre pour les Connelly, dit-il sans la lâcher. J'étais en déplacement depuis deux jours, et je ne suis rentré qu'il y a une heure.

Elle fut soulagée lorsqu'il la libéra enfin, pour prendre place sur le canapé de la salle commune.

— Comment vas-tu ? Puis-je t'aider en quoi que ce soit ? On m'a dit qu'une paire d'agents du FBI étaient venus s'installer ici. Ont-ils une hypothèse sur ce qui s'est passé ?

Marlena profita de ce qu'il devait reprendre son souffle pour fournir ses réponses.

— Je vais aussi bien qu'il est possible, même si je me fais un sang d'encre pour les Connelly. Ce ne sont pas deux mais trois agents du FBI qui séjournent dans la maison, et non, ils n'ont pas encore d'hypothèse sur ce qui s'est passé ni qui en est responsable.

— Je n'aime pas te savoir ici toute seule, reprit-il. Surtout quand personne ne semble savoir ce qui est arrivé à Sam, Daniella et Macy.

Se penchant en avant, il riva ses yeux marron dans les siens, la mine grave.

— Tu devrais venir chez moi, tu y serais en sécurité.

— Tu sais bien que je ne ferai jamais cela, répondit-elle d'une voix douce. Et puis je viens de te dire que des agents du FBI s'étaient installés ici. Il y a aussi Cory, donc je ne suis pas toute seule. Maintenant, parle-moi de ce chantier que tu viens d'achever.

Thomas était charpentier à Bachelor Moon. Non seulement il était spécialisé en travaux de rénovation, mais encore il construisait des vérandas et des patios de grande qualité. Ses talents lui valaient souvent de travailler dans les plus importantes villes de l'Etat.

Il se mit à lui parler de sa dernière réalisation, à La Nouvelle-Orléans, et elle l'écouta d'une oreille distraite. Depuis un bon moment, Thomas avait le béguin pour elle, elle le savait. Ils étaient même sortis ensemble à deux ou trois reprises, en tout bien tout honneur.

Sam et Daniella ne le jugeaient pas assez bien pour elle, mais ils n'avaient pas à s'inquiéter. Pour Marlena, son avenir n'était pas avec Thomas. Le problème, c'est qu'elle avait le plus grand mal à le lui faire comprendre.

Elle appréciait sa compagnie en tant qu'ami, et lui vouait une certaine estime. Mais elle n'éprouvait aucun sentiment amoureux. Elle le lui avait dit de cent façons différentes depuis un mois, mais ses visites étaient toujours aussi fréquentes, et il n'était pas du style à accepter un « non » comme réponse. Il semblait croire que si elle passait assez de temps avec lui, il parviendrait à la faire changer d'avis quant à leur relation.

Il n'y parviendrait pas. Elle préférerait être seule plutôt que s'engager dans une relation sans amour véritable ni désir. Elle avait déjà donné, merci, et le résultat avait été catastrophique.

Tandis qu'il poursuivait sur son sujet, Marlena se rendit compte que c'était la première fois qu'il s'asseyait dans la maison avec elle. En général, lorsqu'il venait lui rendre visite, Sam s'efforçait de le cantonner aux limites du perron.

Thomas était grand et fort, avec des épaules massives et des cuisses de taureau. Le travail physique lui avait donné les muscles d'un body-builder,

mais il s'était toujours montré gentil et prévenant envers elle.

Il devait avoir compris que Sam et Daniella ne voyaient pas d'un bon œil la cour assidue qu'il lui faisait. Pour eux, il n'était pas l'homme qu'il lui fallait et ils n'en avaient jamais fait secret.

Alors qu'elle l'observait à la dérobée sur le canapé, son pouls s'accéléra légèrement. Nourrissait-il pour elle une obsession telle qu'il avait supprimé ceux qui étaient contre lui ? Afin qu'elle se retrouve seule dans la maison, effrayée, espérant s'insinuer auprès d'elle, être son soutien, l'homme auprès de qui elle chercherait refuge ?

« Ne sois pas ridicule, lui souffla une petite voix intérieure. Tu cherches de la malveillance chez un ami qui n'a jamais montré la moindre tendance à la violence, qui ne t'a jamais forcée à céder à ses avances. »

Elle fut néanmoins heureuse, une heure plus tard, lorsqu'il s'en alla enfin avec la promesse de revenir bientôt voir si tout allait bien pour elle.

Peut-être le moment était-il venu de mettre à exécution son projet de quitter Bachelor Moon.

Et peut-être ne serait-ce pas une mauvaise idée de mentionner à Gabriel le nom de Thomas Brady.

Le shérif Jim Thompson était une mine d'informations sur l'histoire du couple Sam et Daniella, qui s'était formé lorsque Sam était descendu au bed and breakfast pour une courte période de vacances.

Pendant ces deux semaines, il était apparu évident que Daniella était en danger, le premier signe étant l'assassinat de Samantha Walker, la fille du maire Brian Walker.

Plus tard, il avait été établi que le jardinier du bed and breakfast, Frank Mathis, faisait une fixation obsessionnelle sur Daniella et la petite Macy. C'était lui qui avait tué Samantha Walker, comme un « cadeau » à Daniella, parce que sa victime avait prévu d'ouvrir un bed and breakfast qui aurait été en concurrence directe avec le sien.

C'est munis de ces renseignements précieux que les trois agents roulaient à présent vers le domicile de Brian Walker.

— Peut-être Walker a-t-il rejeté la faute de l'assassinat de sa fille sur Daniella et ourdi une vengeance contre sa famille, suggéra Jackson tandis qu'ils longeaient la rue bordée d'arbres qui menait à la maison de l'ancien maire.

— Plus de deux ans, c'est un peu long pour ruminer sa rage, déclara Gabriel. S'il a quelque chose à voir avec la disparition des Connelly, alors c'est qu'il y a eu un élément déclencheur.

— Il y a une semaine, ç'aurait été l'anniversaire de Samantha, lança Andrew depuis la banquette arrière.

Un ordinateur ouvert sur les cuisses, il épluchait les données fournies par le serveur du FBI.

— Oui, ça pourrait être ça, dit Gabriel.

— Là... A gauche, coupa Jackson en désignant l'endroit où Brian Walker vivait depuis deux ans.

Gabriel se gara dans l'allée de la petite bâtisse mal entretenue.

Les mauvaises herbes avaient depuis longtemps étouffé tout ce qui pouvait ressembler à un jardin, et une atmosphère de désolation planait sur la maison de style ranch vert sapin. Gabriel coupa le moteur, et les trois agents descendirent du véhicule.

La chaleur était presque suffocante, rendant difficile le simple fait de

respirer. Gabriel leva le cran de sécurité de son arme, et sut que derrière lui ses deux collègues avaient fait la même chose. Aucun d'entre eux ne savait où ils mettaient les pieds. Brian Walker pouvait s'avérer dangereux.

Il frappa à la porte, tirant le rideau sur ses émotions tout en passant en mode survie, réflexe qui lui avait permis de rester en vie au cours de maintes affaires délicates dans le passé.

De savoir Andrew et Jackson derrière lui était un plus. Il travaillait avec eux depuis assez longtemps pour savoir qu'ils pouvaient gérer avec efficacité à peu près n'importe quelle situation.

Gabriel frappa de nouveau, et entendit un grognement à l'intérieur.

— J'arrive, j'arrive. Retenez vos canassons.

Il sortit son arme de son holster, n'aimant ni le ton de l'homme ni sa lenteur à venir leur ouvrir.

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, un homme vêtu d'un T-shirt blanc sale et d'un pantalon noir qui pochait aux genoux regarda Gabriel, puis l'arme qu'il tenait à la main.

— Ce sera une bénédiction du ciel que vous me descendiez, déclara-t-il, mais avant que vous ne pressiez la détente, j'aimerais savoir pourquoi.

Gabriel rangea son arme et sortit sa carte du FBI.

— Pouvons-nous entrer discuter un moment avec vous, monsieur Walker ?

— Pourquoi pas. Je n'ai enfreint aucune loi. Trop boire et se négliger, ce n'est pas un crime si c'est fait dans l'enceinte de son propre domicile.

Il tira à lui le battant pour les laisser entrer.

Les lames des stores étaient presque totalement fermées, comme pour se préserver du soleil et de la joie de vivre. Le séjour puait l'alcool, la cigarette froide et la nourriture avariée. Gabriel comprit tout de suite qu'il était en présence d'un homme habité par une mission... Celle de mourir.

— Ça vous ennuie si mes hommes jettent un coup d'œil dans la maison ?

Brian avait pris ses aises dans un fauteuil inclinable qui était devenu une sorte de nid entouré de déchets.

— Faites comme chez vous, répondit-il avec un geste vague de la main, avant de ramasser un verre contenant ce qui devait être du whisky. Je suppose qu'un apéritif, ça ne vous intéresse pas ?

— Non, merci, dit Gabriel en s'asseyant sur le bord du canapé.

— Je parie que je sais ce que vous pensez, reprit Brian.

Il avala une longue gorgée de son verre.

— Et je pense quoi ?

— Qu'elle est dure, la chute des puissants !

Il reprit une gorgée, et posa son verre sur la table basse à côté de lui.

— Il y a un peu plus de deux ans, j'étais marié, heureux, maire de cette petite ville, et j'encourageais ma divorcée de fille à suivre le rêve qu'elle nourrissait sous son joli crâne d'enfant gâtée.

— Et puis elle a été tuée, dit Gabriel.

Ses tripes lui disaient déjà que cet homme triste, brisé, n'avait absolument rien à voir avec la disparition des Connelly.

Brian hocha la tête.

— Et dans ce laps de temps où l'esprit malade de Frank Mathis s'est déchaîné, tout mon univers s'est effondré. Un mois plus tard, ma femme me quittait, et je démissionnais de ma fonction de maire. Puis j'ai lâché prise. Je me suis mis à ramper jusqu'au fond d'une bouteille, dans un trou dont je n'ai plus aucun désir de sortir.

— Vous êtes au courant que la famille Connelly a disparu ?

— J'en ai entendu parler. Mais si vous êtes venu parce que vous croyez que j'ai quelque chose à y voir, vous perdez votre temps. Je n'ai jamais tenu Daniella pour responsable de ce qui était arrivé à Samantha. Elle n'était qu'une autre victime de la folie de Frank Mathis. La seule différence entre les deux, c'est que Daniella a eu la chance de survivre à toute cette démenche.

Pendant qu'il parlait, Andrew et Jackson étaient revenus dans le séjour, indiquant par une secousse de la tête qu'ils n'avaient rien trouvé établissant un lien entre Brian et la disparition des Connelly.

Quelques minutes plus tard, les trois agents se dirigeaient vers le domicile d'un autre homme, cité par le shérif Thompson comme ayant des raisons d'en vouloir à Sam Connelly.

— On ne peut pas s'empêcher d'avoir pitié de Brian Walker, dit Andrew depuis le siège arrière. Le pauvre homme a perdu tout ce qu'il aimait. Son job, sa femme, sa fille...

« C'est pourquoi il est plus facile de ne pas aimer », songea Gabriel. Mieux valait se tenir à distance des gens, n'attendre de gentillesse ni d'amour de personne, parce que, lorsque les choses allaient mal, c'était très, très dur. L'abandon de sa mère et les poings de son père lui avaient appris que certaines personnes n'étaient pas faites pour être aimées.

— Je crois que nous pouvons raisonnablement éliminer Brian de la liste des suspects, dit Jackson. Je doute qu'alcoolisé comme il l'est, son cerveau ait pu avoir la ruse et l'habileté nécessaires pour kidnapper trois personnes en même temps.

— Tout à fait d'accord, déclara Gabriel. Voyons si Ryan Sherman fait un candidat plus plausible.

— Ryan Sherman, trente-quatre ans, dit Andrew, lisant les informations fournies par le FBI sur son ordinateur. A été condamné à deux ans de prison pour agression et voies de fait. Libéré il y a trois ans, il travaille comme mécano au Glen's Garage.

— D'après ce que nous a dit Thompson, ajouta Jackson, Sam aurait eu plusieurs fois maille à partir avec lui. Il semble que Ryan ne soit pas très ami avec la loi, avec une dent particulière contre l'ex-agent Connelly.

Tandis que les deux hommes parlaient de Ryan Sherman et de son éventuelle implication, l'esprit de Gabriel dériva vers Marlena et la nuit précédente. Serait-elle parvenue à regagner la rive s'il ne l'avait entendue

crier ? Il en doutait. L'avait-on délibérément projetée dans l'étang, ou avait-elle simplement trébuché et imaginé qu'on l'avait poussée ?

Il n'avait vraiment pas besoin qu'une nouvelle énigme vienne ajouter à la complexité de l'affaire... Et encore moins de penser à l'image de douceur et de vulnérabilité qu'offrait Marlena dans son peignoir, avec ses boucles humides encadrant son adorable visage.

Il ne voulait pas penser à la façon dont ses vêtements mouillés se plaquaient sur ses formes. A dire vrai, il ne voulait pas penser à elle *du tout*.

Dieu merci, ils arrivaient au Glen's Garage. Une fois la voiture garée sur le côté du bâtiment, ils furent accueillis par un homme en combinaison de mécanicien qui se présenta comme étant le propriétaire des lieux, Glen Grable.

— Que puis-je faire pour vous, messieurs ? demanda-t-il avec un sourire affable.

Gabriel exhiba sa carte.

— Nous aimerions parler à Ryan Sherman.

Le sourire de Glen se transforma en grimace.

— Il a encore des ennuis ? Quel abruti. Je le lui ai dit que la prochaine fois que j'aurais à payer sa caution, il pourrait se chercher un travail ailleurs.

— Nous ne sommes pas venus l'arrêter, mais nous avons besoin de lui parler, dit Jackson.

Le regard de Glen s'assombrit.

— C'est en rapport avec les Connelly ?

Gabriel s'avança d'un pas vers le vieil homme.

— Pourquoi nous demandez-vous ça ? Vous savez quelque chose ?

Glen secoua la tête.

— J'ai juste entendu dire qu'ils avaient disparu. Tout le monde ne parle que de ça, en ville.

— Savez-vous où était Ryan jeudi soir ?

— Il a travaillé ici jusque 19 heures. Après cela, je n'en sais rien. Je ne piste pas mes ouvriers après le boulot. Je vais vous le chercher. Je préfère que vous discutiez avec lui ici plutôt que dans la boutique, où j'ai des clients.

Pendant qu'ils attendaient dans la chaleur de l'après-midi, Jackson sortit un mouchoir de sa poche arrière et s'épongea le front.

— Bon sang qu'il fait chaud, soupira-t-il. Ce qui serait chouette, c'est qu'on boucle vite fait cette affaire et qu'on rentre chez nous.

Gabriel fronça les sourcils.

— Pour boucler vite fait cette affaire, il faudrait que les Connelly réapparaissent tout à coup sains et saufs, et vu la manière dont les choses se présentent, ce n'est pas pour aujourd'hui.

— J'ai un mauvais pressentiment, marmonna Andrew. Lorsque nous les retrouverons, je crains que ce ne soit dans une fosse peu profonde creusée quelque part.

Une atmosphère lugubre s'abattit sur le trio. Mais Gabriel connaissait les

statistiques. Il savait aussi qu'il était très difficile de cacher trois personnes, et de les garder en vie et silencieuses pendant un temps donné.

Il se raidit à la vue du grand chauve costaud et tatoué qui s'avavançait vers eux. A son expression, il était clair qu'il n'était pas ravi de les voir. Vêtu d'une combinaison grise, il tenait un chiffon taché de graisse rouge entre les mains.

— Glen m'a dit qu'il y avait des feds ici. Comme s'il n'y en avait pas assez dans cette ville...

— Nous avons entendu dire que Sam Connelly et vous n'étiez pas très copains, dit Gabriel.

— Ce donneur de leçons de mes deux se croyait meilleur que tout le monde, grogna Ryan.

Il n'échappa pas à Gabriel qu'il parlait de Sam au passé.

— Il voulait remplacer le vieux Tompson quand il aurait pris sa retraite, poursuivit-il. Moi, je n'en voulais pas comme shérif. Je lui ai dit ma façon de penser chaque fois que je le croisais, ce salopard.

Les yeux marron de Ryan se plissèrent, et un rictus retroussa sa lèvre supérieure.

— Paraît qu'il a disparu avec sa famille. Je suis sûr que vous êtes venu me causer parce qu'en tant qu'ancien taulard, je dois être coupable de quelque chose, pas vrai ? Les anciens taulards sont toujours coupables de quelque chose.

— Où étiez-vous jeudi soir ? demanda Gabriel, refusant d'entrer dans le jeu de son interlocuteur.

— J'étais ici, je bossais.

— D'après Glen, vous avez fini à 19 heures.

Ryan fronça les sourcils. Un voile de sueur luisait sur son crâne.

— J'ai quitté le garage et je suis allé chez ma nana. J'ai passé la nuit là-bas. Maintenant, si vous avez fini de me harceler, j'ai du boulot qui m'attend.

— Votre nana ? Comment s'appelle-t-elle ?

Ryan renifla, visiblement irrité.

— Tammy Payne. Elle a son appart dans la cité. Moi aussi d'ailleurs, mais je passe la plupart de mes nuits chez elle. Elle vous dira que je suis resté avec elle toute la nuit et que je n'ai rien à voir avec ce qui a pu arriver aux Connelly.

Sans attendre de réponse, il tourna les talons et repartit vers le garage.

— Combien voulez-vous parier que Tammy Payne nous dira exactement ce que Ryan voudra qu'elle dise ? demanda Jackson, alors qu'ils regagnaient la voiture.

— C'est sûr, agréa Andrew. Mais pour ma part je parie qu'elle est soit une prostituée, soit une stripteaseuse, parce qu'il faut être l'une ou l'autre pour sortir avec un loser tel que Ryan. Croyez-en mon expérience des anciens taulards au sang chaud. Même s'il y a des exceptions, je le reconnais.

Quelques instants plus tard, ils étaient de nouveau dans la voiture, le

climatiseur soufflant une fraîcheur bienvenue tandis qu'ils roulaient vers la cité où vivait Tammy Payne.

— C'est frustrant que Ryan Sherman soit la seule véritable personne digne d'intérêt dans cette affaire, dit Andrew.

— Tu oublies la jolie Marlana, répliqua Jackson.

— Je ne crois pas qu'elle ait quoi que ce soit à y voir, déclara Gabriel.

— C'est ton opinion professionnelle ou personnelle ? s'enquit Jackson, un sourcil levé.

Gabriel hésita, désireux de s'assurer que l'attrance physique insensée qu'il éprouvait pour elle ne faussait pas son jugement.

— Les deux, répondit-il.

Il leur parla alors pour la première fois du bain forcé de Marlana dans l'étang la veille au soir, leur expliquant comment il était intervenu pour la sortir de l'eau.

— Tu penses vraiment que quelqu'un l'a poussée ? demanda Jackson.

— Je ne sais que croire, mais elle en est convaincue. Le problème, c'est que je n'arrive pas à décider si cet incident est lié à la disparition des Connelly ou pas. La question que je dois me poser, c'est : est-ce que quelqu'un veut écarter de son chemin les personnes associées au bed and breakfast?

— Dans quel but ? demanda Andrew.

Gabriel lui adressa un sourire crispé via le rétroviseur.

— Si seulement je le savais...

— S'il arrivait quelque chose à Sam et Daniella, qui serait le bénéficiaire ? intervint Jackson.

— Il faut vérifier ça. A priori, je dirais Macy, avec un exécuteur testamentaire ou un tuteur légal jusqu'à sa majorité. Mais comme elle aussi a disparu, il est difficile de savoir. Je ne sais même pas s'il existe un testament.

Gabriel nota mentalement de se renseigner sur ce point.

Ils étaient arrivés à la cité HLM. Ils descendirent tous trois du véhicule pour vérifier l'alibi de Ryan Sherman.

Tammy Payne avait l'air d'une femme qui en avait vu de toutes les couleurs avant de se faire jeter comme un mouchoir sale. Ses cheveux blond filasse retombaient sur son visage, tandis qu'elle ouvrait sa porte et les faisait entrer. Elle leur désigna un canapé élimé, puis installa son corps trop maigre dans le fauteuil qui lui faisait face, ce qui ne la rendit pas moins agitée pour autant.

— Ryan m'a prévenue que vous alliez venir, dit-elle en tirant sur les pointes de ses cheveux.

Elle tripota ensuite une croûte sur son menton, puis posa les mains sur ses cuisses sans cesser d'être secouée de tics nerveux à la manière des drogués.

— Je peux vous assurer qu'il était avec moi la nuit de jeudi à vendredi. En fait, il dort ici presque tout le temps, même s'il a son propre appartement.

— Est-il possible qu'il soit sorti pendant que vous étiez endormie ? demanda Jackson.

Elle lui décocha un bref sourire, dévoilant un trou dans ses dents de devant.

— Je ne dors guère, alors non, ça n'aurait pas été possible. Je ne vais pas vous mentir. J'ai un petit problème avec la métamphétamine, et Ryan essaie de m'aider. Il veut que je laisse tomber la came.

Elle gloussa comme une petite fille, alors qu'elle devait avoir la trentaine bien sonnée.

— Il dit que c'est un travail à temps plein pour lui.

— Vous avez pensé à une cure de désintoxication ? s'enquit Andrew.

— J'en ai fait trois. Ça n'a pas marché. Ryan est la meilleure cure jusqu'à présent.

Les trois agents l'interrogèrent encore quelques minutes, mais en définitive elle ne leur fournit aucune information confirmant de façon absolue l'alibi de Ryan.

— Je ne crois pas non plus que Ryan l'aide avec la drogue, déclara Jackson lorsqu'ils eurent regagné la voiture.

— Non, elle mentait, c'est clair, approuva Gabriel en serrant les doigts sur le volant. En dehors de cela, elle est assez amoureuse et dépendante de lui pour lui procurer tous les alibis qu'il veut quand il veut.

Comme c'était l'heure du dîner, ils reprirent la direction du bed and breakfast, avec le sentiment d'avoir gâché toute leur journée pour rien.

— Pour moi, dit Jackson, il faut placer Ryan Sherman sur la liste des personnes méritant un intérêt particulier.

— Demain, tu pourras enquêter en ville pour voir si quelqu'un a assisté à la dernière confrontation entre Sam et lui, suggéra Gabriel en bifurquant dans le chemin qui menait au bed and breakfast.

— J'espère que Marlana nous a concocté un banquet de lion, dit Andrew. Je meurs de faim !

Jackson et Gabriel éclatèrent de rire.

— Rien de nouveau sous le soleil, ironisa Jackson.

Tout en grim pant les marches du perron, Gabriel sentit un nœud se former dans son ventre à la perspective de retrouver Marlana.

— Hmm, quelque chose sent bon ici, dit Andrew alors qu'ils pénétraient dans la maison.

Marlana apparut dans l'embrasure de la porte de la salle à manger, et Gabriel fut frappé du plaisir que lui procurait le simple fait de la voir.

— Rôti à la cocotte, annonça-t-elle. Et c'est prêt quand vous le désirez, messieurs.

— Maintenant, répondit Andrew. Nous sommes prêts maintenant. Ils m'ont obligé à manger un sandwich d'épicerie préemballé pour le déjeuner !

— Mon Dieu ! s'exclama Marlana en riant. J'en ai des frissons dans le dos.

Son rire distilla une douce chaleur dans les entrailles de Gabriel. Elle était magnifique, dans cette robe d'été rose qui exposait ses épaules piquées de

légères taches de rousseur et ses longues jambes minces.

— Donnez-nous un quart d'heure, dit-il, tournant aussitôt les talons pour mettre le cap sur l'escalier.

Sapristi, il venait à peine de franchir la porte, et déjà il se sentait forcé d'établir une distance de sécurité entre elle et lui. Il devait y avoir quelque chose dans l'eau qu'il avait avalée la veille en la remontant des profondeurs de l'étang, songea-t-il, car il n'avait pratiquement pas pu se l'ôter de l'esprit de toute la journée.

Déposant son ordinateur sur le lit, il passa sans attendre à la salle de bains, où il s'aspergea le visage d'eau fraîche. Il devait se rappeler qu'il ne connaissait rien de Marlana, en dehors du fait qu'elle avait un corps à se damner et le visage d'un ange.

Mais il devait garder à l'esprit qu'elle n'était peut-être pas d'une totale innocence dans ce qui était arrivé à la famille Connelly. Comment savoir si elle n'était pas tombée à dessein dans l'étang pour compliquer ce qui s'avérait déjà une affaire ardue, avec aucune piste ou presque ?

Finalement, il n'était pas sûr de croire qu'une personne normale aurait pu dormir avec les événements survenus ce soir-là. La chaise renversée indiquait que les Connelly n'avaient pas quitté la cuisine dans le plus profond silence.

Quelques instants plus tard, il descendit rejoindre ses collègues à la table du dîner. Marlana était en train de servir le rôti avec son accompagnement de pommes de terre et de carottes, des petits pains et une salade. Il remercia le ciel qu'elle ne s'assoie pas avec eux, et qu'au lieu de cela elle regagne la cuisine.

Après le dîner, Gabriel remonta dans sa chambre et alluma son ordinateur avec l'intention de procéder à quelques recherches sur les différents acteurs rencontrés jusqu'ici.

Il avait le sentiment qu'ils n'étaient pas plus avancés dans leur enquête qu'ils ne l'étaient à leur arrivée, deux jours plus tôt. C'est avec un vif déplaisir qu'il allait devoir faire son rapport au directeur, et lui annoncer qu'ils ne disposaient encore d'aucun indice permettant de déterminer ce qui était arrivé aux trois personnes qui, semblait-il, avaient mené une vie heureuse au Bachelor Moon Bed and Breakfast.

Il rassembla des informations, prit des notes et, comme à l'accoutumée, perdit conscience du temps et de l'espace à mesure qu'il se plongeait dans ses recherches. Depuis toujours, c'était en travaillant qu'il se sentait le mieux, à traquer des criminels, à fouiller dans la noirceur d'esprits malades.

C'était peut-être parce que son enfance avait été une période sombre et douloureuse que chasser des tueurs et se frotter à la violence lui était aussi familier.

Fermant enfin l'ordinateur, il étira les bras au-dessus de la tête pour chasser les nœuds dans ses épaules. Lorsqu'il consulta le réveil, il fut frappé de constater qu'il était déjà presque une heure du matin.

Quelle heure était-il quand Sam, Daniella et Macy avaient décidé de

prendre du lait et des cookies dans la cuisine, ce jeudi-là ? Il savait que c'était après 20 heures, mais ça ne pouvait être très tard vu que Macy n'avait que sept ans.

Et Marlena n'avait rien entendu.

Mieux valait qu'il se couche. Il était tard, et son esprit commençait à s'aventurer en territoire fantasmatique. Il baissa les yeux sur le lit, sachant que le matin viendrait beaucoup trop tôt pour lui.

Pourtant, au lieu de se coucher, il se leva et ouvrit sans bruit la porte de sa chambre. Les ronflements de Jackson et Andrew lui parvenaient depuis celle d'en face.

Il descendit l'escalier à pas feutrés dans le silence de la maison. « C'est une idée complètement tordue », songea-t-il. Mais il n'y avait qu'un seul moyen de vérifier que Marlena avait le sommeil aussi profond qu'elle l'affirmait. Même s'il se sentait un peu idiot, il prit conscience que c'était une chose qu'il devait faire pour lui-même. Il fallait qu'il sache.

Dans la cuisine, une veilleuse placée près de la cuisinière était allumée, donnant assez de lumière pour voir que la porte de l'appartement de Marlena était fermée, comme il supposait qu'elle l'avait été le soir où la famille Connelly avait disparu.

Ce qu'il s'apprêtait à faire ne pouvait en aucun cas être considéré comme une expérience officielle dont les résultats pourraient être utilisés. Non, il voulait seulement avoir la réponse à une question qu'il se posait. C'était la simple curiosité qui le poussait.

Tirant une chaise de la table, il la fit tomber par terre. Gagnant ensuite la porte de derrière, il la déverrouilla, l'ouvrit, puis la claqua et la reverrouilla. Chacun des deux bruits aurait dû réveiller la femme qui dormait à côté, mais les minutes s'écoulèrent et elle ne sortit pas de sa chambre pour voir ce qui se passait.

Peut-être s'était-elle réveillée et avait-elle peur de bouger, songea-t-il. S'approchant de sa porte, il essaya le bouton, qui à sa grande surprise tourna.

Il poussa le battant sur l'obscurité de son séjour, obscurité relative car la faible lumière blonde d'une autre veilleuse filtrait par la porte entrouverte de la chambre.

Faisait-elle semblant de dormir ? Avait-elle entendu le bruit dans la cuisine et compris ce qu'il faisait ? Ce soir-là, avait-elle perçu les bruits produits par l'enlèvement de Sam et de sa petite famille, tout en étant trop effrayée pour se porter à leur secours ?

A pas furtifs, il traversa le séjour et, s'arrêtant à l'entrée de la chambre, poussa davantage la porte. Marlena était couchée sur le côté, recroquevillée entre les draps. Son souffle profond et régulier lui apprit qu'elle était vraiment endormie, que les bruits qu'il avait faits délibérément dans la cuisine ne l'avaient pas réveillée.

Alors qu'il aurait dû se retourner et s'en aller, il se vit s'avancer vers le lit presque contre sa volonté. Ses doigts le démangeaient de lui caresser la joue,

de se glisser dans les boucles blondes de ses cheveux.

Une fois devant le lit, une énorme envie le saisit de poser ses lèvres sur les siennes, et il se demanda si elle se réveillerait, telle une gentille damoiselle répondant au baiser de son prince.

Perturbé par ces pensées incongrues, il recula en titubant, quitta la chambre et sortit de l'appartement. Après en avoir refermé doucement la porte, il ramassa la chaise, la remit à sa place puis reprit à la hâte la direction de l'escalier.

De retour dans sa chambre, il se laissa tomber sur le lit et secoua la tête pour dissiper l'image persistante de Marlène. En vain. Elle portait une robe de nuit rose pastel, et son parfum délicat flottait dans sa chambre. Ses traits étaient doux, totalement détendus, et elle semblait rêver.

Pourquoi avait-il pensé à elle comme à une damoiselle dont il était le prince ? Dieu savait qu'il était tout sauf cela. Il savait ce qu'il était : un homme qui n'attendait de tendresse de personne, un inadapté qui n'avait aucun désir d'aimer qui ce soit.

Il était un agent du FBI en mission, et Marlène n'était pour lui qu'une distraction. Séduisante, certes, mais une distraction. Si elle n'occupait pas un rôle central dans l'affaire, il l'emmènerait au lit, calmerait les appels de sa libido puis la laisserait tomber.

Il avait trois membres d'une famille à retrouver, un mystère à résoudre et, quelle que fût la force de son attirance physique pour elle, il n'avait nulle intention d'y céder. Il devait garder ses distances vis-à-vis de cette femme. Et s'il avait besoin de plus d'informations sur les Connelly ou autre chose, il chargerait Jackson de les lui demander.

Il serait fou de se leurrer en croyant être le héros de quelqu'un, le prince d'une belle au bois dormant. Il connaissait trop la vérité sur lui-même : il n'avait pas de cœur, et pas d'âme ou très peu.

Il valait mieux qu'il s'en souvienne.

Assise dans un fauteuil en rotin sur le perron, un verre de thé glacé à la main, Marlana observait de loin John et Cory qui s'activaient dans le parc. Elle avait passé une partie de la journée à faire les lits et dépoussiérer les meubles. Pamela serait là le lendemain pour changer les draps, passer l'aspirateur et faire le ménage dans toute la maison.

Elle n'avait pas préparé de dîner aujourd'hui. Gabriel l'avait appelée pour lui dire que ses hommes et lui ne rentreraient pas avant une heure tardive, et qu'ils mangeraient dehors.

A son retour, elle comptait lui parler de Thomas Brady, même s'il lui était impossible de croire que l'affable charpentier pût être impliqué à quelque niveau que ce soit dans ce qui était arrivé aux Connelly.

Elle avait voulu lui en parler la veille, mais après le dîner il s'était éclipsé pour ne plus quitter sa chambre.

Tout en sirotant son thé, elle songea à la femme brune qui serait là demain matin pour le ménage. Pamela ne lui montrait que de la froideur et de l'inimitié, ne lui adressant la parole que lorsque c'était nécessaire et cachant à peine son ressentiment. Avec le temps, Marlana avait appris à l'ignorer et à fermer les yeux sur sa malveillance à son endroit.

Daniella et Pamela, elle le savait, avaient été amies, surtout avant son arrivée à Bachelor Moon. Elle savait aussi que Pamela la voyait comme une intruse qui avait manœuvré pour obtenir la position de gérante qu'elle estimait lui revenir.

Pendant les premiers mois, Marlana s'était efforcée d'être aimable avec elle, mais, à force de voir ses ouvertures amicales être accueillies par le mépris, elle avait fini par rendre les armes.

Cory tourna la tête de son côté. Elle lui adressa un signe de la main, et il le lui rendit. Son frère était sans doute l'être qu'elle aimait le plus au monde. Oh ! elle avait bien envie certains jours de lui taper sur la tête, mais il avait un si bon fond qu'elle lui passait presque tout.

Où était donc la petite Macy, avec ses attitudes de diva et ses bouffonneries infantiles ? Où étaient Sam et Daniella ? Leur absence lui oppressait douloureusement le cœur, et elle ressentait pour eux une peur indicible.

Le ciel commençait à se parer de splendides couleurs vespérales lorsque la voiture des trois agents vint se ranger sur le parking. Leur langage corporel, lorsqu'ils en descendirent, disait assez combien leur journée avait été frustrante.

Jackson et Andrew la saluèrent de la tête avant de disparaître dans la maison. Gabriel s'apprêtait à les suivre, mais Marlena l'interpella.

— Puis-je vous parler quelques instants ? demanda-t-elle en lui désignant le fauteuil en rotin voisin du sien.

Il fronça les sourcils comme si cette requête lui déplaisait, mais s'installa sur le siège avec un soupir las.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a une autre personne dont j'ai pensé qu'elle pourrait vous intéresser, déclara-t-elle.

Il redressa aussitôt le dos, et les plis de fatigue semblèrent d'un seul coup gommés de son visage.

— Qui ?

Marlena hésita un instant, se demandant si elle n'était pas en train de créer des ennuis à un homme qui n'avait absolument rien fait de mal.

— Il s'appelle Thomas Brady.

— Et en quoi ce monsieur est-il lié au bed and breakfast, ou à Sam et Daniella ?

— A dire vrai, c'est plutôt à moi qu'il serait lié.

La mine de Gabriel s'assombrit.

— Que voulez-vous dire ?

— Si j'allais vous chercher un verre de citronnade ? Je vous expliquerai après.

Il approuva d'un hochement de tête. Elle bondit de son siège et courut vers la cuisine. Là, elle lui versa un grand verre de jus de limette frappé, tout en se disant qu'elle avait bien fait de lui parler de Thomas. Omettre de lui fournir des informations pouvant s'avérer utiles à l'enquête était la dernière chose qu'elle souhaitait.

Regagnant le perron, elle lui tendit le verre puis reprit place dans son fauteuil, consciente de son regard intense posé sur elle tandis que les orange et les pourpres envahissaient peu à peu le ciel.

— Thomas Brady est un charpentier local qui ne cache pas son intention de nouer une relation sentimentale avec moi. Nous sommes sortis en ville à deux ou trois reprises, mais pour moi il ne s'est jamais agi que d'amitié. Pourtant Thomas se montre insistant, et il est convaincu que nous sommes destinés l'un à l'autre.

Dans la clarté déclinante, les traits de Gabriel paraissaient plus aigus, et un rien dangereux.

— Quel rapport y a-t-il entre ce Thomas et la disparition des Connelly ?

Marlena marqua une pause pour avaler un peu de son thé. Elle reposa son verre sur la table de rotin, et soupira.

— Sam et Daniella ne l'aiment pas, et le lui ont bien fait comprendre. Ils estiment que Thomas n'est pas assez bien pour moi. Ils ne veulent en aucun cas nous voir en couple. Ils sont toujours d'une grande froideur avec lui lorsqu'il vient au bed and breakfast me rendre visite.

Elle fronça les sourcils et tourna les yeux vers John et Cory, qui étaient en train de déposer leurs outils de jardinage dans une brouette.

— Thomas est passé hier. Nous avons bavardé un moment. Il était plus à l'aise que je ne l'avais jamais vu. L'absence de Sam et Daniella n'y était pas étrangère.

Elle haussa les épaules.

— Il a suggéré que je m'installe chez lui, au prétexte que j'y serais plus en sécurité. J'ai pensé que vous pourriez peut-être vous renseigner un peu à son sujet. Il était censé être à La Nouvelle-Orléans pour la réalisation d'une véranda lorsque Sam, Daniella et Macy ont disparu.

— Je vais le faire, assura Gabriel.

Il prit une gorgée de sa citronnade et se renversa contre son dossier, visiblement fatigué.

— Une journée difficile ? demanda-t-elle avec sympathie.

— Une affaire difficile, rectifia-t-il.

Il tourna les yeux vers John et Cory, qui se dirigeaient vers le hangar du matériel. Ils s'arrêtèrent soudain, puis John se saisit d'une houe et se mit à en frapper le sol.

— Que fait-il ? s'étonna Gabriel.

— Il a dû tomber sur un nouveau serpent. Nous avons un nid de crotales et trop de mocassins d'eau sur la propriété, et John est notre tueur de serpents attiré. Cory préférerait les capturer vivants. Il adore les reptiles, mais John a une peur salutaire de ces bestioles et leur coupe toujours la tête.

Ils observèrent le jardinier, qui soulevait de sa houe le serpent décapité et le jetait dans la brouette.

— Je déteste ces animaux, avoua Gabriel. Je préférerais me retrouver face à un assassin armé d'un pistolet plutôt qu'à un serpent.

— Moi, ni l'un ni l'autre, répliqua-t-elle en riant.

— Votre frère m'a l'air d'être un brave gosse.

— Oh ! c'est un garçon tout à fait normal. Je veux dire par là que certains jours j'ai envie de l'embrasser à l'étouffer, et d'autres de lui tordre le cou tant il m'exaspère.

Gabriel la gratifia d'un bref sourire.

— Et vous ? demanda-t-elle. Quelle sorte de garçon étiez-vous à son âge ?

— Un petit dur. Je vivais quasiment dans la rue, et je travaillais dans un fast-food pour gagner ma vie.

— Où étaient vos parents ?

Son visage se transforma en un masque sombre, dangereux.

— Ma mère a fichu le camp quand j'avais sept ans, me laissant à la garde du pire enfant de salaud de l'Etat du Mississippi : mon père. Du départ de ma

mère jusqu'au jour où j'ai quitté la maison, à seize ans, j'ai vécu dans une peur permanente de lui.

Il s'interrompit et reprit un peu de sa citronnade.

— C'est pourquoi j'avais ouvert la fenêtre de ma chambre l'autre soir. Parce que depuis très jeune il a fallu que je puisse lui échapper à tout moment.

Il demeura silencieux plusieurs secondes, puis se secoua légèrement comme pour revenir à l'instant présent.

— Après mon départ de la maison, j'ai vécu de tout et de rien pendant environ deux ans.

— Comment êtes-vous devenu agent du FBI ?

Ce qu'elle voulait lui dire, c'est qu'elle était profondément navrée de ce qu'il avait enduré avec son père et que son cœur saignait pour le petit garçon qu'il avait été. Mais elle savait qu'il détesterait cela.

— Un flic de rue m'a pris sous son aile. Il m'a encouragé à terminer l'école, puis à aller à l'université, et un beau jour un recruteur du FBI m'a tapé sur l'épaule. C'est ainsi que j'ai commencé à travailler du bon côté de la loi.

— C'est drôle, nous avons un passé assez similaire. Je vous ai déjà dit, je crois, que ma mère était partie quand Cory était encore très jeune. La vérité, c'est qu'elle s'était rendu compte qu'elle préférerait la drogue à son mari et ses enfants. Cory avait quatre ans quand papa a dit à notre mère de s'en aller. Elle est revenue deux ou trois fois après cela pour demander de l'argent, mais comme il refusait de lui en donner elle a fini par disparaître pour de bon.

Elle reprit son verre et avala le reste de son thé.

— A l'un de ses derniers passages, je me souviens qu'elle m'a prise dans ses bras, m'a caressé les cheveux et dit combien elle m'aimait. Puis elle a demandé que je lui donne mon argent de poche. Cela m'a mise tellement en colère que je lui ai dit que je ne voulais plus jamais la voir, et j'ai tenu parole. Papa a tâché de maintenir un semblant de vie familiale, mais il est mort d'une crise cardiaque l'année des treize ans de Cory.

Tout son corps lui faisait mal tandis qu'elle se remémorait ces instants où sa mère l'avait tenue contre elle, lui caressant les cheveux, lui disant combien elle l'aimait. Elle avait tant voulu y croire, tant eu besoin de croire que sa mère avait changé et que sa famille serait de nouveau unie. Mais lorsqu'elle lui avait demandé son argent de poche, ce qui restait du lien mère-fille avait été irrémédiablement rompu.

— On dirait que nous avons eu chacun nos moments durs, murmura Gabriel.

Les traits de son visage n'étaient presque plus visibles dans la pénombre qui avait pris possession des lieux.

Pendant quelques minutes, ils demeurèrent assis en silence sur le perron, et Marlena se demanda à quoi il pensait. Quelles cicatrices l'abandon de sa mère et la brutalité de son père lui avaient-ils laissées ? Quelle violence la vie lui avait-elle infligée ?

— Vous pensez qu'ils sont morts, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Cette question la tourmentait depuis le matin où elle s'était réveillée pour découvrir que Sam, Daniella et Macy n'étaient plus là. Et, jusqu'à cet instant, elle n'avait pas trouvé le courage de la poser.

— Il est possible qu'ils soient toujours en vie, répondit-il après une longue hésitation. L'espoir est toujours permis.

Elle loua le ciel qu'il fit assez sombre pour qu'elle ne voie pas son visage, car elle avait perçu le mensonge dans sa voix et ne voulait pas le lire dans ses yeux.

Après qu'il eut regagné l'intérieur, Marlana demeura dans son fauteuil, regardant les arabesques que dessinaient les lucioles dans la nuit. Les larmes lui brouillèrent la vue au souvenir de Macy tentant d'en capturer une à l'aide d'un bocal, de ses cris de joie lorsqu'elle y parvenait.

Comme elle aurait voulu qu'elle soit ici ce soir, chassant les lucioles et emplissant l'air de son rire d'enfant ! Comme elle aurait aimé que Daniella et Sam soient ici, avec elle, profitant de ces instants de paix qui précédaient l'heure du coucher.

Tandis que s'élevaient les coassements des crapauds-buflles, elle repensa à son bain forcé dans l'étang et un frisson lui parcourut la nuque. Elle ne savait plus si on l'avait vraiment poussée, ou si elle avait trébuché pour tomber accidentellement dans l'eau. Tout cela lui semblait à présent comme un mauvais rêve, imprécis et mouvant.

L'air de la nuit lui parut soudain lourd de dangers, et elle se leva brusquement pour rentrer à son tour dans la maison, tout en sachant que pour Sam, Daniella et la petite Macy, cette dernière n'avait pas été un havre de sécurité.

* * *

Dans la soirée, Gabriel annonça à ses deux coéquipiers qu'il leur donnait congé le lendemain. Leur dimanche avait été particulièrement long, et il estimait qu'ils avaient tous besoin d'un break pour s'aérer la tête.

Le lundi matin, il était encore couché lorsque Jackson et Andrew frappèrent à sa porte pour lui demander s'il voulait se joindre à eux pour un petit déjeuner en ville. Il déclina leur offre, mais lorsqu'il descendit l'escalier pour se rendre dans la salle à manger et qu'il entendit Marlana chanter dans la cuisine, il sut qu'il n'avait pas pris la bonne décision.

Tout en se versant une tasse de café, il se rendit compte qu'il trouvait ce son très agréable. Ce fredonnement féminin était un plaisir qu'il n'avait jamais connu jusqu'ici.

De façon presque automatique, ses pas le menèrent dans la cuisine, où il s'arrêta et regarda Marlana remuer dans une marmite ce qui, à en juger par le parfum, devait être une savoureuse sauce pour spaghettis. Son joli fessier ondulait au rythme des mouvements de sa cuillère de bois.

— J'ai effectué des recherches sur votre petit ami, hier soir.

Elle virevolta sur elle-même, surprise par sa présence.

— Vous m'avez fait peur ! s'écria-t-elle en posant sa cuillère de côté. Et ce n'est pas mon petit ami.

Saisissant la tasse de café posée à proximité sur le comptoir, elle s'assit à la table et l'invita à la rejoindre.

Il hésita. Il reconnaissait les effluves du parfum floral dont elle s'enveloppait le matin après sa toilette, déjà imprimé dans sa mémoire olfactive. Ce parfum délicat, le riche fumet de la sauce italienne, l'odeur de café frais : tout cela l'amena à penser à ce que serait l'odeur d'un foyer...

Stop ! s'ordonna-t-il aussitôt. Il s'installa en face d'elle, s'efforçant de chasser les idées grotesques qui lui étaient venues à l'esprit.

Elle le considéra d'un air impatient.

— Alors, qu'avez-vous trouvé sur Thomas ? Et comment diable avez-vous fait pour avoir des résultats aussi vite ?

— Par la magie d'internet et celle des pouvoirs du FBI, répondit-il avec un brin d'ironie.

Il s'interrompit, avala une gorgée de son café et poursuivit :

— Thomas Brady, trente-sept ans, jamais marié, aucun dossier judiciaire. Sur le papier, notre homme est aussi blanc que l'agneau qui vient de naître.

— C'est bon à savoir.

— Il faut néanmoins que je le voie en personne pour vérifier son alibi. Qu'il ait réussi à conserver un C.V. immaculé ne signifie pas automatiquement qu'il n'a rien à se reprocher.

Marlena fronça les sourcils, mais les plis qui se formèrent sur son front n'ôtèrent rien à sa beauté.

— Je vois mal Thomas être fâché au point de s'en prendre de façon aussi horrible aux Connelly.

Elle se leva de sa chaise.

— Voulez-vous un petit déjeuner ? J'ai du bacon déjà grillé, et préparer des œufs ne prendra qu'une minute.

— D'accord, si ce n'est pas trop vous demander.

Peut-être la trouverait-il moins perturbante si elle faisait quelque chose plutôt que d'être assise là, en face de lui, à le fixer de ses fascinants yeux verts.

— Sam et Daniella ont-ils jamais fait allusion à un quelconque testament ? demanda-t-il tandis qu'elle se dirigeait vers le réfrigérateur.

— Jamais. Ce n'est pas une chose dont ils m'auraient parlé, répondit-elle en déposant la boîte d'œufs sur le comptoir près de la cuisinière. Vous les voulez comment ? Brouillés ou au plat ?

— Brouillés, merci. Pamela semblait croire qu'ils en avaient établi un, dont les bénéficiaires seraient Macy et vous.

Marlena éclata de rire et pivota vers lui.

— Je vous l'ai déjà dit, en aucune façon mon nom ne peut figurer sur un

testament. Daniella n'aurait pas fait cela. Ce bed and breakfast est son rêve depuis l'adolescence, mais il n'a jamais été le mien, et elle le sait.

Se tournant de nouveau vers le comptoir, elle glissa deux tranches de pain dans le grille-pain, puis posa une poêle sur un brûleur et l'alluma.

— Daniella savait que mon projet, dans les deux mois à venir, était de partir à Baton Rouge ou La Nouvelle-Orléans. Sam et elle m'ont donné un salaire généreux dont j'ai mis la plus grosse partie de côté. Je pourrai ainsi m'inscrire en fac et passer un diplôme d'enseignement. De même, j'ai incité Cory à placer la moitié de ses gages sur un compte, de sorte qu'une fois là-bas il pourra suivre une formation professionnelle. Daniella ne m'aurait jamais légué cet endroit, parce qu'elle sait qu'il ne m'intéresse pas.

Elle se retourna, un sourire ironique sur les lèvres.

— Je suppose que ça m'élimine de la liste des suspects pour raisons financières, n'est-ce pas ?

— Pour ma part, je vous ai déjà éliminée de ma liste de suspects tout court.

— Merci. Ça a le mérite d'être clair.

— C'est le seul point qui le soit dans cette affaire pour le moment, répliqua-t-il avec un petit rire qui le surprit lui-même.

Elle lui tourna de nouveau le dos, et ils n'échangèrent plus un mot pendant qu'elle lui préparait son petit déjeuner. Il sirota son café, contemplant par la fenêtre la luxuriance des fleurs d'un parterre.

— John a également un dossier vierge, annonça-t-il tandis qu'elle posait son assiette devant lui et reprenait sa place à la table. Que savez-vous de lui, au juste ?

Elle haussa ses épaules nues, qui, avec leurs discrètes taches de rousseur, étaient un délice pour les yeux.

— Qu'il est de La Nouvelle-Orléans, et qu'il a travaillé quelque temps pour un grand hôtel de Shreveport. Mais il voulait changer de rythme de vie et cherchait une ville plus petite. Quand il a vu dans le journal l'annonce publiée par Sam et Daniella, il a posé sa candidature puis est venu se présenter en personne.

— Apparemment, Sam a aimé ce qu'il a vu chez le jeune homme, dit Gabriel en saisissant un toast.

— Moi aussi, j'aime ce qu'il y a en lui. Il est comme un grand frère pour Cory, et il semble connaître tout ce qu'il y a à savoir sur les plantes, les arbres et les fleurs. Je crois qu'il a un diplôme en horticulture. Il a débarqué ici avec des recommandations élogieuses de son ancien employeur.

Elle fronça les sourcils.

— Il n'est sûrement pas sur votre liste de suspects. Sam et John s'entendaient très bien, et il était considéré comme un membre de la famille.

Gabriel attaqua son petit déjeuner en silence, passant en revue le peu qu'ils avaient sur la disparition des Connelly. Il n'avait aucune idée de l'heure exacte à laquelle les faits étaient survenus. Cela faisait maintenant trois jours,

et son espoir de les retrouver se réduisait comme peau de chagrin.

— Notre liste de suspects ne vaut rien, nous n'avons aucune piste, et nous ne sommes pas plus fixés sur ce qui s'est réellement passé qu'à notre arrivée, déclara-t-il avec une moue de dégoût.

Il poussa de côté son assiette vide et se saisit de sa tasse de café.

Marlena se leva pour débarrasser la table, mais, avant de prendre l'assiette, posa sa main sur la sienne.

Son cœur s'arrêta de battre tandis qu'elle le regardait d'un air grave et confiant.

Il refoula une brusque envie d'ôter cette main fine et légère, n'ayant pas l'habitude qu'on le touche pour quelque raison que ce soit.

— Vous résoudrez l'affaire, Gabriel, dit-elle avec un sourire d'encouragement. Je suis convaincue que vous et vos hommes réussirez à en découvrir les tenants et aboutissants.

Elle gratifia sa main d'une petite pression puis la libéra, le laissant étrangement désemparé.

Tandis qu'elle repartait vers l'évier avec son assiette, il regarda de nouveau par la fenêtre, ses pensées rebondissant entre son enquête et elle. Marlena leur reversa du café à tous les deux, puis reprit place en face de lui.

— Parlez-moi des personnes de votre liste de suspects.

— Pour être franc, nous n'en avons pas de véritable pour le moment. Il s'agit plutôt de personnes méritant un intérêt particulier.

— Alors parlez-moi d'elles.

Il se laissa aller contre son dossier.

— Il y a votre petit ami, jusqu'à ce que j'aie vérifié son alibi.

Il l'avait volontairement appelé ainsi pour voir sa réaction. Sa récompense fut immédiate : une lueur de contrariété passa dans ses magnifiques yeux verts.

— Il n'est *pas* mon petit ami.

Elle dut avoir remarqué quelque chose dans son regard, car elle se fendit d'un sourire.

— Oh ! le grand agent renfrogné du FBI a le sens de l'humour, finalement.

— Ça m'arrive, répondit-il, amusé. Quoi qu'il en soit, Thomas Brady est sur ma liste, de même que Ryan Sherman.

— Je l'avais oublié, celui-là. C'est un voyou, un sale type, et il voue à Sam une franche détestation. Cela dit, il déteste toutes les personnes liées de près ou de loin aux forces de l'ordre.

— L'ennui, c'est qu'il a un alibi, dit-il. Il prétend qu'il était avec sa petite amie la nuit de la disparition. L'autre problème, c'est que si la personne qui a enlevé les Connelly les garde en vie quelque part, il lui faut un endroit adéquat et ce n'est certainement pas le cas du minable appartement de Ryan. Samedi matin, Jackson est allé se renseigner à la mairie pour savoir si Ryan n'avait pas une seconde adresse, mais il en est ressorti les mains vides.

— Ses parents possèdent un bout de terrain dans la cambrousse. Je crois que Ryan y fait un peu de mécanique dans une vieille baraque.

— Vous avez l'adresse ? demanda Gabriel.

— Non, mais je sais comment y aller.

Levant l'index, il sortit son téléphone portable de sa poche et appela Jackson. Il lui expliqua la situation, puis tendit l'appareil à Marlana pour qu'elle lui indique l'itinéraire.

— Allez là-bas tous les deux et revenez me faire votre rapport, ordonna-t-il lorsqu'elle lui eut rendu le portable.

— Ça marche, répondit Jackson, avant de raccrocher.

Gabriel rempocha l'appareil, et c'est avec une certaine surprise qu'il se rendit compte qu'il n'était pas pressé de quitter la cuisine... ni Marlana.

Il tenta de se convaincre que c'était parce qu'elle détenait peut-être d'autres informations susceptibles de faire avancer l'enquête, comme le fait que les parents de Ryan possédaient un endroit où l'on pouvait éventuellement séquestrer des gens. Qui savait quels autres détails elle connaissait sans se douter qu'ils pouvaient aider à mettre la main sur le ou les auteurs de ce rapt ?

Il se dit que s'il était ici, assis à cette table avec elle, c'était parce qu'il croyait toujours qu'elle était l'une des clés permettant de résoudre le mystère de la disparition des Connelly.

Il se jura que ça n'avait rien à voir avec le soleil dans ses cheveux bouclés, ni la grâce avec laquelle elle se levait de sa chaise pour aller remuer la sauce puis revenait s'asseoir, ni la chaleur de son sourire lorsqu'elle le regardait...

— Nous savons qu'ils n'ont pas été enlevés pour de l'argent parce que nous n'avons reçu aucune demande de rançon, reprit-il, tentant de se concentrer sur son travail plutôt que sur le plaisir que lui procurait la compagnie de la jeune femme.

— Qui paierait une rançon ? rétorqua-t-elle. Ni Sam ni Daniella n'ont de famille et, même si le bed and breakfast tourne bien, ils ne sont pas millionnaires.

— Je persiste à penser qu'il y avait au moins deux ravisseurs. Car comment un seul individu aurait-il pu contrôler trois personnes en même temps, dont un agent du FBI expérimenté ?

— C'est très simple, répondit-elle. Grâce à l'amour qui les unit.

Il la dévisagea avec curiosité, se demandant si elle était sérieuse, mais il y avait dans ses yeux une lueur de gravité qui lui disait qu'elle l'était.

— L'amour ? répéta-t-il d'un ton incrédule.

— Il suffit qu'une personne s'introduise par la porte de derrière et colle une arme sur la tête de Sam, et Daniella et Macy se plieraient à tout ce qu'on leur demanderait. Idem si l'arme était collée sur la tête de Daniella ou celle de Macy. Dans les trois cas, les deux autres sont neutralisés. A cause de l'immense amour qu'ils se portent l'un à l'autre.

— Je n'ai jamais éprouvé ni reçu ce genre d'amour de ma vie.

Elle le fixa quelques longues secondes, le regard chargé d'émotion.

— C'est la chose la plus triste que j'aie jamais entendue.

Il ressentit un brutal besoin de s'échapper, de fuir la pitié qu'il lisait dans ses yeux, l'ambiance accueillante de la cuisine et le sentiment que, d'une certaine manière, il lui manquait un élément important de ce qui constituait un être humain.

Un cœur.

Pendant les quelques jours qui suivirent, c'est à peine si Marlena vit les trois agents qui vivaient au bed and breakfast. Ils prenaient un rapide petit déjeuner le matin, puis filaient en ville à l'affût de tout ce qui pouvait présenter le moindre lien avec la disparition des Connelly.

Il n'y avait rien sur la parcelle des parents de Ryan Sherman suggérant que ces derniers y aient été détenus. Quant à Brian Walker, l'ancien maire, même s'ils avaient décidé qu'il était étranger à l'affaire, ils avaient jeté un œil à ses finances pour voir s'il n'avait pas effectué un gros retrait qui aurait pu signifier le paiement d'un enlèvement ou d'un assassinat.

Tout en leur servant le dîner chaque soir, Marlena apprenait de petites choses sur leurs investigations. Mais depuis le matin de leur tête-à-tête dans la cuisine, Gabriel n'avait plus cherché à engager la conversation avec elle, établissant au contraire une distance nouvelle entre eux.

Elle s'était dit que ce n'était pas grave, que cela ne signifiait rien pour elle. Du reste, il était clair que leurs conceptions de l'amour respectives étaient à des années-lumière l'une de l'autre.

Marlena voulait, avait besoin de croire que le jour viendrait où elle serait profondément amoureuse de quelqu'un qui l'aimerait en retour. Elle voulait le mari et la maison, deux enfants et un chien. Si l'amour lui avait réservé une grosse claque dans la figure quand elle vivait à Chicago, elle n'en avait pas moins jamais douté que le véritable, celui qui dure toujours, existait, et plus que jamais elle aspirait à le rencontrer.

Leur amour mutuel, pourtant, n'avait pas sauvé Sam, Daniella et Macy. Quelqu'un avait dû s'en servir pour leur faire du mal. Mais les jours passaient, et elle n'avait toujours pas la moindre idée de son identité.

Pour Gabriel, Andrew et Jackson, l'alibi de Thomas était encore sur la balance. Même si les vérifications avaient montré qu'il avait pris une chambre dans un motel de La Nouvelle-Orléans une semaine avant les événements, et qu'il avait ensuite œuvré à la réalisation d'une véranda pour une résidence privée, son emploi du temps comportait des blancs pour lesquels Thomas avait été incapable de dire où il était ni ce qu'il faisait.

Etant donné l'heure approximative de la disparition des Connelly, il avait pu disposer d'un battement suffisant pour revenir à Bachelor Moon, s'en

prendre à la famille, puis être de retour à son motel pour prendre le petit déjeuner le lendemain matin.

Chaque fois que les trois agents s'installaient dans la salle à manger pour le dîner, Marlana percevait un peu plus leur frustration, une frustration qui laissait entendre qu'ils n'avançaient pas d'un pouce dans la résolution du mystère.

Combien de temps encore allaient-ils pouvoir rester ici à enquêter sur un fait criminel pour lequel ils n'avaient aucun indice ni aucune piste ? Quand cette affaire serait-elle classée faute de réponses ? Quand serait-il décrété que d'enquête active, elle se réduirait à une simple recherche de corps ?

Cela faisait maintenant une semaine que les Connelly avaient disparu, laissant derrière eux des verres de lait vides et quelques cookies. Les recherches du FBI avaient déterminé qu'aucune opération n'avait été effectuée sur leurs comptes bancaires, que ni leurs cartes de retrait ni leurs cartes de crédit n'avaient été utilisées. Sam, Daniella et Macy s'étaient simplement évanouis dans la nature.

Et combien de temps Marlana resterait-elle au B&B avec Cory, à s'interroger, à espérer qu'ils réapparaîtraient comme par magie à la porte de la maison, déclarant que tout cela n'avait été qu'une blague, une escapade sur un coup de tête ?

Tout en surveillant la cuisson de ses deux poulets et de leur accompagnement de légumes, elle tendit l'oreille vers l'entrée, sachant que si ses hôtes respectaient leur emploi du temps des derniers jours, ils seraient là d'un instant à l'autre.

C'était fou comme les moments de conversation privée avec Gabriel lui manquaient. Il l'attirait non seulement sur le plan physique, mais aussi, depuis qu'elle avait eu droit à un petit aperçu de son passé, sur le plan émotionnel. Cela étant, elle était parfaitement consciente qu'il était un danger pour son équilibre mental.

Il ne croyait pas en l'amour, alors que de son côté elle y croyait de toutes ses forces et y aspirait. De toute évidence, il n'avait aucun désir d'un foyer. Or ce désir était inscrit au plus profond de la femme qu'elle était.

Elle venait de sortir les poulets du four lorsqu'elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Posant le large plat sur une grille, elle quitta la cuisine et traversa la salle commune pour aller accueillir les trois hommes, qui arboraient la mine dépitée d'une nouvelle journée infructueuse.

— Le dîner est prêt, annonça-t-elle. Je vous le sers quand vous voulez.

Même si elle s'adressait à tous, son regard s'attarda sur Gabriel. Ses yeux étaient assombris par la frustration, et ses traits tirés dénotaient une profonde lassitude, tant physique que morale.

Elle voulait s'avancer vers lui et le serrer dans ses bras. Elle voulait lisser les rides de fatigue sur son front. Elle voulait faire quelque chose pour atténuer un peu du tourment qu'il semblait éprouver.

— Donnez-nous un quart d'heure, le temps de prendre une douche, et

nous descendons, répondit Andrew, qui se dirigeait déjà vers l'escalier.

Les autres le suivirent, et Marlana regagna sa cuisine.

La table du dîner étant déjà dressée, elle disposa les deux poulets sur un grand plat, versa les légumes dans un autre, puis alla les poser au centre de la table. Elle composa ensuite un dessert de Jell-O de plusieurs parfums accompagné de petits gâteaux en génoise, qu'elle apporta également dans la salle à manger.

De retour dans la cuisine, elle se servit un verre de thé glacé, puis s'assit à la table et laissa son regard flotter par la fenêtre.

Ils étaient tous un peu dans un état second, attendant des personnes qui ne reviendraient peut-être jamais, craignant de partir sans avoir obtenu de réponses à leurs questions. En ce qui la concernait, elle avait prévu d'ici deux mois de mettre le cap sur une grande ville avec Cory, mais elle se demandait si finalement elle ne devait pas accélérer les choses.

Pamela serait ravie d'assurer la gestion du bed and breakfast en l'absence de sa propriétaire, et Marlana savait qu'elle était assez compétente pour se conformer aux standards professionnels élevés de Daniella.

Aucun testament n'avait été trouvé dans les papiers et documents que gardait Sam dans le bureau. Qu'allait donc devenir le Bachelor Moon Bed and Breakfast si Daniella et lui ne revenaient jamais ?

Une bonne demi-heure après le dîner, la cuisine nettoyée et rangée, Marlana se versa un verre de thé et l'emporta sur le perron, où elle s'installa dans un des fauteuils en rotin. Un quart d'heure plus tôt, Cory était passé lui dire que John et lui allaient au cinéma.

Comme d'habitude, elle remercia le ciel de l'amitié que John portait à son frère. Sans sa compagnie, Cory serait devenu comme un chien fou.

Se balançant dans son fauteuil, elle dégusta son thé tout en regardant le soleil descendre sur l'horizon.

— Il n'existe pas de plus beau coucher de soleil qu'en Louisiane, déclara Gabriel en arrivant sur le perron, un verre à la main.

Elle redressa le dos, surprise de sa présence, tandis qu'il prenait place dans le fauteuil voisin. Immédiatement, un parfum mêlé de savon mentholé, de crème de rasage et de cette eau de toilette boisée qui lui était maintenant familière lui flatta les narines, indiquant qu'il venait de prendre sa douche.

— Je crois qu'à Bachelor Moon ils sont particulièrement spectaculaires parce qu'ils n'ont pas à lutter avec les immeubles et les lumières de la ville, répondit-elle.

— Le dîner était délicieux.

Elle lui sourit.

— Merci. Je n'ai pas grand mérite, vous savez. Daniella a de bons livres de cuisine, et tout ce que j'ai à faire est de suivre les recettes.

Posant son verre sur la table basse, Gabriel se massa le centre du front comme pour calmer des élancements.

— Une grosse migraine ? s'enquit-elle d'un ton prévenant.

Il acquiesça et reposa la main sur sa cuisse.

— Je me suis réveillé avec elle ce matin, et elle ne m'a pas quitté depuis.

— Vous voulez de l'aspirine ou quelque chose ?

— Non, merci. C'est juste le résultat d'un mauvais stress.

Il soupira.

— Cette affaire est infernale. Cela fait une semaine que nous nous démenons comme des diables pour tenter de la résoudre, avec un résultat dérisoire au regard de nos efforts. Je me suis même renseigné pour savoir si Frank Mathis était toujours en prison.

— Et ?

— Il est toujours en sûreté derrière les barreaux, donc en dehors du tableau concernant ce qui est arrivé aux Connelly.

— Tout se passe comme s'ils avaient disparu à jamais de la surface de la Terre, murmura Marlène la gorge serrée, sentant les larmes lui monter aux yeux. Je ne peux pas imaginer ma vie sans qu'ils y soient d'une manière ou d'une autre.

— J'aimerais pouvoir vous promettre une issue heureuse, dit-il doucement. Mais pour être honnête, je n'ai pas le moindre indice sur ce à quoi aboutira l'enquête. C'est sans doute l'une des plus frustrantes que j'ai eu à mener de ma carrière.

— Je voudrais pouvoir vous aider davantage, mais j'ai beau me creuser la tête, je ne vois personne qui aurait la capacité ou le désir d'enlever Sam, Daniella et Macy.

Sous l'émotion, sa voix se brisa légèrement. Elle tendit la main vers son verre, comme si le thé allait chasser la douleur qui lui étreignait le cœur.

Elle en avala une gorgée, puis s'éclaircit la gorge.

— Que se passera-t-il si vous ne trouvez rien ? Combien de temps encore votre directeur vous laissera-t-il travailler sur une affaire qui n'offre aucune piste ni aucun indice ?

— Je n'en sais rien. Pour le moment, il n'a rien dit indiquant qu'il voulait nous retirer de l'affaire.

Il redressa sa grande silhouette dans son fauteuil.

— Si j'ai appris une chose dans ce travail, c'est qu'on ne sait jamais à quel moment un indice nous tombera du ciel, un fait important se produira ou une info cruciale se présentera. Nous n'avons eu qu'une semaine. Dans le monde des enquêtes criminelles, ce n'est guère plus qu'une minute.

Alors que le soleil semblait derrière l'horizon et que les ombres de la nuit envahissaient peu à peu le paysage, Marlène se leva, son verre à la main.

— Depuis le soir de ma chute dans l'étang, je ne me sens plus tranquille dehors quand la nuit tombe.

Il ramassa son verre et se leva à son tour.

— Vous pensez toujours que quelqu'un vous y a poussée volontairement ?

— Je ne sais plus ce que je dois penser, répondit-elle, les sourcils froncés. Il est possible que j'aie été si bouleversée et effrayée par la disparition des

Connelly que j'ai imaginé avoir été poussée, mais qu'en réalité j'ai juste fait un faux pas.

— Vous n'avez pas senti de menace particulière depuis lors ? De la part de quelque chose ou de quelqu'un ?

Elle se rendit compte qu'ils étaient proches à se toucher, et que le bleu de ses yeux, d'ordinaire sombre et insondable, paraissait plus doux dans le crépuscule.

— Non, aucune.

Elle tourna rapidement les talons et rentra dans la maison. Il lui emboîta le pas et, tandis qu'elle déposait son verre dans l'évier de la cuisine, fit de même avec le sien.

Ils se retrouvèrent face à face, à un souffle l'un de l'autre, et il lui sembla que l'espace et le temps s'étaient soudain figés. Elle savait qu'elle devait lui souhaiter une bonne nuit et s'en aller, mais elle était comme paralysée, incapable de parler, incapable de bouger. Cette proximité lui donnait l'impression d'être piégée, de ne pouvoir fuir même si elle le voulait.

Son cœur se mit à battre la chamade tandis qu'il franchissait le pas qui les séparait.

— Je lutte contre une énorme envie de faire cela depuis que je vous ai vue sur le perron, il y a une semaine.

Sa voix n'était qu'un murmure. Levant la main, il la glissa avec délicatesse dans ses cheveux bouclés, puis hocha la tête comme s'il était satisfait.

— Je savais qu'ils seraient aussi doux que de la soie.

Retirant sa main, il la laissa descendre et caressa du pouce sa lèvre inférieure.

— Je voulais aussi faire ceci.

Avant qu'elle ne puisse prendre une inspiration ou se préparer d'une façon ou d'une autre à ce qu'elle savait être sur le point d'arriver, la bouche de Gabriel couvrit la sienne en un baiser fougueux, totalement inattendu de la part de l'homme froid qu'elle croyait qu'il était.

Il avait un goût de thé sucré et de désir brûlant. Elle lui ouvrit ses lèvres, tandis qu'il refermait les bras dans son dos et l'attirait contre lui.

Une petite voix dans sa tête lui souffla que ça ne devait pas arriver, mais ça arrivait, et c'était merveilleux. Le corps de Gabriel était ferme contre le sien, et elle se rendit compte sur-le-champ qu'il était en érection.

Leurs langues se livraient une bataille débridée pour explorer l'autre, le connaître, le découvrir, comme s'ils pressentaient tous les deux que l'explosion de cette tension érotique qui couvait entre eux ne se renouvellerait pas, culminant dans ce premier et dernier baiser.

Ce fut lui qui le rompit. Laisant retomber les bras, il sauta presque en arrière, comme si elle était en flammes.

Son halètement répondait au sien tandis qu'il la regardait au fond des yeux.

— Je voulais juste savoir, dit-il. Maintenant je sais, et ça ne se reproduira pas.

Sans attendre sa réponse, il se retourna et quitta la cuisine.

* * *

Installé sur un tabouret à l'extrémité du comptoir du Rusty Nail Tavern, un bar situé dans une rue adjacente à la Grand-Rue de Bachelor Moon, Gabriel sirotait une bière, seul. La plupart des gens dans l'établissement savaient qu'il était l'un des agents du FBI débarqués en ville pour enquêter sur la disparition des Connelly. La plus grande partie d'entre eux, il en était conscient, n'aimait pas qu'il fasse ainsi intrusion dans leur espace.

Il n'était pas d'ici. Il n'était pas l'un d'eux. Personne ne l'approchait, et c'était parfait en ce qui le concernait. Il faisait ce en quoi il possédait une solide expérience : observer les gens et écouter les conversations, pleinement satisfait d'être seul.

Deux nuits s'étaient écoulées depuis qu'il avait embrassé Marlena, et il essayait toujours de chasser son goût de sa bouche. Il prit une gorgée de bière, comme si elle allait y remédier, tout en continuant à balayer des yeux la foule de clients du samedi soir.

Le ravisseur était-il ici, dans cette salle ? Jubilant en silence de la facilité avec laquelle il avait réussi à se jouer des agents envoyés à Bachelor Moon ? Gabriel resserra la main sur le goulot de sa bouteille. Cela ferait bientôt deux semaines que les Connelly avaient été vus pour la dernière fois, et ils n'avaient toujours aucun élément de réponse quant à leur disparition.

Cette affaire le rendait dingue. *Elle* le rendait dingue. Ce baiser était l'une des plus grosses erreurs qu'il avait commises de sa vie. Il distillait son délicieux poison dans son esprit, et l'envie de renouveler son geste ne cessait de le tenailler malgré lui.

Il avala une autre gorgée de sa bière, se demandant si une ouverture allait finir par se présenter. Avec Andrew et Jackson, ils battaient la semelle depuis deux jours dans la ville, inspectant les magasins désaffectés, les locaux d'entrepôts vides, les vieilles granges, les cabanes, tous les endroits où deux adultes et un enfant auraient pu être enfermés — et tous ceux où leurs corps auraient pu être abandonnés.

Ils avaient écouté les rumeurs et les on-dit, avaient suivi une bonne dizaine de fausses pistes. Chaque jour qui passait, son espoir que la famille Connelly était en vie s'était un peu plus amenuisé. Il était convaincu que ce n'était qu'une question de temps que leurs dépouilles soient découvertes par un paysan dans un champ, dans un bois par un promeneur, ou dans une pièce d'eau par un pêcheur.

Ce qu'il avait le plus de mal à accepter, c'était la possibilité qu'ils doivent repartir sans avoir fait le moindre progrès, sans savoir qui était l'auteur de ce rapt.

Mais en son for intérieur, il trouvait tout aussi difficile à accepter l'éventualité de rentrer à Baton Rouge sans avoir donné suite à ce baiser brûlant qu'il avait volé à Marlana.

Il voulait davantage.

Il voulait beaucoup plus d'elle.

Il voulait descendre ses lèvres sur son cou, envelopper ses seins nus de ses mains tandis qu'elle gémirait son assentiment. Cela n'avait rien à voir avec l'amour ni un quelconque romantisme, mais tout avec le désir ravageur qu'elle avait suscité en lui.

Ce qui l'empêchait par-dessus tout de se la sortir de la tête, c'était la conviction qu'elle éprouvait la même chose à son endroit. Elle avait répondu avec ardeur à son baiser et s'était collée contre lui comme si elle avait voulu lui donner plus. Et il avait voulu plus.

— Ça sent le poulet, ici... Le bon gros poulet fédéral, dit soudain une voix grave derrière lui.

Gabriel se retourna, pour découvrir Ryan Sherman assis à une table pour deux près du comptoir, en compagnie de sa copine Tammy. Pivotant sur son tabouret, il le regarda et grogna intérieurement. Il n'était pas d'humeur à se coltiner un rustaud à l'esprit belliqueux. Apparemment, Ryan ne se rendait pas compte qu'il taquinait un pitt-bull.

Gabriel continua à le fixer, le suppliant presque de commettre un geste stupide de sorte qu'il puisse entrer en action et évacuer le trop-plein d'énergie qui s'était accumulé en lui.

Mais Tammy posa une main sur le bras de son compagnon et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Ryan détourna les yeux, rompant le défi visuel, puis se leva pour se frayer un chemin vers les tables de billard de l'autre côté de la salle.

Reprenant sa position initiale, Gabriel termina sa bière et consulta sa montre. Presque minuit. La foule avait commencé à se clairsemer, et il savait que commander une autre bière ne serait pas une bonne idée, sachant qu'il devait encore conduire jusqu'au bed and breakfast. Il était temps de rentrer.

Il n'avait pas invité Andrew et Jackson à l'accompagner dans ce bar. Il aimait beaucoup ses deux collègues, mais il avait eu besoin d'un moment sans eux. A cette heure-ci, ils devaient être dans leur chambre, leurs ronflements se conjuguant pour créer une musique fort peu harmonieuse.

Lorsqu'il sortit du bar, un air lourd et humide l'enveloppa, chargé de cette légère odeur d'ozone qui annonçait l'imminence d'un orage. En grimpant dans sa voiture, il vit au loin le zigzag d'un éclair traverser le ciel noir.

Avec un peu de chance, il serait de retour au B&B avant que l'orage n'éclate. Roulant vitres baissées, il inspira l'air épais qui s'engouffrait dans l'habitacle. Une déflagration lointaine lui parvint aux oreilles. Il appuya sur l'accélérateur, soucieux de regagner l'abri de la maison avant l'arrivée de la pluie et du vent.

Il avait l'impression étrange que l'orage était *en* lui. En fait, comprit-il,

son tumulte intérieur était le reflet de l'atmosphère électrique et instable autour de lui.

Il savait aussi quelle était l'origine de ces émotions qui malmenaient sa psyché.

Marlena.

Alors qu'il n'y avait que neuf jours qu'il l'avait rencontrée, il avait le sentiment qu'il la voulait depuis toujours, comme s'il était né en la désirant et ne serait satisfait que lorsqu'il l'aurait eue.

« C'est la bière qui parle », tenta-t-il de se convaincre en arrivant devant la maison. Coupant le moteur, il descendit de la voiture et, levant le visage, inspira plusieurs fois à fond dans la nuit électrique. Il tressaillit lorsque la lumière blanche de la foudre déchira les nuages sombres. Quelques secondes après, un puissant coup de tonnerre éclata et il comprit que l'orage était presque sur lui.

Se servant de la clé remise par Marlena, il entra avec calme dans la maison et referma derrière lui. Avant de monter à l'étage, il avait besoin d'un grand verre d'eau.

Il traversa sans bruit la salle commune et la salle à manger plongées dans l'ombre, guidé par la faible lumière de la veilleuse de la cuisine.

A l'entrée de celle-ci, il se figea. Marlena se tenait devant la porte ouverte du réfrigérateur, seulement vêtue d'une nuisette rose diaphane. Comme si elle avait senti sa présence, elle referma la porte et le regarda, les yeux écarquillés.

Un éclair illumina la pièce tandis qu'il s'avançait vers elle, incapable de se retenir. Il avait l'impression que la main du diable était à l'œuvre, et que vouloir lui résister était peine perdue.

Sans dire un mot, il la rejoignit. Sa main était toujours posée sur la porte du réfrigérateur. Il plaqua les siennes de chaque côté sur la surface blanche et lisse, l'emprisonnant contre l'appareil.

Fou de désir, il ne put que remarquer la manière dont ses seins se soulevaient et s'affaissaient à un rythme rapide, qui répondait aux battements accélérés de son propre cœur. Ses tétons pointaient, provocants, sous la fine étoffe, comme s'ils l'invitaient à les toucher.

— Etes-vous ivre ? s'enquit-elle enfin, la voix rauque et le souffle court.

— Pas assez, apparemment, répondit-il.

Puis il s'empara de sa bouche et se pressa contre elle. Si elle avait deux sous d'intelligence, elle sentirait la sauvagerie qui l'habitait et la fuirait... *Le* fuirait.

Mais ce n'était pas le cas, semblait-il, car au lieu de chercher à s'échapper, elle lança les bras autour de son cou, se serra contre lui et ouvrit la bouche.

Il eut vaguement conscience du tonnerre, des éclairs et de la pluie qui commençaient à s'abattre, faisant vibrer les fenêtres. Puis il n'eut plus conscience de rien, sauf d'embrasser Marlena.

Son doux parfum floral envahit tous ses sens, au point que plus rien d'autre qu'elle ne compta. Il l'aurait cette nuit. Il le savait au feu qu'il y avait

dans son baiser, à la façon dont son corps se plaquait au sien sans retenue.

Il l'aurait cette nuit, et son incroyable envie d'elle serait enfin comblée.
Après quoi, elle ne viendrait plus hanter ses pensées et envahir ses rêves.

Dès qu'elle avait vu Gabriel à l'entrée de la cuisine, Marlena avait su qu'elle était dans le pétrin. Une formidable énergie primale émanait de lui, attisant celle qui couvait en elle.

Elle savait ce qu'il voulait, et elle le voulait aussi. Depuis le moment où il l'avait embrassée, deux soirs plus tôt, elle savait qu'ils finiraient par faire l'amour. Non, pas faire l'amour, corrigea-t-elle. Il n'était question que de sexe.

Elle ne voulait pas se leurrer en croyant que ce qu'ils s'apprêtaient à faire avait un quelconque rapport avec l'amour. Cet homme n'aimait pas, il en était incapable. Pourtant, quelque chose en elle lui disait qu'il pouvait lui procurer une lumineuse extase, et, en l'état actuel des choses, ça lui suffisait.

Ce fut sa dernière pensée rationnelle, avant que les lèvres de Gabriel n'incendient les siennes et que son bassin ne se presse contre le sien, ce qui lui permit de constater qu'il était déjà prêt à l'action.

Il y avait eu une tension immédiate entre eux dès l'instant où ils s'étaient rencontrés. Elle savait à présent qu'il s'agissait de désir, un désir qu'elle n'aurait pu nier même si elle le voulait.

Tandis que la bouche de Gabriel quittait la sienne pour descendre vers son cou, elle plongea les doigts dans ses épais cheveux bruns et murmura son nom.

Ecartant la tête, il la regarda comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui dise que ça suffisait, qu'il valait mieux qu'il sorte et coupe court à ce qu'ils savaient tous les deux qui allait arriver.

— Allons dans ma chambre, dit-elle, levant toute ambiguïté sur la question.

Il recula d'un pas, le regard brillant soudain sous la lumière d'un éclair qui illumina la pièce.

— Vous êtes sûre ?

Sa voix était crispée de tension.

En guise de réponse, elle lui prit la main et l'emmena dans son appartement. Il attendit au milieu du séjour qu'elle ait verrouillé la porte, puis la suivit dans la chambre, où la lampe de chevet diffusait un halo de lumière intime.

Elle se retourna, et avant de pouvoir dire quoi que ce soit ni même prendre son inspiration, se retrouva de nouveau dans ses bras, recevant un baiser qui alluma un véritable brasier dans son ventre.

Ils tombèrent sur le lit sans rompre leur étreinte, sa bouche couvrant toujours la sienne. L'orage qui sévissait dehors s'incarnait ici même, dans sa chambre, tandis qu'il s'acharnait d'une main nerveuse sur les boutons de sa chemise.

Elle l'y aida, impatiente de toucher son torse nu, de faire courir les doigts sur ses fermes pectoraux. Une fois le dernier bouton défait, il s'écarta de sa bouche, se redressa, se débarrassa de sa chemise et la jeta sans regarder dans la pénombre de la petite pièce.

Elle l'observa d'un œil avide tandis qu'il quittait le lit pour se défaire de ses chaussures, de ses chaussettes et de son pantalon, ne gardant que son caleçon noir. La lumière de la lampe de chevet caressait sa peau, tout en mettant en valeur la souplesse féline de ses muscles. Les yeux brillants, il revint dans le lit et l'attira de nouveau entre ses bras.

Sa peau était chaude tandis qu'il mêlait ses jambes aux siennes. Elle empoigna ses puissantes épaules, et ils reprirent leur baiser où ils l'avaient laissé avec une telle fièvre qu'elle eut l'impression qu'il l'embrassait partout.

Il écarta soudain la tête et plongea son regard dans le sien, la lumière faisant danser des aiguilles dorées dans ses iris bleu de nuit.

— Demain, ce sera comme s'il ne s'était jamais rien passé, vous le savez.

Elle entendit les mots qu'il ne prononça pas, ceux qui lui faisaient savoir que cette nuit ne signifiait rien pour lui, que ce n'était ni le commencement ni la fin de quelque chose. C'était juste comme ça.

Elle hocha la tête.

— Je le sais. Et ça ne me dérange pas.

Ce fut comme si ces simples mots avaient laissé éclater la partie la plus puissante de l'orage. Saisissant le bas de sa nuisette, il la lui fit passer par-dessus la tête, la laissant vêtue en tout et pour tout de la culotte assortie.

— Vous êtes si belle, dit-il, la voix rauque et profonde tandis que son regard s'attardait sur ses seins nus.

Les couvrant de ses mains en coupe, il en taquina les pointes de ses pouces jusqu'à les rendre dures et douloureuses.

— J'ai eu beau faire, je ne suis pas arrivé à vous chasser de mes pensées.

Lorsqu'il happa un téton de sa bouche, un gémissement de plaisir lui échappa. Il le mit à la torture, le léchant et le suçant tour à tour. Les deux mains glissées dans ses cheveux, elle l'attira davantage contre elle.

En vingt-sept ans, jamais elle n'avait connu un tel appel de son corps, jamais elle n'avait vibré de cette passion physique incontrôlée qu'elle éprouvait en cet instant pour lui... pour Gabriel.

Tandis qu'il continuait à jouer de la bouche et de la langue avec ses seins, l'une de ses mains s'aventura vers la zone tendre de son ventre. Son souffle se bloqua dans sa gorge lorsqu'il toucha son intimité à travers la fine soie de sa

culotte. La chaleur de sa main se propageait à sa chair, et elle cambra le dos pour l'encourager. Elle était en feu, et il était la seule personne à pouvoir éteindre l'incendie.

Avançant la sienne, elle la referma sur la hampe rigide de son sexe, que ne protégeait que le mince coton de son caleçon. Elle se mit à la caresser de haut en bas, et il poussa un grognement.

Il la laissa continuer un moment, puis bascula de côté et enleva le sous-vêtement. Cette fois, lorsqu'il l'embrassa, il commença par la dépression entre ses seins et poursuivit plus bas, toujours plus bas, la mordillant, la léchant...

Elle bloqua sa respiration tandis que sa bouche parcourait la peau de son ventre, puis murmura contre son sexe, chauffant celui-ci de son haleine. Puis il baissa sa culotte centimètre par centimètre, et elle souleva le bassin pour lui faciliter la tâche. Lorsque sa bouche la toucha là, un orgasme la secoua et elle cria plusieurs fois son nom.

Alors qu'elle redescendait sur terre, il demeura sans bouger entre ses jambes ouvertes, totalement nu, les traits tendus de désir, beau comme un dieu.

Elle plaqua les mains sur ses fesses dures et l'attira vers elle, se délectant de la vue de son sexe érigé, encore tremblante de plaisir. Il se glissa en elle avec un profond soupir, puis ses lèvres trouvèrent les siennes pour lui prodiguer un baiser, cette fois d'une infinie tendresse.

Rompant celui-ci, il commença à bouger, lentement, loin en elle. Leur respiration se mua en halètements tandis que ses mouvements de bassin se faisaient plus rapides, plus frénétiques, et Marlena sentit de nouveau croître en elle l'exquise chaleur du plaisir.

Elle s'accrocha à lui, l'encouragea à lui imposer un rythme intense, jusqu'au moment où elle bascula dans l'extase en même temps que lui-même se raidissait sous son propre plaisir.

Ils demeurèrent verrouillés l'un à l'autre, le souffle erratique, tandis que les grondements du tonnerre faiblissaient, indiquant que l'orage s'éloignait. Gabriel se sépara enfin d'elle et se leva. Récupérant son caleçon, il l'enfila, puis ramassa sa chemise et son pantalon là où ils étaient tombés.

— Voyez juste cela comme un rêve que vous aurez fait, dit-il, avant de quitter la chambre.

Quelques secondes plus tard, elle entendit la porte donnant sur la cuisine s'ouvrir et se refermer.

Elle resta dans le lit sans bouger, comblée, l'esprit engourdi, avec l'impression d'avoir vécu une sorte de rêve fou. Mais les draps étaient imprégnés de l'odeur de Gabriel, et le matelas portait encore son empreinte.

Quittant le lit à contrecœur, elle ramassa sa culotte et sa nuisette et passa dans la salle de bains. Quelques minutes après, elle était de nouveau allongée dans le lit, mais dormir était la dernière de ses préoccupations.

Elle s'était réveillée plus tôt, et avait eu faim. Elle examinait le contenu du réfrigérateur, tentant de décider de ce qu'elle allait prendre pour une collation

tardivement lorsqu'il était apparu, et son appétit s'était aussitôt envolé.

Sa tête était remplie de Gabriel. Elle avait beau lui avoir dit qu'elle ferait comme s'ils n'avaient jamais couché ensemble, avoir convenu que cette nuit n'aurait aucune signification à la lumière du jour, elle savait qu'elle avait menti.

Si elle n'attendait rien de lui, et comprenait qu'il ne s'était agi de rien d'autre que de sexe, elle garderait cette nuit dans un coin particulier de sa mémoire, pour pouvoir s'en souvenir chaque fois qu'elle songerait à la fragilité de la vie, à la terrible angoisse qui l'avait envahie quand Sam, Daniella et la petite Macy avaient disparu.

Elle conserverait ce souvenir gravé dans sa tête et dans son cœur, parce qu'en étant cette nuit dans les bras de Gabriel elle s'était sentie protégée et aimée, même si elle savait que ce n'était qu'une illusion.

Elle se réveilla avant l'aube. Après s'être douchée, elle se rendit dans la cuisine pour mettre en route son café et réfléchir à ce qu'elle allait préparer pour le petit déjeuner des hommes.

Tout en sortant les ingrédients nécessaires à la confection de gaufres, elle élimina méthodiquement toute image de Gabriel de son esprit. Lorsque le café eut fini de passer, elle s'en versa une tasse puis se posta devant la fenêtre pour contempler le lever du soleil sur l'horizon.

Il n'y avait aucun signe du passage de l'orage au milieu de la nuit — tout comme elle n'attendait de Gabriel aucune référence à ce qui s'était passé entre eux à la même heure.

Alors qu'elle sirotait le breuvage corsé, ses pensées se tournèrent vers ceux qui manquaient dans la maison. Elle se rendait compte qu'elle perdait foi en la possibilité qu'on les retrouve vivants, et cette perte de foi l'horrifiait.

Comme pour les agents affectés à l'affaire, une intense frustration montait en elle. Qui diable avait pu enlever les Connelly ? Et pourquoi ?

Par ailleurs, quand l'heure serait-elle venue pour Cory et elle de s'en aller ? Si une partie d'elle-même voulait fuir la souffrance qu'elle éprouvait à être dans cette maison où l'ombre des disparus dansait dans chaque coin, une autre s'y sentait ancrée. Elle se sentait investie de la mission de conserver le bed and breakfast en bon ordre de marche jusqu'au retour de Daniella.

Mais, chaque longue journée qui passait, le sentiment confus que son amie ne reviendrait pas s'imposait un peu plus. Quittant la fenêtre, elle s'assit à la table, dernier endroit de la maison où s'était trouvée sa petite famille avant sa disparition.

Elle leva les yeux, surprise, en voyant Andrew entrer dans la cuisine, avec à la main une tasse de café provenant de la machine de la salle à manger.

— Vous vous êtes levé avec les poules ce matin, dit-elle.

Il lui sourit et la rejoignit à la table.

— Je me suis couché tôt hier soir, et j'ai dormi comme un loir.

Il prit une gorgée de son café, se renversa contre son dossier et tourna les yeux vers la fenêtre.

— C'est si paisible ici. Il est difficile d'imaginer que quelque chose de mal ait pu s'y passer.

— J'ai de plus en plus de peine à garder foi dans l'idée qu'ils reviendront tous les trois sains et saufs, répondit-elle, la douleur affleurant dans sa voix.

Andrew la considéra avec sympathie.

— Je crois que les affaires de disparition sont les pires. C'est comme de sombrer dans un perpétuel état d'incertitude. Même si vos amis ne sont plus de ce monde, ce serait bien que nous les retrouvions afin de pouvoir mettre fin à votre anxiété.

— Je préférerais que vous y mettiez fin en les retrouvant vivants.

Il acquiesça.

— C'est ce que nous aimerions tous, répondit-il, avant de froncer les sourcils. Mais je dois être honnête avec vous, Marlana. Chaque jour qui passe sans qu'on ait de nouvelles d'eux, les probabilités diminuent.

— Je sais, répondit-elle, la mine grave.

Mais elle avait besoin de changer de sujet.

— Je prépare de la pâte à gaufres pour le petit déjeuner. Voulez-vous que je vous en fasse quelques-unes, ou préférez-vous attendre que vos collègues soient là ?

— Jackson prenait sa douche quand j'ai quitté la chambre. Quant à Gabriel, j'ignore à quelle heure il va se lever. Il est allé boire quelques bières en ville hier soir, et il est rentré tard. Dieu merci, il n'est pas du genre à se soûler et à faire des bêtises, ajouta-t-il avec ironie. Ce type ne pense qu'au boulot. S'amuser, il ne connaît pas.

Marlena se leva vivement de la table.

— Je vais m'occuper des gaufres, annonça-t-elle.

L'agent spécial Gabriel Blankenship ne pensait qu'au boulot et ne s'amusait pas, sauf cette nuit, dans un rêve dont elle savait qu'elle ne l'oublierait jamais.

* * *

Gabriel était d'une humeur exécrable. Andrew, Jackson et lui étaient en route pour un centre de stockage dont le gérant avait signalé qu'une odeur de décomposition animale se dégageait de l'une de ses unités.

Mais ce n'était pas cela qui le mettait dans de telles dispositions. C'était Marlana. Cette nuit, il avait cru pouvoir se débarrasser de ce qui, chez elle, instillait en lui cette envie irrépressible de la posséder. Il avait pensé qu'en couchant avec elle la question serait enfin réglée, et qu'elle lui sortirait une fois pour toutes de la tête.

Mais à la seconde où il l'avait vue ce matin, il avait su qu'il se trompait. Le simple fait de la voir servir les gaufres aux deux autres avait réenclenché ce qu'il ressentait à l'intérieur comme une bombe à retardement.

Même s'il ne lui avait accordé qu'une brève attention, il avait noté qu'elle

portait une robe d'été couleur pêche serrée à la taille, des sandales dorées, et que son parfum était celui d'un bouquet de fleurs fraîchement cueillies.

Il crispait à présent les doigts sur le volant, essayant de gommer leur nuit de son esprit. Elle avait été au-delà de ce à quoi il s'attendait, et il avait le plus grand mal à oublier son goût, le contact satiné de sa peau contre la sienne.

— J'espère que nous y allons pour rien, dit Jackson, arrachant Gabriel à ses pensées. Découvrir la famille Connelly pourrissant dans une unité de stockage est la dernière chose que je souhaite.

— Alors nous sommes trois, lança Andrew depuis l'arrière. J'ai de la peine pour Marlena. Je prenais une tasse de café avec elle ce matin avant que vous ne descendiez, et nous parlions du fait que ce genre d'affaires plonge les proches dans une cruelle incertitude. Même si l'idée de les retrouver morts me revulse, au moins les gens du bed and breakfast verront la fin de leur attente.

— Nous savons qu'ils sont sans doute morts à l'heure qu'il est, dit Andrew d'un ton morne. Cela fait presque deux semaines qu'ils ont disparu. Et il n'y a eu aucune demande de rançon permettant d'espérer que quelqu'un veuille les garder en vie.

— Oui, mais le problème est que nous n'avons trouvé personne susceptible de vouloir leur mort, répliqua Gabriel.

Même s'il croyait également que les Connelly étaient morts, il ne voulait pas encore abandonner tout espoir.

L'air de l'habitable semblait vicié par le sentiment d'échec qui les étreignait chaque fois qu'ils se rendaient dans la petite ville de Bachelor Moon.

Gabriel avait utilisé tous les outils dont il disposait pour fouiller dans le passé de Sam et de Daniella, pour vérifier si une petite lumière rouge ne s'allumait pas quelque part, mais sans résultat. Il avait pris contact avec l'ancien directeur de Sam à Kansas City, afin de savoir si ce dernier n'avait pas été hanté par l'une ou l'autre des affaires sur lesquelles il avait travaillé. Mais il n'attendait pas grand-chose de ce côté-là, dans la mesure où Sam avait quitté le Bureau plus de deux ans auparavant.

Ce matin, il avait appelé son propre directeur, Jason Miller, pour faire son rapport. Il lui avait avoué qu'ils ne disposaient toujours d'aucun indice, d'aucune piste, d'aucun élément leur permettant de progresser dans l'enquête. Il avait espéré que Miller les déchargerait de l'affaire, et qu'il serait ainsi obligé de laisser derrière lui Bachelor Moon et la tentation que représentait Marlena Meyers, mais ce n'était pas arrivé.

Au lieu de cela, il avait reçu l'instruction d'y consacrer plus de temps et de poursuivre ses investigations. Gabriel savait qu'il devait oublier son obsession concernant Marlena, et reporter sa concentration, totale et entière, sur la résolution de l'énigme.

Le centre de stockage se situait dans le secteur ouest de la bourgade. Tout en garant le véhicule devant la petite construction qui servait de bureau, Gabriel eut un mauvais pressentiment.

S'ils trouvaient les cadavres des Connelly dans l'un des box de la taille d'un petit garage, il ne pouvait espérer que le ravisseur ait laissé derrière lui des indices permettant de l'identifier.

S'ils avaient été tués, Gabriel ne voudrait pas seulement retrouver l'assassin, il voudrait aussi connaître les raisons de son crime. Les mobiles l'avaient toujours intrigué. En ce qui le concernait, les intentions des criminels étaient presque aussi fascinantes que les individus eux-mêmes.

Ce qui lui importait, c'était le travail, et lui seul. Les femmes allaient et venaient, et l'amour n'était qu'une vaste illusion qui faisait vendre des cartes de Saint-Valentin et des fleurs, mais qui était totalement étrangère à son univers.

Les trois agents descendirent de voiture et furent accueillis par le gérant, un vieil homme dégingandé qui se présenta sous le nom de Burt Buchanan.

— Normalement je ne suis pas là le dimanche, mais après la messe j'ai décidé de venir soigner la pelouse. J'étais en train d'arracher les mauvaises herbes autour des box, ce matin, quand j'ai senti cette odeur.

Son long nez se fronça comme si elle l'écœurait encore.

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir qui le loue, aussi ai-je regardé dans mes livres. Depuis quatre ans, il est au nom de Carl Gifford.

— Merci de nous avoir appelés aussi vite, dit Andrew. Nous allons tâcher de ne pas trop prendre de votre temps.

Burt haussa les épaules.

— Bah, personne ne m'attend à la maison. Ma femme est décédée il y a trois ans.

— Nous sommes navrés, répondit Gabriel. Connaissez-vous ce M. Gifford ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Je travaille ici depuis dix ans. J'ai dû le rencontrer quand il est venu louer le box, mais je n'en ai gardé aucun souvenir, et je ne pense pas l'avoir vu depuis.

— Comment paie-t-il les mensualités ? demanda Jackson.

— Par prélèvement automatique sur son compte bancaire, de sorte qu'il n'a pas besoin de venir au bureau.

Burt désigna de la main l'entrée du centre de stockage.

— Chacun des locataires dispose d'une carte électronique qui lui permet d'ouvrir la grille. Il peut donc accéder à son box à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— Vous avez les clés de toutes les unités ?

Burt acquiesça.

— C'est dans le contrat, et les changements de cadenas ne sont pas autorisés. Vous n'imaginez pas combien de gens cessent de payer après les deux ou trois premiers mois, et me laissent avec un box verrouillé plein de saletés dont je dois me débarrasser.

Il sortit de sa poche un anneau chargé de clés.

— Allons y jeter un coup d'œil, dit Gabriel, une pointe d'impatience dans la voix.

Le soleil tapait dur, il était irritable, et il voulait juste savoir si les Connelly étaient ici ou pas. Plus vite il résoudreait cette affaire, plus vite il ficherait le camp d'ici, et mieux il se porterait.

Il aspirait à être de retour à Baton Rouge, où ses repas provenaient du fast-food le plus proche ou d'une boîte de conserve, et n'étaient pas servis par une femme trop sexy qu'il n'arrivait pas à s'enlever de l'esprit. Il voulait son propre lit, et non un lit dont elle avait fait bouffer l'oreiller et tendu les draps, ce qu'il savait parce que son parfum était partout dans sa chambre.

Il suivit les trois hommes dans un dédale d'unités de stockage sur deux niveaux, portant chacun un chiffre peint en blanc, et se demanda ce qui se cachait derrière les portes basculantes, s'efforçant de rester concentrer sur le « ici et maintenant ».

Ils s'arrêtèrent devant l'unité 2137.

— C'est celui-ci, dit Burt. Faites le tour et allez derrière. Ça vous prendra au nez.

Andrew, Jackson et Gabriel se dirigèrent vers l'arrière du box, où la moitié des mauvaises herbes avaient été arrachées. L'odeur le frappa sur-le-champ.

— Oooh, fit Andrew en reculant de plusieurs pas, son teint virant au vert.

De tous les collègues présents et passés de Gabriel, Andrew était celui qui avait le plus gros appétit et l'estomac le plus fragile. Il ne put retenir un sourire en le voyant lutter pour y garder son copieux déjeuner.

Immédiatement reconnaissable, l'odeur de décomposition était de celles qui ne s'oublie pas et ne se confondent avec aucune autre.

— Il y a bel et bien du cadavre ici, grogna Jackson. Et quoi que ce soit, c'est mort depuis un bon moment.

— Non, objecta Gabriel. Dans un conteneur fermé et par cette température, le processus de décomposition doit être accéléré.

Il serait tragique de le faire ouvrir, songea-t-il, pour découvrir que la famille Connelly n'avait été tuée que vingt-quatre ou quarante-huit heures plus tôt.

Ils revinrent vers l'avant du box, où les attendait le vieux Burt.

— Ouvrez-le, commanda Gabriel, se préparant au pire.

Burt farfouilla dans ses clés, ce qui sembla prendre des heures, avant de trouver la bonne. Se penchant sur le cadenas, il l'ouvrit, le retira puis leva la porte métallique.

Une nuée de mouches noires s'échappa tandis que la lumière du soleil tombait à l'intérieur. L'odeur était pestilentielle et, tandis que Jackson et Gabriel s'en approchaient, Andrew et Burt reculèrent.

Pendant quelques instants, Jackson et Gabriel demeurèrent figés sur place.

— Doux Jésus, lâcha finalement Jackson.

Gabriel contempla les trois formes gisant sur le ciment, enveloppées de

toile souillée de sang, et d'une taille correspondant à celle de corps humains. Son cœur chuta dans sa poitrine.

Il avait prié pour que ça ne se termine pas ainsi. Jusqu'à cet instant, il n'avait pas compris à quel point il voulait retrouver les Connelly vivants, pas seulement pour eux, pas seulement pour lui-même, mais aussi pour Marlena.

— Va nous chercher les gants et les bottillons, lança-t-il à Andrew.

Pendant que ce dernier courait vers la voiture, Gabriel fouilla des yeux l'intérieur du box, cherchant un objet, n'importe quoi pouvant leur être d'une aide quelconque dans leur enquête.

Ils disposaient maintenant d'un atout. Même si le locataire de l'unité de stockage avait fourni un faux nom à Burt Buchanan, ils pouvaient remonter le paiement à sa source.

— Pourquoi un criminel assez intelligent pour ne laisser aucun indice derrière lui commettrait-il l'erreur de payer la location de cet endroit par un prélèvement automatique sur son compte bancaire ? demanda Jackson, formulant tout haut ce que pensait Gabriel.

— Peut-être s'est-il dit que personne ne saurait jamais que les corps sont ici. Peut-être la possibilité que l'odeur piquerait la curiosité de Burt ne lui a-t-elle pas effleuré l'esprit.

— On dirait qu'il n'y a rien ici, en dehors de ce que cachent ces toiles et ce chariot rouge.

Jackson désigna ce dernier, dans l'angle du fond.

— Il a dû être utilisé pour transporter les corps.

Andrew était revenu avec les gants et les bottillons. Gabriel et Jackson les enfilerent, puis s'avancèrent vers la première forme dissimulée par la toile maculée de sang.

Gabriel avait vu d'horribles choses au cours de sa carrière d'agent fédéral, et il s'était désensibilisé jusqu'à un certain point, mais une fois devant la première forme, il pria pour qu'en soulevant la toile il ne découvre pas le visage de la petite Macy, ne croise pas ses yeux vides le fixant depuis l'au-delà.

Il échangea un regard avec son partenaire, qui devait éprouver les mêmes émotions que celles qui lui nouaient l'estomac : l'appréhension, la déception, et enfin l'échec.

Il empoigna un coin de la toile, prit une profonde inspiration, et l'écarta. Tout l'air de ses poumons s'évacua en sifflant à la vue ce qu'il y avait dessous.

— Nom de Dieu ! tonna la voix de Jackson, chargée de colère, devant le grand alligator en décomposition.

Une rage noire monta en Gabriel tandis qu'il s'avancait vers les deux autres formes, soulevait la toile et découvrait deux autres reptiles en voie de putréfaction.

Il se tourna vers Burt.

— Appelez le shérif Thompson. Dites-lui qu'il a un cas à résoudre sur les

bras. Ceci n'est pas de notre ressort.

Ressortant du box, Gabriel ôta ses gants et ses bottillons, puis se dirigea d'un pas déterminé vers la voiture, Jackson et Andrew courant presque derrière lui.

Ce soir-là, Marlena trouva Gabriel installé sur le canapé de la salle commune, la télévision allumée, mais le volume si bas que le son en était presque inaudible.

Affalé sur les coussins, il se massait le front du bout des doigts. Elle était au courant de l'histoire des alligators, et savait que cette journée avait été particulièrement pénible pour les trois agents.

— Une migraine ? demanda-t-elle d'un ton compatissant en s'avançant dans la pièce.

— Atroce, admit-il.

— Voulez-vous que je vous apporte quelque chose ?

— Non, c'est un effet du stress. Ça va se calmer.

Elle perçut une note de douleur dans sa voix profonde.

— Parfois, un bon massage, ça soulage.

Contournant le sofa, elle se posta derrière lui et plaça les doigts sur ses tempes.

— Je peux ?

Il laissa retomber sa main sur ses cuisses.

— J'ai bien peur que vous vous fatiguiez pour rien.

Ignorant la remarque, elle bougea doucement l'extrémité de ses doigts, puis le massa avec davantage de vigueur, travaillant en travers du front, puis déplaçant son action vers l'arrière de la tête et la nuque. Ses cheveux étaient épais et doux, d'un contact très agréable, mais son désir était circonscrit à sa seule volonté d'atténuer son mal de tête.

Il commença bientôt à se détendre. Ses trapèzes s'assouplirent peu à peu et son cou s'abandonna à ses mouvements plutôt que de leur résister.

Elle ignorait depuis combien de temps elle le massait lorsque Andrew fit son entrée dans la pièce, venant de l'étage.

— Hé, je suis le suivant sur la liste.

Gabriel se raidit et redressa le dos. Marlena laissa retomber les mains.

— Pourquoi, vous avez une migraine, vous aussi ?

— Non, concéda Andrew avec un sourire candide. Je vais me rabattre sur le reste de tarte aux pommes du dîner.

— C'est dans le frigo, vous pouvez vous servir, répondit-elle en repassant

devant le canapé, pour s'asseoir à la place opposée à celle de Gabriel.

— Ça va mieux ? s'enquit-elle dès qu'Andrew eut disparu.

— Oui, admit-il. Je vous remercie, mais rien ne vous obligeait à faire ça.

Il la considérait avec lassitude de son regard bleu profond.

— Vous aviez mal à la tête, répliqua-t-elle. J'ai voulu faire ce que je pouvais pour vous aider.

Il fronça les sourcils, la mine méfiante.

— C'est à cause de ce qui s'est passé entre nous la nuit dernière ?

— J'ignore de quoi vous voulez parler. La nuit dernière, j'ai fait un rêve assez étonnant, et je me suis réveillée.

Elle plissa les yeux, se demandant ce qui se passait dans sa tête.

— Gabriel, n'allez pas chercher midi à quatorze heures. J'ai juste voulu être gentille avec vous.

Il fixa longuement le mur en face de lui, avant de reporter les yeux sur elle.

— Je ne suis pas habitué à ce que les gens soient gentils avec moi.

— Alors, c'est que vous n'avez pas fréquenté la bonne catégorie de personnes jusqu'à présent, rétorqua-t-elle.

Sentant qu'il voulait être seul, que prolonger cette conversation ne ferait qu'accentuer sa méfiance, elle lui souhaita une bonne nuit, puis se rendit dans la cuisine pour bavarder quelques instants avec Andrew, avant de regagner son appartement et son lit.

— Rude journée, hein ? soupira-t-elle en s'asseyant à la petite table.

Andrew plongea sa fourchette dans une énorme part restante de la tarte aux pommes qu'elle avait confectionnée aujourd'hui.

— La pire, répondit-il. Nous étions persuadés que ces toiles recouvraient les cadavres de vos amis. Aucun de nous ne voulait revenir ici vous annoncer que nous les avions découverts dans l'un des box de ce centre de stockage.

Il fit une pause pour enfourner un gros morceau de tarte, qu'il fit descendre avec une gorgée de lait.

— Il vous plaît beaucoup, dit-il de but en blanc.

— Qui ? demanda-t-elle, sachant très bien de qui il voulait parler.

— Gabriel. On dirait que l'air crépite quand vous vous trouvez tous les deux dans la même pièce.

Il la regarda avec sympathie.

— Une petite mise en garde amicale, reprit-il. Je fais partie de ses coéquipiers depuis maintenant deux ans. Il a une carapace en béton et n'est pas du genre fleur bleue. Je ne voudrais pas que vous vous fassiez mal.

— Faites-moi confiance, je sais exactement quel genre de personne est Gabriel. Vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi.

Elle était touchée par sa tentative de lui dire que Gabriel n'était pas homme à s'engager avec une femme.

— Et vous, Andrew ? Vous avez une petite amie ou une femme, à Baton Rouge ?

— Une petite amie. Bientôt fiancée, répondit-il, le regard s'éclairant aussitôt. Elle s'appelle Suzi, et elle est l'amour de ma vie. Nous sortons ensemble depuis deux ans, et j'ai décidé qu'il était temps d'officialiser notre relation.

— C'est super. Voilà une fille qui a de la chance.

Sur ces mots, elle se leva.

— Merci pour l'avertissement concernant ma propre vie sentimentale, ajouta-t-elle. Mais il était inutile. Je ne me fais aucune illusion. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne nuit. Déposez simplement votre vaisselle dans l'évier quand vous aurez fini.

— Bonne nuit, Marlena. Et merci de vous occuper aussi bien de nous.

— Je vous en prie, c'est un plaisir, répliqua-t-elle, avant de se retirer dans son appartement.

Quelques minutes plus tard, elle se glissa dans son lit, et ses pensées dérivèrent naturellement vers Gabriel. Malgré la mise en garde d'Andrew et ce que Gabriel lui-même lui avait dit, elle pouvait tomber amoureuse de lui s'il l'y autorisait...

Et si elle-même se l'autorisait.

Mais elle ne le pouvait pas, et demain elle avait l'intention de lui demander s'il voyait un inconvénient à ce qu'elle parte avec Cory, qu'ils quittent Bachelor Moon et le bed and breakfast pour entamer leur nouvelle vie. Elle avait déjà demandé à son frère de se préparer, expliquant qu'ils anticipaient sur le délai qu'ils s'étaient fixé à cause de la disparition des Connelly.

Quant à savoir ce qu'allait devenir le bed and breakfast, elle ne savait trop. Elle supposait que Pamela viendrait assurer la gestion de l'établissement jusqu'à ce qu'un fait nouveau et décisif se présente.

Le lendemain matin, Marlena se réveilla tôt comme à son habitude. Tout en dégustant son café, elle dressa une liste de tout ce qu'elle avait à faire pour opérer la transition entre cet endroit qu'elle considérait comme chez elle depuis près de deux ans et une nouvelle ville, un nouvel endroit où reprendre sa vie à zéro.

Cory rechignerait sans doute à partir d'ici, mais elle ne doutait pas qu'il s'adapterait très vite à ce changement. Ouvert et chaleureux de nature, il se ferait facilement des amis, surtout lorsqu'il serait inscrit dans un établissement d'enseignement technique.

Elle avait mis assez d'argent de côté pour assumer les frais d'une année universitaire pour elle-même, et savait qu'il en allait de même pour Cory : ses économies lui permettaient largement de couvrir sa scolarité.

Elle prendrait un travail de serveuse pour assurer le logement et la dépense quotidienne, et la vie suivrait son cours.

Sans Daniella. Sans Macy et Sam. Son cœur saignait de leur absence, mais si elle avait appris une chose au fil du temps, c'est qu'on ne contrôle pas le cours des événements. L'être humain doit assumer les conséquences de ses

propres actions et de ce que le destin lui a réservé.

Il avait emporté Sam, Daniella et leur petite fille, et après tout ce temps, au fond de son cœur, Marlana ne croyait plus qu'ils reviendraient un jour.

Elle interrompit sa liste pour servir le petit déjeuner des trois agents, qui avaient sombré dans un silence maussade. Même Andrew avait perdu de son entrain en s'attaquant à sa généreuse portion habituelle.

Visiblement ailleurs, Gabriel croisa à peine son regard. Il avala ses œufs au bacon en quelques coups de fourchette, puis attendit sur le perron que les autres le rejoignent.

Quelques instants après leur départ, Cory et John arrivèrent par la porte de derrière pour prendre à leur tour le petit déjeuner. Elle le leur servit et, lorsqu'ils eurent fini, se posta à la fenêtre et les regarda s'éloigner vers leurs tâches respectives.

Présument que ses hôtes ne reviendraient pas pour le déjeuner, elle sortit quelques beaux steaks du congélateur, puis lava les pommes de terre qu'elle cuirait au four pour le dîner.

Lorsque Pamela se présenta pour faire le ménage du lundi, Marlana se retira dans son appartement pour ne pas avoir à croiser son chemin. Après avoir fait un peu de nettoyage et de rangement, elle sortit la vieille valise poussiéreuse avec laquelle elle avait débarqué à Bachelor Moon, et l'ouvrit dans la chambre-débaras.

Pamela s'activa jusque 13 heures puis s'en alla, la charge de travail étant moindre avec seulement trois personnes dans l'établissement. Peu de temps après son départ, Marlana fut surprise et un rien contrariée d'entendre frapper à la porte de devant. Jetant un coup d'œil par la vitre, elle découvrit Thomas Brady sur le perron.

— J'ai pensé à toi toute la semaine, déclara-t-il lorsqu'elle le fit entrer et lui désigna le canapé dans la salle commune. Ça va ? Tu tiens le coup ?

— Autant que je le peux, répondit-elle, laconique.

Elle prit place aussi loin de lui que possible sur le canapé, sachant que les agents ne l'avaient toujours pas rayé de leur liste de personnes méritant un intérêt particulier.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? Tu dois te faire un mauvais sang terrible pour Sam, Daniella et la petite Macy.

— Je m'inquiète pour eux, admit-elle.

— Tu sais que je suis là si tu as besoin de moi, Marlana, reprit-il d'un ton prévenant. Le fait est que je ne sais pas comment t'aider dans cette période difficile que tu traverses.

Même s'il ne lui inspirait aucune peur, elle ne put s'empêcher de remarquer, une fois de plus, combien il était à l'aise en l'absence de Sam et Daniella. Son bras était étalé sur le dossier du siège comme si ce dernier lui appartenait, et il semblait parfaitement détendu.

— Peut-être que ce qu'il te faut, c'est un bon dîner en ville. Tu n'es quand même pas tenue de nourrir ces agents du FBI sept jours sur sept. Que dis-tu de

vendredi ? Tu t'octroies un peu de temps libre, et je t'emmène prendre un verre et dîner quelque part.

Marlena se rendit compte qu'il était grand temps qu'elle mette un terme à cette relation qui ne l'était que de nom.

— Thomas, dit-elle. J'ai apprécié l'intérêt que tu m'as porté tout au long de cette année. Mais mes sentiments pour toi n'iront jamais au-delà de l'amitié. Il ne peut être question de plus entre nous.

— Ouille.

Son sourire s'affaissa, et ses yeux marron s'assombrirent. Retirant son bras du dossier, il se pencha vers elle.

— Es-tu sûre qu'avec davantage de temps cette amitié ne pourrait pas se muer en quelque chose de plus... romantique ? Parce que je dois te dire la vérité, Marlena. Je nourris des sentiments très tendres à ton endroit, et cela depuis le jour de notre première rencontre.

— Je suis désolée, répliqua-t-elle, sincère.

Elle connaissait bien les affres de l'amour non partagé, la souffrance d'être rejetée. Mais elle savait aussi qu'elle ne pouvait laisser Thomas continuer à faire comme s'il existait quoi que ce soit de sentimental entre eux.

— Le temps n'y changera rien. Du reste, si le FBI me donne son accord, j'ai l'intention de m'en aller d'ici dans une semaine. Je regrette, Thomas. Tu mérites de rencontrer une femme merveilleuse qui t'aimera de tout son cœur, mais cette femme, ce n'est pas moi.

— Je le savais, répliqua-t-il. Je savais que tu ne ressentais pas pour moi ce que je ressens pour toi. Je m'en rends compte quand nous sommes ensemble, mais j'avais espéré qu'avec le temps, eh bien, les choses évolueraient.

Il haussa les épaules et se leva.

— Cet endroit ne sera plus le même sans toi ni Cory, soupira-t-il. Mais je suppose qu'il vaut mieux que je te laisse seule à présent.

Il se dirigea vers la porte. Une fois devant celle-ci, il se retourna et la regarda avec gravité.

— J'espère que tu auras une belle vie, Marlena. Où que ce soit, et qui que soit l'homme que tu auras choisi, je te souhaite tout le bonheur possible.

— Je te le souhaite aussi, répondit-elle.

Elle s'attarda sur le canapé quelques minutes après qu'il fut parti. La vie aurait été bien plus facile si elle était tombée amoureuse de Thomas. Elle le considérait comme quelqu'un de bien, et avait le plus grand mal à croire qu'il pût être impliqué à quelque niveau que ce soit dans la disparition des Connelly. Thomas était un homme qui travaillait dur et vivait dans une jolie maison, avec plus de place qu'il n'en fallait pour une épouse et un beau-frère assez jeune pour être considéré comme un fils adoptif.

Cory aurait pu rester ici, à continuer à aider John sur la propriété. Elle-même aurait pu conserver les amitiés qu'elle avait nouées à Bachelor Moon, et elle savait que Thomas aurait été satisfait des qualités de femme d'intérieur et de mère qu'elle aurait montrées.

Au lieu de cela, elle se rendait compte qu'elle était dangereusement proche d'aimer un homme qui ne l'aimerait jamais, avec qui elle avait déjà connu des ébats torrides, et qui n'aurait sans doute plus une pensée pour elle lorsque leurs chemins se seraient séparés.

Tout ce qu'elle pouvait encore espérer, c'était que les prémices d'une rencontre avec le vrai bonheur et l'amour étaient au coin de la rue, qu'un nouveau départ avec de nouveaux buts lui ferait vivre des choses différentes et rencontrer des gens passionnants.

« Personne ne peut être aussi passionnant que Gabriel, chuchota une petite voix insidieuse dans sa tête. Aucun autre homme n'aimera jamais ton corps comme il l'a fait. »

— Tais-toi ! dit-elle à voix haute en se levant du canapé.

Se secouant mentalement, elle décida d'aller couper des fleurs fraîches pour remplacer les bouquets dans la maison.

C'était le début de l'après-midi, et l'air était chaud et humide. Après s'être munie d'un panier d'osier et d'un sécateur dans l'abri de jardinage, elle se força à faire le vide dans sa tête et passa d'un parterre à l'autre, savourant le plaisir de cueillir les fleurs les plus belles et les plus colorées, celles qui composeraient les plus jolis bouquets.

Daniella adorait emplir la maison de fleurs fraîches, et John veillait à obtenir des floraisons tout au long de l'été dans les parterres.

Lorsque son panier fut plein, il était presque 15 heures. Elle rangea le sécateur dans l'abri, puis se hâta vers la maison, espérant achever la composition de ses bouquets avant que l'heure ne soit venue de s'occuper du repas du soir.

Alors qu'elle confectionnait ses bouquets, un gros pour la table du dîner, mais également deux plus petits pour les chambres des hommes, ses pensées flottèrent une fois de plus vers Gabriel.

Le petit aperçu qu'il lui avait offert sur son enfance lui permettait de mieux saisir son attitude quant à l'amour et aux sentiments amoureux. Elle pouvait le comprendre. Pourtant, en ce qui la concernait, elle avait réagi à la défection de sa propre mère en réclamant plus d'amour que jamais.

Finalement, Gabriel et elle étaient les deux faces d'une même pièce.

En réalité, devina-t-elle, ils avaient tous deux souffert de problèmes liés à un abandon parental, mais y avaient répondu de manière diamétralement opposée. Elle ne pouvait qu'espérer qu'il découvre un jour le désir d'aimer et d'être aimé. Peut-être, dans un avenir plus ou moins proche, une femme très spéciale serait-elle capable de franchir les défenses qu'il avait érigées autour de lui pour s'épargner d'autres souffrances liées à l'amour.

De savoir qu'elle n'était pas cette femme lui procurait plus de peine qu'elle ne l'aurait imaginé. C'est avec une réelle surprise qu'elle se rendait compte à quel point elle souhaitait l'être pour lui.

Tout en montant les deux petits bouquets à l'étage, elle décida de placer celui avec les pois de senteur dans la chambre de Gabriel, espérant qu'il

aimerait le parfum entêtant de la composition. Il ne saurait pas qu'elle avait choisi le plus beau bouquet pour sa chambre.

Sa mission accomplie, elle s'engageait dans l'escalier pour rejoindre la cuisine lorsqu'un bruit derrière elle la fit s'immobiliser sur la première marche.

Avant qu'elle ne puisse se retourner, avant qu'elle ne puisse déterminer la nature exacte de ce bruit, des mains la poussèrent dans le dos. Comme ce soir-là près de l'étang, elle sentit ses pieds décoller, sauf que cette fois, ce n'était pas dans l'eau qu'elle allait tomber. En l'espace d'une fraction de seconde, elle sut qu'elle allait dégringoler une volée de marches de bois.

* * *

Debout dans le petit bureau du shérif Thompson, Gabriel, Andrew et Jackson écoutaient celui-ci leur donner les détails peu ragoûtants concernant l'affaire des cadavres d'alligators en voie de décomposition.

Le dos calé contre le dossier de son fauteuil de cuir, Thompson se gratta la panse, puis il se pencha en avant, des plis profonds se creusant sur son front.

— Carl Gifford est un rat de marais puant et visqueux que je soupçonne de braconnage depuis des années. Cette unité de stockage et les relevés bancaires me l'ont finalement confirmé.

Il secoua la tête et se fendit d'un petit rire.

— Seul un demeuré mettrait des marchandises illégales dans un endroit payé chaque mois par prélèvement sur son propre compte en banque.

— Je suis sûr qu'il ne s'attendait pas à ce que quelqu'un d'autre ouvre la porte de son box, déclara Gabriel. Où est-il maintenant ?

Son estomac se nouait au souvenir de la découverte des formes enveloppées dans ces toiles tachées de sang.

— Ici. Il a passé sa deuxième nuit en cellule. Il y a deux soirs, il s'est soûlé, est devenu idiot et a agressé l'un de mes adjoints, raison pour laquelle je l'ai coffré. Apparemment, les bestioles étaient censées être vendues ce jour-là. Il est derrière les barreaux pour un bon moment, vu que maintenant j'ai tout ce qu'il faut pour ajouter aux charges celle de braconnage.

— Le mystère des alligators est donc résolu, dit Jackson.

— Mais ça ne nous avance pas d'un millimètre dans notre enquête, maugréa Gabriel.

— J'aimerais pouvoir vous aider davantage, reprit Thompson. Malheureusement, je n'ai rien pour vous.

— Nous apprécions ce coup de fil que vous nous avez passé au sujet de cette odeur suspecte, déclara Jackson, avant de secouer la tête d'un air dubitatif. C'est la chose la plus écœurante que j'ai vue de ma vie.

— Allons-nous-en, dit Gabriel. Je crois que nous pouvons arrêter pour aujourd'hui.

Il remercia le shérif, puis les trois agents regagnèrent la voiture.

Une autre journée stérile se terminait, faite d'entretiens, de questionnements et d'arpentage de rues, et Gabriel était prêt à rentrer au bed and breakfast, à l'abri de la chaleur et de l'humidité.

Il était rompu de fatigue. C'était l'épuisement profond induit par l'échec, un poids qu'il n'était pas habitué à supporter. Il était censé diriger l'équipe d'enquêteurs, et il ne s'était jamais senti plus impuissant.

Il était à court à la fois d'idées et d'énergie. En cet instant, le seul endroit où il pouvait emmener son équipe était le B&B, où ils parleraient d'indices qu'ils n'avaient pas, mangeraient sans appétit — sauf peut-être Andrew —, et rêveraient d'une famille qu'ils échouaient à retrouver.

Ils regagnèrent la maison en silence, de ce genre de silence qui semblait emplir l'habitable de la voiture comme de l'eau stagnante. Gabriel poussa un profond soupir en se garant sur le petit parking. Il était tôt, pas encore 16 heures, mais pour sa part leur journée était finie.

Premier à franchir la porte, il se figea à la vue de Marlena étalée à plat ventre au pied de l'escalier.

Quand bien même son cœur s'était arrêté de battre, il se précipita vers elle, soulagé de voir qu'elle était consciente, mais malade de peur en s'accroupissant devant elle.

— Je suis tombée, dit-elle, tandis que des larmes commençaient à couler sur ses joues.

— Tombée d'où ? s'enquit-il, alors que Jackson et Andrew arrivaient à ses côtés.

— Du haut de l'escalier.

— Appelez une ambulance, lança-t-il d'une voix crispée.

Son cœur cognait avec violence dans sa cage thoracique. Qui savait combien d'os elle avait pu se fracturer, quelle sorte de dégâts internes elle avait pu subir ?

— Non, je crois que je n'ai rien. J'ai simplement eu peur de bouger, sachant qu'il n'y avait personne pour m'aider si je m'étais sentie mal.

En dépit de ses paroles, la douleur qu'il percevait dans sa voix lui contractait l'estomac.

— Faites ce que je vous ai dit, insista-t-il.

— Je n'ai rien de cassé, je vous assure.

De multiples émotions se mélangeaient dans son regard vert tandis qu'elle regardait Gabriel.

— Aidez-moi juste à m'asseoir, et ça ira.

Avec un gémissement bas, elle roula du ventre sur le dos.

Jackson avait déjà sorti son portable. Gabriel leva la main pour l'arrêter, puis saisit les mains de Marlena et l'aida à se mettre en position assise.

— Vous avez mal quelque part ? Pouvez-vous bouger vos jambes ?

Le sang avait reflué de son visage, et l'effort la fit grimacer. Gabriel ne relâcha pas ses mains. Son cœur battait à dix mille pulsations à la minute. La contraction dans sa poitrine s'atténua lorsqu'elle parvint à remuer un peu les

jambes.

— Je crois que je n'ai pas de fractures. Si vous pouviez simplement m'aider à me relever, demanda-t-elle, les yeux dans les siens.

C'était comme si elle tentait de puiser dans son énergie. Comment aurait-elle pu savoir qu'il lui en restait aussi peu ? De la découvrir inanimée sur le sol la lui avait sapée au point de lui ramollir les genoux.

Il se releva, la hissant avec lui. A peine remise sur ses pieds, elle se colla à lui et de gros sanglots s'échappèrent de sa gorge, tandis qu'il passait les mains de haut en bas sur son dos pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé.

— Je vous emmène aux urgences, déclara-t-il en levant les yeux vers le haut de l'escalier, qui lui parut soudain horriblement escarpé et interminable.

Si elle était tombée depuis le palier, elle avait de la chance d'être encore en vie.

— Il faut vous faire examiner par un médecin.

Sa décision prise, il la souleva avec précaution dans ses bras, terrifié à l'idée qu'il puisse lui faire encore plus de mal qu'elle n'en avait déjà, mais il devait la conduire sans délai à l'hôpital. Andrew leur ouvrit la porte de la maison, puis courut devant eux pour ouvrir la portière côté passager de la voiture.

Gabriel la déposa aussi doucement que possible sur le siège, puis contourna le véhicule pour s'installer derrière le volant.

— Nous revenons dès qu'elle aura subi un check-up complet, annonça-t-il.

Andrew acquiesça et s'écarta d'un pas.

Une fois franchie l'entrée du bed and breakfast, il mit le cap sur le petit hôpital qu'il avait vu à Bachelor Moon.

— Depuis combien de temps étiez-vous étendue là ? demanda-t-il.

Son cœur se serra à lui faire mal tandis qu'il la revoyait gisant par terre, seule et toute contusionnée.

— Pas très longtemps. Je n'ai pas perdu connaissance ni quoi que ce soit. En fait, je m'étais mise en boule et j'ai roulé sur les marches jusqu'en bas. En tombant, j'ai tout de suite pensé que si ma tête cognait une marche, j'étais morte.

Levant la main vers son visage, elle se remit à pleurer en silence.

Gabriel ignorait si la cause de ces larmes était psychologique ou physique. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il fallait qu'elle voie un médecin au plus vite.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à l'hôpital. Une fois devant l'entrée des urgences, il descendit de la voiture et appela à l'aide. L'état de choc pouvait avoir permis à Marlena de bouger et de se laisser soulever dans ses bras sans savoir si elle avait des fractures ou des lésions internes. Il n'allait pas la laisser marcher toute seule sans savoir ce qu'il en était.

Quelques instants plus tard, elle était placée sur un brancard et emmenée à l'intérieur. Gabriel fut conduit à une salle d'attente, où il se laissa choir sur un siège et passa une main tremblante d'inquiétude dans ses cheveux.

Dans les premières secondes, en la voyant inerte au pied de l'escalier, il l'avait crue morte et son cœur avait chuté dans sa poitrine. La douleur qu'il avait alors ressentie au fond de lui était une chose qu'il n'avait jamais connue de sa vie.

C'est à ce moment-là qu'il avait compris qu'il tenait à elle. Il ne le voulait pas, n'avait pas l'intention de la laisser pénétrer plus avant dans son cœur, mais il devait bien reconnaître qu'elle avait effectué une percée là où personne n'avait jamais accédé.

La sonnerie de son portable le fit sursauter. Il le sortit de sa poche et vit le numéro d'Andrew s'afficher.

— Oui ?

— Je voulais t'informer qu'après vérification, il s'avère qu'elle était seule dans la maison quand elle a fait cette chute. Et on n'a rien trouvé sur le palier ni dans l'escalier qui aurait pu en être la cause.

— Merci. Je n'ai pas prêté attention au genre de chaussures qu'elle portait. Peut-être s'est-elle juste marché sur le pied. Nous en saurons plus d'ici deux heures. Pour le moment, elle est entre les mains du médecin et j'imagine qu'il voudra effectuer une radio de chaque partie de son corps.

— J'espère qu'elle n'a rien. A tout à l'heure.

— Une dernière chose, dit Gabriel. Si tu vois Cory, peut-être devrais-tu lui dire ce qui s'est passé.

— Je le ferai.

Gabriel raccrocha, rangea l'appareil dans sa poche, puis se laissa aller contre son dossier et ferma les yeux. Marlana aurait pu mourir. Cette seule pensée accéléra son rythme cardiaque.

Dieu merci, elle avait fait preuve d'intelligence. Elle s'était mise en boule quand la plupart des gens auraient commis l'erreur de vouloir stopper leur chute, au risque de se briser un membre, voire la colonne vertébrale ou la nuque.

Elle avait eu de la présence d'esprit et de la chance. Restait à espérer que le docteur ne trouverait rien qui infirme cette opinion. Il ne voulait pas qu'elle soit blessée. Il ne voulait pas qu'elle ait mal.

Il se rappelait le massage qu'elle lui avait prodigué pour calmer une simple migraine, ses doigts si fermes et pourtant si délicats à mesure qu'elle éliminait ses contractures.

Il n'était pas dans la salle d'attente depuis très longtemps lorsque Cory y fit brutalement irruption, les yeux écarquillés par la peur.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il en se dirigeant vers la porte de la salle d'examen.

Gabriel l'intercepta.

— Cory, assieds-toi, dit-il en tapotant le fauteuil voisin du sien. Elle devrait s'en sortir sans dommage. Il faut juste attendre la confirmation du médecin.

Cory se laissa tomber sur le siège. Il dégageait de légers relents de sueur,

ainsi qu'une odeur faible mais reconnaissable de marijuana.

Il le considéra de ses yeux bleu-vert, embués de larmes.

— Jackson m'a dit qu'elle était tombée dans l'escalier. Elle aurait pu se tuer ! Elle est tout ce que j'ai dans la vie. S'il devait lui arriver quelque chose, je ne sais pas ce que je ferais.

Gabriel lui frappa gentiment l'épaule.

— Elle va s'en sortir, Cory. Elle a réussi à se relever, et d'après moi elle n'a rien de cassé.

— Mais si elle s'est cogné la tête, elle peut avoir une hémorragie cérébrale ou autre chose. John m'a dit que c'est ce qui est arrivé à sa mère. Elle a fait une chute dans un escalier, et tout le monde pensait qu'elle n'avait rien jusqu'à ce que les médecins découvrent qu'elle saignait.

— Ne t'inquiète pas, le docteur procède actuellement à un examen complet, assura Gabriel.

Cory laissa échapper un gros soupir, puis plongea la tête entre ses mains comme pour prier. Gabriel lui octroya quelques minutes de silence.

— Ta sœur sait que tu fumes du cannabis ? demanda-t-il enfin d'une voix douce.

Cory releva vivement la tête et ses yeux s'arrondirent.

— De quoi parlez-vous ?

— Allons, Cory. Je ne suis pas tombé de la dernière pluie, et j'ai senti l'odeur sur toi. Ne me raconte pas d'histoires.

— Je fume juste de temps à autre, avoua-t-il, sur la défensive. Quand j'ai appris ce qui était arrivé à Marlena, ça m'a tellement retourné que j'ai tiré quelques bouffées sur la route. Allez-vous me livrer au shérif ?

Il semblait maintenant totalement apeuré.

— Non.

— Allez-vous le dire à ma sœur ?

— Je crois qu'elle a assez de soucis en tête pour le moment. Mais Marlena est tout sauf une idiote, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Fumer de l'herbe ne te mènera nulle part, Cory.

— Je sais. John m'a dit la même chose.

— Alors tu devrais l'écouter.

Gabriel se carra sur son siège, estimant qu'ils en avaient assez dit sur le sujet. Pour autant qu'il pouvait en juger, Cory était un brave gamin, et si la chance lui souriait il ferait de bons choix dans la vie. Mais cela n'était pas son problème.

Il semblait que plusieurs heures s'étaient écoulées. A tour de rôle, les deux hommes arpentaient la salle d'attente de long en large. Plus les minutes passaient, plus Gabriel s'inquiétait. N'aurait-il pas dû appeler une ambulance ? Avait-il blessé Marlena en la déplaçant ? En la soulevant dans ses bras et en la transportant ici ?

Ses sanglots résonnaient encore dans sa tête, et une douleur diffuse s'était logée au niveau de son plexus solaire. Il ne se souvenait pas de la dernière fois

où les pleurs d'une femme l'avaient ému. Pourtant, c'est l'effet qu'avaient eu les siens.

Il ne voulait pas penser aux raisons de cette anomalie. Il ne voulait pas se pencher sur les émotions, quelles qu'elles soient, qu'il éprouvait pour Marlana et les examiner. Cette inquiétude, cette peur, il les aurait ressenties pour toute autre personne qui aurait pris soin de son équipe pendant presque deux semaines.

Cory et lui bondirent ensemble de leurs sièges lorsqu'un homme en blouse blanche s'approcha d'eux.

— Je suis le docteur Frank Sheldon, dit ce dernier. Mlle Meyers est une femme qui a beaucoup de chance. Je n'ai trouvé ni fractures, ni blessures à la tête, ni aucune raison de la garder ici. Elle est libre de partir dès qu'elle sera habillée.

Gabriel ne sut trop qui, de Cory ou de lui, poussa le plus gros soupir.

— Je dois néanmoins vous avertir qu'elle est sévèrement contusionnée, poursuivit le médecin. Il faut s'attendre à ce que demain elle ait mal à des endroits dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Ce qu'il faut, c'est qu'elle reste couchée un jour ou deux. J'ai rédigé une ordonnance pour un antalgique que vous trouverez à la pharmacie de l'hôpital. Le mieux est qu'elle rentre chez elle, prenne deux comprimés, et direction le lit.

— Nous prendrons soin d'elle, assura Gabriel.

L'objet de leur conversation apparut à la double porte battante qui communiquait avec les salles d'examen, traînant les pieds comme une vieille femme, les lèvres étirées en un sourire contraint.

— Cory, est-ce que tu veux bien attendre ici pendant que je vais à la pharmacie chercher cet antalgique ? demanda Gabriel.

Il était hors de question qu'elle fasse un pas de plus que nécessaire.

— Merci, dit Marlana en lui remettant l'ordonnance.

C'est avec un soupir de suppliciée qu'elle s'installa sur le canapé dont était équipée la pièce. Cory prit aussitôt place à côté d'elle. Tandis qu'il s'éloignait pour se mettre à la recherche de la pharmacie, Gabriel entendit la jeune femme dire à son frère que tout allait bien.

Il suivit les flèches indiquant la direction de l'officine. Quelques minutes plus tard, le flacon de comprimés à la main, il regagna d'un pas pressé la salle d'attente, où il fut surpris de trouver Marlana seule.

— Où est passé Cory ?

— Je l'ai renvoyé à la maison.

Elle se leva, sa grimace témoignant de ce que cet effort lui coûtait.

— Ça ne servait à rien qu'il traîne ici. Il ne peut rien faire pour m'aider.

— Voulez-vous que j'aille chercher un fauteuil roulant pour vous amener à la voiture ? demanda-t-il d'un ton anxieux.

— Non, ça ira. Allons-nous-en d'ici, d'accord ?

Sur ce, elle se dirigea à petits pas vers la sortie. Gabriel marcha à son côté, une main sous son coude, craignant à chaque seconde qu'elle ne tombe.

Il ne poussa un soupir de soulagement que lorsqu'elle fut installée sur le siège passager, sa ceinture dûment bouclée.

— Vous irez directement au lit, déclara-t-il une fois derrière le volant.

— Mais j'ai fait décongeler des steaks pour le dîner, protesta-t-elle d'une voix faible.

— Andrew saura quoi en faire. Vous rentrez à la maison, prenez deux de ces comprimés et ne vous souciez plus de rien. Le docteur Sheldon a dit que vous deviez rester couchée deux jours, et c'est ainsi que les choses se passeront.

Elle se contenta de hocher la tête, comme si elle avait trop mal pour discuter.

— Si j'ai renvoyé Cory, c'est parce que je voulais vous parler en privé avant d'être de retour au bed and breakfast.

Il se crispa, se demandant si elle allait remettre sur le tapis la nuit qu'ils avaient partagée, nuit qui ne cessait de le hanter depuis lors... mais sur laquelle il refusait de s'attarder.

— Me parler de quoi ?

Il tourna la tête et croisa son regard. Dans les profondeurs de ses yeux verts, il vit quelque chose de plus que de la douleur. De la peur.

— Je ne suis pas tombée dans l'escalier par accident. Je venais de poser le pied sur la première marche quand j'ai cru entendre un bruit derrière moi. C'est alors que l'on m'a poussée.

A son réveil, Marlana souffrait de partout. Ses épaules étaient en compote, ses hanches lui faisaient un mal de chien et ses côtes chantaient la même chanson. Même ses paupières protestaient et, pendant plusieurs longues minutes, elle demeura immobile dans le lit, tentant de décider si elle voulait ou non ouvrir les yeux et affronter une nouvelle journée.

Elle était restée éveillée tard, malgré les deux comprimés d'antalgique qu'elle avait avalés. Après avoir expliqué à Gabriel qu'on l'avait poussée dans l'escalier, il lui avait remis le flacon, puis avait attendu qu'elle ait enfilé sa chemise de nuit pour l'aider à s'allonger dans son lit, après quoi il avait quitté son appartement.

Mais alors même qu'elle était groggy et à demi ensommeillée, il était revenu la voir peu de temps après pour l'informer que la porte de l'ancien escalier de service avait été déverrouillée, et que celle donnant sur la cave était ouverte comme si quelqu'un s'était enfui à la hâte.

Il n'était pas difficile de deviner que la personne qui l'avait poussée s'était introduite dans la maison par la porte de la cave, puis avait grimpé l'escalier et attendu le bon moment pour la pousser.

C'était une tentative de meurtre, et il ne faisait plus aucun doute dans son esprit qu'on l'avait également poussée dans l'étang l'autre soir.

Par deux fois on avait tenté de la tuer.

Cette pensée fut suffisante pour qu'elle ouvre enfin les yeux et se redresse un peu sur ses oreillers, le cœur battant de façon désordonnée. Qui pouvait vouloir sa mort ? Et pour quelle raison ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle n'avait jamais eu de problèmes avec personne. Ces attentats à sa vie avaient-ils un lien avec la disparition de Sam, Daniella et Macy ? Mais comment ? Et pourquoi ?

Le simple fait de réfléchir à tout cela lui donnait mal à la tête. Percevant une alléchante odeur de café et de bacon, elle tourna les yeux vers son réveil, et fut choquée de découvrir qu'il était plus de 8 heures. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait dormi aussi tard.

Lorsque Gabriel apparut dans l'encadrement de la porte, portant l'un des plateaux utilisés pour le service dans la salle à manger, elle se redressa davantage dans le lit.

— Bonjour, dit-il.

— Pour le moment, il laisse encore un peu à désirer, ironisa-t-elle.

Il la gratifia d'un franc sourire, dont la chaleur sembla atténuer comme par magie certaines de ses douleurs internes et externes.

— Je me suis dit que vous aimeriez du café et un petit déjeuner léger. Vous êtes censée prendre vos comprimés le ventre plein.

Il posa le plateau près d'elle sur le lit, puis s'installa sur la chaise voisine.

— Mangez, ordonna-t-il.

Non sans difficulté, elle se cala en position assise, et la première chose qu'elle fit fut de saisir la tasse de café. Tout en le dégustant, elle l'observa.

— Vous n'aviez pas besoin de faire cela pour moi.

— Les œufs au bacon sont à mettre au crédit d'Andrew, répondit-il. C'est lui le maître-coq. Moi, je me suis contenté de griller les toasts et de disposer le tout avec le café sur un plateau.

— Avec le style et la manière, dit-elle.

Saisissant un toast, elle en croqua un morceau, qu'elle fit passer avec une gorgée de café, toujours sous son regard.

— Bien entendu, vous n'avez pas trouvé d'empreintes de chaussures ni digitales dans la cave ou sur la porte de cet escalier. Cela vous aurait aidé à mettre la main sur le coupable.

Il se rembrunit.

— Bien entendu, admit-il. C'eût été trop facile.

Elle fronça les sourcils, et se rendit compte que même son front lui faisait mal.

— Vous croyez que ça pourrait être lié à ce qui est arrivé à Sam et Daniella ?

Il hésita un moment, puis soupira.

— Je n'en sais rien, Marlana. Prenez d'abord votre petit déjeuner, ensuite j'aurai quelques questions à vous poser. Allez-y, mangez. Il n'y a rien de pire que des œufs froids.

Docile, elle ramassa sa fourchette, mais n'ingurgita que la moitié de la nourriture avant de déclarer qu'elle n'avait plus faim.

— Bien. Maintenant, vos comprimés.

— Pas encore, répliqua-t-elle. Ils me rendent vraiment somnolente, et vous venez de dire que vous aviez des questions à me poser.

— Laissez-moi d'abord débarrasser ce plateau.

Il posa sa tasse sur la table basse près du lit, puis emporta le plateau dans la cuisine. Une fois de retour, il s'assit sur le bord du matelas.

Elle ne s'était pas aperçue que sa chemise de nuit avait glissé de son épaule, jusqu'à ce qu'elle le voie baisser les yeux sur celle-ci et jurer entre ses dents. Elle s'ornait d'un très vilain hématome, dont les couleurs allaient du jaune au violet profond.

— Je suis navré, Marlana.

Elle fut très étonnée par l'émotion qui transparaissait dans sa voix,

émotion qu'elle l'avait cru incapable d'éprouver.

— Je suis profondément navré.

— Ce n'est pas votre faute, protesta-t-elle en avançant la main pour couvrir l'une des siennes.

Il la retourna et la referma sur ses doigts.

— C'est juste que je me sens si inutile, si impuissant. Nous avons une famille disparue, et maintenant quelqu'un s'en est pris à vous non pas une fois mais deux, et je n'ai de prise sur aucun de ces événements.

— Le point positif, fit-elle remarquer, c'est que ces deux attaques ont échoué.

Il serra sa main et se pencha vers elle.

— Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il n'y en ait pas une troisième. Hier soir, Jackson, Andrew et moi étions convenus que la meilleure façon d'appréhender tout ce qui s'est passé était qu'ils continuent à chercher des pistes concernant la disparition des Connelly, et que de mon côté je me charge des menaces à votre encontre.

Il se redressa et ôta sa main de la sienne.

La chaleur et le sentiment de sécurité qu'elle lui procurait lui manquèrent aussitôt.

— De quelle manière ?

— Pour commencer, il faut que j'en sache davantage sur vous, sur d'où vous venez. Si vous ne voyez personne de Bachelor Moon susceptible de vous vouloir du mal, alors peut-être s'agit-il de quelqu'un de votre passé, qui vous aurait suivi jusqu'ici. Parlez-moi de votre vie avant votre arrivée au bed and breakfast.

S'il savait combien cela lui coûtait ! Combien il lui coûtait de reconnaître l'étendue de sa stupidité quand elle vivait à Chicago, surtout les deux dernières années. Mais elle savait qu'elle devait se montrer franche et honnête, même si elle ne croyait pas avoir apporté le moindre danger avec elle en revenant à Bachelor Moon.

— Les premières années où nous étions à Chicago, il n'était question que de survie. J'avais vingt et un ans, et un adolescent de quatorze ans à ma charge. Nous louions un petit appartement. Je travaillais comme serveuse dans un restaurant chic, et Cory allait à l'école. Une voisine le gardait durant mes heures de service, même s'il estimait qu'il était assez grand pour se garder tout seul. Je savais que c'était un gosse considéré comme à risque, privé d'une figure paternelle et n'ayant que moi sur qui compter.

— Ça n'a pas dû être facile.

Elle réprima une grimace en changeant de position.

— Par moments, non. Et puis j'ai rencontré Gary Holtzman. Il était courtier en assurances et venait souvent au restaurant. Nous avons sympathisé. C'était un homme bien, un veuf avec deux petites filles. Assez rapidement, nous sommes sortis ensemble.

— Etiez-vous amoureuse de lui ?

Marlena se demanda pourquoi cela l'intéressait.

— J'étais seule et, contrairement à vous, je recherchais l'amour, un foyer et la sécurité. Lorsqu'il nous a demandé de venir vivre chez lui Cory et moi, je savais que je pouvais rester à la maison et m'occuper de ses deux filles, être présente pour Cory et assurer les tâches ménagères : j'ai sauté sur l'occasion. J'avais de l'affection pour Gary et j'aimais sa compagnie, mais avec le recul, non, je n'étais pas amoureuse. J'aimais le fait d'appartenir à une famille.

Elle se saisit de sa tasse de café, prit une nouvelle gorgée, puis poursuivit.

— En clair, j'étais amoureuse de l'idée d'être amoureuse. J'aimais beaucoup les deux petites, et je me disais que Gary ferait un bon père de substitution pour Cory. C'est ainsi que pendant les deux années qui ont suivi, nous avons vécu ensemble comme un couple. Je faisais la cuisine, le ménage, et m'occupais de ses filles. Au fond de moi, j'étais convaincue qu'il finirait par me proposer de l'épouser, que nous nous passerions la bague au doigt et vivrions heureux tous ensemble.

— Mais il ne l'a pas fait.

Elle laissa échapper un petit rire amer.

— Non seulement il ne l'a pas fait, mais en revenant du travail, un soir, il m'a déclaré sans préambule qu'il estimait que cette vie de couple lui compliquait l'existence, qu'il préférerait engager une bonne qui veillerait en même temps sur les enfants, et qu'il apprécierait que Cory et moi soyons partis le lendemain matin.

Marlena renversa la tête contre le dossier, envahie par l'amertume que soulevait ce souvenir. Elle avait espéré le mariage, et au lieu de cela avait été virée comme une malpropre. Le plus dur, ce n'était pas de ne pas être devenue l'épouse de Gary, mais qu'après ces deux années à ses côtés il lui signifiait clairement qu'il n'avait jamais été amoureux d'elle.

— C'est à la suite de cela que Cory et moi avons débarqué ici, à Bachelor Moon. J'étais brisée, sonnée par un changement aussi radical, ne sachant vers qui ni vers quoi me tourner.

— Est-il possible que ce Gary vous ait voulu du mal ? s'enquit Gabriel, le regard sombre, indéchiffrable.

Marlena se remit à rire, puis grimaça et plaça les mains sur ses côtes. Il se pencha pour attraper le flacon d'antalgiques, en sortit deux et les lui présenta sur sa paume.

— Tenez, vous en avez besoin.

Elle les avala avec le reste de son café, puis reprit son récit.

— Je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis notre départ de Chicago. A ce moment-là, il ne voulait plus de moi. Pourquoi aurait-il voulu s'en prendre à moi si longtemps après ? De la même façon, pourquoi quelqu'un de Chicago serait-il venu attenter à ma vie deux ans plus tard ?

— Racontez-moi votre journée d'hier, du début à la fin.

— Quand vous êtes tous partis, j'ai rangé et nettoyé la cuisine, vaqué aux tâches habituelles et sorti les steaks du congélateur pour le dîner.

Elle fronça les sourcils, essayant de se souvenir, quand bien même les élancements d'une migraine commençaient à battre dans ses tempes.

— J'ai préparé le petit déjeuner pour Cory et John, puis ils sont sortis travailler. Pamela est ensuite arrivée. Elle a fait le ménage pendant environ deux heures, puis elle est repartie.

— Quoi d'autre ? Que faisiez-vous en haut ? demanda-t-il avec douceur.

— Les fleurs. J'ai cueilli des fleurs.

Elle sentait déjà ses douleurs s'amenuiser, et les effets soporifiques de l'antalgique commencer à agir.

— Je voulais mettre des fleurs dans vos chambres. J'en ai choisi de belles pour la vôtre.

— Je les ai remarquées ce matin. Elles sont superbes. C'est très gentil de votre part.

— Je veux faire des choses gentilles pour vous. Je crois que les gens ne l'ont pas été assez dans votre vie.

Sentant une bouffée de chaleur lui envahir les joues, elle se dit que, plus tard, elle pourrait attribuer son accès de franchise au médicament.

— Bref, j'ai placé des fleurs dans les chambres et je m'apprêtais à redescendre lorsque quelqu'un m'a poussée.

— Et d'après vous, il n'y avait personne d'autre que vous dans la maison.

— Non, personne...

Fatiguée. Elle se sentait soudain si fatiguée. Elle se rappela néanmoins sa conversation avec Thomas.

— Attendez. Thomas était là.

Gabriel se pencha en avant sur sa chaise.

— Thomas Brady ?

— Il est venu avant que j'aie cueilli les fleurs, répondit-elle, luttant contre la somnolence, comprenant que ce qu'elle devait lui dire était important. Il est venu me proposer de dîner en ville avec lui. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas d'avenir pour lui et moi, que je n'étais pas et ne serais jamais amoureuse de lui.

Gabriel se leva.

— Comment l'a-t-il pris ?

Sa voix était d'un calme trompeur.

— Bien, pour autant que j'aie pu en juger.

Elle devait lutter pour garder les paupières ouvertes.

— Il a dit qu'il comprenait, que l'on ne pouvait pas forcer une personne à aimer, qu'il sentait bien que je n'éprouvais pas pour lui ce qu'il éprouvait pour moi. Mais... Vous ne pensez tout de même pas que...

Sa phrase demeura inachevée. Elle n'arrivait plus à contrer les effets de l'antalgique.

Alors que ses yeux se fermaient, elle crut sentir les lèvres de Gabriel se poser sur son front. Mais ce devait être un rêve, car jamais il ne ferait une telle chose dans la réalité.

En quittant l'appartement de Marlena pour gagner la salle à manger où étaient installés ses deux agents, Gabriel était gonflé à bloc.

— Andrew, tu restes ici et tu gardes un œil sur Marlena. Jackson, tu m'accompagnes.

Il n'avait pas compris combien Marlena avait apporté du soleil dans sa vie jusqu'à ce qu'il la voie maintenant, brisée et contusionnée. Ce qu'il voulait plus que tout, c'était trouver le ou la coupable et lui faire passer un moment d'enfer, lui infliger le même genre de douleur que celle qu'elle endurait en cet instant même.

D'avoir vu son épaule délicate couverte de cet horrible hématome bariolé lui donnait une envie furieuse d'arracher la tête de quelqu'un.

— Où allons-nous ? demanda Jackson lorsqu'ils furent dans la voiture.

— Chez Thomas Brady. Je veux savoir où il se trouvait hier après-midi quand Marlena a été poussée dans l'escalier.

Jackson lui lança un regard curieux.

— Tu penses que c'est lui ?

— C'est possible, répondit-il. En tout cas, il est venu hier au bed and breakfast, et Marlena lui a dit qu'il n'y aurait jamais rien de sentimental entre eux. D'après elle, il l'a bien pris, mais il est peut-être simplement bon acteur et a pu être assez furieux pour revenir en catimini lui faire payer son rejet.

Il crispa les mains sur le volant.

— Si c'est lui qui lui a fait ça, je le tue.

— Oh là, mon gars ! s'écria Jackson. On dirait que tu prends les choses un peu trop personnellement.

Sentant le regard circonspect de son collègue posé sur lui, il relâcha doucement la pression de ses doigts.

— C'est une femme bien, et de toute évidence quelqu'un l'a prise pour cible pour une raison inconnue. Je veux juste aller au fond de cette histoire, rien d'autre.

Gabriel songea à la douceur soyeuse de sa peau quand il l'avait embrassée, une peau à présent affreusement meurtrie, sans parler de la souffrance qu'elle en éprouvait.

— Peut-être suis-je un peu concerné personnellement, avoua-t-il enfin. On a d'abord voulu la noyer dans l'étang, et maintenant cette chute dans l'escalier. Elle a besoin de quelqu'un qui se batte pour elle.

— Et tu as décidé d'être celui-là ?

— Oui, je crois que c'est ça.

Ça ne voulait rien dire, tenta-t-il de se convaincre. Ça n'avait rien à voir avec un quelconque lien émotionnel entre eux. Il faisait son travail, c'est tout. Et puis n'avait-elle pas dit qu'elle voulait faire des choses gentilles pour lui ?

Bon sang. Cette simple déclaration lui avait fait l'effet d'un coup de poing à l'estomac. Il n'y avait eu aucune gentillesse dans son enfance, et encore

moins quand il vivait seul dans la rue. Même s'il était entré au FBI et avait trouvé de la camaraderie chez ses collègues, il n'avait jamais connu la douceur... Jusqu'à présent. Jusqu'à Marlana.

S'il n'avait pas l'intention de s'y laisser prendre, il voulait au moins que tout aille bien pour elle avant d'attaquer sa nouvelle vie dans la grande ville, avec un mari qui la chérirait, et des bébés qu'elle pourrait aimer et cajoler.

Lorsqu'elle lui avait fait ce bref résumé de son expérience avec Gary Holzman à Chicago, il avait senti sa voix chargée de toutes ces aspirations, du désir d'un avenir heureux de conte de fées.

Ce qui l'étonnait le plus, c'était qu'après avoir souffert de l'abandon de sa mère puis de la volte-face de Gary, son désir d'amour n'avait pas faibli. Non seulement elle ne semblait pas craindre d'être de nouveau blessée, mais elle y était ouverte sans réserve.

Il pouvait bien traquer des assassins et affronter des situations périlleuses, force lui était de reconnaître qu'entre les deux, c'était elle la plus courageuse.

— Même si Thomas l'avait poussée dans l'escalier sous le coup de la colère, cela n'expliquerait pas sa chute inopinée dans l'étang, dit Jackson, l'arrachant à ses pensées.

Il fronça les sourcils.

— Peut-être. Mais il a pu sentir depuis longtemps qu'elle ne voulait pas de lui. Peut-être est-il un psychopathe qui tue les femmes qu'il fréquente. Nom d'un chien ! pesta-t-il en frappant le volant du plat de la main, je ne sais même pas que faire de tout cela.

— Tu sais quoi ? Je pense que tu devrais respirer un bon coup pour te calmer, répliqua Jackson. Ou alors il faudra que je te mette une paire de claques, parce que tu es en train de nous péter un câble.

Gabriel prit une longue bouffée d'oxygène, puis sourit à son collègue et ami.

— Merci de me prévenir avant de passer à l'acte.

— De rien, répondit Jackson en lui rendant son sourire.

Au moment où ils se garèrent devant la jolie demeure à un étage de Thomas Brady, Gabriel avait plus ou moins recouvré le contrôle de ses nerfs. Jackson lui avait rappelé que l'avant-veille, Thomas n'aurait eu aucune raison objective de s'en prendre à Marlana, ce qui relançait le mystère de la presque noyade de celle-ci.

Il était logique de supposer que la personne qui l'avait poussée dans l'étang était la même que celle qui l'avait projetée dans l'escalier. Le mode opératoire était identique... et il était clair que cette personne voulait sa mort tout en voulant faire passer celle-ci pour un accident.

— On sort, ou on reste ici encore une heure à méditer ? s'impatienta Jackson.

Gabriel coupa le moteur de la voiture.

— On sort. Je rassemblais mes pensées.

— Je suis heureux qu'il en reste assez à l'un de nous deux pour pouvoir

les rassembler.

Ils descendirent du véhicule et s'avancèrent vers la maison, où ils étaient déjà venus une première fois pour interroger Thomas sur la famille Connelly.

Même s'ils avaient appris qu'il était bel et bien à La Nouvelle-Orléans au moment du rapt de Sam, Daniella et Macy, et qu'ils détenaient des copies de ses notes d'hôtel, Thomas était un entrepreneur indépendant, de sorte qu'il ne pouvait pas produire de fiches de temps de travail et qu'aucun collaborateur ne pouvait confirmer ni infirmer son emploi du temps ce jour-là.

En outre, La Nouvelle-Orléans et Bachelor Moon étant relativement proches, ils ne l'avaient pas rayé de la liste des personnes méritant un intérêt particulier.

« Sois honnête avec toi-même, songea Gabriel tandis qu'ils s'approchaient de la porte d'entrée. Cette liste ne comporte que deux noms : Thomas Brady, et l'impétueux Ryan Sherman, avec son alibi boiteux fourni par sa droguée de petite amie. »

Il cogna vigoureusement au battant. Le camion de travail de Brady était garé dans l'allée, ce qui laissait supposer que son propriétaire était chez lui.

La porte s'ouvrit alors qu'il s'apprêtait à frapper une seconde fois. Thomas Brady considéra les deux agents du FBI d'un air surpris.

— Je croyais que j'en avais fini avec vous. Je vous ai dit tout ce que j'avais à dire sur mon déplacement professionnel à La Nouvelle-Orléans.

— Nous sommes ici pour une autre raison. Pouvons-nous entrer ?

Gabriel avait parlé d'une voix calme. En fait, il tâchait de se montrer courtois, mais le plissement suspicieux des yeux de Thomas Brady l'informa que ce dernier n'était pas dupe.

— Je ne vois pas de quel autre sujet nous pourrions discuter, rétorqua-t-il, tout en ne montrant aucun désir de les faire entrer.

— Et Marlana ?

— Marlana ? Quoi, Marlana ?

Il y avait une douceur subite dans son ton, qui n'échappa pas plus à Gabriel que l'incertitude qui voila le regard de Thomas tandis qu'il les dévisageait tour à tour.

— Elle a été poussée dans l'escalier du bed and breakfast hier, après votre départ.

Les traits de Thomas se tordirent sous ce qui semblait être un choc sincère. Il saisit le bras de Gabriel et le serra légèrement de ses doigts épais.

— Oh ! mon Dieu. Elle n'a rien de cassé ?

Gabriel libéra son bras.

— Elle a subi de sévères contusions, mais ça va.

Cette fois, Thomas ouvrit grand la porte et les invita à entrer dans l'atmosphère fraîche de la maison.

— Vous ne croyez pas que j'ai quelque chose à voir avec ça, n'est-ce pas ? J'aime Marlana.

Il désigna un lourd canapé aux deux hommes, et tomba lui-même dans un

fauteuil comme si ses jambes ne pouvaient plus le soutenir.

— Elle n'a rien de grave, vous êtes sûr ?

— A part quelques gros bleus, elle va bien, répondit Jackson tandis qu'ils s'asseyaient.

— Nous avons cru comprendre qu'elle et vous avez eu une conversation tendue hier, dit Gabriel, observant avec attention le visage de l'entrepreneur et son langage corporel.

Thomas se renversa contre son dossier et secoua la tête.

— Elle n'était pas tendue, et c'était totalement imprévu. Voyez-vous, je n'ai jamais caché mes sentiments pour Marlena. C'est une femme belle et merveilleuse. J'avais espéré un avenir avec elle, mais il m'a fallu reconnaître que nous n'étions pas sur la même longueur d'onde, que mes sentiments pour elle n'étaient pas réciproques. Hier, elle a confirmé ce que je savais déjà au fond de moi, que nous ne formerions jamais un couple.

— Cela vous a mis en colère ? demanda Jackson.

— Non, j'en ai été très triste, répondit-il sans hésitation.

Il se pencha en avant, le visage empreint d'une intense émotion.

— Je n'aurais jamais levé ne fût-ce qu'un doigt sur Marlena, qu'elle m'aime ou pas. Même si elle m'a dit qu'une relation d'ordre sentimentale avec moi était exclue, je continue à l'aimer et ne lui ferai jamais le moindre mal.

— Où êtes-vous allé hier, après avoir quitté le bed and breakfast ? demanda Gabriel.

— Au snack-bar, où j'ai déjeuné tard. Vous pouvez vérifier. J'ai parlé à plusieurs personnes, et j'ai quitté l'établissement avec Chuck Gomez, qui voulait que je lui établisse un devis pour une véranda. Je suis resté chez lui jusque 17 heures.

— Si nous allons le voir, il nous dira la même chose ? s'enquit Jackson.

— Bien sûr, puisque c'est la vérité.

Gabriel le croyait. Même si une partie de lui souhaitait le contraire, il ne pensait pas que Thomas était responsable de la violente culbute de Marlena dans l'escalier.

Jackson se leva du canapé, comme s'il sentait qu'ils en avaient terminé. La prochaine étape serait de vérifier l'alibi que le charpentier leur avait fourni.

— Je suppose que ce ne serait pas une bonne idée que j'aille la voir, dit-il tandis que les deux agents se dirigeaient vers la porte d'entrée.

— Non, ce ne serait pas une bonne idée, reconnut Gabriel.

Il ne savait trop pourquoi il ne voulait pas que Thomas s'approche de Marlena. Parce qu'il pensait que ce dernier n'était pas aussi innocent qu'il y paraissait ? Ou parce qu'il le savait amoureux d'elle ? Il fut surpris de ressentir, dans un coin de son cœur, une petite pointe de jalousie — pointe qui se transformait en lame de couteau dès qu'il imaginait Marlena et Thomas ensemble.

— Que fait-on maintenant ? demanda-t-il à Jackson lorsqu'ils eurent

regagné la voiture.

— Je ne sais pas. Nous devrions peut-être nous intéresser de plus près à Pamela Winters. Au risque de dire une bêtise, je trouve que ces deux attaques contre Marlana ont quelque chose de féminin, tu vois ce que je veux dire ?

— Tout à fait, acquiesça Gabriel, même s'il n'y avait pas réellement pensé jusqu'à cet instant. Quoi qu'il en soit, il me paraît évident que dans les deux cas, la personne qui a attenté à sa vie voulait que ça ressemble à un accident.

Il lança le moteur afin de pouvoir mettre en route la climatisation.

— Mais si c'est Pamela, qu'aurait-elle à gagner ? Les Connelly ont disparu, et Marlana a déjà fait savoir qu'elle avait l'intention de partir très prochainement de Bachelor Moon. Ça n'aurait pas de sens, ajouta Gabriel en fronçant les sourcils.

— Il n'y a pas toujours de sens aux actes des gens. Nous savons l'un et l'autre que Pamela déteste Marlana. Peut-être ne croit-elle pas à son désir de s'en aller. Peut-être se dit-elle que si les Connelly sont retrouvés sains et saufs, Daniella insistera auprès de Marlana pour qu'elle reste gérante du bed and breakfast.

Tandis que de l'air frais du climatiseur commençait à emplir l'habitable, Gabriel effectua une marche arrière pour sortir de l'allée de la maison de Thomas Brady.

— Il n'y a qu'un moyen d'en avoir le cœur net : vérifier son emploi du temps d'hier après son service.

Gabriel souhaitait moins que tout laisser des pistes inexplorées. Il était clair que les deux attaques contre Marlana étaient des tentatives de meurtre. Quant à savoir si elles étaient liées à la disparition de la famille Connelly, le mystère demeurerait entier.

Tout ce qu'il savait, c'était que lorsqu'il repensait au corps contusionné de Marlana, au miracle qu'après tout cela elle soit encore en vie, il voulait... Non, il *avait besoin* d'en faire payer le responsable au prix fort.

Marlena émergea de son sommeil médicamenteux juste après 14 heures, surprise de voir Andrew assis sur la chaise près de son lit.

— Où est Gabriel ? demanda-t-elle.

— Il est parti il y a un moment avec Jackson parler à Thomas. Hé, vous avez faim ? Je peux nous préparer un petit en-cas, si vous voulez.

Elle réprima un sourire. Elle suspectait Andrew d'avoir sauté sur la première excuse pour grignoter quelque chose.

— Bonne idée, répondit-elle, surprise de se rendre compte qu'elle avait en effet un petit creux.

Même si son corps se ressentait encore de sa chute dans l'escalier, son appétit, semblait-il, était demeuré intact.

Andrew réapparut quelques minutes plus tard, avec un plat contenant différentes sortes de fromage, des tranches de salami et des pommes coupées en tranches.

— Je reviens tout de suite avec du thé glacé, annonça-t-il en posant le plat sur le meuble de chevet.

Puis il disparut de nouveau.

A son retour, il rapprocha sa chaise du lit et ils mangèrent directement dans le plat.

— Ces comprimés antidouleur vous mettent vraiment K.-O., déclara-t-il, avant de glisser une tranche de pomme dans sa bouche.

— J'ai toujours été très sensible aux antalgiques, dit-elle.

— Cory est venu vous voir, reprit-il, mais je l'ai renvoyé en le rassurant sur votre état. Je lui ai dit que vous dormiez paisiblement.

— Il repassera certainement ce soir.

Elle essaya de chasser Gabriel de son esprit. Elle ne voulait pas penser à la prévenance dont il avait fait montre envers elle, à la profonde inquiétude qui avait creusé ses traits, et à la colère qui avait assombri son regard lorsqu'elle lui avait parlé de Thomas.

— Il ne va pas tuer Thomas, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

Andrew sourit.

— Seulement s'il y est obligé. A moins qu'il ne découvre que c'est lui qui

a tenté de vous tuer, auquel cas Dieu seul sait ce qu'il fera.

— Je ne peux pas imaginer une chose aussi horrible de la part de Thomas. Ni de n'importe qui d'autre, d'ailleurs.

— Parce que vous êtes quelqu'un de bon. Les bonnes personnes sont souvent aveugles devant la manifestation du mal.

Il se saisit d'une rondelle de salami.

— J'ai vu beaucoup de situations invraisemblables au cours de ma carrière au FBI. Rien ne me surprend plus vraiment.

Tout en continuant à faire honneur au plat de victuailles, ils parlèrent de la future fiancée d'Andrew, de quelques anciennes affaires sur lesquelles les trois agents avaient travaillé, ainsi que de Jackson et de Gabriel.

— Jackson est le typique gentleman sudiste, avec une âme de joueur sur les *steamers* du Mississippi, dit Andrew en riant. Il est charmeur, d'aucuns disent qu'il est un don Juan, mais ne nous y trompons pas : il est affûté comme un stylet. Gabriel, lui, est l'ange noir de l'équipe. C'est un solitaire, un loup des steppes avec un cœur de granit.

— Serait-ce un nouvel avertissement ?

Andrew haussa les épaules.

— Jackson et moi n'avons pu qu'observer qu'il existait une sorte de... euh, d'énergie magnétique entre vous deux. Gabriel s'est davantage investi dans cette affaire que dans les autres. Je ne sais pas... Peut-être imaginons-nous quelque chose qui n'existe pas, mais je n'aimerais pas un jour vous voir souffrir.

— Votre inquiétude me touche, mais je sais exactement qui est Gabriel, et ce qu'il est incapable de donner.

Du reste, pour qu'elle ne souffre pas à cause de lui, il était déjà trop tard.

Elle n'aurait su dire à quel moment précis, durant ces deux semaines ou presque, elle lui avait donné son cœur, mais il était indubitable que désormais il lui appartenait.

Elle était amoureuse de lui.

* * *

Le jour était sur son déclin lorsque Gabriel entra dans la chambre de Marlana, la mine plus lasse et désabusée qu'elle ne lui avait vue jusqu'ici. Il s'assit sur le siège tiré près du lit et poussa un profond soupir.

— Si vous êtes là, je peux en déduire que vous n'avez pas tué Thomas, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, s'efforçant d'atténuer un peu l'abattement qui se lisait dans ses yeux.

Avec succès. Un sourire étira l'une des commissures de ses lèvres, et il secoua la tête.

— Non, j'ai réussi à traverser cette journée sans tuer personne.

— Elle aura donc été positive.

Elle tendit le bras et lui saisit la main, incapable de résister au désir de le

toucher.

Il parut surpris, mais n'en mêla pas moins ses doigts aux siens.

— J'aurais au moins aimé pouvoir arrêter quelqu'un. Ç'aurait été une journée formidable.

Il baissa les yeux sur leurs mains unies.

— Rien ne vous décourage, n'est-ce pas ? Malgré votre enfance malheureuse et ce que vous avez vécu à Chicago, vous y croyez.

— Aux liens humains, vous voulez dire ? A l'amour ?

Il acquiesça d'un bref hochement de tête.

— Vous connaissez le dicton : mieux vaut aimer et perdre que ne pas aimer du tout. C'est cela que je crois. Je crois qu'une femme peut embrasser cinquante crapauds, elle finira toujours par trouver celui qui se transformera en prince charmant, qui la comblera de l'amour dont elle a besoin et qu'elle aimera de tout son cœur.

Il voulut ôter sa main de la sienne, mais elle la retint.

— Tout va bien. Je sais que vous ne croyez pas la même chose que moi. Nous avons beau avoir connu, vous et moi, l'expérience d'être abandonné par une femme qui aurait dû nous aimer plus que n'importe qui au monde, nous nous en sommes sortis avec des points de vue totalement différents sur l'amour et les liens entre les gens.

— Vous avez pris des cours de psychologie pendant que j'étais en ville cet après-midi ? demanda-t-il, pince-sans-rire.

Elle éclata de rire, pour aussitôt grimacer sous la protestation de ses côtes.

— A dire vrai, je n'ai pas eu grand-chose à faire à part dormir et penser. Et il se trouve que l'objet de mes pensées, c'était vous.

Cette fois, il parvint à libérer sa main.

— Vous ne devriez pas faire cela. Vous ne devriez pas perdre votre temps à penser à moi.

— Vous êtes peut-être un grand méchant agent du FBI, mais rien ne vous autorise à me dicter mes pensées, répliqua-t-elle.

Sans bien comprendre pourquoi, elle se sentait téméraire. Peut-être était-ce parce qu'elle avait trop de fois senti le souffle de la mort sur sa nuque.

— Vous devriez plutôt chercher la raison pour laquelle on vous a poussée dans l'étang puis fait tomber dans l'escalier.

Il avait prononcé cela avec plus de force qu'il n'était nécessaire.

— J'ai essayé, mais je n'ai rien trouvé. Et j'ai eu beau me creuser la tête, aucun nom ne m'est venu à l'esprit pour vous faciliter la tâche.

Elle poussa un petit soupir.

— J'ai perdu trois personnes qui me sont chères, à deux reprises quelqu'un a essayé de me tuer, et je n'ai aucune idée de ce qui se passe ni de l'identité du coupable.

Cory apparut à l'entrée de la chambre, un verre de lait chocolaté dans chaque main.

— Euh... Vous voulez que je revienne plus tard ? s'enquit-il d'un ton

hésitant.

— Non, c'est très bien, répondit Gabriel en bondissant presque de son siège comme s'il voulait s'enfuir. Nous en avons terminé ici. Je reviendrai plus tard voir si tout va bien.

Avec un hochement de menton à l'adresse du jeune homme, il quitta la pièce.

— Le chocolat t'a toujours fait du bien, dit Cory en s'installant sur la chaise laissée vacante par Gabriel.

Il posa son verre sur le meuble de chevet, sirota un peu du sien, puis la considéra d'un œil critique.

— Ça fait aussi mal que c'est moche ?

Elle lui sourit et se saisit de son verre.

— Je suis raide de partout et contusionnée, mais au moins je suis vivante.

— Qui fait ça, Marlena, et pourquoi ? demanda-t-il, le regard sombre. Je n'arrive pas à croire que c'est à toi que ça arrive.

— Si seulement j'avais un début de réponse...

Elle prit une gorgée de la boisson lactée.

— Hmm, ton chocolat est juste comme il faut.

Cory se fendit d'un sourire.

— Ouais, dix pour cent de lait et quatre-vingt-dix de chocolat, comme tu l'aimes.

Marlena en but encore un peu, puis reposa le verre sur le meuble de chevet.

— Je compte parler demain à Gabriel pour savoir s'il nous autorise à partir d'ici, toi et moi. Nul ne peut dire quand — ni si — Daniella, Sam et Macy reviendront, et nous ne pouvons pas rester ici dans le flou, à attendre d'avoir des informations sur ce qui leur est arrivé.

Il fronça les sourcils.

— John va me manquer, grogna-t-il.

— Je sais. Mais tu te feras de nouveaux amis, j'en suis sûre. Et puis rien ne t'empêchera de revenir le voir un week-end ici et là.

Cory hocha la tête et vida son verre en trois gorgées.

— Tu as décidé d'où nous allons ?

— Sans doute La Nouvelle-Orléans.

Son premier choix avait été Baton Rouge, mais elle avait changé d'avis sachant que c'était là que vivait Gabriel. Elle ne voulait pas tomber sur lui à l'improviste dans un supermarché ou dans la rue. Lorsqu'ils s'en iraient, elle veillerait à l'écarter une fois pour toutes de sa vie.

— On part quand ?

— Peut-être à la fin de la semaine prochaine.

— Quoi, si tôt ?

Son frère avait air consterné.

Marlena hocha la tête.

— Il est temps, Cory. Nous n'avons jamais prévu de nous fixer ici pour

toujours, et le moment est venu de concrétiser notre projet. Il faut que tu commences ta formation professionnelle et que j'entre à la fac, deux choses que nous ne pouvons faire en restant ici.

— Je sais, admit-il, avant de désigner sa boisson du doigt. Finis ton chocolat, que je puisse rapporter ton verre dans la cuisine.

Elle obtempéra.

— Nous serons bien là-bas, Cory, dit-elle en lui tendant le verre vide.

Il lui sourit.

— Nous sommes les deux mousquetaires, pas vrai ? Nous nous en sommes toujours bien sortis.

Se penchant en avant, il déposa un baiser sur son front.

— Je reviens te voir demain matin. Repose-toi, comme te l'a recommandé le toubib.

— N'aie crainte. Je n'ai aucun désir de quitter le lit ni de faire quoi que ce soit.

C'est longtemps après le dîner que Marlena se tourna sur le côté pour faire face à la fenêtre, d'où elle pouvait voir les ombres du crépuscule envahir peu à peu le paysage.

Andrew lui avait apporté un plateau-repas, mais c'est à peine si elle y avait touché. Le lait chocolaté que lui avait apporté Cory dans l'après-midi avait comblé sa faim.

C'était l'heure de prendre deux nouveaux comprimés d'antalgique, mais elle n'avait pas encore sommeil, et elle savait qu'ils l'assommeraient rapidement.

La vérité, c'était qu'elle avait espéré que Gabriel passerait lui souhaiter une bonne nuit, mais à mesure que l'obscurité s'installait dehors et que les minutes s'écoulaient, elle comprit qu'il n'avait pas l'intention de venir.

Pourquoi voudrait-il la voir, de toute façon ? Lui devait-il de venir l'embrasser avant qu'elle s'endorme ? De rendre visite à la patiente qu'elle était, comme à l'hôpital ? Non. Il était là pour un travail précis. Il n'était pas sa baby-sitter.

Se redressant dans le lit, elle fit glisser deux comprimés sur sa paume, puis les avala avec une gorgée d'eau du verre posé sur le chevet.

Tandis qu'elle attendait qu'ils fassent leur effet, son esprit partit dans mille directions à la fois. Elle savait depuis le début qu'il serait dur de partir d'ici et de reprendre sa vie à zéro. Mais elle l'avait décidé depuis longtemps, et l'heure était venue de mettre son projet à exécution.

Au fond, Gabriel n'était qu'un rêve, il n'avait aucune place réelle dans sa vie. Elle serait folle d'espérer qu'il soit autre chose. Il était un agent du FBI envoyé ici pour résoudre une affaire de disparition, et non pour chercher une relation amoureuse.

Ses pensées la ramenèrent à ces instants où elle se débattait dans l'étang, terrifiée à l'idée de se noyer, ce qui serait arrivé si Gabriel n'était pas accouru pour la sauver. Elle savait maintenant qu'il s'agissait d'un geste délibéré, que

quelqu'un avait voulu la faire disparaître dans les eaux sombres. Ce n'était ni un accident ni un mauvais coup du sort, mais une tentative d'assassinat.

A présent groggy, elle songea à cette brève seconde où elle avait senti ces mains dans son dos, des mains qui l'avaient poussée du haut de l'escalier. Qui avait pu faire une chose aussi horrible ? Qui voulait qu'elle meure ?

Malgré la somnolence qui l'envahissait, un doigt glacé lui remonta l'échine. Y aurait-il une nouvelle tentative ? Était-il possible que la troisième fois soit la bonne ?

* * *

Gabriel marchait de long en large dans la salle commune. Vautré sur un canapé, Jackson regardait la télévision, tandis que dans la cuisine, Andrew cherchait quelque chose à se mettre sous la dent.

C'est en toute conscience que Gabriel avait choisi de ne pas aller souhaiter bonne nuit à Marlana... Parce qu'il avait fortement désiré le faire, parce qu'il avait voulu que son visage soit la dernière chose qu'il verrait avant de gagner son lit.

Il avait l'impression qu'elle semait le désordre dans sa tête à lui parler ainsi d'amour et de ce genre de bêtises. Pour la première fois depuis qu'il était petit garçon, il se sentait vulnérable et il n'aimait pas cela, mais pas du tout.

Dans la soirée, il avait appelé Jason Miller, son directeur, pour lui faire son rapport, et avait eu la tâche déplaisante de lui avouer que le dossier de la disparition de l'ex-agent fédéral et de sa famille était toujours aussi mince, pour ne pas dire inexistant.

Il n'en avait pas moins reçu la consigne de rester à Bachelor Moon avec son équipe jusqu'à nouvel ordre. En l'état actuel des choses, il n'avait aucune piste, rien à faire, et rien à quoi penser, à l'exception de cette femme qui lui accaparait beaucoup trop souvent l'esprit.

A 22 heures, Jackson et Andrew montèrent en même temps dans leur chambre, tandis qu'assis à la table de la salle à manger, Gabriel se replongeait dans tous les rapports et transcriptions d'entretiens accumulés depuis leur arrivée à Bachelor Moon.

Où, quand, comment, il l'ignorait, mais ils devaient avoir raté quelque chose, une pièce importante du puzzle, qui avait dû leur passer sous les yeux sans retenir leur attention, et qu'ils avaient écartée.

Il ne réexaminait pas seulement les éléments relatifs à la disparition de la famille Connelly, mais aussi ceux concernant les attaques contre Marlana, même si au fond de lui il ne croyait pas qu'il existât un lien entre eux.

Avec un soupir de frustration, il se renversa contre le dossier de sa chaise. A ce stade, ils n'avaient que trois noms sur leur liste de personnes méritant un intérêt particulier. Thomas Brady, Ryan Sherman et Pamela Winters. Si cette dernière n'avait aucune raison objective de vouloir s'en prendre aux Connelly, il en allait autrement s'agissant de Marlana.

Marlena. Il tourna les yeux vers la cuisine, puis consulta sa montre. Presque 23 heures. Elle devait être endormie maintenant. Peut-être ne serait-ce pas une mauvaise idée qu'il aille jeter un œil dans sa chambre pour s'assurer que tout allait bien.

Presque sans l'avoir décidé, il se leva et, traversant sans bruit la cuisine, s'approcha de la porte de son appartement. Après tout, se dit-il, c'était son boulot. Son désir de la voir, de la contempler pendant qu'elle dormait, y était totalement étranger.

Pour des raisons sur lesquelles il refusait de se pencher, il savait qu'il ne trouverait pas le sommeil sans s'être assuré qu'elle allait bien. Il ouvrit doucement la porte, et le halo de lumière que diffusait la lampe de chevet l'amena droit au bord du lit.

Dans la faible luminosité, son visage était celui d'une madone de la Renaissance. Qui donc pouvait vouloir du mal à une jeune femme si bonne et si belle ? Pour quelle raison voulait-on éteindre la flamme de cet être pétri de gentillesse et de bienveillance ?

Il ressortit de la chambre avec un sentiment de devoir accompli. Il avait vu qu'elle dormait en paix. De retour dans la salle à manger, il referma son ordinateur, boucla les dossiers puis se dirigea vers l'escalier.

Tandis qu'il se glissait entre les draps lavande, les différents faits et événements se mirent à tourner dans sa tête. A côté de quoi étaient-ils passés ? Quelle personne avaient-ils négligée ? Le seul endroit qu'ils n'avaient pas fouillé était le cottage de John, parce qu'ils n'avaient pas l'autorisation légale d'y entrer.

Etait-il possible que le jardinier y dissimulât quelque chose ? Gabriel se promit de vérifier à la première heure le lendemain. Si John n'avait rien à cacher, il ne s'opposerait pas à ce que ses collègues et lui procèdent à une visite de son logement.

L'autre chose qui turlupinait Gabriel, c'était qu'un peu plus de deux ans plus tôt, Daniella s'était trouvée au cœur d'une affaire criminelle dont ils ne savaient pas grand-chose en dehors de ce que le shérif et Marlena leur avaient dit. Il fallait qu'il dénicher les dossiers de ce crime et voie s'ils contenaient des faits susceptibles d'apporter des éléments de réponse à leur affaire. Il savait que Frank Mathis avait été arrêté pour le meurtre d'une femme et l'enlèvement de Daniella et Macy, mais était-il possible qu'il ait eu un complice ?

Ce fut sa dernière pensée avant qu'il ne sombre dans le sommeil.

* * *

Le lendemain matin, à 7 h 30, Gabriel, Jackson et Andrew étaient devant la porte du cottage de John. Gabriel savait qu'à 8 heures, ce dernier était généralement au travail sur la propriété, et il voulait le voir avant qu'il ne soit sorti.

John ouvrit la porte, visiblement surpris de les trouver là.

— Hé, que se passe-t-il ?

— Ça vous ennuie si on entre ? demanda Gabriel.

— Pas du tout, répondit-il en ouvrant grand le battant, les invitant à pénétrer dans la petite bâtisse de plain-pied.

La première impression de Gabriel fut de la surprise devant la tenue impeccable du séjour. Même si le canapé et le fauteuil inclinable étaient usés et que les tables avaient connu des jours meilleurs, tout était bien rangé, et une subtile odeur d'encaustique à l'orange flottait dans la pièce.

— Que me vaut cette visite matinale ? s'enquit John en leur désignant les sièges.

Ses yeux s'arrondirent soudain.

— Il est encore arrivé quelque chose à Marlena ?

— Non, pas du tout, répondit Gabriel.

Aucun des trois n'avait honoré son invitation à s'asseoir.

— Ecoutez, je vais être direct avec vous, John. Ce cottage est le seul endroit que nous n'ayons pas exploré pour voir si les Connelly n'étaient pas enfermés dans un placard ou une pièce cachée. Vous permettez que nous jetions un œil ?

John le considéra d'un air sombre.

— Je ne ferais jamais rien qui puisse nuire à Sam et sa famille. Il n'y a pas grand-chose à voir, mais allez-y. La maison est à vous.

Il se laissa choir sur le canapé, tandis que le trio explorait le reste du cottage.

Il comprenait deux chambres. La plus petite était à l'évidence celle d'amis, avec un lit à une place, une commode à miroir, un tabouret, un lavabo et une cabine de douche.

Il était facile de dire laquelle occupait John. Outre qu'elle était équipée d'un grand lit, un livre d'horticulture était posé sur la table de chevet, et une petite étagère était remplie d'ouvrages sur le jardinage et l'art paysager.

Lorsqu'ils revinrent dans le séjour, John n'avait pas bougé de son canapé.

— Je ne m'attendais pas à trouver quelque chose ici, déclara Gabriel, mais je devais vérifier.

— Je comprends, répondit le jardinier. Retourner chaque pierre, et cætera. N'ayez crainte, je ne me sens nullement offensé, ajouta-t-il en se levant. Y a-t-il autre chose pour votre service ?

— Non, dit Gabriel. Nous avons terminé.

— Alors je sors avec vous. La plupart du temps, je dois arracher Cory à son lit pour qu'il se mette au boulot.

Il secoua la tête en souriant.

— Les gosses...

— Vous savez qu'il fume du cannabis ? s'enquit Gabriel, tandis qu'ils remontaient le chemin qui menait au sentier contournant l'étang.

— Je sais qu'il tâte de la fumette de temps à autre. Je l'ai vertement

sermonné à ce sujet. Je crois qu'il a rencontré des types en ville qui se rassemblent pour en consommer.

— C'est peut-être une bonne chose que Marlena ait décidé de partir d'ici.

John haussa les épaules.

— S'il veut fumer, il trouvera toujours des jeunes qui s'y adonnent. Mais Cory a la tête sur les épaules. Lorsqu'il aura commencé ses cours, je crois qu'il remettra les pieds dans la réalité.

— Pour Marlena, j'espère que vous avez raison, déclara Andrew. Elle aime énormément son frère.

Une fois qu'ils furent arrivés à l'endroit où leurs chemins se séparaient, John se dirigea vers le studio de Cory à l'arrière de l'ancienne remise à carriages, tandis que Jackson, Andrew et Gabriel mettaient le cap sur la voiture. Ça allait être une autre longue journée de recherche d'indices pour les deux événements criminels qui avaient eu lieu au Bachelor Moon Bed and Breakfast, endroit maudit s'il en était.

Cela faisait maintenant deux semaines et deux jours que les Connelly étaient portés disparus, et cinq jours depuis que Marlana avait été poussée dans l'escalier. Les trois agents avaient consacré les dernières quarante-huit heures à faire ce qu'ils faisaient depuis le début : battre les buissons, sillonner les rues, et au final ne rien trouver.

Gabriel avait fait en sorte de garder ses distances avec Marlana, ne s'autorisant à entrer dans sa chambre qu'à leur retour au *bead and breakfast* après une autre journée décevante, pour la tenir au courant des maigres résultats de leur enquête. Ses hématomes étaient passés d'un violet agressif à un sinistre jaune verdâtre, et il savait que durant leur absence elle passait davantage de temps hors du lit.

Comme les autres jours, une chape de frustration tomba sur les épaules des trois hommes, pareille à un vieux manteau trop lourd, tandis qu'ils se garaient devant la maison peu après 18 heures. Même le sourire facile d'Andrew était oblitéré par une expression de profonde lassitude, lassitude que chacun partageait.

Tous trois étaient des hommes habitués à l'action, à trouver des réponses aux questions les plus difficiles, et pourtant ils avaient passé les deux dernières semaines à se démener sans progresser d'un iota.

Lorsqu'ils franchirent la porte, Gabriel fut surpris de humer des odeurs de cuisine. Depuis la chute de Marlana dans l'escalier, la tâche de préparer les repas avait été dévolue à Andrew, mais apparemment Marlana était debout et s'était remise aux fourneaux.

Le battant se refermait derrière eux lorsqu'elle apparut dans l'embrasement de la porte de la salle à manger. Gabriel s'efforça d'ignorer le petit soubresaut que fit son cœur à sa vue.

— Ne devriez-vous pas être couchée ? demanda Jackson d'un air inquiet.

Elle se fendit d'un franc sourire.

— Si je passe une minute de plus dans ce lit, répondit-elle, vous allez devoir m'enfermer dans une cellule capitonnée parce que je vais devenir folle à lier.

Gabriel ne voulait pas se laisser piéger par la chaleur de ce sourire. Il ne voulait pas sentir son sang chauffer dans ses veines tandis que ses yeux se

posaient sur le doux visage de la jeune femme, et parcouraient son corps de haut en bas.

Elle portait un T-shirt rayé vert et blanc, qui cachait ce qui restait des ecchymoses du haut de son corps, avec un jean qu'on eût dit cousu sur elle et qui dissimulait les autres.

— Au menu de ce soir : hamburgers. Ils sont presque prêts. Je peux les servir d'ici dix minutes, un quart d'heure.

— Hmm, j'en ai l'eau à la bouche, dit Andrew.

Pendant que Jackson et lui se dirigeaient vers l'escalier, Gabriel emboîta le pas à Marlana alors qu'elle faisait demi-tour pour regagner la cuisine.

— Vous êtes sûre d'être suffisamment d'aplomb pour vous lever ? demanda-t-il tandis qu'elle retirait du four une cocotte pleine de haricots, pour la poser sur le dessus de la cuisinière.

— Oh ! j'ai encore quelques douleurs ici et là, mais il était temps que je me remette en mouvement.

Sans lui accorder un regard, elle ôta les galettes de viande grillée de la poêle et les plaça sur un plat déjà chargé de hamburgers.

— J'avais besoin de me lever et d'éliminer mes dernières raideurs.

Elle fit un pas de côté pour ouvrir le réfrigérateur, d'où elle sortit le flacon de ketchup et le pot de moutarde, qu'elle posa sur le comptoir à côté.

— Je présume que vous n'avez rien de nouveau ?

Elle se tourna enfin vers lui, son regard vert avenant et distant à la fois.

— Non, rien, répondit-il en levant l'épais dossier qu'il avait apporté. J'ai finalement décidé de remonter jusqu'à l'époque où Daniella a été enlevée, et de consulter tous les rapports que possède le shérif Thompson sur cette affaire.

— Vous ne pensez pas vraiment que les événements qui se sont produits ici puissent y être liés ? L'auteur du rapt de Daniella et Macy est derrière les barreaux, n'est-ce pas ?

— Je sais.

Il entendait la frustration dans sa propre voix.

— Nous avons tout passé au peigne fin. Nous avons interrogé et réinterrogé la plupart des citoyens de Bachelor Moon, pour nous retrouver au bout du compte avec les mains vides.

Il déposa le dossier sur la table proche.

— C'est ma dernière tentative, m'accrocher à un fétu dans l'espoir d'obtenir, peut-être, quelques réponses.

— J'espère que vous trouverez quelque chose.

Elle sortit un plateau de tomates en rondelles du réfrigérateur et se tourna de nouveau vers lui.

— Je voulais vous demander quand Cory et moi pourrions partir d'ici. Je ne peux pas attendre éternellement qu'un fait nouveau se présente. Nous devons aller de l'avant dans notre vie.

— Vous êtes toujours au cœur d'une affaire criminelle non élucidée,

répliqua-t-il.

Il détestait cette distance qu'il lisait soudain dans ses yeux, mais il en était le seul responsable.

Elle inclina la tête, la mine troublée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Pouvons-nous partir ou pas ? Etant donné que quelqu'un cherche à me tuer ici, j'aurais cru que le mieux était de nous en aller.

— Mais si cette personne vous suit ? Vous seriez alors cent fois plus vulnérable.

Gabriel n'aurait su dire si c'était sa tête ou son cœur qui parlait. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il ne voulait pas la savoir seule dans une grande ville avant que le mystère de ce qui se passait à Bachelor Moon n'ait été éclairci.

— Alors c'est non ? Nous ne pouvons pas encore partir ?

— Accordez-nous encore une semaine.

Il cédait du terrain, mais savait que sa requête obéissait à des raisons pas uniquement professionnelles. Il ne voulait pas qu'elle parte. Il ne voulait pas rester ici sans voir son visage souriant chaque jour, sans baigner dans l'aura de gentillesse et de chaleur humaine qui émanait d'elle.

— Une semaine, c'est d'accord. A présent, dépêchez-vous d'aller prendre votre douche. Le repas sera bientôt servi.

Il sortit de la cuisine avec l'impression d'avoir perdu une chose précieuse, ou du moins qui aurait pu l'être s'il l'avait autorisé. Mais il ne pouvait pas l'autoriser. Il était illusoire de croire qu'il pouvait être l'homme qu'il fallait à Marlana, qu'il était capable de lui donner ce qu'elle voulait et dont elle avait si désespérément besoin.

Il ne voulait pas la laisser partir, et pourtant il devait l'éloigner de lui. Décidé à maintenir la distance presque douloureuse qu'il avait instaurée entre eux, il redescendit l'escalier, douché de frais.

Le dîner fut silencieux. Ayant épuisé les sujets de conversation possibles entre eux, les trois agents mangeaient sans échanger un mot. Gabriel avait déjà fait honneur à la moitié de son assiette lorsqu'il se rendit compte que Marlana fredonnait dans la cuisine. C'était une vieille chanson connue où il était question d'amour, et elle la chantait avec talent et justesse.

D'entendre cela, ce fut comme si une corde de désir se nouait autour de son cœur et lui volait son appétit. Il s'imagina couché à son côté dans un lit après qu'ils eurent fait l'amour, bercé jusque dans son sommeil par la douceur de ce son. Le plaisir que lui procurait cette vision fut tel qu'il provoqua en lui une réaction viscérale qu'il n'avait jamais ressentie auparavant.

Avec un murmure d'excuse, il quitta la table et remonta dans sa chambre, saisi du besoin d'être seul ainsi qu'il en avait toujours été.

Il s'assit sur le lit, se morigénant pour avoir oublié le dossier de l'enlèvement de Daniella et Macy sur la table de la cuisine. S'il l'avait emporté, il aurait pu se cloîtrer ici jusqu'à la fin de la nuit.

Moyennant quoi, il s'allongea sur le lit et contempla le plafond, ses

pensées si décousues qu'il ne parvenait à se concentrer sur aucune d'elles.

A un moment donné au cours de ces deux semaines, il s'était rendu compte au fond de lui qu'il était un homme seul, craignant de se tourner vers les autres, installé comme dans un cocon dans le confort de son isolement. Mais celui-ci ne lui semblait plus aussi confortable qu'avant.

Marlena avait frappé et frappé encore, sans relâche, sur l'armure qui protégeait son cœur, la bosselant jusqu'à ce qu'elle ne ressemble plus à rien. Il ne pouvait pas la laisser percer l'acier qu'il avait mis tant d'années à forger.

Il ignorait depuis combien de temps il était sur le lit lorsque de petits coups résonnèrent à sa porte, et que Jackson pointa la tête à l'intérieur.

— Est-ce que ça va ?

Gabriel se redressa en position assise.

— Bien sûr que ça va. Pourquoi ?

— Tu as filé si rapidement de la salle à manger, répondit Jackson en s'installant dans le fauteuil près du lit. Elle t'a tourné la tête, hein ?

Gabriel ne chercha même pas à feindre de ne pas comprendre.

— Peut-être un peu, reconnut-il. Mais ça n'ira nulle part.

— Pourquoi donc ? Il est évident qu'elle t'a dans la peau et que c'est réciproque. Pourquoi ne pas prendre le risque, Gabriel ? N'es-tu pas fatigué d'être seul à la fin de chaque journée que Dieu fait ?

Il haussa un sourcil.

— Je pourrais te renvoyer ta question. Tu es bel homme. Pourquoi n'es-tu pas marié ?

— Merci de me faire remarquer que je suis top canon, répliqua Jackson avec un sourire espiègle qui retomba presque aussitôt. Le problème avec toi, c'est que tu n'aimes pas. Le mien, c'est que j'aime toutes les femmes. Je n'ai pas trouvé celle avec qui je veux partager mon lit chaque nuit et à côté de qui je veux me réveiller chaque matin. Mais je sais qu'un jour ou l'autre je la rencontrerai. En ce qui te concerne, mon pote, tu as déjà trouvé la tienne, mais tu refuses de l'admettre.

— Jackson, j'apprécie que tu te soucies ainsi de ma vie privée, mais dans une quinzaine de jours nous devrions être partis d'ici. Marlena a des projets personnels, moi je reprendrai ma vie habituelle à Baton Rouge, et c'est très bien ainsi. Elle mérite beaucoup plus que ce que je pourrai jamais lui offrir.

— Tu te sous-estimes, déclara Jackson en quittant son fauteuil.

— Mon existence me satisfait pleinement, mais je te remercie de te préoccuper de moi, répondit-il en se levant du lit.

Jackson lui adressa son légendaire sourire nonchalant.

— Hé, c'est à cela que servent les coéquipiers. Tu nous rejoins en bas ?

— En fait, je crois que je vais faire une petite promenade avant qu'il ne fasse nuit. Peut-être qu'un peu d'air frais m'aidera à me clarifier les idées.

Après avoir redescendu l'escalier derrière lui, Gabriel laissa Jackson retrouver le canapé de la salle commune tandis que lui-même sortait de la maison.

Plutôt que de l'air frais, c'est la chaleur moite et lourde qui sévissait depuis des semaines qui l'accueillit dehors.

D'ici, au moins, il n'entendait pas le troublant fredonnement, et ne sentait pas ce parfum fleuri qui lui était propre et qui faisait battre sans pitié ses veines de désir.

Il ne voulait pas prendre de risques avec elle. Il ne voulait pas être un nouvel homme qui l'abandonnerait et lui briserait le cœur. Il avait trop d'affection pour elle.

S'engageant dans le parc, il fit signe à Cory et John, qui s'apprêtaient à ranger leurs cisailles, houes et autres outils de jardinage dans leur abri. Sam et Daniella devaient avoir été des gens particulièrement attachants, car tous ceux qui travaillaient pour eux continuaient à entretenir l'endroit avec le plus grand soin.

Gabriel ne croyait pas qu'ils reviendraient. Dans son cœur, au plus profond de son âme, il avait déjà conclu qu'ils devaient être morts.

Ce que deviendrait le Bachelor Moon Bed and Breakfast lorsque son équipe serait partie n'était pas son problème. Il incomberait aux juristes et au tribunal des successions de décider du devenir de l'entreprise et de la propriété.

Marlena et Cory seraient alors eux aussi partis depuis longtemps, menant leur nouvelle vie dans une grande ville. Il était convaincu que Marlena rencontrerait l'homme dont elle rêvait, un homme qui serait à la fois son meilleur ami, son amant et son époux. C'était ce qu'il lui souhaitait, et pourtant il ne parvenait pas à calmer la douleur qui lui transperçait le cœur à cette pensée.

Arrivé à l'entrée du chemin qui contournait l'étang, il contempla l'eau boueuse et sombre.

Il ignorait depuis combien de temps il était là, perdu dans ses réflexions, lorsqu'il se pencha de nouveau au-dessus de l'eau et découvrit non seulement son reflet, mais aussi celui de Marlena, juste derrière lui. Il sursauta, surpris, et se retourna.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous faire peur, dit-elle en lui tendant un verre de citronnade. Je me suis dit que vous aimeriez boire quelque chose de frais.

Il saisit le verre et fronça les sourcils.

— Il faut que vous arrêtiez de faire ce genre de choses.

Il rebroussa chemin pour regagner la maison, conscient de sa présence sur ses talons.

— Quel genre de choses ? demanda-t-elle, l'air totalement égaré.

Feignant de ne pas l'avoir entendue, il se dirigea vers l'un des fauteuils en rotin du perron, s'y assit et posa son verre sur la table. Elle prit place à côté de lui.

— Quel genre de choses ? répéta-t-elle.

— Des choses gentilles, pleines d'attention. Et j'aimerais que vous cessiez

de fredonner quand vous travaillez dans la cuisine.

Elle le regarda comme s'il avait perdu la tête. Peut-être était-ce le cas.

— Ça vous ennue que je fredonne ?

— Oui. C'est joli, mais agaçant.

Il savait qu'il se comportait comme un parfait idiot, mais il ne pouvait s'en empêcher.

Elle plissa les yeux, l'air pensif.

— Et le fait que je m'assoie ici dehors avec vous, ça vous ennue aussi ?

Il tourna de nouveau la tête vers l'étang, incapable de la regarder en face.

— Euh, en fait, oui.

— Dans ce cas je rentre.

Se levant d'un bond, elle disparut dans la maison avant qu'il ne puisse dire quoi que ce soit pour l'en empêcher.

Il reporta les yeux sur le verre de citronnade qu'elle lui avait apporté. Qu'elle soit maudite pour lui donner ainsi envie d'elle... et qu'il soit maudit pour la désirer autant ! Il ne voulait pas seulement goûter de nouveau à ses lèvres, il voulait sentir son corps nu bouger sous le sien. Il voulait ses pensées, ses rêves. Il voulait être son meilleur ami et son amant. Par-dessus tout, il voulait avoir la force de saisir l'amour à pleines mains, mais en vérité, dès qu'il était question des choses du cœur, il était le dernier des lâches.

* * *

Marlena regagna la cuisine d'un pas chancelant et se laissa tomber assise à la table, blessée par les paroles de Gabriel. Ses fredonnements l'agaçaient ? Demain soir, en préparant le dîner, elle chanterait à tue-tête, et la prochaine fois qu'elle lui servirait un verre de citronnade, elle le verserait sur son crâne de bel agent ténébreux.

Finalement, elle décida d'emporter son cœur meurtri dans sa chambre. Elle regarderait un peu la télévision, puis s'octroierait une longue nuit de repos. Même si ses ecchymoses commençaient à pâlir, elle avait toujours l'impression d'avoir été renversée par un camion. Elle avait cessé de prendre ses antalgiques dans la journée, mais ce soir elle en prendrait deux afin de pouvoir s'endormir.

Peut-être les comprimés ne soulageraient-ils pas seulement ses douleurs corporelles, mais atténueraient-ils aussi celles de son cœur. Aimer Gabriel n'était pas difficile. En revanche, se heurter au fait qu'il n'avait pas la capacité de l'aimer en retour était dévastateur.

S'installant sur le canapé de son séjour, elle alluma sa télé et sélectionna la chaîne où passait l'une des rares sitcoms qu'elle trouvait drôles. Mais ce soir pas un rire ne s'échappa de sa gorge. Au lieu de cela, elle se laissa absorber par le fil de ses pensées sans même suivre ce qui se passait sur l'écran.

Une semaine. Elle ne devait voir son visage séduisant, respirer le parfum

familier de son eau de toilette et se trouver proche de lui qu'une dernière semaine, après quoi Cory et elle seraient libres de s'en aller.

Si elle avait un poids, la tristesse qu'elle emporterait avec elle pèserait très lourd dans sa valise. Elle accompagnerait la douleur infinie de la perte de Sam, Daniella et Macy. Dans ses bagages, il y aurait aussi un cœur rempli d'amour pour un homme incapable de lui en donner.

Cet amour s'était constitué d'un ensemble complexe d'éléments disparates. Si leur attirance sexuelle réciproque était indéniable, au cours de ces deux semaines elle était également tombée amoureuse du sens de l'humour à froid de Gabriel, ainsi que d'une douceur, d'une vulnérabilité dont il ignorait qu'elles éclairaient parfois son regard.

Disséquer les raisons de l'amour qu'elle portait à Gabriel était impossible. Elle l'aimait, c'est tout. C'était aussi simple et aussi compliqué que cela. Elle s'appropriait à se mettre au lit lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

— Entrez, dit-elle.

Gabriel s'avança dans la pièce.

— M'autorisez-vous à m'asseoir si j'ai l'intention de vous présenter mes excuses ?

Elle voulait être fâchée, mais il avait vraiment l'air contrit, et elle n'arrivait pas à rassembler assez d'émotions à part l'amour qui menaçait de lui faire exploser le cœur.

— Le marché paraît raisonnable, répondit-elle en lui faisant de la place sur le canapé.

Il s'y laissa tomber comme s'il pesait une tonne.

— Je vous demande pardon. Je me suis comporté comme un imbécile tout à l'heure.

— En effet. Vous avez de la chance que je ne sois pas une femme rancunière. Et demain matin, en préparant votre petit déjeuner, je vous promets de ne pas fredonner. Je chanterai aussi fort que possible uniquement pour vous mettre en boule.

— Ce n'est pas votre fredonnement qui me met en boule, c'est cette affaire. Et vous étiez un bouc émissaire facile.

Il glissa une main dans ses cheveux drus et se laissa aller contre le dossier du canapé.

— Comme si la disparition inexplicquée des Connelly ne suffisait pas, nous n'avons toujours pas réussi à savoir pourquoi l'on vous veut du mal.

— Peut-être parce qu'on m'a entendue fredonner, ironisa-t-elle pour faire apparaître un sourire sur ce visage.

Ça marcha. Ses lèvres sensuelles se retroussèrent, et il laissa échapper un petit rire.

— Vous n'allez pas me pardonner, n'est-ce pas ?

— Vous êtes pardonné. Je voulais juste vous voir sourire.

L'amour qu'elle éprouvait pour lui pressait si fort contre ses côtes et brûlait tellement de franchir ses lèvres qu'elle ne put le contenir davantage.

— Je vous aime, Gabriel.

Son sourire retomba, pour être remplacé par un sévère froncement de sourcils.

— Ça vous irrite que je vous dise ça ?

— C'est votre problème, grogna-t-il, pas le mien.

— Je sais, mais vous ne pouvez rien faire contre ce que je ressens pour vous, vous ne pouvez pas m'empêcher de vous aimer, de vouloir vous reconforter quand vous êtes triste, de partager votre joie quand vous êtes heureux. Vous ne pouvez pas m'empêcher de tomber amoureuse de vous, Gabriel, car c'est trop tard. Je *suis* amoureuse de vous.

Il raidit les épaules en un mouvement défensif.

— Ces antalgiques que vous avez pris ont dû atteindre votre cerveau.

A l'évidence, cette conversation le mettait très mal à l'aise. Il se tortillait sur le canapé comme pour augmenter la distance entre eux, comme s'il craignait qu'elle ne décide de le toucher de quelque façon que ce soit.

— Tout va bien, Gabriel. Je ne vous demande rien. Vous n'avez même pas besoin de ressentir quoi que ce soit pour moi. Tout ce que je veux, c'est que vous sachiez que vous êtes aimé, que vous êtes digne de l'être, qu'une femme pense à vous et souhaite de tout son cœur que vous trouviez le bonheur.

Pour la première fois depuis leur rencontre, elle le vit incapable de dire un mot et quelque peu désorienté.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? demanda-t-il enfin.

— Je ne sais pas. J'avais besoin que vous le sachiez. Peut-être parce que durant ces dernières semaines, les événements m'ont rappelé combien la vie était fragile, et que je voulais que vous connaissiez mes sentiments pour vous au cas où quelque chose devait arriver et que je n'aie pas la chance de vous les avouer. Voyez cela comme un cadeau de ma part.

— Il ne vous arrivera rien, dit-il d'une voix ferme.

— Je l'espère, mais rien ne le garantit, et il faut bien reconnaître que vous n'avez aucun indice sur l'identité de la personne qui s'est attaquée à moi.

— Après avoir vu Thomas, nous sommes allés parler à Pamela Winters.

S'il en était, c'était une tentative manifeste de quitter le terrain des sujets personnels pour ramener la conversation sur celui de sa présence ici, au bed and breakfast.

— A l'heure où vous avez été poussée dans l'escalier, elle était seule chez elle, nous a-t-elle déclaré. Elle n'a reçu aucun coup de téléphone et n'a vu personne, de sorte que nous n'avons aucun moyen de savoir si elle dit la vérité ou non.

— Ça n'aurait aucun sens. Que pourrait-elle espérer gagner en me tuant maintenant ? Daniella a disparu, et dans une semaine Cory et moi serons loin.

Gabriel haussa les épaules.

— Nous nous sommes dit que, peut-être, Pamela ne croyait pas que vous alliez réellement partir.

— Je ne sais pas. Etant donné que nous n'avons eu aucun signe de vie de

la part de Daniella, il serait illogique que Pamela fasse une telle chose.

— J'avoue que je n'ai aucune idée sur la question, soupira-t-il en se levant. Mais je sais une chose, c'est que vous vous trompez sur moi. Ma mère a décidé que je ne valais pas la peine d'être aimé, et depuis lors personne ne m'a convaincu du contraire ni renvoyé une autre image de moi-même.

La gorge de Marlena se serra face au grand vide affectif qu'elle percevait dans sa voix.

— Moi, je le pourrais, dit-elle d'une voix douce. Je le peux...

— Hé, frangine !

Cory apparut à l'entrée de la pièce, portant deux verres de chocolat. Il se figea net en découvrant Gabriel.

— Oh ! j'arrive à un mauvais moment ?

— Non, dit Gabriel. J'allais partir.

Sur ces mots, il quitta la pièce comme s'il n'attendait qu'une raison pour battre en retraite.

En partant, il lui prenait son cœur. Elle l'avait mis à nu devant lui, lui avait parlé de cet amour qui la consumait de l'intérieur, mais il avait refusé aussi bien de l'accepter que de le partager.

Ce qui la bouleversa, c'est que si elle s'était cru préparée à cette réponse de sa part, elle n'avait pas été préparée à la douleur qui lui avait étreint le cœur et fait venir les larmes aux yeux en le regardant partir.

Elle l'aimait.

En quittant le séjour de Marlana, Gabriel était tout de suite monté dans sa chambre, qu'il avait arpentée de long en large en essayant de chasser de sa tête ses paroles d'amour.

D'une certaine façon, le fait qu'elle le lui ait déclaré de vive voix l'avait déstabilisé, mais s'il était honnête avec lui-même, il savait déjà qu'elle s'était entichée de lui. Il le lisait dans ses yeux lorsqu'elle le regardait, le percevait dans le moindre contact physique de sa part.

Il l'avait avertie de multiples façons de ne pas l'aimer, lui avait fait comprendre que c'était un sentiment qu'il était incapable de lui rendre, mais de toute évidence cela n'avait fait aucune différence pour elle.

Une semaine... Dans une semaine elle serait partie. Cory et elle quitteraient cet endroit de la même façon qu'ils y étaient arrivés, dans sa vieille voiture cabossée et avec une valise pleine de vêtements. La différence, c'était qu'elle repartirait avec assez d'argent pour commencer une nouvelle vie.

Elle ne partirait pas avec lui, et il refusait de lui offrir un « cadeau » d'amour en échange du sien. C'était son problème, pas le sien. Elle n'avait qu'à pas tomber amoureuse de lui.

Dès qu'il estima être parvenu à discipliner ses émotions, il redescendit au rez-de-chaussée récupérer le dossier de l'enlèvement de Daniella et Macy.

Il ne se faisait guère d'illusions : il y avait très peu de chances qu'il y glane de quoi l'aider dans son enquête actuelle. Mais il devait faire quelque chose. Et au moins cela l'aiderait-il à s'ôter Marlana de la tête.

Il était tout juste passé 21 heures quand il se débarrassa de son arme et de son holster et s'installa à la table de la cuisine, où il posa son dossier. La porte de l'appartement de Marlana était close, indiquant que Cory était parti et qu'elle s'était probablement mise au lit.

Andrew était monté quelques minutes plus tôt, et Jackson regardait la fin d'un vieux film dans un des canapés de la salle commune.

En dehors des bruits distants provenant de la télévision, la maison était silencieuse. Pendant plusieurs minutes, il demeura assis les yeux fermés, se passant et se repassant chaque seconde qu'il avait passée avec Marlana.

Pour la première fois de sa vie, il avait rencontré de la douceur, avait connu de la gentillesse, et, oui, avait senti les assauts sours de l'amour cherchant à prendre possession de son cœur.

Avec un soupir agacé, il rouvrit les yeux et considéra l'épais dossier devant lui. Mais une chose à la fois, songea-t-il. Un pot de café serait le meilleur des carburants pour se plonger dans les éléments de l'affaire qui avait eu lieu plus de deux ans auparavant.

Le pot de café était à moitié plein lorsque Jackson pénétra dans la cuisine.

— Je vais me coucher, annonça-t-il. A moins que tu n'aies besoin de mon aide pour compiler ces documents.

— Non, ce n'est pas nécessaire, répondit Gabriel en s'avançant vers la machine. On se retrouve demain.

Il avait une quantité suffisante de breuvage caféiné pour l'accompagner dans sa tâche.

Jackson approuva d'un hochement de la tête.

— O.K. Alors bonne nuit.

Se versant une première tasse, Gabriel regagna la salle à manger. A présent, le silence était total dans la maison. Il dégusta une petite lampée de café, puis ouvrit le dossier.

Quelques instants plus tard, il était absorbé dans les détails du rapt perpétré il y avait si longtemps, événement qui avait permis à deux personnes de trouver l'amour, mais pas avant que le mal n'ait brutalement imprimé sa marque.

Au fur et à mesure de sa lecture, Gabriel jeta des notes sur son calepin, inscrivant le nom des personnes qui avaient été les acteurs du drame et dressant une liste de celles qui étaient toujours là.

Il s'arrêta de temps en temps pour siroter un peu de café et regarder dehors par la fenêtre la plus proche, luttant pour refouler l'image de Marlène et ses déclarations d'amour à son endroit.

Lui était-il vraiment possible d'être aimé ? D'être autre chose qu'un gosse rejeté devenu un adulte inadapté à la société ? Avait-il tellement intégré dans son subconscient le fait que sa mère n'avait pas voulu de lui, que son père avait eu besoin de le cogner sans raison, qu'il n'avait jamais pu se défaire de cette empreinte ? Qu'il était devenu tel que ses parents lui en avaient indiqué le chemin ? Ne valant pas qu'on se soucie de lui, ni qu'on l'aime ? Alors dans ce cas, pourquoi Marlène pensait-elle être amoureuse de lui ?

A trente-quatre ans, il était trop vieux pour changer. Il était seul et l'avait toujours été. Du reste, Marlène vivait elle-même une période de transition et de chagrin. Ses amis n'avaient plus donné signe de vie depuis plus de deux semaines, et à deux reprises on avait attenté à la sienne. Avec toute l'émotion qu'elle avait en elle, elle s'accrochait sans doute à ce qu'il y avait de plus solide à sa portée. En l'occurrence, lui.

Se sentant un peu mieux, capable de prendre de la distance vis-à-vis des mots d'amour de Marlène, il se servit une autre tasse de café, puis quitta la

salle à manger et se dirigea vers le cabinet de toilette situé à côté de la salle commune.

Une fois à l'intérieur, il s'aspergea le visage d'eau fraîche afin de lutter contre l'endormissement qui avait commencé à le gagner pendant qu'il consultait ses notes, ses listes d'indices et ses comptes rendus d'entretiens.

Il s'adossa à la porte, se demandant comment il était possible que trois agents du FBI professionnels et expérimentés aient échoué à avoir la moindre prise sur ce qui s'était passé ici.

Ils avaient travaillé sur beaucoup d'affaires, ensemble ou séparément, et avaient toujours fini par boucler leur enquête, trouver le criminel et envoyer ce dernier derrière les barreaux.

Mais avec celle-ci ils n'avançaient pas d'un pouce. Ils tournaient en rond, espérant que la chance les ferait tomber sur le ou la coupable.

Après s'être de nouveau rincé le visage, il se sécha, puis quitta le cabinet de toilette et traversa la salle commune pour regagner la salle à manger. Se rasseyant à la table, il se concentra sur les documents relatifs à l'enlèvement de Daniella et Macy.

Il ne faisait aucun doute que Mathis était un psychopathe. Non content d'assassiner Johnny, le premier mari de Daniella, il s'était mis en tête que celle-ci et Macy étaient vouées à devenir sa propre famille.

Selon les rapports d'enquête, il était passé par l'une des fenêtres de l'appartement qu'occupait aujourd'hui Marlana, puis s'était emparé de la mère et de sa fille et les avait emmenées.

Les recherches avaient suivi leur cours sans que Frank figure sur la liste des suspects. Jusqu'à ce qu'en désespoir de cause, Sam s'intéresse de plus près au jardinier.

Secondé par le shérif Thompson, il avait finalement décidé de suivre Frank jusqu'au cottage. Ce soir-là, les deux hommes avaient découvert que ce qui avait jadis été un abri anti-tempête souterrain, non loin de la petite bâtisse, avait été transformé en véritable bunker et que c'était là qu'étaient détenues Daniella et Macy.

Gabriel se redressa sur sa chaise. Un bunker secret ? Non loin du cottage ? Il n'en avait jamais entendu parler jusqu'à cet instant.

Il doutait même que John, l'actuel jardinier, en connût l'existence. Levant les yeux, il contempla la nuit par la fenêtre. Marlana était-elle au courant, pour cet ancien abri anti-tempête ? Avait-elle pu oublier cette information avec le temps ?

Etait-il possible que les trois membres de la famille Connelly fussent aussi proches d'eux ? Séquestrés pour Dieu sait quelle raison sur leur propre domaine ?

Un flot d'adrénaline l'envahit tandis qu'il fouillait des yeux l'obscurité à l'extérieur. Comment trouver un bunker secret en pleine nuit, alors qu'il ignorait son emplacement exact ?

Et pourquoi le shérif Thompson n'avait-il pas fait mention de l'endroit où

Daniella et Macy avaient été enfermées ? L'homme avait-il déjà tellement la tête à sa future retraite qu'il avait omis de partager une donnée aussi importante avec les agents venus enquêter sur les récents événements ?

Il se tourna de nouveau vers la porte de l'appartement de Marlana. Pouvait-elle être encore éveillée ? Et si oui, était-elle à même de lui indiquer où se trouvait l'entrée du bunker souterrain ?

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

Il frappa doucement à sa porte. Pas de réponse, mais il n'en fut pas surpris.

Refermant la main sur le bouton, il poussa un soupir de soulagement en constatant qu'il tournait. Il poussa le battant, et se guida à la faible lumière de la veilleuse pour se diriger vers le lit de Marlana.

Il était un peu plus de 23 heures. Peut-être ne dormait-elle pas encore profondément, de sorte qu'il pourrait la réveiller juste assez pour qu'elle lui dise ce qu'elle savait.

Daniella avait dû évoquer sa captivité devant elle. Elle l'avait même peut-être conduite à sa prison souterraine près du cottage, où Frank Mathis les avait retenues, Macy et elle, contre leur gré.

Sans faire de bruit, il s'avança vers la porte de la chambre. S'il ne pouvait obtenir d'elle maintenant les réponses dont il avait besoin, il convoquerait le placide shérif Thompson et plusieurs de ses hommes avec des lampes pour trouver la porte du supposé bunker secret.

A peine eut-il fait un pas dans la chambre qu'il se figea, horrifié. Marlana était dans son lit, mais elle n'était pas seule. Dans la maigre lumière de la veilleuse, il voyait briller et onduler les corps de quatre serpents autour d'elle. Et pas n'importe quels serpents, mais des mocassins d'eau. Venimeux. Potentiellement mortels.

Deux choses s'imposèrent sur-le-champ à son esprit malgré le choc. La première : Marlana était couchée sur le dos et ne bougeait pas. Il n'était même pas certain qu'elle respirait. La seconde : son arme. Il avait besoin de son arme.

Alors qu'il reculait, frappé de stupeur, les serpents se ramassèrent et firent vibrer leurs queues tandis que leurs gueules s'ouvraient sur une gorge d'un blanc laiteux.

Craignant de bouger trop vite et de les exciter davantage, il sortit avec une lenteur éprouvante de la pièce, puis se précipita vers la table de la salle à manger, où il avait déposé son pistolet.

Marlana paraissait morte. Les mocassins d'eau l'avaient-ils mordue assez de fois pour lui inoculer une dose létale de venin ? C'est d'une main tremblante qu'il se saisit de son arme, pour repartir à pas de loup vers la chambre de Marlana.

Les reptiles s'agitèrent de façon inquiétante. C'était une véritable scène de cauchemar, quatre serpents gardant une princesse innocente... ou déterminés à ne pas s'en laisser dépasser.

Les seuls bruits dans la pièce étaient les sifflements des animaux et les battements assourdissants de son cœur. Sa main était moite de transpiration tandis qu'il serrait la crosse de son arme. Pouvait-il toucher un mocassin sans que les autres bondissent sur Marlène ? Et ne risquait-il pas de la blesser, voire pire, en tirant ?

Une peur qu'il n'avait jamais connue lui étreignit la gorge, lui donnant la nausée. Il fallait qu'il prenne une décision, n'importe laquelle, qui n'occasionne pas plus de mal à Marlène qui ne lui en avait déjà été infligé.

Son aversion pour les serpents s'envola sous l'évidence d'un impératif : il devait les éloigner d'elle. Elle n'avait toujours pas bougé, et il s'inquiéta de ce qu'il ne fût pas déjà trop tard.

Il avisa le serpent le plus proche de lui. Pourrait-il l'attraper par la queue et le jeter hors du lit sans énerver les autres ? Il devait faire quelque chose. Si Marlène avait été mordue, alors il lui fallait d'urgence des soins médicaux.

Malgré sa répugnance et une crainte salutaire de ces bestioles, Gabriel savait qu'il ne pouvait pas rester là plus longtemps sans rien faire. S'armant de tout son courage, il saisit la queue du serpent et virevolta pour lui fracasser la tête contre le mur. Puis il se tourna rapidement vers le lit et fit feu sur celui qui était le plus proche de la tête de Marlène.

Alors qu'il tirait deux autres balles pour éliminer la paire restante, il eut vaguement conscience de bruits de pas précipités dans la maison. Une odeur prenante de cordite et d'entrailles de serpent flottait dans l'air, ainsi qu'une autre, plus subtile.

Un cri de surprise s'étrangla dans sa gorge quand Jackson déboula dans la chambre et alluma le plafonnier.

— Nom d'un chien ! s'écria Andrew derrière lui.

— Appelez le shérif et une ambulance, lança-t-il, avant de laisser tomber son arme et de se pencher sur Marlène.

Le plus terrifiant était que non seulement les coups de feu ne l'avaient pas réveillée, mais encore qu'elle n'avait pas bougé durant toute son intervention.

— Marlène, l'appela-t-il en touchant son visage.

Elle ne remua toujours pas, mais il éprouva un grand soulagement en constatant qu'elle respirait. Ce qui ne signifiait pas qu'elle était hors de danger, loin de là.

Il ignorait si les serpents étaient allés sous les draps et si elle portait des marques de morsures sur le corps, mais il avait trop peur de la bouger. S'il le faisait, il risquait d'accélérer son rythme cardiaque et de faciliter ainsi la propagation du venin dans son sang.

— Le shérif est en route, ainsi qu'une ambulance, annonça Andrew depuis l'entrée de la chambre.

— Marlène, ouvrez les yeux.

Gabriel s'agenouilla sur le côté du lit, les yeux rivés sur la jeune femme qui y était allongée, parfaitement immobile.

— Marlène, pour l'amour du ciel, réveillez-vous.

L'angoisse l'oppressait si fort qu'il peinait à respirer.

Jackson posa une main sur son épaule.

— Gabriel, lève-toi. Elle ne se réveillera pas.

Gabriel lui lança un regard affolé.

— Elle ne dort pas, précisa l'agent, elle est inconsciente.

Se remettant debout d'un mouvement gauche, Gabriel lutta pour chasser un picotement brûlant dans ses yeux et desserrer l'étau qui lui comprimait le cœur. Comment était-ce arrivé ? Elle lui avait dit qu'elle l'aimait... Elle ne pouvait pas mourir maintenant.

— Je suis entré, et... elle était là, dans le lit, avec quatre serpents autour d'elle... J'ai tué trois d'entre eux d'une balle, et le premier je l'ai...

Sa phrase mourut sur ses lèvres, mais il poursuivit :

— Ils ne sont pas arrivés là par hasard.

Quelques instants plus tard, l'ambulance arriva, et deux urgentistes costauds transférèrent Marlène de son lit à une civière roulante. Ils se concentrèrent sur leur patiente, professionnels dans leurs moindres gestes. Aucun des deux ne fit allusion aux serpents morts ni aux entrailles jonchant la chambre.

Gabriel les suivit en courant tandis qu'ils emmenaient Marlène vers l'ambulance. Au même moment, la voiture du shérif arriva en trombe et Thompson en sortit. De toute évidence, l'appel l'avait tiré du lit. Sa chemise était à moitié boutonnée, et ses cheveux gris clairsemés étaient en bataille.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Jackson et Andrew vous expliqueront, répondit Gabriel en commençant à grimper à l'arrière de l'ambulance.

L'un des infirmiers l'arrêta aussitôt.

— Personne ne monte. Le règlement, vous comprenez...

L'homme claqua la porte arrière et le véhicule manœuvra pour repartir.

Gabriel fouilla dans ses poches, heureux de constater qu'il avait toujours les clés de la voiture. Ignorant le shérif, il la rejoignit en courant. Il devait être avec Marlène. Il devait voir si elle ne succombait pas durant le trajet jusqu'à l'hôpital.

* * *

Gabriel était seul dans la salle d'attente, après avoir expliqué au docteur qu'il était possible que Marlène ait subi des morsures multiples de mocassins d'eau.

Elle respirait toujours lorsqu'ils l'avaient introduite dans la salle d'examen, et il s'en était réjoui. Tandis qu'il patientait sur son inconfortable chaise de plastique jaune, soucieux de voir si elle passerait la nuit, de nouvelles émotions se livrèrent bataille en son for intérieur.

Il reconnaissait enfin qu'il l'aimait, qu'il se soucierait toujours de tout ce qui pouvait lui arriver. Oh ! cela ne signifiait pas qu'il avait l'intention de

passer le reste de sa vie à ses côtés, mais qu'il avait la capacité d'aimer, et d'être aimé. Il s'agissait là d'une véritable révélation, qu'il chercherait plus tard à analyser.

La seconde émotion qui avait enflé en lui était une rage énorme, indescriptible. Quelqu'un avait voulu que ces serpents la mordent, injectent leur venin dans son corps.

Ce quelqu'un avait voulu qu'elle meure, et il croyait à présent savoir de qui il s'agissait. La seule raison pour laquelle il n'allait pas le cueillir sur-le-champ était qu'il voulait d'abord savoir si Marlena allait survivre. Il voulait savoir s'il allait casser la gueule d'un assassin avéré, ou du coupable d'une tentative d'assassinat.

Et il avait besoin de démolir le portrait de quelqu'un. Il voulait infliger le plus de mal possible à l'auteur de ces attaques contre Marlena. Il voulait aussi en connaître les raisons, et savoir si cette personne était également responsable de la mort probable des trois membres de la famille Connelly.

S'il faisait correctement son boulot, il appellerait Jackson et Andrew pour leur dire de lui mettre la main au collet. Il téléphonerait aussi au shérif Thompson pour lui demander de procéder à son arrestation. Mais sur ce coup, il ne voulait pas agir dans les règles. C'était certes égoïste, mais il voulait être celui qui confondrait le coupable.

Voyant le Dr Sheldon s'avancer vers lui, il bondit de sa chaise.

— Est-ce qu'elle s'en sortira ? demanda-t-il avant que le médecin ne puisse prononcer un mot.

— Nous avons inspecté chaque centimètre carré de son corps, et n'avons pas découvert la moindre morsure, répondit le médecin.

Sous le soulagement, l'air s'échappa brutalement de ses poumons, mais il fronça aussitôt les sourcils.

— Alors pourquoi n'est-elle pas réveillée ?

— Elle est inconsciente, cela ne fait pas de doute. J'ai effectué un prélèvement sanguin et les analyses sont en cours, mais selon moi elle a été droguée.

Le sang de Gabriel se glaça dans ses veines, même s'il l'avait plus ou moins soupçonné. Drogée, et laissée seule dans son lit avec des serpents venimeux. La seule et unique explication était une tentative de meurtre. Ces serpents ne s'étaient pas insinués jusqu'à sa chambre par la porte de derrière.

— Inutile de dire qu'elle reste ici pour la nuit. Nous la placerons sous surveillance, et si tout va bien demain après-midi elle aura métabolisé la substance qu'on lui a donnée et sera réveillée.

Le docteur prit un air soucieux, comme s'il avait une dernière et mauvaise nouvelle à annoncer.

— Je reviendrai plus tard cette nuit, ou demain matin à la première heure, se hâta de déclarer Gabriel, qui ne supportait pas l'idée qu'elle puisse ne jamais se réveiller. Veillez à ce que l'on s'occupe bien d'elle.

— Soyez sans crainte, nous garderons constamment l'œil sur elle, assura

le Dr Sheldon.

Sur un bref hochement du menton, Gabriel tourna les talons et se dirigea vers la sortie, la rage bouillonnant dans son ventre. Il était impatient d'être de retour au bed and breakfast. Il était certain de connaître le nom de l'auteur des tentatives d'assassinat sur Marlana. Simplement, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

Avant la fin de la nuit, il aurait ses réponses.

Et avant le lever du soleil, le coupable serait derrière les barreaux. Il y était fermement déterminé.

En remettant les pieds au Bachelor Moon Bed and Breakfast, Gabriel trouva Jackson, Andrew et le shérif Thompson installés dans la salle commune. Tous trois se levèrent à son arrivée.

— Elle va s'en sortir ? s'enquit Andrew d'un ton inquiet.

— Le docteur n'a trouvé aucune trace de morsures sur elle, il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là. En revanche, il pense qu'elle a été droguée, répondit-il, avant de s'adresser au shérif : Je vous suggère de faire venir plusieurs de vos hommes et de passer la chambre au peigne fin. Il s'agit désormais d'une scène de crime.

Il fut vaguement irrité de devoir dire à Thompson quel était son boulot, et que celui-ci n'ait pas déjà pris l'initiative de convoquer ses adjoints pour engager une enquête sur la mort évitée de justesse de Marlana.

— Je ne savais pas si vous vouliez gérer l'affaire vous-même ou nous la laisser, répliqua Thompson.

— Si nous sommes ici, c'est pour enquêter sur la disparition de la famille Connelly, lui rappela Jackson. Ces attaques à l'encontre de Marlana tombent sous votre juridiction.

Du point de vue légal peut-être, songea Gabriel, mais il n'avait nullement l'intention de laisser l'indolent et presque retraité shérif faire ce qu'il fallait pour Marlana.

— John et Cory ne sont pas ici ? demanda-t-il, constatant une évidence.

— Non, répondit Jackson. Soit ils n'ont rien entendu de ce qui s'est passé, soit ils sont descendus en ville.

Gabriel acquiesça, puis se tourna de nouveau vers le shérif Thompson.

— Si je peux vous conseiller une chose, c'est d'emporter le verre sur son meuble de chevet. S'il s'avère que Marlana a bien été droguée, il portera sans doute encore des traces du produit utilisé. Quant à moi, il faut que je récupère mon arme. Je l'ai laissée sur place après avoir tué ces saletés.

Sans attendre de commentaires, il retourna dans la chambre de Marlana. La vue des dépouilles des serpents aviva la colère qui l'habitait. Il ramassa son pistolet sur le sol près du lit, puis revint dans la cuisine faire main basse sur une torche électrique qu'il avait remarquée sous l'évier. Ainsi équipé, il se rendit dans la salle à manger pour récupérer son holster et l'attacher.

Il partait à la chasse.

Lorsqu'il revint dans la salle commune, Jackson baissa les yeux sur l'arme dans son étui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je veux qu'Andrew et toi supervisie la collecte d'indices dans la chambre de Marlena. Moi, je vais me promener.

Les yeux de Jackson se plissèrent.

— Tu as besoin de ton arme pour te promener ?

Gabriel se fendit d'un sourire glacial.

— On ne sait jamais, les serpents grouillent par ici.

Sur ce, il les quitta et ressortit dans la nuit.

Par chance, c'était la demi-lune, et la lumière était suffisante pour qu'il n'ait pas à allumer sa torche. Le premier endroit où il se rendit fut le studio de Cory, même s'il savait que si le gosse avait été là, il aurait entendu les coups de feu et aurait appliqué en courant.

Après avoir frappé trois fois à la porte, il fut convaincu qu'il n'était pas chez lui, ce qui signifiait qu'il se trouvait sans doute au cottage de John, le grand chasseur de serpents.

Tout en s'engageant sur le sentier qui contournait l'étang, Gabriel sut qu'il brisait les règles en jouant les justiciers solitaires, qu'il aurait dû emmener ses hommes. Mais il en faisait une affaire personnelle qu'il tenait à tout prix à boucler. Pour Marlena. Et pour lui-même.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où il l'avait sortie de l'eau et ramenée sur la rive, ses poings se serrèrent. Puis il la revit gisant inerte au pied de l'escalier après y avoir été poussée, et ressentit une furieuse envie d'étrangler quelqu'un à mains nues.

Il savait qu'il devait surmonter sa rage et recouvrer le détachement professionnel qui lui avait toujours permis d'affronter les situations difficiles.

Pas d'émotion. Le travail et rien d'autre. Ne penser ni à Marlena, ni à Sam, Daniella et la petite Macy, mais faire son boulot. Il se le répéta comme un mantra, et cela le calma tandis qu'il atteignait l'extrémité du chemin, là où commençait le sentier qui s'enfonçait entre les arbres jusqu'au cottage de John.

Cette fois, il avait besoin de sa torche. Il l'alluma, mais cacha le faisceau d'une main pour réduire la lumière au strict minimum. Et si Marlena n'était pas juste inconsciente, mais plongée dans un coma dû à une overdose ? Son cœur battait à un rythme douloureux qu'il n'avait jamais connu auparavant.

Il se hâta de chasser cette pensée de son esprit. Il fallait qu'il se concentre sur le « ici et maintenant ». Il était arrivé au bout du sentier. Le cottage de John se trouvait à sa gauche. Alors qu'il s'y dirigeait, il s'immobilisa en apercevant un éclat de lumière sur sa droite.

Il éteignit sa torche. Dans la clarté lunaire qui filtrait à travers les arbres, il vit apparaître deux silhouettes sorties de nulle part, comme crachées par le sol.

Le bunker. Son cœur battait si fort qu'il fut surpris que John et Cory ne

l'entendent pas. Ils riaient au sujet de quelque chose, mais leur hilarité s'arrêta net lorsque Gabriel s'avança dans la lumière de la lune, l'arme au poing.

— Que se passe-t-il, les gars ?

La question avait claqué comme un coup de feu.

Le duo se figea, puis tout à coup John s'enfuit en direction du cottage tandis que Cory filait en courant sur le sentier qu'il venait d'emprunter.

Grommelant un juron, Gabriel rangea son pistolet dans son holster et s'élança à la poursuite du frère de Marlena. Il n'allait pas lui tirer dans le dos, mais quoi qu'il arrive il l'enverrait en prison.

Cory était rapide, mais Gabriel était boosté par l'adrénaline produite par son désir de justice et son besoin de réponses. Il pourchassa le jeune homme autour de l'étang, et parvint enfin à le plaquer sur la pelouse à côté du parking.

— Laissez-moi tranquille ! s'écria Cory en se tortillant pour se libérer.

Ils se levèrent en même temps, tandis que Jackson, Andrew et le shérif Thompson apparaissaient sur le perron de la maison.

— Pourquoi as-tu fait ça, Cory ? Pourquoi cherches-tu à tuer ta sœur ?

Cory regarda autour de lui d'un air affolé, puis fixa Gabriel, l'œil mauvais.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Je l'ai sentie sur toi, Cory. Et je la sens encore à présent. C'est la même odeur que celle que j'ai remarquée quand je suis entré dans la chambre de ta sœur et que j'ai vu ces serpents sur son lit. Elle flottait dans l'air. Celle de la marijuana.

— Vous êtes fou, répliqua Cory, ses traits juvéniles tordus de colère dans la clarté de la lune.

— Non. Mais je pense qu'il faut que tu le sois pour vouloir assassiner ta propre sœur, pour faire du mal à une femme qui n'a que de la gentillesse et de l'amour dans le cœur.

Les yeux de Cory s'étrécirent, et son expression fut celle d'un jeune fauve hargneux.

— Elle ne m'aime pas. Elle ne fait que me supporter. Elle finira par m'abandonner, comme ma mère. Elle se trouvera un homme, un bon boulot ou je ne sais quoi. Elle veut me traîner malgré moi dans une autre ville afin de me forcer à me débrouiller tout seul, uniquement pour ne plus avoir à s'occuper de moi.

C'était comme si une digue s'était rompue.

— Je la hais. Je voudrais qu'elle soit morte. Je ne l'aime pas. Si ma mère est partie, c'est à cause d'elle, et elle passe son temps à me faire des reproches. Je n'aimerai jamais personne à part moi-même, et elle fiche en l'air ce que je voulais faire dans la vie. Qu'elle aille en enfer !

— Tu n'as pas eu besoin d'elle pour la fiche en l'air, ta vie, rétorqua Gabriel en s'avançant d'un pas. Thompson, lancez-moi vos menottes.

Celles-ci atterrirent dans l'herbe à ses pieds. Alors qu'il se penchait pour

les ramasser, Cory le gratifia d'un uppercut à la mâchoire qui manqua de le renverser.

Jusqu'ici, Gabriel s'était contenu, s'efforçant de ménager le gosse par égard pour Marlana. Mais avec ce coup de poing, Cory avait changé toutes les règles.

Saisissant les menottes, il le fit choir brutalement sur le dos, l'immobilisa au sol, puis lui écrasa son poing sur le nez, qui émit un joyeux craquement. Cory se mit à hurler.

Le retournant sur le ventre, Gabriel referma les bracelets d'acier sur ses poignets, puis il le hissa sur ses pieds.

— Vous m'avez cassé le nez, geignit Cory.

— Bien fait pour toi, répliqua-t-il. Ça t'apprendra à jouer les tueurs et les gros durs.

Il tourna les yeux vers le perron. Aucun des trois hommes n'avait bougé.

— Thompson, venez prendre livraison de cette petite ordure et enfermez-la dans votre prison. Je vous verrai plus tard.

Après avoir fait signe à Jackson et Andrew de le suivre, il tourna les talons et repartit à grands pas sur le chemin qui contournait l'étang.

— Où allons-nous ? demanda Andrew.

— A un bunker secret où j'espère que nous trouverons la famille Connelly vivante.

La mâchoire de Gabriel lui faisait mal, et son cœur souffrait pour Marlana. A son réveil — si elle se réveillait — elle apprendrait que celui qui avait tenté à trois reprises de la tuer était son propre frère.

— Un bunker secret ?

— Oui. En étudiant les anciens rapports d'enquête sur l'enlèvement de Daniella et Macy, j'ai découvert qu'elles avaient été séquestrées dans un bunker souterrain situé sur la propriété. Je suis alors venu ici pour le trouver, et la chance a voulu que je tombe sur Cory et John qui en sortaient.

— Où est John à présent ? demanda Jackson.

Ils s'engageaient maintenant sur le sentier qui menait au cottage du jardinier.

— Il est parti dans la direction opposée à celle de Cory, et mon but premier était d'arrêter le gosse, répondit Gabriel. J'ignore quel rôle a joué John dans toute cette affaire, mais ça ne devrait pas être trop difficile à savoir, même s'il se dirige vers un autre Etat.

Ils bifurquèrent dans l'étroite piste qui menait à la petite bâtisse. Une fois en vue de celle-ci, leur attention fut attirée, sur leur droite, par la faible lumière provenant de la porte restée ouverte du bunker.

— Waouh ! s'exclama Andrew. Qui aurait cru ?

Le rythme cardiaque de Gabriel s'accéléra sous un mélange d'anxiété... et d'espoir.

— Ce qui m'importe, c'est de trouver la famille Connelly saine et sauve, et ce bunker semble être le lieu le plus vraisemblable pour leur détention.

— Seigneur, faites qu'il ne leur soit rien arrivé et qu'ils soient toujours là, murmura Jackson.

La lourde porte s'ouvrait sur une volée de marches de terre battue qui descendait vers une autre porte, fermée par un cadenas.

— Restez ici, dit Gabriel en sortant son pistolet.

Après avoir descendu les marches, il colla son oreille au battant, espérant de toutes ses forces entendre l'un ou l'autre des Connelly appeler à l'aide de l'autre côté, n'importe quoi indiquant qu'ils étaient vivants.

Mais il n'entendit rien. Se plaçant de côté, il visa le cadenas et, priant pour que la balle ne le blesse pas en ricochant, pressa la détente.

L'objet éclata, et il se félicita d'être indemne après l'éclair et la déflagration qui l'assourdit quelques instants. Pendant qu'il attendait que les pièces de métal refroidissent, Jackson et Andrew descendirent l'escalier derrière lui.

— Tout ce que je demande, c'est que Sam, Daniella et Macy soient ici, dit Jackson.

Gabriel hocha la tête. Il voulait la même chose. Au moins, lorsqu'il aurait l'occasion — car il voulait y croire — de parler à Marlana, ce serait bien de pouvoir lui donner des nouvelles positives de ses amis, afin de compenser le choc terrible qu'elle n'allait pas manquer de ressentir à la découverte de la trahison de son frère.

Une fois ôtées les pièces du cadenas, il saisit la poignée de la porte, prit une profonde inspiration et l'ouvrit, le pistolet braqué devant lui.

Le découragement le submergea à la vue de ce que contenait le bunker. Des plants de chanvre indien. Des rangées et des rangées de marijuana en culture, éclairées par la lumière vive de dizaines de lampes horticoles.

— Si je comprends bien, Cory ne voulait pas partir d'ici et gagner sa vie autrement qu'en cultivant et en vendant du cannabis, dit Andrew, du dégoût dans la voix.

— Je vous laisse vous occuper de ça et retrouver John, déclara Gabriel. Je retourne à l'hôpital voir comment va Marlana.

Maintenant que l'auteur des tentatives d'assassinat à son encontre avait été arrêté, et n'ayant aucun autre endroit où chercher les Connelly, son besoin d'être auprès d'elle revenait à pleine force.

Une demi-heure plus tard, Gabriel se laissait glisser dans le fauteuil installé près du lit de Marlana. Il lui semblait que cela faisait un million d'années qu'elle lui avait dit qu'elle l'aimait, qu'elle lui offrait son amour comme un présent qu'il pourrait emporter partout.

Il observa son visage immobile, sans vie, dans la lumière blême du plafonnier, et une lame de douleur lui transperça le cœur. À son arrivée à l'hôpital, quelques minutes plus tôt, le docteur lui avait confié sa certitude qu'elle allait s'en sortir, et que ce n'était qu'une question d'heures avant que ne disparaissent totalement les effets de la drogue qu'on lui avait fait boire.

Tout irait bien pour elle. Elle se réveillerait, et se demanderait ce qui

s'était passé. Il aurait alors à lui expliquer, pour Cory. Il regarderait ses beaux yeux s'élargir d'incrédulité, puis s'emplir d'horreur, et enfin d'une tristesse si insoutenable qu'il peinerait à respirer.

Il ne voulait pas le lui dire, mais il refusait que quiconque le fasse à sa place. Car elle aurait besoin de réconfort, et il voulait être celui qui lui en apporterait. Son cœur lui disait qu'il était le seul homme à même de lui donner ce dont elle avait besoin.

Renversant la tête en arrière, il ferma les yeux. Ils étaient parvenus à résoudre la moitié des actes criminels survenus au bed and breakfast. Marlena était désormais hors de danger, mais ils n'avaient toujours aucun résultat concernant la famille Connelly.

Désormais, plus rien ne la retenait à Bachelor Moon. Dès qu'elle serait sur pied, elle s'en irait seule découvrir ce que la vie lui réservait, et il demeurerait ici jusqu'à ce que Jason Miller, son directeur, les retire de l'affaire ou les expédie sur une autre.

Dès qu'elle s'éloignerait du bed and breakfast dans sa vieille voiture, leurs chemins divergeraient et il ne ferait rien pour la retenir. Il se rendait compte qu'il l'aimait profondément, et admettait que les sentiments qu'elle affirmait lui porter étaient peut-être sincères, mais cela rendait plus important encore qu'il la laisse partir.

Il n'avait jamais appris à donner ni à accepter de l'amour, et Marlena méritait beaucoup plus que ce qu'il serait jamais capable de lui offrir.

C'avait dû être sa dernière pensée avant que le sommeil ne le gagne, car, quand il rouvrit les yeux, le soleil brillait dans le ciel, et il comprit que la matinée était déjà bien avancée.

Comme Marlena dormait encore, il se faufila dans la petite salle de bains et se nettoya aussi bien qu'il le put. Il se rinça le visage, de l'index se lava les dents, puis se peigna avec les doigts, tâchant autant que possible d'avoir l'air présentable.

Lorsqu'il ressortit, elle était toujours dans la même position dans le lit, mais ses yeux étaient ouverts et elle le regardait d'un air égaré.

— Gabriel, je suis à l'hôpital.

— En effet, dit-il en se réinstallant sur son siège.

Elle se redressa sur son séant et porta une main à sa tête comme si elle était prise de vertige.

— Que s'est-il passé ?

— Une chose à la fois. Comment vous sentez-vous ?

— Un peu groggy, et totalement désorientée.

Il se pencha vers elle, l'estomac noué par ce qu'il s'apprêtait à lui dire, détestant encore plus Cory pour ce qu'il avait fait à sa sœur.

— Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez d'hier soir ? demanda-t-il.

Elle laissa retomber sa main et fronça les sourcils, l'air pensif.

— Je me rappelle vous avoir parlé...

Ses joues se colorèrent d'un rose engageant.

— Ensuite, Cory est entré dans ma chambre pour m'apporter un verre de chocolat.

Son froncement de sourcils s'accrut.

— Après cela, je ne me souviens plus de rien. Qu'est-il arrivé, et pourquoi suis-je ici ?

Il avança la main et prit l'une des siennes, tandis qu'une lueur méfiante brillait dans ses yeux.

— Vous avez été droguée.

Elle le considéra comme s'il parlait une langue étrangère.

— Droguée ? Quand ? Par qui ?

Sans lâcher son regard, il lui serra la main et vit la compréhension assombrir le vert de ses iris.

— Non, souffla-t-elle en essayant sans succès de retirer sa main de la sienne. Il... il doit y avoir une erreur.

Sa voix était faible, et elle s'était mise à trembler légèrement.

— Cory vous a droguée, Marlana. Il vous a droguée, après quoi il a placé des mocassins d'eau sur votre lit.

Elle ravala un cri, et des larmes perlèrent au coin de ses yeux.

— Je suis venu dans votre chambre parce que j'avais une question à vous poser, mais vous étiez inconsciente, et les serpents étaient autour de vous.

Elle eut beau nier de la tête, il ne s'arrêta pas, et de toute façon n'y serait peut-être pas arrivé l'eût-il voulu. Il avait besoin d'aller jusqu'au bout, de trancher une bonne fois dans le vif, et ensuite de soigner la blessure le mieux possible.

— C'est Cory qui vous a poussée dans l'étang ce soir-là. C'est lui également qui vous a fait tomber dans l'escalier. Et c'est lui qui vous a droguée hier soir, espérant que les morsures des serpents vous tueraient.

Les larmes qui s'accrochaient à ses cils s'alourdirent et commencèrent à tomber sur ses joues. Mais il voyait qu'elle le croyait, qu'elle savait qu'il n'avait aucune raison de lui mentir.

— Pourquoi ? demanda-t-elle enfin. Pourquoi me hait-il à ce point ?

Elle tira sur sa main, et cette fois il ne la retint pas, tandis qu'elle craquait pour de bon. Elle se cacha le visage des deux mains, secouée de violents sanglots.

De la voir ainsi souffrir lui vrillait les tripes, et son besoin de la prendre entre ses bras, de la réconforter, fut si fort qu'il ne put le contenir. Pour la première fois de sa vie il éprouva le besoin d'être proche d'un être humain. Il voulait un contact physique qui n'avait rien à voir avec la libido, et tout avec le désir d'apaiser une douleur.

Avant même que la pensée ne se forme dans sa tête, il délaissa le siège et la rejoignit sur le lit. Elle se retourna pour s'abandonner à ses bras, et il la serra contre son cœur jusqu'à ce que l'orage en elle se fût calmé.

Même lorsque ses larmes se furent taries, il ne desserra pas son étreinte.

Quelque part dans un coin de son esprit, il savait, comme la nuit où ils avaient fait l'amour, qu'un moment comme celui-ci ne se reproduirait plus jamais.

— Tout ce que j'ai jamais fait, c'est de l'aimer.

Elle se blottissait contre lui, et son souffle était chaud sur son cou.

— Je suppose que parfois ce n'est pas assez, répondit-il en lui caressant les cheveux. Il possède en lui un noyau de rage dont je pense qu'il pourrait être lié à l'abandon de votre mère. Il croit n'avoir besoin de personne.

La relâchant enfin, il regagna le siège.

— Apparemment, John et lui avaient des projets, qu'ils ne voulaient pas que vous détruisiez en emmenant Cory.

— Des projets ?

Même avec les yeux rougis, elle était magnifique. Le soleil qui tombait par la fenêtre faisait scintiller ses boucles blondes.

— Etiez-vous au courant de l'existence de ce bunker où Daniella et Macy ont été détenues lorsque Frank les a kidnappées ? demanda-t-il.

— Daniella y a fait un jour allusion, mais sans entrer dans les détails.

— Hier soir, je l'ai trouvé. Il est maintenant rempli de plants de marijuana, et équipé de lampes pour la culture fermée. Je ne peux que présumer que Cory et John exploitent l'endroit à des fins commerciales depuis un bon moment.

Marlena ferma les yeux et secoua la tête. Lorsqu'elle le regarda de nouveau, son regard était empreint d'une infinie tristesse, ainsi que de résignation lasse.

— Je veux le voir, dit-elle.

— Il est en prison, de même que John.

Pendant qu'il dormait, Jackson lui avait envoyé un texto l'informant que le jardinier avait été intercepté au volant de sa voiture alors qu'il fuyait Bachelor Moon, et se trouvait à présent dans une cellule proche de celle de son associé.

— Que va-t-il lui arriver ? demanda-t-elle, la voix tremblante sous la violence de ses émotions.

— Il devra répondre de nombreuses charges. Le procès n'aura pas lieu avant plusieurs semaines, mais on peut s'attendre à ce qu'il passe un certain temps derrière les barreaux.

Il n'essaya pas d'adoucir les choses. Il savait que Marlena était forte et n'aurait pas voulu entendre autre chose que la vérité.

Elle redressa un peu plus le dos.

— Quand pourrai-je sortir d'ici ?

— Il faut attendre le feu vert du docteur. Vous êtes prête ?

— J'ai envie de vomir, j'ai mal au cœur et mon univers personnel est totalement bouleversé, mais en dehors de cela je vais bien.

— Dès qu'il aura signé votre fiche de sortie, je vous emmènerai à la prison pour parler à Cory, si c'est ce que vous souhaitez.

Elle le considéra un long moment, la mine concentrée, puis posa les mains

sur ses cuisses.

— En fait, je préférerais y aller seule. Vous en avez assez fait pour moi, Gabriel. Vous avez découvert qui me voulait du mal et éliminé la menace. Vous avez certainement besoin de retrouver votre équipe et de poursuivre l'enquête sur la disparition des Connelly.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

— J'apprécie tout ce que vous avez fait, ajouta-t-elle d'une voix douce. Vous m'avez sauvé deux fois la vie, et je crois que si demain je me sens d'aplomb, je ferai mes bagages et m'en irai. Il n'y a absolument plus rien qui me retienne ici.

C'était un adieu. Tout au fond de lui, dans son cœur, Gabriel sentait que la douleur de l'absence était sur le point de s'installer. N'était-ce pas ce qu'il voulait ? Une séparation propre et nette ? Un retour à ce qui était sa vie normale depuis tant d'années ?

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je vous accompagne chez le shérif ? demanda-t-il en se levant de son siège.

Ses troublants yeux verts soutinrent son regard.

— Merci, mais je peux le faire seule.

Il y avait une énergie nouvelle dans sa voix, un éclat d'acier dans son regard. Elle lui avait parlé de son amour pour lui, et il savait qu'à présent elle le laissait partir.

— Comment allez-vous faire pour rentrer au bed and breakfast ?

— Je me débrouillerai, ne vous en faites pas.

Il se dirigea vers la porte.

— Dans ce cas je vous reverrai à la maison, je suppose.

— Oui, mais ne m'attendez pas.

Il acquiesça, puis quitta la chambre. Il hésita un moment dans le couloir, se rendant compte qu'une partie de lui-même voulait quelque chose de plus.

Il secoua la tête, comme pour en déloger un désir importun, puis se dirigea vers la sortie de l'hôpital.

La nuit tombait quand Marlena quitta la prison.

Il lui avait fallu une éternité pour réussir à convaincre le Dr Sheldon qu'elle se sentait bien et qu'elle était prête à partir. Il avait insisté pour qu'elle reste jusqu'après le déjeuner, mais ensuite elle s'était aperçue qu'elle n'avait aucun vêtement pour rentrer. Apparemment, elle avait été amenée à l'hôpital en chemise de nuit, et personne n'avait pensé à lui apporter de quoi s'habiller.

Une infirmière obligeante avait offert de lui prêter une de ses tenues, et c'est ainsi qu'elle avait quitté l'hôpital en blouse médicale lilas sans manches et pantalon assorti, avec aux pieds une paire de tongs provenant des objets trouvés.

Eût-elle été vêtue du dernier chic avec collier et bijoux que cela n'aurait rien changé : sa conversation avec Cory avait été la plus pénible de sa vie.

Alors qu'elle avait devant elle le frère qu'elle avait élevé et aimé, ç'avait été comme de parler à un étranger. Il n'avait même pas feint d'éprouver d'autres sentiments que la haine. Il l'avait accusée d'être seule responsable de l'abandon de leur mère, et de lui avoir gâché la vie. Il lui avait répété, et répété *ad nauseam*, qu'il n'aimerait jamais personne, elle moins que quiconque, et qu'elle ne lui inspirait que de la haine.

Elle était sortie du bureau du shérif vers 17 heures, et s'était assise sur un banc placé à l'extérieur du bâtiment, cherchant à faire le point dans sa tête sur tout ce qui s'était passé, de comprendre ce qui était allé si terriblement de travers.

Elle avait essayé d'être une mère pour Cory, avait fait d'innombrables sacrifices, non par devoir, mais parce qu'elle voulait faire tout ce qui était possible pour assurer sa sécurité, sa santé et son bien-être.

Mais quelque chose s'était brisé à l'intérieur de lui, elle s'en rendait compte à présent. Brisé depuis si longtemps que ça ne pouvait plus être réparé. Malheureusement, elle ne pouvait pas l'aimer assez pour le faire redevenir qui il était.

Le crépuscule s'installait lorsque Jim Thompson était sorti du bâtiment, visiblement surpris de la voir encore là. Il s'assit à côté d'elle sur le banc, les traits creusés par l'âge et l'abattement.

— C'est dur, hein ?

— Oui, répondit-elle. J'ai l'intention de quitter la ville demain. Est-ce que ça vous pose un problème ?

— A priori non. J'aimerais cependant que vous me donniez une adresse où je pourrai vous joindre, au cas où nous aurions besoin de vous pour le procès.

Elle acquiesça, ne voulant pas penser à une confrontation avec son frère dans un tribunal.

— Cory a avoué avoir tenté de vous tuer, et John et lui ont reconnu faire pousser du cannabis dans le bunker, mais ils nient tous les deux être impliqués à quelque niveau que ce soit dans la disparition des Connelly.

— Vous les croyez ?

Thompson laissa échapper un gros soupir.

— J'y suis enclin, avoua-t-il. Cela étant, nous ne pouvons pas écarter la possibilité que Sam ait tout découvert concernant ce bunker, et que John et Cory aient fait ce qu'il fallait pour préserver leur petit business.

— J'y croirais peut-être s'il n'y avait pas Macy. Peu importe la haine que me voue mon frère, je ne l'imagine pas faire le moindre mal à la petite.

— Et John affirme ne pas avoir été au courant des agissements de Cory à votre rencontre, ajoutant que de toute sa vie il n'a jamais commis d'actes violents contre personne. Je suppose que le temps nous dira ce qui est arrivé aux Connelly, ajouta-t-il en haussant les épaules. Vous attendez que quelqu'un vienne vous chercher ?

— A dire vrai, je ne sais pas comment rentrer. J'ai renvoyé Gabriel avant ma sortie de l'hôpital.

— Je vous emmène, dit-il en se levant, remontant son pantalon sur son ventre proéminent.

— Merci, c'est très gentil à vous.

Ensemble, ils se dirigèrent vers sa voiture de fonction, garée devant son bureau.

Ils roulèrent plusieurs minutes en silence. C'est le shérif Thompson qui engagea la conversation.

— J'aurais dû prendre ma retraite après le premier enlèvement de Daniella et Macy. Vous savez, j'ai essayé d'aider les trois fédéraux du mieux que j'ai pu, mais j'avais oublié pour le bunker. Nom d'une pipe, l'entrée était si bien cachée que Sam et moi ne l'aurions jamais trouvée si nous n'avions pas suivi Frank. Je n'aurais jamais pensé que quelqu'un la dénicherait de nouveau. C'est une énorme erreur de ma part.

Il y avait du regret sincère dans sa voix.

— Ne soyez pas trop dur avec vous-même. Il s'est passé tant des choses que personne n'a vues.

Le silence retomba dans le véhicule et demeura jusqu'à leur arrivée au bed and breakfast. Alors qu'ils s'engageaient sur le parking, Marlena fut surprise de voir Gabriel installé dans un des fauteuils du perron, les derniers éclats du soleil le parant de couleurs mordorées.

Elle remercia Jim pour la course, puis descendit de la voiture. Gabriel se leva. Tout en se dirigeant vers lui, elle comprit qu'il l'attendait. Deux verres de citronnade étaient posés sur la table, leurs glaçons presque totalement fondus. Il devait être là depuis un moment.

Le shérif Thompson le salua de la main, puis effectua un demi-tour et repartit. Marlena gravit les marches du perron et prit place dans le siège voisin de celui de Gabriel.

Il se rassit, et pendant un long moment ils restèrent là sans parler, contemplant le spectacle coloré du jour finissant.

— Il y a de la citronnade si vous avez soif, dit-il enfin.

— Merci.

Elle se saisit du verre le plus proche, et se laissa aller contre son dossier. Elle sentait une sorte d'engourdissement l'envahir. Elle n'avait pas réellement assimilé tout ce que Gabriel lui avait dit sur Cory, à l'hôpital, jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à face avec lui, des barreaux de prison entre eux.

Elle bénissait presque cet état cotonneux qui gardait sa tristesse en veilleuse. Demain, elle partirait sans son frère. Les projets qu'elle avait faits pour lui, pour son avenir, ne se concrétiseraient jamais.

Drôle comme elle ne s'était jamais sentie vraiment seule simplement parce qu'elle avait Cory. Cory, dont elle devait s'occuper, qu'elle devait aimer. A présent, elle n'avait plus rien ni personne. Pour la première fois de toute son existence, elle était réellement seule.

— Où avez-vous trouvé ces vêtements ? demanda Gabriel, avant de froncer les sourcils. Je n'ai même pas pensé à vous en apporter quand je suis retourné à la hâte à l'hôpital la nuit dernière.

— C'est une infirmière qui a eu la gentillesse de me les prêter. Je les lui rendrai demain en partant.

— Vous en avez donc toujours l'intention.

— Il n'y a rien qui me retienne ici.

Elle sirota un peu de sa citronnade et reposa le verre sur la table.

— Comment ça s'est passé à la prison ?

Elle continua à fixer l'horizon, ne voulant pas croiser son regard car une grande partie de son cœur allait rester ici, avec lui.

— C'était horrible. J'ai toujours cru que Cory était un garçon bien dans sa tête et sans problèmes. Oh ! je savais qu'il lui arrivait de fumer de l'herbe à l'occasion. Il me croyait trop naïve pour le deviner, mais je le sentais sur lui, sur ses vêtements. Simplement, je ne voyais pas son côté obscur, la haine qu'il me vouait, combien il avait peur d'aimer par crainte d'être de nouveau abandonné.

Elle se leva, ne voulant pas passer une minute de plus sur le perron, où elle percevait presque physiquement l'inquiétude qui émanait de lui, où la tiède brise du soir portait son parfum vers elle.

Elle refusait de demeurer assise ainsi sur le perron et de permettre que l'amour qu'elle lui portait allège les ténèbres dans lesquels Cory avait plongé

son cœur, de le laisser lui offrir un réconfort sans amour, des attentions sans désir d'engagement.

— J'ai encore pas mal de choses à boucler pour pouvoir prendre la route demain, annonça-t-elle. Je ne ferai pas la cuisine ce soir, il faudra donc vous débrouiller seuls.

— Ne vous en faites pas pour ça, répondit-il.

Ramassant son verre, elle s'arrêta à la porte, attendant un peu bêtement qu'il lui dise de ne pas partir, qu'il se lève pour la prendre dans ses bras, et lui annoncer qu'il s'était rendu compte qu'il était amoureux d'elle.

— Peut-être est-ce Cory et vous qui avez raison, dit-elle enfin d'un ton las.

— Que voulez-vous dire ?

Il y eut un froid soudain dans son regard, et elle comprit qu'il n'aimait pas être comparé à une personne comme son frère.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être qu'il n'est pas bon d'aimer les gens, parce que d'une manière ou d'une autre, à un moment ou à un autre, ils finissent toujours par vous laisser tomber.

Sans attendre sa réponse, elle entra dans la maison.

Après avoir déposé son verre dans l'évier de la cuisine, elle gagna son appartement, verrouilla derrière elle, puis s'assit sur le canapé, l'œil fixé sur la porte de sa chambre.

Des serpents. Cory l'avait droguée, puis avait déposé des mocassins d'eau sur son lit. Avant cela, il avait tenté de la noyer dans l'étang, puis poussée dans l'escalier, tout cela dans le seul but de la tuer.

Marlena n'avait pas compris que la haine de son frère envers elle était née lorsque leur mère était partie, lorsqu'elle avait endossé la responsabilité de la remplacer et de s'occuper de lui. Il en avait conçu de la rancœur, ainsi que pour tout ce qu'elle avait fait pour lui. Elle l'avait aimé, il l'avait haïe.

Le temps était venu pour elle de tourner la page et d'avancer dans sa vie. Cette fois, elle se concentrerait sur ses études et mettrait tout en œuvre pour décrocher un diplôme d'enseignement et repartir sur de nouvelles bases.

Seule.

Sans amour.

Parce qu'elle n'était pas sûre d'y croire encore. L'amour était une chose qui lui avait apporté beaucoup plus de peine que de bonheur. Il avait été un fantasme d'adolescente, et aujourd'hui elle était une femme. Il était temps de tirer le rideau sur ses rêves de conte de fées.

* * *

— Que fais-tu donc assis dehors dans le noir ? demanda Jackson en sortant sur le perron.

Gabriel était resté dans son fauteuil longtemps après que Marlena avait

regagné l'intérieur de la maison.

— Rien, répondit-il, heureux de constater que sa voix était normale malgré la grosse boule qui s'était logée dans sa gorge.

Jackson s'assit à côté de lui.

— Tu as envie de parler ?

— Pas vraiment.

Son estomac n'était qu'un paquet de nœuds.

— Andrew nous a fait de la soupe et des sandwiches pour le dîner. C'est sur la table.

— Merci, mais je n'ai pas faim. En fait, je crois que je vais descendre en ville m'envoyer quelques bières.

C'était la dernière chose qu'il avait à l'esprit, mais il ressentait un besoin énorme de s'évader, de fuir. Sa décision prise, il se leva de son fauteuil et pêcha les clés de la voiture dans sa poche.

— Tu vas rentrer tard ?

— Non, m'man, pas trop, répondit-il, sarcastique.

— J'espère que ça t'aidera, soupira Jackson en se levant à son tour.

Tandis qu'il disparaissait de nouveau dans la maison, Gabriel se dirigea vers la voiture, en proie à un tumulte de pensées et d'émotions contradictoires.

En roulant vers le Rusty Nail Tavern, il se força à faire le vide dans sa tête, mais ses idées tournoyaient sous son crâne comme des feuilles mortes en automne.

Ils étaient toujours les mains vides dans leur enquête sur la disparition des Connelly. Lorsqu'il avait appris l'existence de ce bunker, il avait tellement souhaité les y trouver, sains et saufs ! Mais ses espoirs avaient été douchés. Il n'avait absolument aucun indice, aucune direction dans laquelle orienter l'enquête.

Et maintenant, Marlana...

Il serra les mains sur le volant. Non, il ne voulait pas penser à elle. Demain, elle serait en route pour la grande cité, et son équipe et lui resteraient au bed and breakfast jusqu'à ce qu'un ordre contraire leur parvienne.

Il se gara sur le parking de l'établissement, se réjouissant de ce qu'il fût assez tôt pour qu'il n'y ait pas encore trop de monde. Une fois à l'intérieur, il jeta son dévolu sur un tabouret à l'extrémité du bar et commanda une bière.

Tout en la sirotant tranquillement, il songea à tout ce qui s'était passé. Le cas de Cory avait été un choc. Il peinait à imaginer la dimension de cette colère enfouie qui avait enflé jusqu'au point où il avait tenté de tuer Marlana, non pas une, mais trois fois.

Mais ce qui l'ennuyait par-dessus tout, c'était que pendant que Cory lui hurlait qu'il haïssait Marlana, qu'il n'aimerait jamais personne d'autre que lui-même, il avait reconnu un tout petit peu de lui-même dans le jeune homme.

Comme lui, il avait vécu et intériorisé l'abandon de sa mère comme une preuve que l'amour n'avait pas de place dans sa vie. A l'instar du frère

perturbé de Marlana, il avait choisi de tourner le dos à ce sentiment, de vivre sa vie seul, sans aimer ni être aimé.

« Marlana t'aime », lui souffla une petite voix intérieure. Elle avait creusé, avait vu le bien dans son âme et était tombée amoureuse de lui.

Mais ce qui l'avait le plus ébranlé dans ce qui s'était passé au cours des deux derniers jours, c'étaient les mots qu'elle avait prononcés ce soir, avant de rentrer dans la maison.

De tout ce qu'elle avait vécu et enduré, elle avait tiré la conclusion qu'elle s'était trompée sur l'amour, que d'y avoir cru était stupide, et Gabriel en avait le cœur brisé.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que, d'une certaine manière, lui-même et les circonstances avaient détruit quelque chose de beau en elle, et il en éprouvait une immense tristesse.

Après avoir terminé sa seconde bière, il comprit que venir ici avait été une erreur. Aucune quantité de bière au monde ne pourrait corriger le mal qui était fait.

Il était temps pour lui de se reconcentrer sur l'affaire Connelly et rien d'autre. Il était venu à Bachelor Moon pour retrouver une famille disparue, pas pour tomber amoureux, et le moment était venu d'en revenir à ce qu'il savait faire de mieux.

Il quitta le Rusty Nail pas plus avancé qu'à son arrivée.

A son retour au bed and breakfast, il était un peu plus de 21 heures. Jackson et Andrew étaient installés sur un canapé de la salle commune et regardaient la télévision.

— Nous le revoilà en un seul morceau, dit Andrew tandis qu'il se laissait tomber dans un fauteuil.

— Ouais, répondit-il. J'ai bu deux bières, puis j'ai décidé qu'il était temps de rentrer à la maison.

Il se tourna vers Jackson.

— Je ne voulais pas être privé de sortie la prochaine fois, ajouta-t-il avec un sourire contraint.

Jackson le lui rendit brièvement.

— Alors, que fait-on pour l'affaire Connelly ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il d'un ton bougon.

Il jeta un regard en direction de la cuisine.

— Marlana est sortie de son appartement ?

— Non, répondit Andrew. Quand je préparais le dîner, je l'ai entendue bouger et déplacer des choses. Je me suis dit qu'elle faisait ses bagages en vue de son départ.

Gabriel se leva.

— Je crois que je vais aller me coucher, annonça-t-il. Nous nous concerterons demain matin pour trouver un plan d'attaque dans notre enquête.

Tout en grim pant les marches vers sa chambre, il se rappela combien Marlana était belle dans son ensemble d'hôpital lilas. Même après une nuit de

semi-coma, sans maquillage et malmenée par la vie, elle était magnifique.

L'image même d'une femme qu'il aimerait voir chaque matin à son réveil, une femme qu'il voudrait tenir chaque soir entre ses bras avant de s'endormir. Il se déshabilla et se glissa dans son lit, croisant les doigts pour trouver rapidement le sommeil afin de ne plus penser.

Il se réveilla à l'aube. Après une longue douche brûlante, il descendit l'escalier, les effluves de café frais indiquant que Marlena était debout.

Après s'en être versé une tasse, il s'installa à la table de la salle à manger. Il l'entendait s'activer dans la cuisine, préparant sans doute le petit déjeuner. Abstraction faite des légers bruits d'ustensiles, le silence régnait dans la maison.

Pas de doux fredonnements pour commencer la journée. Apparemment, même cela lui avait été volé par les récents événements. « Vous les lui avez volés, Cory et toi ! hurla une petite voix dans sa tête. Vous lui avez volé sa musique, sa joie de vivre... »

Quelques instants plus tard, Jackson et Andrew le rejoignaient à la table, où ils discutèrent de l'affaire Connelly et des prochaines étapes de leur travail.

Marlena fit son apparition dans la pièce, portant un large plat de gaufres de farine d'avoine et de steaks hachés. Gabriel prêta à peine attention à la nourriture. Au lieu de cela, il s'abreuva de la beauté et de la grâce de la femme qui l'apportait. Mais en la regardant mieux, il s'aperçut que son regard était sombre, triste, hanté.

— Je reviens tout de suite avec le sirop, dit-elle en ressortant.

Elle revint un instant plus tard avec une grande carafe de mélasse raffinée qu'elle posa au centre de la table.

— C'est le dernier repas que je vous prépare, annonça-t-elle. Dès que j'aurai fait la vaisselle, je m'en irai.

— Où ? demanda Andrew, dont l'assiette était déjà copieusement remplie.

— La Nouvelle-Orléans, je pense.

Gabriel nota qu'elle évitait avec soin de croiser son regard.

— Ça vous plaira, dit Jackson. De tout l'Etat, c'est la ville que je préfère pour faire la bringue.

Elle lui sourit, et Gabriel ressentit une pointe de jalousie au fait que ce sourire ne lui fût pas destiné.

— Je ne cherche pas à faire la bringue, répliqua-t-elle. Je veux juste construire ma vie.

— Je vous souhaite tout le bonheur du monde, lança Andrew, un gros morceau de gaufre dans la bouche.

Le sourire de Marlena s'épanouit.

— Je vous en souhaite autant, à vous et votre future fiancée. J'espère que vous n'aurez plus jamais à manger de sandwiches d'épicerie préemballés.

Elle regagna la cuisine, et Gabriel éprouva un étrange flottement dans sa poitrine. Bon sang, il fallait qu'il se la sorte de la tête ! Il se servit deux gaufres et les nappa de sirop comme si le contenu de son assiette pouvait

combler le vide dans son cœur.

Il mangea sans enthousiasme, n'en tirant aucun plaisir, après quoi il remonta jusqu'à sa chambre récupérer son ordinateur. Il s'y attarda, ne voulant pas traîner au rez-de-chaussée pendant que Marlana lavait la vaisselle.

Lorsqu'il revint enfin dans la salle à manger, elle s'était retirée dans son appartement, et Jackson et Andrew l'attendaient à la table pour établir avec lui leur organigramme de la journée.

Au moment où Marlana ressortait de chez elle, une valise dans chaque main, le portable de Jackson sonna. L'agent leva la main pour obtenir le silence, puis porta l'appareil à son oreille.

— Oui, monsieur, dit-il après quelques instants. Oui, j'ai bien compris. J'en informe les autres.

Sur ce, il raccrocha et posa le portable sur la table.

— C'était Miller. Il nous décharge de l'affaire.

— Pourquoi ? s'étonna Marlana en laissant presque tomber ses valises sur le sol. Sam, Daniella et Macy sont toujours portés disparus.

— Que se passe-t-il ? demanda Andrew.

Jackson fronça les sourcils.

— Gabriel et toi êtes rappelés à Baton Rouge, et moi je suis envoyé sur une autre enquête.

— J'ai appelé Pamela hier soir, dit Marlana, le visage empreint d'une profonde tristesse. Si vous partez tous les trois, je me demande ce qu'il adviendra de cet endroit.

Elle se pencha pour reprendre ses valises, puis considéra les trois hommes avec gravité.

— N'abandonnez pas les Connelly. Vous êtes les seules personnes à avoir accès à d'éventuels indices susceptibles de mener à Sam, Daniella et Macy.

Ils hochèrent la tête.

— Nous ferons de notre mieux, dit Jackson. Bien, maintenant, je suppose que nous ferions mieux de monter boucler nos sacs.

Andrew et lui se dirigèrent vers l'escalier, laissant Gabriel et Marlana seul à seule.

En descendant de sa chambre, il avait remarqué qu'elle avait déjà garé sa voiture sur le parking devant la maison. Il tendit la main pour la soulager d'une de ses valises.

— Venez. Je vous accompagne.

* * *

Ses jambes lui semblaient de plomb, même si elle devait se réjouir de pouvoir enfin se mettre en route et quitter Bachelor Moon. Simplement, elle avait espéré que Cory serait son passager, et que depuis le perron Sam, Daniella et Macy leur feraient au revoir de la main.

Si dévastatrice qu'ait pu être la trahison de son frère, la stupidité de

l'amour qu'elle portait à Gabriel était presque aussi difficile à supporter. Il l'avait avertie, mais elle n'en avait pas tenu compte. Il lui avait dit de faire comme si leur nuit ensemble n'avait été rien d'autre qu'un rêve, mais c'était le seul élément de réalité entre eux, et elle voulait l'emporter.

Arrivée à la voiture, elle ouvrit le coffre, y plaça sa valise puis s'écarta afin qu'il puisse faire de même avec la seconde.

Au lieu de cela, il la posa par terre.

— Il faut que nous parlions, dit-il.

— Il ne reste plus rien à dire. Deux mauvais types sont en prison, trois personnes sont toujours disparues, et vous rentrez à Baton Rouge tandis que de mon côté je pars à La Nouvelle-Orléans.

Elle ne voulait pas discuter plus avant avec lui. C'était trop douloureux. Même le fait d'être là, près de lui, dans le soleil matinal et de le regarder était une souffrance.

— Je ne peux pas vous laisser partir d'ici désabusée et ne croyant plus à l'amour, dit-il, un voile sombre troublant son beau regard bleu.

— Je crois vous avoir déjà dit que tout grand méchant agent du FBI que vous êtes, vous n'avez pas à me dire ce que je dois penser ou ressentir.

— Mais il est important pour moi que vous croyiez en l'amour.

Il s'approcha d'elle, trop près pour son bien-être.

Pourquoi la torturait-il ? Pourquoi ne se contentait-il pas de mettre la valise dans le coffre et de la laisser partir ? Pourquoi, au nom du ciel, voulait-il soudain parler d'amour ?

— J'aimerais bien savoir pourquoi tout à coup ce que je crois est important pour vous.

Il fit un nouveau pas vers elle, et elle put sentir ce parfum qui lui avait toujours procuré un sentiment de sécurité. Elle voulait fuir loin de lui. Elle voulait se jeter dans ses bras. Au lieu de cela, elle demeura figée sur place, jusqu'à ce qu'il soit si proche qu'elle percevait la chaleur de son corps.

— Il est important pour moi que vous croyiez à l'amour parce que vous m'avez fait y croire. Vous m'avez fait croire que j'étais digne d'être aimé, que je pouvais prendre le risque d'offrir mon cœur à une femme spéciale à mes yeux.

Une boule se forma dans sa gorge, et des larmes commencèrent à lui piquer les yeux.

— Alors j'espère que vous trouverez cette femme.

Elle se réjouit que sa voix ne se brise pas et qu'elle ne fonde pas en larmes. Elle devait au contraire être heureuse d'avoir été capable de faire cela pour lui, heureuse qu'il aborde son avenir avec un cœur neuf et ouvert.

— Je l'ai déjà trouvée, répondit-il avec douceur.

Il leva la main, toucha une boucle de ses cheveux, puis la descendit vers sa joue et la caressa.

Le cœur de Marlena s'arrêta de battre, puis se mit à cogner à coups redoublés contre ses côtes.

Laissant retomber la main, il la plongea dans ses propres cheveux et se dandina d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

— Je ne suis pas très doué pour ça, avoua-t-il.

Comme si elle ne le connaissait pas assez pour le savoir ! Mais elle n'avait nulle intention de lui faciliter la tâche, quand bien même son cœur était sur le point d'exploser.

— Il faudra faire beaucoup mieux que cela, répliqua-t-elle. Pour le moment, vous n'êtes qu'un rêve que je suis censée oublier.

— Marlana, sans vous je ne suis qu'un homme à moitié vivant.

L'éclat de ses iris était celui de la vérité.

— Je suis amoureux de vous. J'ai lutté contre, je ne le voulais pas.

Il baissa brièvement les yeux vers le sol.

— En réalité, reprit-il, j'avais peur de donner mon cœur à quelqu'un. J'ai vu un tout petit peu de moi en Cory, et ça m'a glacé de terreur.

— Jamais vous ne feriez ce qu'il a fait, rétorqua-t-elle, la mention de son frère retournant le couteau dans la plaie encore à vif de sa trahison.

— C'est vrai, mais j'étais bien parti pour devenir un homme seul et amer. Et puis je suis arrivé ici et je vous ai rencontrée. Vous m'avez fait croire en l'amour, et je... je ne veux pas que vous partiez à La Nouvelle-Orléans. Je veux que vous veniez avec moi à Baton Rouge. Je vous aime, et je ne veux pas passer une journée de plus sans vous.

— Allez-vous continuer à parler, ou m'embrasser ? demanda-t-elle enfin.

Son regard vira à ce bleu profond qui avait toujours fait palpiter son cœur. Il l'attira dans ses bras et posa la bouche vers la sienne. Son baiser exprima tout ce que, peut-être, il n'aurait su dire et plus encore. Il avait le goût de l'amour, du désir, et d'un engagement plein de tendresse qu'elle n'aurait jamais attendu de sa part.

Quelqu'un toussota. Gabriel rompit leur baiser. Andrew et Jackson se tenaient non loin d'eux, le sac de voyage à la main, prêts à laisser Bachelor Moon derrière eux pour honorer leurs nouvelles missions.

— On fait quoi, là ? demanda Jackson.

Gabriel garda les yeux rivés dans ceux de Marlana.

— C'est un oui ?

— Est-ce un rêve qu'il me faudra oublier plus tard ?

Son regard s'adoucit.

— Non, c'est une réalité que je veux vivre jusqu'à la fin de mes jours. Vous et moi, ensemble. Voilà la réalité que je désire.

— Oh ! Gabriel, je la désire aussi, de tout mon cœur.

Il cessa enfin de la regarder pour se tourner vers ses deux acolytes. Plongeant la main dans sa poche, il en sortit les clés de la voiture et les lança à Jackson.

— Partez en avant, tous les deux. Marlana et moi décollons d'ici dans quelques minutes avec sa voiture.

— Finalement, on dirait que quelque chose de bien a résulté de notre

séjour ici, ironisa Andrew avec un large sourire, les regardant tour à tour. Que dis-je ? Quelque chose de formidable !

Gabriel tendit la main pour saisir celle de Marlana, qui ne se fit pas prier pour venir à son côté.

— J'ai trouvé une nouvelle équipière, déclara-t-il. Et je crois qu'elle est de celles dont on ne se sépare jamais.

— Oh ! tu peux en être sûr, répondit-elle avec conviction, tout en serrant sa main.

— A présent, l'heure a sonné, déclara Jackson. Nous partons. Marlana, je suppose qu'à mon retour de cette nouvelle mission je vous verrai souvent à Baton Rouge.

— Oui, et merci pour tous les efforts que vous avez déployés pour rendre notre séjour agréable, ajouta Andrew.

Elle lui adressa un franc sourire.

— Rentrez vite chez vous glisser la bague au doigt de Suzi. La vie est trop courte pour en perdre une seule minute.

Quelques instants plus tard, au côté de Gabriel, elle regardait la voiture des deux agents disparaître à leur vue.

Elle se tourna vers l'homme qu'elle aimait.

— Rassure-moi. Ce n'est pas juste un rêve merveilleux, n'est-ce pas ?

— Je te le jure.

Il l'attira de nouveau dans ses bras.

— Tu es la femme que je veux auprès de moi jusqu'au dernier jour de ma vie. Je veux t'entendre fredonner dans notre cuisine. Je veux voir ce merveilleux sourire chaque matin. Je veux que tu m'enveloppes d'un nuage d'amour comme j'ai l'intention de t'envelopper de celui que j'ai gardé tant d'années enfermé dans un coffre-fort.

Une fois encore ses lèvres s'emparèrent des siennes, lui volant sa respiration. Elle quittait Bachelor Moon blessée dans son âme par la trahison d'un frère, avec de nombreuses questions demeurent sans réponses sur la disparition de gens qu'elle considérait comme une seconde famille, mais également avec l'homme dont elle savait qu'il comblerait à jamais ses rêves d'amour.

Peut-être avait-il eu besoin d'une femme spéciale pour réveiller sa capacité d'aimer, mais il était l'homme spécial qu'elle avait voulu, celui qui serait son meilleur ami, son amant, et finalement son mari.

Elle n'embarquerait plus seule pour sa nouvelle vie mais avec Gabriel Blankenship, le grand méchant agent spécial qui concrétiserait tout ce à quoi elle aspirait depuis si longtemps : être aimée et fonder un foyer.

* * *

Découvrez un nouveau roman de Carla Cassidy au mois de décembre dans votre collection Black Rose.

TITRE ORIGINAL : SCENE OF THE CRIME : RETURN TO BACHELOR MOON

Traduction française : PIERRE VANDEPLANQUE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2013, Carla Bracale.

© 2014, Harlequin S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © MIGUEL SOBREIRA/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : T. SAUVAGE

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-2068-9

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

ÉDITIONS HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

JUSTINE DAVIS

Le prix de la vengeance

BLACK ROSE

éditions  **HARLEQUIN**

— Lâche ! lança St John à son reflet dans le miroir.

Le trait blanc de la cicatrice qui barrait le bas de son visage se voyait à peine ce matin, sans doute parce qu'il était moins bronzé. A force d'être enfermé, songea-t-il.

Et seuls les lâches s'enferment !

Il s'était beaucoup caché ces derniers temps. Pas parce qu'il avait eu des problèmes chez Redstone. Non. C'était même le contraire.

Le Hawk V était prêt à être livré. Les dégâts faits par le serpent au sein de la division Recherche et Développement étaient sous contrôle, les pertes minimisées et la sécurité rétablie. Cette crise avait inspiré à leur chercheur de nouvelles inventions de génie, dont deux concepts révolutionnaires qui avaient stupéfait même un Josh Redstone. Implanter des microchips à des personnes victimes d'attaque cérébrale afin de minimiser leur crainte d'en avoir d'autres ne lui serait jamais venu à l'idée, à lui le fondateur de Redstone. Ian Gamble, lui, l'avait eue, cette idée, et les premiers essais avaient été concluants. Ian était prêt à en initier d'autres. La philosophie de Josh, engager les meilleurs, s'avérait payante. Le personnel de Redstone était sa véritable force.

St John n'avait d'ailleurs rien à leur reprocher. Au contraire. Ils étaient très bons, excellents même. Et heureux. Très heureux. Follement heureux.

Ces derniers temps, horripilants de bonheur.

Si je dois encore une fois aller au mariage d'un employé de Redstone ...

Il en resta là de cette pensée.

Ce n'était pas de la jalousie. Il s'était résigné depuis longtemps, ce genre de choses n'était pas pour lui. Mais une terrible douleur l'étreignait chaque fois qu'on célébrait un mariage entre salariés de Redstone ou qu'une relation amoureuse se nouait entre des membres de sa société.

Il commençait même à y avoir des enfants chez les employés de Redstone, des enfants qui — l'espérait-il, non sans une certaine amertume — n'auraient jamais à affronter ce que lui-même avait vécu.

— Lâche et râleur, marmonna-t-il.

Il accrocha sa montre à son poignet : 4 h 30 du matin. Il était un peu en retard.

Cela faisait des semaines qu'il avait la paix : pas d'appels tard le soir de quelque lointain bastion de l'empire Redstone, pour lui demander de l'aide, des infos ou un conseil. Tant mieux. Il n'aimait pas se trouver mêlé à des problèmes personnels qui surgissaient de toute façon. Les affaires étaient les affaires. Les soucis d'ordre privé avec leur lot d'émotions, ce n'était pas pour lui. Il préférerait se tenir à l'écart.

Cependant, un léger regret le tenaillait : aider les gens de Redstone à régler leurs problèmes personnels lui avait tenu lieu de contacts humains. Là, il n'en avait même plus.

Il se passa la main dans les cheveux, encore mouillés. Aller chez le coiffeur, s'intima-t-il. Il l'avait noté mentalement tous les jours depuis que ses cheveux lui tombaient dans le cou, mais Willis, son coiffeur, était un bavard impénitent et il n'était pas d'humeur à papoter.

* * *

Remarque idiote qui aurait fait rire tout Redstone. Il n'était *jamais* d'humeur à papoter. Il connaissait la plaisanterie qui courait dans la société : « Pourquoi user *des* mots quand *un seul* suffit ? » Autrement dit, pourquoi parler inutilement ?

Lorsqu'il était enfant, cela avait été un moyen de se protéger. A trente-cinq ans, c'était une habitude profondément enracinée. Il faisait son travail, eh bien, c'était tout ce qui comptait.

Il descendit un étage, les jambes ankylosées par les exercices qu'il avait faits plus tôt. Encore une vieille habitude. En cas de sauve-qui-peut, mieux valait être en forme pour courir.

Son bureau, spacieux, se trouvait dans l'aile ouest du quartier général. Dans la pénombre du petit matin, l'éclairage de son étage était impressionnant. Gênant et impressionnant. Les murs de verre avaient subi un traitement antireflet inventé par Ian Gamble, traitement qui permettait de lire sur un écran d'ordinateur même en pleine lumière.

Il s'installa à ce que Josh appelait ironiquement son poste de combat. Une installation en forme de U avec à sa gauche quatre écrans, à sa droite une batterie de téléphones correspondant à ses besoins — des lignes sans nom, d'autres à des adresses fictives — et enfin son bureau.

Il aurait préféré tourner le dos à la vue magnifique sur le Pacifique, mais le décorateur avait dû supposer que l'occupant des lieux aimerait profiter du panorama et l'avoir devant lui.

Logique, se dit St John en s'asseyant. Pour les autres, mais pas pour lui.

Il alluma les ordinateurs. L'un d'eux était connecté au réseau interne de Redstone, mais les autres étaient les siens propres, indépendants et sécurisés. Non pour protéger les données qu'ils renfermaient, ce n'était pas nécessaire chez Redstone. Plutôt pour protéger la société de ses méthodes de recherche à lui, assez peu traditionnelles.

Il finalisait son plan d'attaque de la journée quand un bip discret l'avertit d'une info de dernière minute. La fusion Gordon, songea-t-il en se tournant vers l'écran. Ou peut-être du nouveau à Arethusa, l'île des Caraïbes la plus proche de leur luxueux complexe hôtelier de Redstone Bay. Les soi-disant rebelles installés là, des trafiquants de drogue en réalité, recommençaient-ils à faire parler d'eux ?

Non, ce n'était pas ça.

Cela concernait les élections municipales de la petite ville de Cedar, dans l'Oregon.

Il se força à hausser les épaules. Ça n'avait pas d'importance. Après tant d'années...

Machinalement, il releva la tête de son écran. Le soleil se levait sur le Pacifique.

Est-ce qu'il ne ferait vraiment pas mieux de modifier la disposition de son bureau ? Il éviterait ainsi d'assister chaque matin à l'aurore. Josh ne dirait rien, il le savait. Peut-être un commentaire, de sa voix profonde et traînante — cette lenteur trompeuse qui faisait croire à certains que son esprit aussi était lent. Les fous !

Oui, peut-être Josh dirait-il que tourner le dos au monde ne le ferait pas disparaître.

Vrai.

Mais l'illusion serait là. Au moins un certain temps, et ce serait toujours ça de gagné.

* * *

Jessa avait entendu la rumeur quelques semaines plus tôt. Le conseil municipal avait décidé d'organiser des élections.

Trop occupée par son magasin, elle n'y avait pas vraiment prêté attention. Hill Feed and Supply lui prenait presque tout son temps et quasiment toute son énergie. Sa mère et son chien lui volaient le reste.

Elle ne se plaignait pas. Elle était même heureuse d'être occupée du matin au soir. Cela lui évitait de penser à son père qui lui manquait tellement.

Apparemment, la rumeur était maintenant officielle.

— Tout le monde t'adore, lança Marion Wagman avec enthousiasme. Tout le monde t'adore depuis toujours.

Pas tout à fait, pensa Jessa en prenant un sac de croquettes sur l'étagère. Le nom de Jim Stanton lui vint machinalement à l'esprit. Elle en riait aujourd'hui mais, à l'époque, en dernière année de lycée, elle en avait pleuré. Le désir de Jim de mener grand train dans une mégapole avait dépassé, et de loin, son envie d'être avec elle...

— Ce serait du gâteau, ajouta Marion. Rien que ton nom et ce serait joué.

Jessa n'écoutait que d'une oreille. La seule chose qui l'intéressait, c'étaient les progrès qu'elle faisait. Soulever des sacs de vingt kilos de

nourriture pour animaux ne l'effrayait plus. Elle le faisait même avec aisance. Que de progrès depuis qu'elle avait dû reprendre l'affaire huit mois plus tôt !

Elle repoussa des mèches de son front en soupirant. Elle s'était fait couper les cheveux — les anglaises blondes qui lui tombaient au milieu du dos — afin de se coiffer plus facilement. Mais, tout compte fait, les mettre en forme maintenant qu'ils étaient courts lui prenait plus de temps. Et franchement, aujourd'hui moins que jamais, elle n'avait une minute à perdre.

— Ne me dis pas que tu veux voir quelqu'un prendre la place de ton père.

Marion avait été son professeur d'histoire au lycée et c'était sûrement son goût pour l'histoire qui la faisait s'intéresser à la question. Puisque les Hill étaient maires de père en fils depuis quarante ans, quelqu'un d'autre ne pouvait s'approprier cette fonction ! Mais Jessa n'était pas du tout intéressée.

— La mairie n'appartient pas à mon père, pas plus qu'elle n'appartenait à mon grand-père, répliqua-t-elle à Marion. Devient maire celui qui est élu.

De toute manière, se présenter à l'élection lui semblait saugrenu. Son père avait excellé dans ce rôle parce qu'il avait le respect et l'affection de toute la population de Cedar — neuf mille citoyens — et cela pendant trente ans.

Il possédait une qualité qu'elle n'avait jamais eue et ne tenait pas à avoir, la patience. Quand elle était petite fille et se promenait en ville avec lui, ils étaient arrêtés tous les cinq mètres par des personnes qui voulaient soit le remercier, soit le féliciter, lui demander une faveur, se plaindre ou tout simplement bavarder avec lui. Pendant ce temps, elle, après les petites tapes et sourires de convenance qu'adressent les adultes aux enfants, était totalement ignorée. A l'époque, cela l'horripilait.

Désormais, être dans l'ombre lui convenait très bien, et elle écoutait à peine Marion. Dans sa tête, elle était déjà à la bibliothèque en train de choisir les livres qui la transporteraient dans un autre monde. Grâce à divers manuels, elle avait appris comment enseigner à son cheval un changement d'allure et à son chien Kula à ne plus ramener à la maison les pigeons domestiques de M. Carpenter.

— Tu es la seule à pouvoir réussir, Jessa, insista Marion. Les gens voteront pour toi parce que tu es la fille de ton père. Il n'y a que toi qui peux le battre.

Jessa s'arrêta et faillit lâcher son bloc-notes.

— Marion, vous avez quelque chose contre M. Alden ?

— Disons que ce serait mieux si un ou une Hill était maire.

— Il y a toujours oncle Larry, lâcha Jessa.

Marion écarquilla les yeux si grands que Jessa ne put s'empêcher de rire. Son oncle était connu pour son excentricité. Il vivait dans une petite maison à la périphérie de la ville et en avait orné les pelouses de nains de jardin à profusion. Tout le monde s'en amusait.

— Vous imaginez les conseils municipaux avec lui, à attendre sa bonne parole ? Quel calme ce serait, ironisa Jessa.

Cette simple perspective eut l'effet qu'elle souhaitait. Mme Wagman se

leva et quitta la boutique.

Jessa se remit au travail. Elle avait des sacs de sel à mettre en rayon. Docteur Halperin, le vétérinaire du coin, en aurait besoin pour ses chevaux.

Et puis, la vitrine était encombrée de coupes et trophées en tout genre. Jessa avait demandé à son père de les débarrasser et de faire de la place pour les articles à vendre, mais il avait refusé. Il était tellement fier de sa fille et des concours hippiques qu'elle avait remportés. Peut-être plus qu'elle-même !

Désormais, elle pouvait tout changer. Il n'était plus là pour repousser ses suggestions. Non qu'il les ait toutes refusées. Il avait, par exemple, accepté le présentoir à dessins près de la caisse. C'était une idée à elle pour mettre en valeur les œuvres d'un ami du lycée, très doué pour les représentations de chevaux. Les clients avaient adoré.

Oui, elle pouvait tout modifier maintenant, faire tous les changements qu'elle souhaitait du temps de son père. A ses yeux, il n'évoluait pas assez vite.

Mais aujourd'hui qu'il n'était plus là, au lieu de tout bouleverser comme elle en avait tellement eu envie, elle restait accrochée à ce qu'il avait fait, comme si toucher à la moindre chose était une insulte à sa mémoire.

Ou l'acceptation de sa mort.

Le chagrin qui la rongea depuis sa disparition la submergea une fois de plus. Aussitôt, elle essaya de penser à autre chose et ce qui lui vint à l'esprit fut la suggestion absurde de Marion. Quelle idée ! Mais quelle idée ! Elle, maire ? Il y avait de quoi rire. Ça tombait à pic, elle allait oublier de pleurer.

Malgré tout, la candidature d'Albert Alden lui posait un problème. Maintenant que son père était mort, Alden, bouffi de suffisance, était convaincu que personne n'oserait s'opposer à lui et que son élection n'était qu'une simple formalité.

A l'inverse de la majorité des habitants de Cedar, elle n'avait pas une très haute opinion de cet homme apparemment si charmant. Il était peut-être fortuné. Bien élevé, aussi. Et diplômé d'une des universités les plus cotées de l'est des Etats-Unis, diplôme qu'il avait encadré et affiché bien en évidence sur un des murs de son bureau. Mais en grattant le vernis, on trouverait beaucoup de choses... très, très peu reluisantes, présumait Jessa.

Elle était sans doute la seule dans cette ville à ne pas se fier aux apparences de ce personnage qui pratiquait avec un talent consommé l'art de la comédie, affichant devant les tragédies qui avaient émaillé sa vie une tristesse apparemment insondable quand elle n'était, en fait, pas plus profonde, ni plus sincère que son indéfectible sourire Colgate.

Mais un homme politique n'était-il pas obligé de feindre ? se demanda-t-elle.

Inacceptable comme argument surtout quand on savait comme elle des choses sur l'homme le plus en vue de la ville. Qu'elle ne puisse rien prouver ne changeait rien à l'écœurement qu'elle éprouvait, même après tant d'années. Il entraînait, dans ce dégoût, une part de culpabilité. Bien sûr, elle était jeune à

l'époque mais, aujourd'hui encore, elle se disait qu'elle aurait pu — dû — faire quelque chose. Si elle n'avait pas parlé, c'était parce que la personne la plus concernée l'avait suppliée de garder le silence.

Aujourd'hui, elle était grande. Et il n'y avait pas prescription dans ce type d'affaires. Mais la victime étant décédée depuis longtemps, que pouvait-elle faire ?

Que devait-elle faire ?

Pouvait-elle rester là, les bras ballants, à regarder cet homme s'installer dans le bureau que son père et son grand-père avaient occupé avec tant de dignité et d'honneur ? Pouvait-elle se taire sachant, ou soupçonnant, ce qu'il avait fait, même si elle ne pouvait le prouver ?

Laisser filer des rumeurs contre un homme de cette notoriété non seulement serait inutile, mais encore lui vaudrait sans doute l'incrédulité générale et le désaveu de tous.

Là-dessus, elle en arriva à une conclusion.

Elle ne pouvait laisser sa ville chérie confier les six écoles de Cedar à Albert Alden quand sa conviction la plus intime lui disait qu'il abuserait de la pire façon d'un tel pouvoir.

Elle s'affala sur une caisse de pains de sel.

— Non, fit-elle tout bas dans le magasin désert. Je ne peux pas. C'est impossible.

Qu'est-ce qui était impossible ? Barrer la route à cet homme ? Ou ne même pas essayer ? Elle ne savait plus trop.

2

— Tu quoi ?

Josh le regardait comme il aurait regardé un extraterrestre.

— Vous m’avez très bien entendu, répondit St John.

Il était tellement agacé, furieux contre lui-même qu’il devait avoir l’air d’un sale cabot hargneux.

— Pourquoi ? insista Josh.

— Selon mes calculs, j’ai 333 jours de congé à prendre, répondit-il, donnant à son patron, le directeur de Redstone, une chose dont il ne gratifiait jamais les autres : une phrase complète.

— Je le sais, mais tu ne réponds pas à ma question.

La réplique de Josh avait fusé, et St John pesta intérieurement. Il avait espéré détourner l’attention de son patron en éludant sa question, mais n’avait fait qu’aiguïser sa curiosité.

— Alors, c’est non, Josh ?

Celui-ci bascula en arrière dans son fauteuil.

— Tu me connais depuis tes treize ans, dit-il après quelques secondes. Tu devais t’en douter.

Justement non, il ne s’en était pas douté. Il avait même espéré que Josh accepterait sans discuter. Espoir vain, manifestement.

— Tu es mon bras droit, reprit Josh. Redstone ne peut se passer de toi, et moi non plus. Redstone ne serait pas ce qu’elle est sans toi.

St John ne chercha pas à protester : il était très bon dans son job et le savait, même s’il n’y avait pas de fiche de poste très précise sous son titre ronflant de vice-président des opérations. Comme Tess Machado, la pilote privée de Josh, se plaisait à dire, « il faudrait tout l’*Oxford English Dictionary* pour définir ce titre ».

— Je te dois tous les congés que tu veux, poursuivit Josh, mais ton absence aurait un effet désastreux sur la société. Et de toute façon, l’important n’est pas là.

St John ne pipa mot, de nouveau fidèle à son habitude.

— L’important..., ajoute Josh.

Les coins de ses lèvres rebiquèrent, lui donnant cet air amusé qu’il avait parfois.

— L'important... c'est que mon bras droit qui n'a jamais pris un jour de congé en dix ans, qui habite à l'étage pour être sur place s'il se passe quelque chose, quand les autres sont en vacances, même à Noël, l'important donc, c'est de comprendre pourquoi mon collaborateur le plus précieux veut subitement prendre ses congés.

— C'est oui ou non ? s'impacienta St John.

Josh le regarda un bon moment, mais St John ne se laissait pas facilement intimider, même pas par son boss et son impressionnante stature. De toute manière, Josh, un mètre quatre-vingt-dix, ne cherchait jamais à impressionner ses interlocuteurs. Les quelques imbéciles qui tentaient de le traiter de péquenaud à cause de son gabarit et de son fort accent s'empressaient de ravalier leurs plaisanteries quand ils comprenaient qu'ils avaient devant eux un maître.

Il reprit la parole, plus bas.

— Et si je disais non ?

Je serais soulagé, songea St John, pas mécontent d'avoir une bonne excuse pour ne pas partir.

Cette pensée acheva de l'agacer. N'avait-il pas payé le prix fort pour apprendre qu'on n'échappe pas à la réalité ? Qu'il faut composer avec elle car elle ne changera pas ?

S'il l'avait appris, s'il avait payé le prix fort, c'était parce que, à sept ans, il n'avait pas eu le choix.

— Alors, c'est non ? marmonna-t-il.

— Non, soupira Josh. Je ne vais pas te dire non. Mais dis-moi au moins où tu seras. Tu es le seul chez Redstone qui soit capable d'intervenir s'il m'arrivait quelque chose.

— Non. Il y a Draven aussi.

Josh haussa les sourcils.

— Oui, grâce à John et à ses hommes je suis en sécurité. Mais cela ne change rien au fait que je risque d'avoir besoin de toi. Où seras-tu ?

St John sortit de sa poche un téléphone portable fabriqué par Redstone, qu'il avait lui-même bidouillé pour en multiplier les applications. Il le montra à Josh en guise de réponse.

Celui-ci se figea, l'air un peu las.

— Dam, dit-il, l'appelant par son petit nom.

Son prénom, Dameron, personne ne l'employait jamais. St John l'avait choisi à la hâte et au hasard, tout comme son nom de famille, pour éviter d'attirer l'attention sur le fait qu'il n'avait pas d'identité.

— Je ne t'ai jamais forcé à parler de choses dont tu ne veux pas parler, reprit Josh. C'est-à-dire à peu près tout.

— Plus que les autres quand même...

— Si j'en sais plus que les autres, c'est que les autres ne savent rien. Mais ce n'est pas le sujet. Pour la première fois depuis la nuit des temps, tu me demandes des congés, sans une explication. Avoue que j'ai de quoi être

étonné. Inquiet, même.

St John faillit partir en courant. Involontairement, son patron exerçait sur lui une pression écrasante.

Cependant, il l'excusait car, sans son apparition dans sa vie un certain jour, il serait mort depuis bien longtemps.

Il soupira intérieurement. Tout compte fait, cela aurait peut-être été aussi bien.

Sauf que cela aurait fait la joie du démon qui avait voulu sa perte. Et ça, St John le refusait.

Ce diable ne saurait jamais que son plan avait échoué, il ne saurait jamais que l'enfant qu'il avait cherché à détruire non seulement avait survécu, mais encore s'était épanoui. Non, il ne le saurait jamais. Mais quelle importance puisque lui, St John, le savait ?

— Où vas-tu ?

Josh avait posé la question avec beaucoup de douceur. C'était tout Josh, cette gentillesse. Ce cher Josh, qui lui avait permis d'inverser le cours des choses, de faire mentir les prédictions les plus sombres. Il avait droit à une réponse. Il avait même droit à la vérité.

St John inspira profondément et, faisant un gros effort, chercha le regard gris et pénétrant de Josh. Alors, le mot qu'il s'interdisait de prononcer, le mot auquel il refusait même de penser depuis plus de vingt ans, jaillit.

— A la maison.

* * *

Assise dans le grand fauteuil de cuir de son père, Jessa admirait l'aurore. A ses pieds, ou plutôt sur ses pieds, son chien Maui dormait. Sa chaleur lui faisait du bien.

Elle rouvrit l'annuaire de l'école qu'elle avait posé sur ses genoux et le feuilleta.

C'était compliqué. A la fois elle aimait et détestait s'asseoir là. Il lui semblait parfois sentir le parfum de son père et, alors, elle l'imaginait à sa place. Mais très vite la réalité reprenait le dessus et, avec elle, le chagrin. Les griffes du désespoir l'étreignaient alors.

Quand son père était tombé malade, elle avait décidé de revenir auprès de lui dans la maison où elle avait passé les meilleures et les pires années de sa vie.

Elle tourna une page de l'annuaire de l'école et tomba sur une photo de classe, mais ce n'était pas celle qu'elle recherchait. Sur ce cliché, le fils de l'homme qui risquait de devenir maire ressemblait aux autres, raides, bien propres et gauches.

Elle continua de feuilleter le livre et, dans la section *Vie du Campus*, trouva la photo dont elle se souvenait. Un groupe de jeunes gens riait aux éclats, assis en cercle sur une pelouse. En retrait, seul dans son coin, un grand

brun les regardait avec, sur le visage, une expression qu'elle n'avait jamais su définir. Était-ce de la jalousie ? de l'antipathie ? du désir ? En tout cas, une chose était sûre, il ne faisait pas partie du clan.

Adam Alden n'en avait jamais fait partie.

Était-ce parce que son père, brillant avocat, avait deux cabinets florissants dans ce comté rural ? Était-ce de la jalousie de la part des autres qui, pour se venger, le tenaient à l'écart ?

Non, ça ne pouvait pas être ça. Les autres essayaient plutôt de lui en mettre plein la vue avec les derniers modèles de portables, tablettes et autres appareils dernier cri tandis que son père les lui refusait sous prétexte qu'il ne voulait pas le pourrir.

À l'époque, du haut de ses dix ans, elle avait tranché. C'était Adam qui tenait à garder ses distances. Et non les autres qui le repoussaient. De là à penser qu'il était hautain, ou bizarre, il n'y avait qu'un pas qu'elle avait allègrement franchi.

Et puis, finalement, elle s'était interrogée : n'était-il pas simplement triste ? C'était ça, il était triste. Elle avait beau avoir presque cinq ans de moins que lui, elle en était sûre.

En revanche, elle ne savait pas trop ce qui avait amené ce garçon de quatorze ans à venir et revenir, souvent, près de la rivière : à l'endroit où ils s'étaient vus la première fois. Elle ne savait pas plus ce qu'il lui avait trouvé pour lui parler comme il l'avait fait. Parce qu'il ne risquait rien à parler à une fille de dix ans ? Parce qu'il avait trouvé en elle une oreille attentive, et qu'elle lui avait offert la seule chose qu'elle pouvait : un soutien réconfortant et un refuge ?

Oui, elle en avait appris beaucoup.

Elle s'était débattue avec ses doutes, essayant du haut de ses dix ans de décider si elle allait, si elle devait, ou non respecter la promesse qu'elle avait faite au grand garçon brun, aux yeux bleus perçants et... hantés.

Puis la tempête du siècle avait soufflé et le jeune Adam Alden était mort et rien de tout cela n'avait plus eu d'importance.

Démoralisée, elle n'alla pas prendre — comme elle le faisait d'habitude — l'album de son année de septième, celui-là même qu'il avait signé quelques jours avant de mourir. Pas besoin de lire ce qu'il avait écrit, elle le savait par cœur. C'était inscrit depuis vingt ans dans sa mémoire.

Jess...

A mon soleil dans ce monde si noir.

A.

Il était le seul qu'elle autorisait à l'appeler comme ça. Jess, forme abrégée de Jessa, était le nom de son père. Ce petit nom n'appartenait qu'à lui. Mais quand Adam l'employait, elle aimait ça comme si cela les rendait complices d'un secret que personne d'autre ne partageait.

Maui s'étira en bâillant de tous ses crocs : au lieu d'attendre patiemment à

ses pieds qu'elle ait fini, il aurait manifestement préféré gambader dehors ou courir après une balle. Maui avait raison, pensa-t-elle. Elle allait sortir au lieu de rester là, à ressasser des souvenirs tristes et des remords inutiles.

— Allez coco, viens ! dit-elle en allant reposer son album sur l'étagère.

En tant que maire de la ville, son père recevait chaque année un exemplaire de l'album de chaque classe de chaque école. Ainsi, elle avait pu suivre Adam Alden à la trace depuis le début de sa scolarité jusqu'à sa dernière année, la dernière de sa vie aussi. Qu'il soit le seul enfant sur les six personnes qui avaient péri dans l'épouvantable tempête avait fait de lui sinon une légende, du moins le héros d'une histoire tragique, aux proportions mythiques pour une ville comme Cedar.

Le golden retriever se leva, ses yeux vifs en alerte, et agita la queue, signe d'une extrême excitation.

« Tout de suite, Mom. Viens jouer tout de suite, s'il te plaît », comprit-elle.

Elle se pencha et le gratta entre les deux oreilles. Il adorait ça. S'il n'avait pas été là, elle aurait sombré dans un désespoir si noir qu'elle n'aurait plus jamais revu le jour. Mais le chien lui donnait beaucoup et son besoin d'attention et de caresses l'avait aidée à vivre quand elle ne se sentait plus le courage de se lever et d'affronter une nouvelle journée. Elle trouvait même une sorte de réconfort à prononcer son nom, ce nom dont l'avait baptisé son père en souvenir de Maui, l'île d'Hawaïi dans laquelle il avait passé sa lune de miel.

— Allez, mon beau, viens. On va te trouver une jolie baballe et tu vas lui courir après.

Le chien se mit à japper joyeusement. Tout était parfait dans son monde de chien.

Comme elle le regardait courir, infatigable, après la balle qu'elle lui lançait et relançait dans le jardin derrière la boutique, l'envie de s'excuser du chambardement qu'elle allait occasionner dans sa vie la saisit. Il était si heureux, si aimant, avait-elle le droit de lui faire ce qu'elle avait décidé de faire ? Et cela parce qu'elle venait de regarder des photos du garçon qui avait tellement marqué sa vie, ce garçon qui lui avait raconté des choses qu'il n'avait jamais dites à personne et qui, en mourant, était devenu une part de l'histoire de cette petite ville qu'elle aimait tant.

C'était impossible.

Elle ne pouvait pas laisser l'homme qui avait mis tant d'effroi dans les yeux d'Adam Alden et imprimé ces bleus sur sa chair prendre le pouvoir dans cette ville.

St John conduisait lentement. Il avait beau essayer de se convaincre du contraire, ce n'était ni par respect pour la limitation de vitesse, ni par peur du gendarme. Vingt ans plus tôt, celui-ci attendait toujours les contrevenants au débouché du virage pour les verbaliser. Non. Si St John roulait à faible allure, c'était par fébrilité.

Cinq cents mètres avant la courbe, il y avait maintenant un panneau pour enjoindre aux automobilistes de ralentir. Et, au débouché, nulle trace de gendarme. Peut-être quelqu'un avait-il entendu les plaintes de conducteurs estimant cette façon de procéder discutable ?

Les choses avaient donc changé et c'était logique. En revanche, ce qui était nettement plus surprenant, c'était ce pont imposant qui enjambait le Cedar. Le précédent pont n'était pas très vieux... Que s'était-il passé ? Avait-il été endommagé lors d'une crue ? Lors de cette fameuse crue, justement ? La ville de Cedar n'ayant pas d'argent à jeter par les fenêtres, il avait dû se passer quelque chose d'important pour qu'on le remplace.

Décidément, il cherchait n'importe quoi pour ne pas penser aux raisons de sa venue à Cedar, comprit-il.

Aussi, il soupira.

Il n'a plus de pouvoir sur toi.

Les mots résonnèrent dans sa tête pour la première fois depuis longtemps. A quatorze ans, il les avait répétés sans être convaincu. A vingt, grâce à Josh, il y avait enfin cru.

En ce cas, pourquoi agis-tu comme s'il en avait encore, du pouvoir ?

Comme il abordait le dernier virage, une autre nouveauté apparut. Un grand centre commercial avec deux enseignes de poids. Il se souvenait de discussions houleuses à propos de ce projet. C'était Jess Hill, le maire de l'époque, qui avait la position la plus tranchée *contre*.

Jess Hill, le maire.

Et le père de Jessa.

Il hocha la tête violemment. Finalement, la mort de cet homme avait tout bousculé. Dans un premier temps, il n'y avait pas pensé plus que ça. Toute son attention s'était concentrée sur l'homme qui voulait remplacer le maire. Mais il avait réfléchi et finalement tout cela le concernait. Car cette mort frappait

durement la seule personne de Cedar à laquelle il n'avait cessé de penser depuis la nuit où il avait tout laissé derrière lui, pour toujours.

Jessa.

Logiquement, elle devait être accablée par le chagrin, ravagée d'avoir perdu ce père qu'elle aimait tant, l'homme dont elle portait le prénom. Lui, Adam, n'avait jamais connu ce type de relation. A quatorze ans, il s'en émerveillait, il enviait même la façon dont elle parlait de son père comme s'il avait inventé la roue. Il avait essayé de se persuader que c'était à cause de son jeune âge et que les choses changeraient... mais, au fond de lui, il savait que ce serait toujours pareil, que Jess Hill était aussi clair et vrai que son père à lui était noir et faux.

Il s'était demandé si elle s'était contentée d'une vie calme à Cedar et y vivait toujours, ou si elle avait succombé à l'appel de la grande ville. Elle était très intelligente et très mûre pour son âge, elle aurait pu mener une vie brillante à trois cents à l'heure dans une capitale. Mais elle aimait infiniment Cedar, la vie à la campagne avec son cheval, son chien et, comme elle le disait alors, dans la terre gorgée de pluie. Loin du bitume qui, lui, n'absorbait rien.

Le reconnaîtrait-elle seulement ? Rien de moins sûr. Personne ne le reconnaîtrait. Il avait subi plusieurs interventions chirurgicales pour réparer les fractures qu'il avait en quittant Cedar. Les pommettes, les mâchoires. Même son nez — trois fractures — avait été réparé et même redressé pour lui permettre de respirer normalement. Pas pour changer de look. Son physique, il s'en moquait. Pendant qu'ils y étaient, ils avaient, à sa demande, beaucoup modifié son visage, pour ne lui laisser que la grande balafre qu'il s'était faite, cette nuit-là, en s'enfuyant. En somme, il restait fort peu de chose du gosse qui avait vécu là.

Non, même Jessa ne le reconnaîtrait pas. Où qu'elle soit, il lui souhaitait tout le bonheur du monde. Plus que cela, même. Elle l'avait sauvé, à sa manière, tout comme Josh l'avait fait. S'il ne l'avait pas trouvée pour pouvoir parler à quelqu'un...

Il freina si fort que sa ceinture de sécurité se bloqua, le plaquant brutalement contre son dossier. Heureusement, malgré le centre commercial et le nouveau pont, il n'y avait pas beaucoup de circulation à cette heure. Et personne ne le télescopa par l'arrière. Passant la manche arrière, il recula puis se rangea sur le côté.

Sur le bas-côté se trouvait la réponse à toutes ses interrogations. Un panneau électoral. Mais ce n'était pas pour Albert Alden comme il s'y attendait.

C'était pour Jessa Hill.

* * *

— Ce n'est ni une bonne chose ni le moment.
Jessa soupira.

Sans s'attendre à ce que tout son entourage l'approuve, elle espérait au moins le soutien de sa famille. L'objection de sa mère, elle pouvait la comprendre. Elle craignait qu'être maire ne soit trop lourd et, à dire vrai, Jessa le craignait un peu elle aussi.

Quant à son oncle Larry, pour lui, c'était une mauvaise idée. Point. Et pour de multiples raisons qu'il ne manquerait pas de lui exposer avec toutes les circonlocutions de circonstance. Mais son oncle était un sage, non ?

Elle essaya de se concentrer sur son travail, les comptes de la boutique. Il était temps qu'elle adopte un logiciel de gestion ; faire toute cette comptabilité à la main, comme le voulait son père, était un pensum bouffeur de temps. D'autant qu'elle n'avait rien changé à l'habitude de son père de faire crédit à ses clients, sans intérêt, évidemment. Cela compliquait encore ses calculs, mais elle n'entendait pas changer un iota à cette habitude. Si les gens venaient se fournir chez elle plutôt que dans le nouveau centre commercial implanté à trente-cinq kilomètres au nord de Cedar, il y avait bien une raison.

— Ça fait trop de dégâts là où ça passe, marmonna Larry.

Elle ne suivait pas bien la pensée de son vieil oncle et cligna des yeux.

— Mais le diable en fait aussi, ajouta-t-il en maugréant toujours.

Elle ne s'attendait pas à cette remarque. Ses bordereaux du mois à la main, elle leva les yeux vers Larry.

— C'est le vieux Alden qui doit se retourner dans sa tombe quand il voit ça, poursuivit celui-ci.

Il devait faire référence, pensa-t-elle, au grand-père de cet Alden-ci, Clark Alden, décédé vingt-cinq ans plus tôt. Elle n'avait que cinq ans à l'époque, mais se rappelait très bien sa mère parlant du chagrin d'Adam d'avoir perdu son arrière-grand-père dont il était très proche. On ne se consolait pas de ce chagrin-là, elle le savait dorénavant.

— Tu te demandes comment j'ose affronter son petit-fils ? reprit-elle à l'intention de son oncle.

— N'y va pas, ma mignonne.

— Ça ne me ressemble pas de reculer.

— Tu as mieux à faire, ma fille. Tu sais que tu es l'élément le plus brillant de la famille depuis longtemps.

Grâce au ciel, quand il s'agissait de son amour pour elle, son oncle oubliait son flou habituel et ses commentaires énigmatiques.

Elle lui sourit.

— Je veux dire que le vieux Alden avait beaucoup de respect pour ton père. Et pour notre père avant ça. Il se fichait bien de la politique.

Elle fronça les sourcils.

— Tu veux dire qu'il ne serait pas ravi de savoir son petit-fils maire ?

— Je crois surtout qu'il n'était pas ravi de l'avoir comme petit-fils.

Le ton de son oncle piqua sa curiosité.

— Tu as évoqué le diable, tout à l'heure... dit-elle, laissant sa phrase en suspens.

— Peut-être un peu exagéré, répondit l'oncle. Mais pas tellement.

Interdite, Jessa retint son souffle. Savait-il quelque chose ? Se doutait-il de ce qu'elle savait depuis longtemps ?

Elle hésita une seconde puis poursuivit en choisissant ses mots :

— Tu penses qu'il y en a dans cette ville qui sont capables de le croire ?

Il la regarda avec insistance, une insistance qu'elle avait souvent trouvée dérangeante.

— Il y en aura au moins un.

— Oncle Larry, comprit-elle.

A cet instant, le carillon de la porte d'entrée tinta. Depuis son bureau, elle releva la tête. Sur le seuil de la boutique se tenait un homme en veste bleue, une vieille casquette grise sur la tête et des lunettes noires sur le nez. Il avait des cheveux bruns, longs. Il n'était pas rasé, sa barbe d'un jour — ou était-ce son teint blafard — lui donnait mauvaise mine. Il était peut-être malade. A moins, songea-t-elle, qu'elle ne soit trop habituée à la peau tannée des gens de Cedar qui travaillaient en plein air toute l'année.

Il regardait partout autour de lui comme le faisaient ceux qui entraient là pour la première fois. Les habitués ne faisaient plus attention à la profusion d'articles exposés, mais les nouveaux venus étaient un peu désorientés. La plaisanterie qui courait à Cedar la faisait rire : « On trouve tout chez Hill, mais on ne s'y retrouve pas. »

Elle caressait le projet de réorganiser sa boutique avec l'aide de quelques bons clients, mais ils étaient tous d'accord pour dire qu'ils aimaient les lieux tels qu'ils se présentaient et que tout déplacer pour y mettre de l'ordre ne ferait qu'ajouter à la confusion.

Après quelques instants, l'homme se décida à avancer, d'un pas décidé, comme s'il savait exactement où il allait. Et apparemment, cet endroit-là, c'était son bureau à elle.

Elle se leva aussitôt. L'inconnu devait avoir un besoin urgent de quelque chose et chercher quelqu'un pour le renseigner.

Il allait entrer dans la pièce quand elle sortit.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle avec la belle assurance que lui donnait son statut de propriétaire des lieux.

Sans répondre, il resta un moment à la regarder — si tant est qu'elle put l'affirmer étant donné qu'il avait toujours ses verres fumés sur le nez.

A son tour, elle le fixa et ses yeux furent attirés par la longue cicatrice qui lui balafrait le bas du visage. Elle ne datait pas d'hier et elle était laide, boursouflée, comme mal refermée.

— A l'intérieur, on ne garde pas ça sur le nez, bougonna Larry avec un geste vers les lunettes.

Gênée par la remarque de son oncle, Jessa se crispa.

— Il doit peut-être les garder, oncle Larry, s'empressa-t-elle d'ajouter pour corriger le manque de tact de son oncle.

Puis, s'adressant au nouveau venu :

— Vous désirez ?

L'homme continua de se taire puis, soudain, ôta ses lunettes.

Oh ! ces yeux !

Elle comprit aussitôt pourquoi il gardait ses lunettes. Ils étaient bleus, d'un bleu à couper le souffle, des yeux tellement incroyables qu'en les voyant les gens devaient s'arrêter de parler, de manger ou de rire. Ces yeux étaient perçants comme des lasers, et ils donnaient à ce visage qui, déjà, n'était pas inintéressant un fantastique attrait. Ce n'était pas seulement leur couleur, encore qu'elle fût saisissante, c'était leur expression. Ces yeux-là en avaient vu de toutes les couleurs. Des lumineuses mais surtout de très sombres.

Elle se secoua pour revenir à elle... et à l'inconnu qui la scrutait toujours. En général, elle ne cherchait pas à sonder ses clients, mais celui-ci était trop différent et la regardait avec une telle insistance — qui frisait la grossièreté — qu'elle commença à se sentir... bizarre.

En temps normal, elle se serait dit que c'était une simple attirance entre un homme et une femme. Une sorte de magnétisme comme cela se produit parfois, mais il se passait là quelque chose de plus, quelque chose de vraiment étrange. Et qui la dépassait totalement.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle de nouveau, mais très vite cette fois, autant pour obtenir une réponse que pour chasser sans attendre le drôle d'effet qu'il lui faisait.

Il parut se détendre — si tant est qu'il pût le faire tant la raideur paraissait faire partie de son personnage — et, après un court moment, hocha la tête en guise de réponse.

— Vais vous aider, lâcha-t-il.

— M'aider ?

D'un signe de tête, il montra l'affiche apposée sur la fenêtre du bureau, seule indication de sa candidature aux élections. Elle refusait d'encombrer davantage sa boutique avec des produits dérivés liés à la campagne. En ville, de toute manière, tout le monde savait qu'elle se présentait.

— Vous ferai gagner, ajouta-t-il.

Était-ce l'économie de mots ou le ton neutre qui trahissait une assurance inébranlable ?

De toute évidence, cet homme était là pour l'aider à gagner. Et il était certain de réussir.

Mais pourquoi faisait-il ça ?

Elle ne l'avait pas reconnu.

A vrai dire, St John s'y était attendu, le contraire l'aurait même surpris.

En revanche, lui l'avait immédiatement reconnue. Elle n'avait pas tellement changé bien qu'il ne l'ait pas revue depuis vingt ans. Elle en avait dix à l'époque, des cheveux blonds qui tombaient en boucles dans son dos. Elle les avait coupés et, aujourd'hui, ils disparaissaient sous une casquette informe, mais ça lui allait bien. Sa nuque était dégagée et son cou, long et élégant, mis en valeur. Il appelait les caresses. S'il ne s'était pas retenu...

Il s'empressa de chasser cette pensée. Il se fourvoyait dans une direction où il n'avait pas le droit de s'aventurer. C'était Jessa qui était là, Jessa la petite fille qu'il considérait comme sa sœur, autrefois.

N'empêche, ce n'était pas facile de détacher le regard de ses yeux. Ils étaient grands et beaux, avec cette couleur qui passait du vert d'eau à noisette selon l'éclairage et ses émotions. Il s'en souvenait très bien.

Il se souvenait aussi de sa sagesse, surprenante chez une gamine de cet âge, de son calme aussi qui l'avait aidé, lui le révolté, à garder la tête hors de l'eau. Il lui avait fait confiance alors qu'il ne croyait plus en personne et il avait bien fait, car jamais elle ne l'avait laissé tomber. Pas une fois il ne s'était interrogé sur la bizarrerie qu'il y avait à se fier à une fillette de dix ans — cinq de moins que lui —, il n'en avait éprouvé qu'une immense reconnaissance. Avoir quelqu'un qui l'écoute et à qui il pouvait faire confiance l'avait sauvé.

Malgré lui, sa gorge se serra. Les souvenirs... c'était encombrant. Dérangeant. Lui qui se croyait libéré de tout ça depuis qu'il avait dressé autour de lui un mur de défense pour se protéger ! Il allait devoir le consolider, ce mur ! S'endurcir... Ce serait difficile et cela ne l'empêcherait pas de penser au vrai motif de sa venue ici.

— Fascinant.

Jessa se retourna vers l'homme qui venait de parler et se tenait derrière elle, adossé au chambranle de la porte.

St John l'avait remarqué dès son arrivée et presque aussitôt reconnu. C'était l'oncle de Jessa, Larry, si souvent critiqué mais si perspicace. Il avait des cheveux gris et avait pris du poids, mais ses yeux — les mêmes que ceux de Jessa — pétillaient toujours autant. Quant à son sourire, il avait quelque

chose de très déroutant, à se demander ce qu'il voyait et si ce qu'il voyait appartenait à ce monde.

St John chassa très vite cette pensée, furieux contre lui-même. Il n'avait pas de temps à perdre en sottises et encore moins en attendrissement.

— Pas à la hauteur, reprit-il en désignant l'affiche de campagne.

Jessa n'eut pas l'air de comprendre. Mince, il n'était plus chez Redstone où tout le monde s'était fait à sa manière de s'exprimer et l'acceptait dans la mesure où il faisait du bon boulot. Ailleurs, ces manières mettaient plutôt les gens mal à l'aise.

— Quoi ? demanda Jessa. Qu'est-ce qui n'est pas à la hauteur ?

— Les panneaux. Pas une campagne.

Elle plissa le front.

— Je sais, mais je ne fais que commencer.

Elle avait saisi. Pas étonnant, elle avait toujours été fine. Fine, rapide, intelligente. Et avisée. Bien plus qu'une fille de son âge. C'était surtout ce qu'elle avait de plus frappant à l'époque. Il s'en souvenait bien.

— Faut bien commencer, dit-il.

— Mais qui êtes-vous ? Un de ces Machiavel qui manipulent tout dans les coulisses ? Parce que, comme orateur, vous êtes plutôt nul.

On l'avait déjà, à certaines occasions, comparé à Machiavel. C'était drôle qu'elle le fasse aussi, mais il ne laissa rien paraître de son amusement.

Soudain, comme s'il venait de prendre une décision, Larry se leva et s'adressa à Jessa, mais sans le quitter des yeux, nota St John.

— Je retourne à mes affaires, ma jolie, annonça-t-il.

Jessa acquiesça d'un signe de tête. Elle ne semblait pas redouter de rester seule avec lui. Ce n'était pas comme chez Redstone où la moitié du personnel le craignait. Il faisait partie de la légende de la société et tout le monde se demandait comment Josh et lui s'étaient rencontrés et pourquoi il était comme il était. Ils avaient même parié sur qui réussirait à le faire rire. Seuls les plus courageux avaient misé. Mais on était courageux chez Redstone ! Ils avaient perdu. Il s'était donc déclaré vainqueur et avait réclamé la cagnotte. Celle-ci était venue grossir le montant de la bourse que Josh consacrait à son projet : créer une école de pilotage d'avion pour débutants.

Bien sûr, Jessa ignorait qui il était, elle ignorait que beaucoup de gens très intelligents qui l'approchaient le redoutaient et qu'elle aurait dû faire de même.

Elle ne savait pas non plus qu'elle avait failli le faire éclater de rire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des lustres.

— Je vais dire bonjour à ta mère au passage, ajouta Larry.

— Merci, mon oncle. Elle a eu une semaine difficile.

St John se souvenait bien de Naomi Hill. Il se rappelait sa douceur, sa gentillesse envers lui. Il se rappelait son amour pour son mari et sa fille, et sa méthode douce pour les maintenir sur la bonne voie. Grâce à elle, il avait pris conscience que gentillesse n'était pas forcément synonyme de faiblesse. Cette

constatation avait jeté une ombre sur la personnalité de sa propre mère.

Du coin de l'œil, il observa Jessa. Elle devait être triste, et à cette idée son cœur se serra. Bizarre, se dit-il. Il n'avait plus de raison de partager son chagrin. C'étaient sûrement ces fichus souvenirs... Elle avait été tellement gentille avec lui.

Larry gagna la porte et, sur le seuil, se retourna pour le regarder encore une fois.

— On surestime peut-être les phrases complètes, mais ça peut être utile.

Attention de ne pas prendre Larry Hill à la légère, songea St John. Il était peut-être original, mais il sentait les choses. Comme sa nièce.

D'un mouvement de tête, il chassa cette pensée. C'était bizarre, d'habitude il ne se laissait pas déconcentrer. Il suivait son fil et rien ne l'aurait fait le lâcher.

Et puis, il était tout à fait capable de construire des phrases entières. Ce n'était pas plus difficile que de parler une autre langue. Mais il n'était pas venu ici pour faire des grâces à qui que ce soit. Il était là pour arrêter le monstre qui avançait masqué.

— Voulez être maire ou pas ?

Jessa le regarda dans les yeux.

— Franchement ? Non !

Il ne broncha pas, plissant à peine les yeux.

— Ce que je veux, reprit-elle fermement, c'est barrer la route à un homme en qui je n'ai... aucune confiance.

L'hésitation et les mots choisis pour s'exprimer touchèrent St John. Il savait à qui elle faisait allusion, bien sûr, et que la confiance était le fonds de commerce d'Albert Alden. Son image d'homme intègre, pilier de la ville de Cedar, avait été construite avec soin. Elle était inattaquable.

— Pourquoi ?

La question avait jailli sans qu'il puisse la retenir. Normalement, il réfléchissait toujours avant de parler, il ne réagissait jamais à chaud. La passion était mauvaise conseillère, pensait-il.

Mais Jessa avait toujours su le faire parler. Alors qu'il ne communiquait avec personne, alors que la question la plus anodine lui semblait un piège, l'irruption de cette petite fille, un beau jour, au bord de la rivière, l'avait fait sortir de lui-même. Elle avait été son sauveur. Grâce à elle, il avait évacué des blessures dont il n'avait parlé à personne avant elle, ni depuis.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— St John.

Ce n'était sûrement pas la réponse qu'elle attendait. Elle voulait certainement savoir pourquoi un inconnu s'intéressait à l'élection municipale d'une petite ville comme Cedar.

N'ayant pas anticipé sa question, il n'avait pas préparé de réponse. Comment lui, St John, le champion de l'organisation et de la méthode, avait-il pu se laisser prendre au dépourvu ? Il n'était plus St John ! Son retour dans le

passé le troublait-il au point qu'il en oubliait son personnage ?

— Vous n'avez pas de prénom ?

— Non.

Elle haussa les sourcils et attendit en silence.

— Aucun que j'utilise, marmonna-t-il, faisant un effort pour répondre.

— Bon, monsieur Pas-de-prénom-St-John, je répète ma question, qui êtes-vous ? Et en quoi les élections de Cedar vous concernent-elles ? Personne ne nous connaît.

— Justement.

— Mes moyens ne me permettent pas de m'offrir les services d'un conseil en communication ou je ne sais quoi.

— Gratuit.

Le regard de Jessa changea aussitôt, passant de la curiosité au doute.

— Jusqu'à la victoire, ajouta-t-il.

— Et si je perds ?

— Gratuit.

— Qui peut me dire que vous n'êtes pas un espion à la solde d'Alden ?

Elle faisait preuve d'une patience admirable. Même chez Redstone, ils n'en manifestaient pas autant à son égard.

Elle avait toujours été comme ça, se rappela-t-il. Patiente. Et, comme sa mère, le contraire d'une femme faible. Il n'oublierait jamais la première fois qu'elle s'était montrée violente. C'était le jour où il était arrivé à leur rendez-vous dans la clairière, là où la rivière faisait un coude, et qu'il arborait les marques évidentes de nouveaux coups qu'on lui avait portés. Sens dessus dessous, hors d'elle, elle s'était levée, prête à partir le venger. A se battre pour lui. Mais il ne lui avait jamais avoué qui l'avait frappé. Au demeurant, il la soupçonnait de s'en douter. Pas très difficile à deviner puisqu'il était de notoriété publique que sa mère n'avait même pas le courage de chasser une mouche.

Mais elle en avait trouvé assez pour en finir...

Il chassa vite cette pensée. Il s'en voulait. Il aurait dû anticiper cette question pour avoir une réponse crédible à lui faire.

— Pas de questions, répondit-il enfin. Ecoutez. Et gagnez.

Ce type ne répond pas à mes questions, pensa Jessa, mais il a de l'énergie à revendre. Et manifestement il sait de quoi il parle !

Ils s'installèrent dans son bureau, et il avança plus d'idées qu'elle n'en avait eu depuis une semaine, depuis qu'elle avait, à son corps défendant, accepté de descendre dans l'arène.

— Cibler les dingues d'internet en mettant des pubs en ligne, déclara-t-il. Passer des annonces dans les journaux locaux...

Bon, ça, elle y avait pensé toute seule.

— Donner une interview à la radio de River Mill.

Ça, elle n'y aurait pas songé. River Mill était la plus grosse ville des environs, à trente-cinq kilomètres au nord. Cette station était écoutée par un

très large public de Cedar et une interview gratuite, compte tenu de l'importance de l'audience, vaudrait toutes les pubs du monde et lui ferait gagner du temps et de l'argent.

— Sponsoriser l'équipe de décathlon du lycée et la mener jusqu'aux championnats nationaux, poursuit-il.

Elle acquiesça, fascinée, et nota l'idée.

— Et fournir la coupe qui récompensera le gagnant au concours de rodéo du comté.

Sa liste s'allongeait à toute allure. Elle n'en revenait pas.

— Et comment savez-vous tout ça ?

— Cours du soir.

La question lui brûla de nouveau les lèvres. Pourquoi ? Mais elle ne la posa pas : il répondrait encore à côté. Ou pas du tout.

Son regard se posa sur son bureau. Il y régnait un inquiétant fouillis. Elle avait pris tellement de retard déjà, après une semaine de cette fichue campagne ! Elle ne réussirait jamais à tout mener de front...

St John attrapa une feuille et un crayon. En quelques instants, il lui créa un logo original et efficace. Puis il ajouta un slogan de campagne :

« Mettre Cedar en de bonnes mains. »

C'était beaucoup mieux que le banal « Votez pour moi » qu'elle avait envisagé. Ça frappait plus fort !

— Que faites-vous en dehors des campagnes pour les municipales de petits bleds comme Cedar ?

— Je... je suis un facilitateur.

— Un facilitateur, répéta-t-elle, rêveuse.

Pas très sympathique mais, si cela lui permettait de battre Alden, elle ne voyait rien à redire.

Mais pour qui travaillait-il vraiment ? Cela aurait dû l'inquiéter. Était-elle aveuglée par la fascination qu'il exerçait sur elle ? Était-elle assez folle pour laisser ses sentiments biaiser son jugement ? Était-elle...

— ... cette photo.

Brutalement tirée de ses pensées, elle secoua la tête et le regarda. Il lui montrait un cadre accroché au mur opposé, derrière ce qui était, et resterait toujours à ses yeux, le bureau de son père. Elle ne se souvenait pas du jour où la photo avait été prise — elle avait à peine cinq ans — mais cela ne faisait aucun doute, c'était elle. Ses cheveux blonds — ils étaient longs à l'époque — étaient retenus par un serre-tête et elle regardait avec admiration l'homme qui lui donnait la main. Ils se trouvaient devant le Stanton Café, sur Broadway, un nom bien prétentieux pour la modeste grand-rue de Cedar !

Comme toujours, la vue de son père, si grand et si impressionnant sur cette photo, lui donna envie de pleurer.

— Votre lien. Servez-vous-en.

Etonnée, elle écarquilla les yeux.

— Pardon ?

— Tract. Cette photo.

Elle ouvrit les yeux un peu plus grands encore.

— Pas question que je me serve de mon père, protesta-t-elle en se levant.

Agacée, elle se mit à arpenter la pièce. Cet inconnu avait quelque chose qui lui mettait les nerfs en pelote. Elle n'aurait su dire quoi au juste car c'était une réaction qu'elle ne connaissait pas.

Il s'approcha pour lui désigner le cadre justement et, par inadvertance, l'effleura. Aussitôt, un frisson la parcourut. Ça devenait inquiétant, il fallait qu'elle se calme.

— Pas se servir de lui. L'évoquer.

— Tout le monde sait qui est mon père. Enfin, qui il était. Ils n'ont pas besoin de sa photo pour se souvenir de lui.

— De milliers de mots, dit-il.

Elle pouffa de rire, ce qui le fit se retourner.

— De milliers de mots ? répéta-t-elle. Vous ne pourriez pas parler normalement ?

Les coins de ses lèvres semblèrent rebiquer, remarqua-t-elle. Esquisse d'un sourire ou début d'une grimace ? Mystère. Une chose était sûre, elle l'avait atteint en le remettant en place et cela la ravissait sans trop savoir pourquoi.

— Idiot de pas le faire.

— C'est de la manipulation, rétorqua-t-elle.

— De la politique.

Prise de court, elle resta sans voix. Il avait raison, faire de la politique n'était rien d'autre que manipuler les foules. Du moins, comme Alden et les membres de sa clique la pratiquaient. Même à leur modeste niveau.

— Pas mon père, lança-t-elle, outrée. Lui, il parlait aux gens, les habitants le connaissaient et ils savaient qu'il se mettrait en quatre pour eux.

— Bonnes intentions.

— L'enfer est pavé de bonnes intentions, je sais. Mon père aussi le savait.

Elle s'avança jusqu'à son bureau et son regard se posa sur le grand calendrier qui était resté à janvier. Le mois de son décès. Il y avait noté quelques mots, seules traces d'accords verbaux passés pour des achats. Avec Jess Hill, c'était suffisant et les gens de Cedar le savaient. Ils lui faisaient confiance. Assez pour l'avoir élu six fois de suite.

Au début, elle s'était dit qu'elle avait besoin de ces notes sur le calendrier, toutes les transactions n'ayant pas encore été honorées, mais en fait elle se sentait incapable de les rayer. Elle voulait pouvoir lire et relire les petits gribouillages écrits de sa main.

— Il ne se contentait pas de promettre, insista-t-elle, il agissait. Et il obtenait des résultats.

— Oui. Vous aussi.

— Si je suis élue.

— Utilisez la photo.

Exaspérée, elle se retourna vers lui.

— Pour faire comme Alden qui s'est servi de son malheur, la mort de sa première femme et de son fils, pour apitoyer les foules et se faire élire ?

Il se figea. A sa raideur soudaine, elle l'avait touché, de nouveau.

— J'ai déjà du mal à l'imaginer à la place de mon père, reprit-elle. Et il n'y a pas que son côté gémissant qui me fait horreur, il y a son prétendu amour des enfants auxquels il veut accorder des tas d'aides alors qu'en réalité...

Elle se tut. Elle en avait déjà trop dit. Après tout, elle ignorait avec qui elle parlait depuis une heure et demie. Curieusement, elle se sentait à l'aise avec lui malgré sa façon énigmatique de s'exprimer par onomatopées. Malgré tout, mieux valait se méfier.

— En réalité quoi ? la relança-t-il.

Sa voix était posée, mais il y avait une curiosité à vif sous ce calme apparent.

— Je ne peux rien affirmer, je n'ai pas de preuve, répondit-elle. Surtout que tout le monde le considère comme un modèle de vertu.

— Pas tout le monde. Vous...

— Une personne. Je suis en minorité !

— Qui vous a recrutée alors ?

Elle haussa les épaules.

— D'accord... La dizaine de personnes qui ne sont pas sous le charme d'Alden.

— Utilisez la photo.

— Non.

— Il est la cause.

— Pour laquelle je fais ça ? Oui. Personne ne m'aurait jamais sollicitée s'il n'y avait pas eu mon père. Mais ce n'est pas une raison pour me servir de lui. Ou de sa... mort pour prendre l'avantage. C'est non, je ne le ferai pas.

De nouveau, elle venait de trop parler, elle en avait conscience. Mais c'était lui, avec son mutisme, qui la poussait à en dire trop. C'était agaçant.

— Un atout.

— Je sais. Certaines personnes voteront pour moi uniquement pour cette raison. Mais je ne l'utiliserai pas. Je l'ai dit et répété à ceux qui m'ont sollicitée. Je leur ai même demandé de chercher quelqu'un d'autre si c'était ça qu'ils voulaient de moi.

— S'ils l'avaient fait..., dit-il.

Ce n'était pas une question, en apparence. Seulement en apparence.

— Quoi qu'il arrive, je combattrai Alden. De toutes mes forces.

Il se tut pendant quelques secondes puis, tranquillement, ajouta :

— Je sais.

Heureuse de sa réponse, elle plaqua la main sur sa poitrine en souriant puis, brusquement, se ressaisit. Pourquoi la réaction de cet inconnu lui faisait-

elle si chaud au cœur ? C'était absurde, elle attachait vraiment trop d'importance à quelqu'un qu'elle connaissait à peine.

N'empêche, c'était un sentiment très agréable.

Trente-cinq kilomètres de route. S'il avait fallu, il en aurait fait le double pour ne pas rester à Cedar. Au départ, quand il avait découvert que la seule auberge de la ville était fermée pour rénovation, St John avait pesté, mais sa colère n'avait pas duré. Au contraire, il avait été soulagé. Lui qui croyait que rien dans cette ville ne le toucherait plus, il s'était bien trompé. Ses démons étaient toujours là, prêts à se réveiller et à le tourmenter de nouveau.

Il traversa la chambre qu'il avait louée. De la route, le motel semblait vieillot mais correct, avec pas plus de six ou sept chambres. La sienne était très grande, gentiment meublée avec un coin salon et un bureau sous la fenêtre d'où la vue s'étendait à l'infini.

Mais il n'était pas là pour s'attarder devant le panorama. Il le connaissait. La rivière bordée d'arbres, des bois jusqu'à l'horizon... Non, cette rivière ne lui rappelait rien de plaisant. Pire que cela, la revoir, c'était comme un poignard qu'on lui aurait planté dans le cœur.

Il s'assit devant son écran d'ordinateur, ouvert sur le bureau. L'endroit, reculé, ne disposait pas de la wifi, mais grâce à l'ingéniosité de Ian Gamble qui avait bidouillé son portable, les connexions avec Redstone et le reste du monde étaient possibles. Il ne lui restait qu'à faire les recherches qui l'intéressaient. Jessa avait parlé d'Alden qui apitoyait les foules avec la mort de sa première femme et de son fils...

Sa première femme.

Il plissa les paupières, agacé contre lui-même. Pour quelqu'un qui se félicitait d'avoir bien travaillé, c'était plutôt raté. A sa décharge, il était tellement pressé d'en finir avec cette abomination qu'il avait brûlé les étapes, plusieurs étapes, et était passé à côté de cette information.

Et puis, connaissant ce monstre comme il le connaissait, comment pouvait-il imaginer qu'Alden trouverait une autre femme pour l'épouser ? Mais il avait mal raisonné. Bien sûr qu'il en avait trouvé une autre. Vu de l'extérieur, c'était un homme charmant, bien élevé, le plus intègre des citoyens. Les femmes l'adulaient. Et, à l'époque, il ne se privait pas de le répéter à son épouse, de l'humilier.

St John se rappelait un jour où — il devait avoir neuf ans — sa mère avait supplié son père de divorcer. Jamais il n'oublierait le rire de son père. Il en

tremblait encore.

— Ça te plairait, n'est-ce pas ? avait aboyé son père. Tu aimerais faire main basse sur mon argent et partir vivre comme une princesse avec ton morveux de gosse.

— C'est aussi ton fils !

La protestation n'avait pas été très véhémement mais, plus tard, St John avait mesuré la dose de courage qu'il avait fallu à sa mère pour oser cette simple remarque.

— Je ne permettrai pas que tu me ridiculises devant toute la ville, avait-il rétorqué. Je sais que personne ne te croira, mais quand même... Je ne tiens pas à ce que tout le monde sache quelle femme idiote, folle et bonne à rien, j'ai eu la déveine d'épouser.

— Mais je ne veux pas de ton argent, avait-elle répondu en larmoyant.

St John en avait tremblé, caché dans un petit réduit sous la maison où il se réfugiait souvent pour échapper aux colères de son père.

— Je veux seulement que tu nous laisses partir, avait poursuivi sa mère en bafouillant presque.

Le rire, un rire hideux, répugnant, à soulever le cœur, avait retenti de nouveau.

— Le jour où tu quitteras cette maison, ce sera dans la boîte. Quant à ton avorton, j'ai une idée pour lui. Pour bientôt.

A neuf ans, il n'avait pas compris ce que son père voulait dire par la boîte. Et, dans sa naïveté d'enfant, il avait osé espérer que son père le verrait bientôt avec d'autres yeux puisqu'il avait une idée pour lui.

— Salaud ! jura-t-il tout haut dans sa chambre de motel.

Au souvenir de ce que cette idée avait été, la nausée le saisis.

Il retourna à son ordinateur et, cette fois, lut toute la page internet. Elle était datée de trois ans auparavant. C'était le récit d'une cérémonie tout à fait privée dont cet homme avait fait une fête à neuneu. Le mariage avait été célébré dans un square et toute la ville avait été conviée. Beaucoup avaient dû y assister surtout pour le buffet préparé par le meilleur traiteur, se dit St John, non sans amertume.

Ces gens n'avaient-ils pas été choqués par tant d'ostentation et de tapage ? N'avaient-ils pas trouvé cet étalage de mauvais goût ? Surtout par les temps de crise actuels ?

Peut-être maintenant, avec le recul, les plus cyniques pensaient-ils qu'Alden avait fait tout ce battage pour s'imposer déjà dans l'inconscient collectif en vue des prochaines élections. Que l'échéance soit tombée plus tôt que prévu à cause de — ou grâce à — la mort de Jess Hill avait bien arrangé ses affaires. Un bonus, en quelque sorte.

St John s'arrêta de lire l'article pour détailler la photo. La femme était plutôt jolie — il fallait au moins cela à son père — et ne semblait ni effarouchée ni timide. Mais peut-être tout avait-il bien commencé ? Peut-être les relations s'étaient-elles dégradées plus tard, trop tard pour la malheureuse

qui, brisée et piégée, n'avait plus eu la force de s'en sortir.

Quand avait-elle découvert qu'elle n'avait pas pour mari l'homme adorable qui l'avait fait rêver, mais un monstre ? L'avait-elle su tout de suite ? Albert Alden avait-il pu cacher sa vraie nature très longtemps ?

Il reprit la lecture de l'article et fit la moue. Le ton était dithyrambique. Celui qui l'avait écrit était de toute évidence impressionné. Epoustouflé. Parmi les invités, on comptait quelques notables, deux officiels du comté et même un homme du Congrès. Et, bien évidemment, le maire et sa femme. Le père et la mère de Jessa.

Jessa n'était pas sur la liste. Etais-ce un oubli du journaliste ? Son article était pourtant très documenté. Ou Jessa avait-elle fait exprès de ne pas venir ?

Etais-elle même dans la région ?

St John ne put retenir un soupir.

Bien qu'il ait très souvent pensé à elle, il n'avait jamais cherché à la revoir. Il n'avait pas profité de la fabuleuse toile qu'il avait tissée pour tenter de savoir ce qu'elle était devenue. Il n'avait jamais cherché à retrouver sa trace. Il s'était dit qu'il tenait à conserver intact le seul souvenir heureux, merveilleux, lumineux qu'il avait de cette époque.

Même maintenant qu'il la savait ici, il ne s'était pas intéressé à ce qu'elle avait fait pendant toutes ces années. Pourquoi s'interdisait-il de fouiller dans sa vie, sinon par crainte de ce qu'il risquait de découvrir ?

Etais-il vraiment sûr de n'être revenu à Cedar que pour chasser ses vieux démons ?

Non, cela n'avait pas de sens.

Une image passa devant ses yeux. Jessa, dans le bureau, les yeux braqués sur lui avec tant d'insistance qu'il s'était dit qu'elle cherchait quelque chose.

Quelque chose qu'elle pensait trouver.

Quelque chose qu'elle connaissait.

Il avait retenu son souffle à ce moment-là. Se pouvait-il qu'elle l'ait reconnu ?

Son cœur s'était serré parce que, au fond de lui, il l'espérait. Mais c'était ridicule. Et vain. Espérer ne servait à rien. Ce n'était pas constructif.

Et puis c'était passé. L'émotion qui l'avait étreint un instant s'était dissipée.

Et il avait dû se faire violence pour ne rien lui avouer.

Il jura dans sa barbe. Il ne fallait pas qu'il laisse ses sentiments le déconcentrer.

Il retourna à l'article.

Arrivé presque à la fin de ce concert de louanges, un haut-le-cœur le saisit. Parce qu'il venait de lire la phrase la plus importante de tout le reportage :

Etais également présent le fils de la mariée, Tyler, sept ans.

Sept ans. C'était il y a trois ans. Tyler en avait donc dix, aujourd'hui.

Son estomac se noua.

Les vieux démons resurgirent.

Son père avait une nouvelle cible.

— Nous sommes petits mais nous allons grandir, scandait Albert Alden du haut de la gloriette plantée au centre du square de la ville.

La foule admirative applaudit.

— Nous devons aller de l'avant, laisser derrière nous les habitudes archaïques et prospérer. Grâce à nous, chacun de nous à Cedar aura une vie meilleure.

Debout derrière la foule rassemblée sur la grand-place, Jessa écoutait en pensant à son père. Celui-ci avait compris Cedar et ses habitants. Il avait compris les ancêtres dont ils descendaient, des travailleurs, fiers et indépendants, bien décidés à vivre la vie qu'ils voulaient. Il avait été l'un d'eux. Têtu ? Peut-être l'étaient-ils. Mais comme son père se plaisait à dire, l'entêtement pur et dur était parfois la seule façon d'avancer.

Une petite agitation au pied de la tribune attira soudain son attention. Tyler Alden avait la bougeotte. Le petit garçon, en costume et cravate, était la réplique miniature de son père adoptif. Jessa en était horrifiée : un père qui habillait son fils comme lui-même était encore plus douteux qu'une mère qui faisait la même chose avec sa fille. Était-ce du parti pris ? se demanda-t-elle. Était-elle systématiquement critique de tout ce que faisait Alden : depuis l'accoutrement du jeune Tyler jusqu'à son adoption, acte qui lui avait valu d'être encensé par presque toute la ville ?

Alden poursuivait, avançant des arguments et des promesses qui ne reposaient sur rien. Il débordait d'idées généreuses mais ne disait pas où il trouverait les fonds pour financer sa munificence. Bien sûr qu'un grand hôpital moderne serait le bienvenu, songea Jessa, mais Cedar n'avait pas les moyens pour le construire et le faire fonctionner, sauf à prélever des impôts pharaoniques sur les revenus d'habitants qui se retrouveraient, pour une bonne part, à la rue.

Qu'il agrandisse plutôt la clinique existante. Même chose pour la bibliothèque. Il n'y a qu'à rénover le bâtiment actuel. Cela coûterait un tiers de la somme nécessaire pour en construire une nouvelle.

A chaque grande idée développée par Alden répondait une formule plus économique et plus pratique. Des formules que son père aurait exploitées en premier.

Mais son père n'était pas là pour en mettre plein la vue aux habitants. Il s'était présenté parce qu'il aimait Cedar et sa population. Il voulait que cette petite ville soit ce que les gens en attendaient.

Albert Alden, lui, ne voulait en faire qu'à sa tête.

Et si ça ne vous plaît pas, c'est la même chose, enchaîna Jessa tout bas.

Beaucoup n'y avaient vu que du feu. Y compris le *Cedar Report*, le journal local qui sortait trois fois par semaine. Le *Cedar Report* avait toujours soutenu son père, mais récemment il avait publié un article à la gloire d'Alden. Celui-ci avait donc l'appui de la rédaction.

Ce revirement avait blessé Jessa, elle devait le reconnaître. Mais elle avait été presque heureuse d'en voir sa mère outrée, la première émotion, en dehors de son chagrin, durant ces huit mois d'enfer. Ces huit mois de veuvage.

Plus Alden parlait, plus il devenait emphatique et théâtral. Un vrai sermon, se dit-elle. Pour déclamer comme il faisait, il devait certainement prendre des cours du soir ! Ou visionner d'autres discours afin d'étudier les gestes et le phrasé d'orateurs célèbres ou de comédiens.

Brusquement, écœurée par ces simagrées, elle fit demi-tour. Cela suffisait. Puisque la quasi-totalité des habitants était là, elle allait rentrer à sa boutique et profiter de ce répit pour mettre à jour sa paperasserie avant d'être débordée.

Elle avait des factures à acquitter. Elle allait avoir du mal à boucler le mois, mais elle y arriverait. C'était tout de même inquiétant pour l'avenir. Cette campagne lui dévorait toutes les économies qu'elle avait de côté.

Elle se rappela alors une devise de son père : « Faire les choses dans les règles coûte de l'argent. »

Comme elle se trouvait derrière la foule qui buvait Alden des yeux, personne ne remarquerait son départ. C'était ce qui s'appelait compter pour du beurre et cela lui fit un peu mal.

Mais après tout c'était peut-être normal. Ce n'était pas parce que son père avait fait la plus longue mandature en cent trente années d'histoire de Cedar et son père, avant lui, une mandature presque aussi longue, que cela la qualifiait automatiquement pour la fonction.

Son père lui avait aussi appris qu'il ne fallait jamais s'avouer vaincu avant d'avoir essayé. Il ne s'était pas contenté de le dire, il le lui avait démontré.

Alors qu'elle s'en allait, son attention fut attirée par un homme. Il se tenait à l'écart, les mains dans les poches, et fixait l'orateur qui pérorait perché sur sa gloriolette.

St John.

Il était comme décomposé de rage.

Elle voulut passer discrètement derrière lui, mais il se retourna et la fixa. Sa colère parut se dissiper d'un coup et son visage n'offrit plus que le calme qu'il avait affiché la veille au magasin. Cette transformation l'étonna tellement qu'elle s'arrêta net. Comment pouvait-on en l'espace d'une seconde se métamorphoser à ce point ? C'était une impression déroutante. Mieux valait qu'elle se souvienne que cet homme était un caméléon.

— On déserte ? fit-il.

— Il suffira que j'aïlle sur son site internet pour savoir ce qu'il a dit.

— La moitié des gens d'ici ne peuvent pas.

Etonnant qu'il y pense, se dit-elle. Les habitants des grandes villes étaient tellement habitués à avoir tout sous la main, jusqu'à la wifi sur laquelle ils pouvaient se brancher depuis n'importe quel café ou même dans un jardin public, qu'il ne leur venait pas à l'esprit qu'un petit endroit comme Cedar pouvait ne pas disposer des mêmes facilités.

— Vous pensez qu'il s'en rend compte ? reprit-elle.

— Il travaille son image.

— A quoi bon si les gens n'ont pas accès au site ?

— Mise sur l'avenir.

Etonnée, elle battit des cils.

— Vous pensez qu'il est... qu'il voit plus loin que Cedar ? Que Cedar n'est qu'un tremplin ?

Elle y pensait depuis qu'il menait sa campagne tambour battant. Mais que quelqu'un d'autre s'en soit aperçu la surprenait.

Il acquiesça du regard et cela lui fit très plaisir. Une bouffée de chaleur lui monta aux joues, elle lui sourit. Décidément cet homme avait un don. Avec juste un regard — sûrement pas des mots, il en était avare —, il lui apportait un peu de bonheur.

Mais se rappelant soudain son côté caméléon, elle ravala la petite joie qui la faisait sourire.

— Bien, dit-elle, je retourne travailler.

Comme elle partait, St John lui posa la main dans le dos et lui emboîta le pas. Cela, elle ne l'avait pas prévu. Et elle aurait aimé qu'il arrête car cette pression sur son épaule lui donnait le frisson.

Ils contournèrent la foule sans échanger un mot. De sa part, ce n'était pas étonnant : il était peu loquace. Elle, gênée, chercha quelque chose à dire. N'importe quoi pour rompre ce silence qui s'éternisait.

— Où êtes-vous descendu ? lança-t-elle. La *Cedar Inn* est fermée pour rénovation et il n'y a qu'une auberge à Cedar.

— River Mill.

— Le *Timberland* ?

Il opina.

— Ça fait un bout de chemin.

Il haussa les épaules. Mais pas un mot, évidemment.

Des bravos s'élevèrent de la foule. Alden venait sûrement de faire une nouvelle promesse alléchante.

— C'est la deuxième fois que cette place est noire de monde, nota-t-elle en traversant la rue.

Pas de commentaire mais un coup d'œil interrogateur vers elle.

— Il s'est marié là, il y a trois ans. Il avait invité toute la ville. Et tout le monde est venu.

— Vous ?

— Non, j'étais à Seattle. De toute façon, je n'y serais pas allée.

Elle regretta le ton aigre avec lequel elle avait parlé. Il faudrait qu'elle se surveille à l'avenir. Montrer ouvertement son hostilité devant un inconnu n'était pas très judicieux. Par chance, il ne releva pas.

— En fac ?

— A l'université de Washington, répondit-elle.

Ils marchaient côte à côte sur le trottoir et sa boutique n'était plus très loin.

— Mais j'avais déjà fini. Je travaillais dans une société de produits vétérinaires. Un super job.

— Z'avez démissionné ?

— Mon père avait besoin de moi.

Elle longea le côté de la boutique pour entrer par la porte de derrière de sorte que l'entrée donnant sur la rue reste fermée. Précaution inutile, se dit-elle. Aucun client ne manquerait une miette de l'oraison d'Alden pour venir lui acheter un paquet de croquettes !

— Désolée ?

Elle sortit ses clés de sa poche sans comprendre la question.

Dans le doute, elle fit une réponse double.

— De devoir partir ? Oui. De l'avoir fait ? Non.

Elle ouvrit et entra avec lui. L'arrière-boutique était froide et sombre, il y régnait une odeur douceâtre de céréales.

— Ecole chère.

Ils pénétrèrent dans la boutique et elle l'éclaira.

* * *

— Oui. Si mon père n'avait pas commencé à mettre de l'argent de côté dès ma naissance, je n'aurais jamais fréquenté la fac. Ou je serais toujours en train de rembourser mon emprunt à la banque.

— Prévoyant.

— Oui. Et aimant.

Il n'ajouta rien, mais ses yeux brillèrent d'une lueur si étrange qu'une certaine gêne la saisit.

Des applaudissements montèrent de la place. Toujours agglutinés autour de leur champion, les admirateurs redoublaient apparemment d'enthousiasme.

Changea-t-elle de tête ? Sans doute, puisque St John se crut obligé de la rassurer.

— Pouvez réussir.

Surprise par sa perspicacité, elle se détourna et alla s'asseoir au bureau de son père.

— Encore faudrait-il que j'en aie vraiment envie.

— Vous êtes la seule.

— Si je le bats, ce sera uniquement à cause de mon nom.

— Peu importe.

Elle leva les yeux vers lui.

— Pas d'accord. Ce n'est pas une raison suffisante. De même qu'Alden ne devrait pas être élu uniquement parce qu'il a assez d'argent pour faire une campagne tape-à-l'œil. Surtout avec de l'argent qu'il n'a pas gagné.

St John ne fit aucun commentaire — pas étonnant — mais la regarda, les yeux plissés. Il n'avait pas beaucoup parlé mais en très peu de mots il avait exprimé des choses importantes. Était-il sincère ? Livrait-il vraiment le fond de sa pensée ?

Devant tant de sincérité, elle se sentit obligée de lui faire quelques confidences.

— C'est son grand-père qui avait fait fortune. Bois, pâte à papier, transports... Mon père disait que c'était un vrai chef d'entreprise. Apparemment son fils était comme lui, un homme d'affaires doué, mais sa femme et lui se sont tués dans un accident de voiture et le vieux Alden ne s'en est jamais remis.

St John l'écoutait avec attention. Pourquoi ? se demanda-t-elle. Mais elle continua sans chercher de réponse à sa question.

— Ma mère pense que son grand-père l'a pourri en lui donnant tout ce qu'il voulait, sans qu'il travaille jamais, sous prétexte qu'il avait perdu ses parents. Cela explique beaucoup de choses, sans doute.

— Pas tout.

Il avait parlé doucement, sans aucune émotion. Peut-être commençait-elle à l'ennuyer avec son histoire ? Et pourtant... Sa réponse était un peu énigmatique. Comme s'il avait su des choses qui...

— Je connaissais le fils d'Albert Alden, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

Il se passa quelques secondes avant qu'il ne réagisse.

— Celui qui est mort ? lui demanda-t-il.

— Oui. Celui qui — officiellement — est mort dans l'ouragan... l'inondation qui a tout balayé ici, il y a vingt ans.

— Officiellement ? reprit-il du même ton neutre qu'auparavant.

Pourquoi lui racontait-elle tout cela ? C'était un inconnu, dont elle ne savait rien, qu'elle connaissait depuis deux jours à peine. Deux jours seulement ? se répéta-t-elle. C'était comme si elle l'avait toujours connu.

Comme c'était étrange. C'était sûrement pour cela qu'elle se laissait aller à évoquer ses souvenirs, comme si elle avait parlé avec un vieil ami...

— Oui, répondit-elle. Mais je n'y crois pas.

Et voilà. Elle l'avait dit. Et apparemment cela ne lui faisait ni chaud ni froid car il ne broncha pas.

— Pourquoi ? finit-il par demander.

— Je le connaissais bien. Je savais qu'il avait de très mauvaises relations avec son père. Pauvre Adam...

Aucune réaction. Puis, avec peut-être un soupçon de tremblement dans la

voix, il demanda :

— Ce qui veut dire ?

— Que je ne crois pas qu'il ait été emporté par l'inondation. Pour moi, ce n'est pas un accident. C'est lui qui l'a voulu.

Les épaules de St John s'affaissèrent comme si sa tension retombait après un gros effort. Bizarrement, elle n'avait pas remarqué qu'il était tendu.

— Sa mère, ajouta-t-il.

— Oui, comme sa mère. Elle a mis fin à ses souffrances. Je pense qu'il en a fait autant.

— Etonnant qu'Alden admette ça.

— A votre avis, il pouvait craindre que les gens ne le soupçonnent d'avoir poussé sa femme au suicide ?

— Par exemple.

— C'est juste. Mais il avait réussi à convaincre la ville qu'elle était dérangée mentalement, qu'il avait fait un maximum pour l'aider et que personne ne pouvait plus rien pour elle.

Un son étranglé s'échappa de la gorge de St John. Elle se tourna vers lui. Il avait une moue dégoûtée sur les lèvres, et elle détourna le regard par politesse.

Ses yeux se posèrent sur la récompense que la ville avait offerte à son grand-père quand il avait pris sa retraite, une sculpture en bronze d'un homme devant un pupitre tenant un marteau à la main. Son père l'avait gardée dans son bureau pour pouvoir la regarder tous les jours et marcher dans les pas de son père, avec la même honnêteté, le même sens du devoir.

De nouveau, elle fixa St John. Il regardait une photo sur le mur. Pas celle qu'il voulait utiliser pour le flyer mais une photo d'elle, à seize ans, avec Max, son chéri, avec lequel elle avait participé aux concours hippiques de l'Etat. Kula, le chien, posait aux pieds du cheval, pour une fois tranquille.

— Belle bête.

Elle sursauta. Avec ses airs de citadin pur sucre, il ne semblait pas du genre à s'intéresser à la gent chevaline.

— Oui, c'est le meilleur.

— C'est ?

Son ton étonné la surprit.

— Il a vingt ans aujourd'hui et il vit une retraite paisible, bien méritée. Halperin, le vétérinaire, pense qu'il vivra plus de vingt-cinq ans.

Elle regarda elle aussi la photo, soudain peinée.

— Pauvre Kula, dit-elle en réprimant une envie de caresser le cliché. Si seulement les chiens pouvaient vivre aussi vieux !

— Encore triste ?

— Bien sûr. Il me manque. C'était un animal exceptionnel, gentil, affectueux. On a son fils maintenant, Maui.

Des yeux, St John fit le tour de la pièce comme s'il cherchait le chien.

— Il est resté chez maman toute la semaine. Il devine quand l'une de nous

ne va pas bien et il ne la quitte plus.

Sa remarque allait-elle le faire ricaner ? Non, il ne sembla pas étonné.

— Héréditaire, dit-il.

Elle battit des paupières. Effectivement, Maui avait hérité le don de sa mère. Il sentait les choses, devinait qui avait le plus besoin de sa présence tendre et aimante, et essayait alors de le distraire en jouant avec lui.

Brusquement, St John changea de sujet de conversation :

— Offrir la collection de livres de votre père à la bibliothèque municipale. Bon pour la campagne.

Jessa acquiesça, ravie. C'était un geste que son père aurait apprécié. Il suffirait d'apposer un autocollant, avec « JESS HILL » écrit dessus, sur la première page et tous les abonnés fréquentant cet endroit ne l'oublieraient jamais.

— Pas d'opposition ? s'étonna-t-il.

— Non, d'autant moins que c'est une idée que j'avais eue et que papa aurait aimée. Ça n'a rien à voir avec l'utilisation de sa photo. Et on ne larmoie pas sur sa mort.

— Gardez-en quelques-uns quand même.

— Oui. Il y en a que je veux garder. Ceux dans lesquels il est question de son grand-père qui avait accompli je ne sais quel haut fait du temps de la révolution contre les Anglais. Egalement les Tom Sawyer et les Huckleberry Finn qu'il me lisait quand j'étais petite. Je lui lisais Huck le jour où il est mort.

Elle soupira.

— Le marque-page avec le petit chien en céramique que je lui avais fait en dixième est resté dedans. Il l'utilisait toujours.

St John la regarda bizarrement. Puis, comme s'il avait subitement quelque chose d'urgent à faire, il se leva.

Elle se retrouva seule devant la photo du chien qui s'était toujours montré le plus fidèle des compagnons. Comment St John en savait-il autant sur un animal qu'il n'avait jamais connu ? se demanda-t-elle.

St John marchait sur le chemin de halage qui longeait le fleuve. Il était extrêmement troublé et tentait de se convaincre du contraire. Il fixait l'eau et essayait de toutes ses forces, des forces qu'il avait acquises depuis le soir où il avait emprunté ce chemin pour la dernière fois, de dominer ses émotions.

Il quitta le sentier pour accéder au bord du fleuve. Son niveau était normal. Juste plus large après la grande courbe qu'il faisait pour contourner la colline sur laquelle se trouvait Cedar. Plus bas, le fleuve serpentait doucement entre les arbres qui lui donnaient sa couleur verte. Quelqu'un d'avisé avait choisi de construire la ville en hauteur, de sorte qu'elle ne puisse être détruite par des flots enragés, sauf en cas d'inondation exceptionnelle comme il n'y en avait pas une par siècle.

La dernière avait tout ravagé vingt ans plus tôt.

Il dévala la rive. S'arrêta. S'assit sur le rocher où il s'était assis ce soir-là...

Il s'était dit qu'en laissant de petits objets comme indices, tout le monde penserait à une noyade. Adam emporté par le fleuve en furie...

Quand la pluie avait cessé, il s'était décidé. Il avait ouvert son sac de classe et en avait sorti l'argent qu'il économisait depuis deux ans, plus des billets qu'il avait chipés dans la boîte de son père. Celui-ci s'en apercevrait tout de suite, mais il serait déjà loin, très très loin. Il avait mis tout cet argent dans la poche de son jean.

Puis il avait pris dans le sac quelques objets à lui et les avait dispersés sur la rive.

Enfin, avant de jeter le sac à l'eau, il en avait sorti les objets auxquels il tenait plus que tout.

Une photo de ses grands-parents, la seule qu'il ait d'eux, et qu'il avait gardée en partie parce que tout le monde disait qu'il ressemblait à ce grand-père qu'il n'avait jamais connu. Il l'avait enfermée dans une pochette en plastique, celle qui enveloppait le sandwich de son déjeuner.

Il y avait aussi le caillou qu'il avait trouvé le jour de ses douze ans, un caillou en forme de tête de cheval, qu'il avait trouvé amusant et rapporté chez lui. Juste avant que son père ne lui apprenne le rôle qu'il allait jouer dans la famille maintenant qu'il était assez grand pour être « intéressant ».

Il l'avait gardé pour se souvenir de ne jamais se fier aux choses agréables car elles se retournent souvent contre vous.

Enfin les deux choses les plus importantes. La casquette de son arrière-grand-père. Rien qu'à la regarder, il revoyait cet homme magnifique qui la portait si souvent.

Et en dernier, plus précieux que tout, un objet improbable, un petit chien en terre cuite — on reconnaissait Kula — attaché au bout d'une chaîne, qu'elle avait fait pour lui, comme le marque-page pour son père. C'était important car, avait-elle expliqué, avec ce sérieux que ne pouvait avoir qu'une gamine de dix ans particulièrement intelligente, Kula avait le don de consoler comme pas un être humain ne savait le faire, sans poser de questions, sans réserve. De cette façon, le chien resterait toujours avec lui.

Elle avait eu raison. Cette chaîne avec son chien ne l'avait jamais quitté. Le petit talisman avait eu plus de pouvoir que le caillou. Parce qu'il lui avait constamment rappelé que quelqu'un l'avait aimé. Parce qu'il l'avait rassuré dans les pires moments.

Parce que le chien, bien que biscornu, était ce qu'il avait de plus cher.

Plus tard, il avait compris que ce jour-là avait marqué un tournant dans sa vie. Désormais, il ne permettrait plus que son père le dirige.

Quelque chose sauta dans l'eau qui descendait tout doucement. Des vaguelettes coururent à la surface. Ce soir-là, rien n'était doux. Ce n'était que grondement, roulement, précipitation et rage. Et la pluie qui refusait de s'arrêter ajoutait au désastre en faisant enfler le fleuve.

Quand il s'était laissé glisser sur le rocher, son plan avait failli se retourner contre lui. Sa tête avait heurté le rocher et il avait été à deux doigts de s'évanouir. Les eaux en furie l'avaient submergé, et il avait pensé que ce qui devait passer pour un accident allait en être un pour de bon. Il allait être emporté par la crue. Mais, finalement, qu'importait, il ne serait plus sous le joug de son père.

C'en serait fini. Comme cela ou autrement, quelle importance ? Le but n'était-il pas d'échapper à cet homme honni ? D'une manière ou d'une autre.

Un tronc d'arbre emporté par les flots l'avait heurté, lui ôtant le peu de souffle qu'il lui restait. Il avait bu la tasse et cela l'avait sauvé. Réflexe de son organisme, il s'était mis à tousser, à cracher ; il avait agrippé le tronc, avait grimpé dessus sans chercher à comprendre où il puisait la force d'agir. A califourchon sur son radeau de fortune, il avait repris son plan A.

Lorsqu'il avait réussi à regagner la rive, il avait remarqué que l'arbre n'était autre que le gros madrona sur lequel Jessa et lui venaient souvent s'asseoir.

Encore un symbole, avait-il pensé, lui qui n'y croyait pas. Il avait adressé à la fille un dernier adieu, tacite et douloureux, et s'était relevé. Tremblant de froid et d'épuisement, tenant à peine sur ses jambes, il avait tourné le dos à Cedar. Pour toujours.

Du moins le croyait-il.

— Bon Dieu ! jura-t-il, furieux de se laisser submerger par les souvenirs aussi sûrement que l'inondation avait noyé la ville ce soir-là.

Il avait passé des années à dresser des murs autour de lui pour se protéger de cette part sombre de sa vie. Pourquoi se lézardaient-ils justement aujourd'hui ? Parce qu'il était là où tout était arrivé ?

Jurant de plus belle, il repartit presque en courant vers sa voiture de location.

Une fois installé, il claqua sa portière avec une violence inutile. Nerveusement épuisé, il bascula en arrière sur l'appui-tête et, les yeux fermés, laissa le calme descendre peu à peu en lui.

Après quelques instants, il rouvrit les yeux et croisa son reflet dans le rétroviseur. Curieux, se dit-il. Il avait ce visage-là depuis plus de temps maintenant qu'il n'avait eu l'ancien, celui qui le faisait ressembler à son grand-père.

Mais c'était son arrière-grand-père qu'il avait connu. Connus et voulu imiter. Or Clark Alden n'aurait jamais agi comme il agissait là, caché dans une voiture à ressasser ses souvenirs. Non, Pops lui aurait dit de retourner là-bas, de les affronter, ses souvenirs, qu'il ne servait à rien de se cacher. Rien de bon ne pouvait en sortir.

— Ce qui existe existe, inutile de le nier, lui avait-il souvent répété. Fais front, bats-toi, ou va-t'en s'il le faut. De toute façon, un jour ou l'autre, il faudra que tu affrontes la réalité.

Il croyait l'avoir fait.

Il ne l'avait pas fait du tout.

Il démarra et prit la route de Cedar.

* * *

La foule s'y était dispersée. Il ne restait sur la place que les inévitables déchets que les gens mal élevés laissent souvent derrière eux. Peut-être y avait-il un peu plus de monde que d'habitude en ville, mais les rues ne grouillaient tout de même pas.

La boutique d'aliments vétérinaires était fermée, ce qui le surprit. Elle avait dit qu'elle ouvrirait après le meeting électoral.

Heureusement, elle apparut au loin. Elle sortait du supermarché un peu plus bas dans la rue. Curieusement, elle n'avait pas de sacs de courses dans les bras mais un énorme bouquet de fleurs. Et au lieu d'aller vers son magasin, elle monta dans un fourgon bleu avec un chien peint sur la portière et partit dans l'autre direction. Curieux, il la suivit.

Quand elle tourna vers le cimetière, à la sortie de la ville, il comprit et faillit rebrousser chemin. Il allait la laisser se recueillir calmement sur la tombe de son père. Mais Jess Hill avait toujours été, envers lui, sinon aussi attentionné que sa femme, du moins très juste. Il l'avait toujours traité sans tenir compte des histoires incroyables qui couraient sur lui — histoires,

St John l'avait compris plus tard, que son père lui-même avait inventées et fait circuler pour excuser les mauvais traitements qu'il lui faisait subir.

Je pourrais me recueillir moi aussi, se dit-il. C'est l'un des seuls hommes de ma vie d'avant qui mérite mon respect.

Il continua de la suivre à pied, gêné à la pensée d'être pris pour un voyeur si elle se retournait. Elle marchait tête baissée, très humble, contournant les sépultures qui allaient de la simple pierre tombale aux chapelles les plus extravagantes. Pour les Hill, le caveau de famille était un équilibre entre les deux. D'un côté, il y avait la ville qui aurait voulu rendre un vibrant hommage à son maire en lui érigeant un véritable mausolée. De l'autre, il y avait la famille, qui prônait la modestie avant tout.

Autrefois, Jessa en avait parlé avec lui, avec la simplicité d'une enfant qui ne sait pas vraiment ce qu'est la mort, qui n'a pas la notion de l'irréversible « plus jamais ».

— Tu imagines, si on déterrait tous les oncles et toutes les tantes et qu'on mettait tout le monde dans la même fosse ? Quelle horreur ! lui avait-elle dit à l'époque.

Il s'en souvenait très bien. Le nez retroussé, elle avait fait une grimace de dégoût qui lui avait donné envie de rire.

Et si je ne pars pas d'ici, moi aussi, je finirai là, près de ma mère, dans ce caveau infesté de gargouilles et de monstres, attendant que mon père nous rejoigne pour l'éternité, avait-il pensé.

Le plus étrange, c'était la précision avec laquelle il se souvenait de ce jour-là. Principalement, des injures qu'il s'était adressées pour sa lâcheté. Depuis plus d'un an, il se préparait, mais il traînait, repoussait, plus effrayé par ce qu'il risquait de trouver dans le monde extérieur que par ce qui l'attendait à la maison.

Jessa s'agenouilla au bord de la tombe et, par discrétion, St John regarda au loin, vers le fleuve, se rappelant le chagrin qu'il avait éprouvé quand la seule personne de sa famille qui faisait rempart entre son père et lui avait été descendue dans la tombe.

C'était la dernière fois qu'il avait pleuré. La dernière fois qu'il avait éprouvé cette sensation de froid, le froid qui glace et engourdit. Parce que, malgré son jeune âge, il avait compris que le pire était à venir, son père étant maintenant totalement libre de ses actes.

Il ne s'était pas trompé.

Reprenant pied dans la réalité, il secoua la tête. La concession des Hill était ombragée par un grand cèdre dont les branches frémisssaient quand soufflait le vent d'été, bruissement qui faisait dire à Jessa qu'elle entendait les morts lui chuchoter des secrets.

Elle se releva plus vite qu'il ne l'avait prévu. Sans doute faisait-elle de fréquentes visites au cimetière et n'éprouvait-elle pas le besoin de s'attarder.

Ce n'était pas un gros mais deux petits bouquets qu'elle avait apportés, nota-t-il. Qui d'autre, dans le caveau des Hill, méritait donc son attention ? Le

corps de son grand-père était enterré, selon sa volonté, au cimetière militaire d'Arlington, à Washington, puisqu'il avait servi son pays dans l'armée.

Comme elle repartait, il recula sous les branches du cèdre. Elle marchait lentement, mélancolique. Passant près d'une petite tombe, elle caressa un angelot de marbre blanc déposé sur un tertre planté de gazon. Son geste acheva de lui serrer le cœur. C'était tout elle, ce geste tendre.

Il replongeait au cœur de ses souvenirs quand elle se dirigea vers un horrible monument funéraire, un gâteau à la crème en stuc qui détonnait dans l'humilité de ce cimetière modeste. Dessus, gravé en gigantesques lettres d'or, il y avait un nom : Alden.

Elle s'approcha, se pencha pour déposer son deuxième bouquet sur un côté et resta là un moment, tête basse. Ce n'était pas de ce côté qu'était gravé le nom de Marlene Alden, sa mère, c'était de l'autre, se rappela St John. La façade, son père se l'était réservée et, le connaissant, il devait avoir préparé son épitaphe.

Curieux, intrigué même, il avança sans se faire voir et lut l'inscription gravée dans la plaque en bronze :

Adam Albert Alden

Fils chéri

Disparu prématurément dans une tragédie

Son père inconsolable.

Il crut suffoquer. Deux dates séparées par un tiret suivaient, la deuxième correspondant au jour où il avait fui. Le jour qu'il considérait comme celui de sa vraie naissance.

Il fixa la date sur la plaque Tiens ! C'était son anniversaire aujourd'hui ! Le légal.

— Le salaud ! jura-t-il tout bas.

Il relut l'inscription.

Son père inconsolable.

Le menteur ! L'ignoble menteur ! La seule chose qu'il pleurait, c'était de ne plus l'avoir sous la main pour profiter de lui. Pas mal d'avoir son punching-ball à disposition... et plus même...

— Je suis désolée.

Le murmure, à peine audible d'où il était, le sortit de ses songes. Jessa se séchait les yeux.

— J'aurais dû parler. J'aurais dû.

Elle se faisait des reproches ? Il se mit à trembler. Elle avait voulu en parler à son père, avait juré avec toute l'assurance naïve de ses dix ans que son père mettrait les choses au point, qu'il arrêterait ça. Il n'avait pas trop cru qu'il pourrait y remédier, mais la détermination farouche de son amie l'avait touché au-delà de l'imaginable. Aujourd'hui, presque vingt et un ans après sa « mort », qu'elle soit là, en larmes, en train de se faire des reproches réveillait

en lui le même sentiment.

Brusquement, comme si son chagrin était si fort qu'elle ne supportait plus d'être là, elle se retourna.

Surpris par la soudaineté de sa réaction, il recula dans l'ombre du gros arbre mais, ce faisant, attira son attention. Elle redressa la tête et sembla se détendre en apercevant quelqu'un qu'elle connaissait.

L'air dégagé, il avança vers elle, cherchant une excuse pour expliquer sa présence ici. Mais elle se raidit de nouveau.

— Ici ? Pourquoi ? dit-il en montrant la construction en stuc au faux air de temple grec.

Son ton était presque agressif, il l'avait fait exprès, puisqu'il n'y a de meilleure défense que l'attaque.

— C'est son anniversaire, répondit-elle, pas du tout émue par la brusquerie de sa question. Celui d'Adam.

— Vous venez toujours le lui souhaiter ?

— Evidemment. Personne d'autre ne le fera et comme il est mort en partie à cause de moi...

— Non, affirma-t-il.

Sa voix s'était étranglée mais elle ne sembla pas le remarquer. Elle restait là, très calme, posée mais intérieurement très tendue. Cela ne se voyait pas, mais il le sentait.

Et puis soudain, comme si elle se réveillait d'un long et profond sommeil, elle changea d'attitude. Elle ouvrit grand les yeux, inspira profondément et dit d'une voix exagérément douce :

— Vous voulez bien que je vous parle de mon ami Adam ?

Jessa s'était rarement sentie aussi bête.

Comment avait-elle pu passer à côté ? Ne rien voir. Bien sûr, son visage avait changé et il n'était plus l'adolescent qu'elle avait connu. Ses mâchoires, barrées d'une grande cicatrice qui n'existait pas autrefois, s'étaient affirmées, elles étaient plus carrées, avec évidemment une barbe — que l'on devinait seulement puisqu'il se rasait — plus fournie.

Mais il y avait autre chose. Son nez, qui avait été cassé à de nombreuses reprises, était redevenu droit. La pommette sous l'œil gauche, brisée par un coup elle aussi, était parfaitement réparée. Quant aux deux cicatrices qu'il avait sur le front et la joue et dont elle se souvenait très bien, elles avaient totalement disparu. Pourquoi, alors, cette grande balafre sur le menton ? Elle n'était pas là la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

La forme de son visage, aussi, avait changé. Il avait certainement demandé au chirurgien non seulement d'effacer les traces de ses blessures d'enfance, mais également de modifier plus globalement le dessin de son visage.

Sa voix avait mué, c'était normal. Aujourd'hui, elle avait le timbre grave d'une voix d'homme, non plus les accents flûtés de celle d'un adolescent.

Il était plus grand, s'était développé et n'avait plus rien du gringalet qu'il était alors.

Mais ses yeux n'avaient pas changé. Ils étaient toujours aussi bleus, aussi perçants et, s'il cachait mieux aujourd'hui les émotions qui les voilaient alors, des ombres les assombrissaient souvent.

Que d'heures elle avait passées, les yeux dans les yeux avec lui, à essayer de le convaincre de la laisser dénoncer le mal qu'on lui faisait.

Il avait de bonnes raisons de ne pas vouloir qu'on le reconnaisse à Cedar. Elle se devait de respecter sa volonté, de faire comme si elle ne le reconnaissait pas. Mais elle voulait aussi le rassurer : Adam n'avait pas été oublié.

— Il était très intelligent, reprit-elle.

Assis à côté d'elle sur un banc de pierre, il écoutait en silence. Mais il paraissait tendu.

— Le problème, c'est que personne n'y prêtait attention, poursuivit-elle

du ton le plus neutre possible, chose difficile compte tenu de l'émotion qui l'avait envahi.

Son cœur n'avait jamais oublié ses émois de petite fille devant ce grand garçon qu'elle aimait si fort.

— Personne n'y prêtait attention, répéta-t-elle. Les gens ne voyaient que sa violence. Sa prétendue violence. J'ai toujours pensé que son père avait fabriqué cette excuse pour pouvoir le battre. Si vous saviez comme il le maltraitait...

Il lui jeta un regard en coin.

— Je sais que c'est vrai, dit-elle, parce que, plusieurs fois, on l'a accusé de dégâts qu'il n'avait pas pu faire puisqu'il était avec moi.

Elle ferma les yeux un instant. Que quelqu'un croie en son innocence pouvait-il avoir un effet sur lui tant d'années plus tard ?

Au prix d'un réel effort, elle reprit sur le même ton, comme si elle racontait une histoire à une personne que ça ne concernait pas :

— Il se passait parfois plusieurs jours sans qu'il ait le moindre bleu. Et un beau matin il arrivait, un œil au beurre noir, ou le nez cassé, ou le bras... Je crois même qu'un jour il a eu des côtes fracturées. Il disait que c'était sa maladresse, mais je savais que c'était faux.

Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et regarda ses mains comme si c'était plus facile que de se tourner vers elle.

— Il a disparu quelque temps, se rappela-t-elle. On ne l'a plus vu en classe et il n'est plus venu à nos rendez-vous. Il m'a vraiment inquiétée. Quand je l'ai enfin revu, il avait tellement changé que j'ai eu un choc. J'ai senti que les choses avaient empiré. Beaucoup empiré.

Il laissa échapper un drôle de son puis plus rien, pas un mot, ce qui ne la surprit pas.

Elle n'avait pas compris à l'époque, sans doute était-elle trop jeune ou trop naïve pour comprendre. C'était en y repensant, des années plus tard, qu'elle avait compris : il avait peut-être été abusé dans sa chair.

— J'ai essayé de le faire parler, mais il n'y a rien eu à faire. J'avais tellement peur pour lui. Je lui ai dit de me raconter, que mon père l'aiderait. Il ne m'a pas crue.

— Personne, rectifia-t-il.

— Oui, je pense qu'il ne croyait plus personne. Quand les gens à qui, normalement, vous devez faire confiance vous trahissent, comment se fier à qui que ce soit ? Je le comprends.

Il regardait toujours ses mains sans rien dire. Après quelques secondes de silence, il se décida à parler.

— Pourquoi vous inquiéter ?

— M'inquiéter de quoi ?

Il y eut un silence interminable. Enfin il explicita. A sa manière.

— De lui.

— C'était mon ami.

— Plus âgé.

— Oui, presque cinq ans. Mais quelle importance ? Il m'écoutait. Il ne se moquait jamais de moi, même si je disais des trucs qui devaient paraître un peu niais.

— Idiot. Risquait de vous faire du mal.

— Oui, je sais. Je connais les statistiques. Je sais combien d'enfants maltraités maltraitent les enfants à leur tour. Mais je sais aussi que tous ne le font pas. Et Adam ne l'aurait jamais fait.

— N'en savez rien.

— Si, je sais. Je sais qu'il aurait pris ses distances s'il avait senti qu'il risquait de faire du mal à quelqu'un comme on lui faisait du mal à lui.

Il releva la tête brusquement, mais ne la regarda pas. Il était comme son chien Maui quand il sent un prédateur. Sur le qui-vive.

— Niaise ? Naïve ?

— Je ne crois pas, mais peut-être.

— On ne sait jamais.

Elle ne sut que répondre pour ne pas dévoiler ce qu'elle avait compris. Aussi longtemps qu'il refuserait d'en parler ouvertement, elle garderait ce secret pour elle. Elle lui devait bien ça pour ne pas avoir eu le courage, à cette époque-là, de faire ce qu'elle aurait dû.

— *Je vais le dire à papa. Il t'aidera.*

— *Personne ne peut m'aider.*

— *Lui, il peut !*

— *Non, Jess. S'il te plaît.*

— *Mais...*

— *Tu veux bien essayer de comprendre ? Si tu lui dis, si ton papa lui en parle... Je suis mort ! Il me tuera.*

Cet échange était à jamais inscrit dans sa mémoire. Les trois derniers mots en particulier parce qu'il ne les avait pas prononcés à la légère comme le font souvent les gosses qui anticipent une éventuelle colère de leurs parents. « Quand elle saura que j'ai oublié mon bouquin d'histoire, ma mère va me tuer. » Ou : « Quand il verra que j'ai zéro en maths, mon père va me tuer ! » Non, Adam avait réfléchi avant de les dire, ces trois mots-là. Il les avait prononcés calmement, comme un fait sûr et certain.

Et elle l'avait cru.

C'était pour cela qu'à la fin elle n'avait rien dit. Elle en avait vu tellement de bleus, d'yeux au beurre noir, de fractures ! Ce qu'il prédisait arriverait, elle le savait. Si elle racontait tout à son père, son père à lui le tuerait et ce serait à cause d'elle.

Ces vingt dernières années, elle avait vécu avec le poids de son suicide. En se taisant, elle n'avait rien fait pour le sauver. Elle comprenait son choix, mais son chagrin était immense.

Si au moins sa disparition avait servi à quelque chose, si la vérité avait éclaté... Si tout le monde avait appris que tout était la faute de son père.

Les années avaient passé, mais pas sa souffrance. Ni les reproches et les remords...

Jusqu'à aujourd'hui...

Jusqu'à cette discussion avec l'homme qu'elle aurait dû reconnaître immédiatement.

St John réprima un soupir. Revenir à Cedar avait été une grosse erreur.

Il s'était attendu à ce que cette visite soit dérangeante mais pas à ce point.

Étaient-ce les louanges de Jessa sur feu Adam Alden ? Les regrets dans sa voix et le chagrin de l'avoir perdu ? Ou le simple fait qu'elle se souvienne de lui comme s'ils s'étaient vus la veille ?

Quelque chose l'avait touché. Et le trouble le plus violent qu'il ait jamais connu le tenaillait.

Vingt ans après, ce qui avait attiré deux enfants très différents vivait toujours !

Certains, s'ils avaient su qu'ils se retrouvaient en secret, auraient pensé que c'était contre nature. Qu'un adolescent de quatorze ans ne devait pas être l'ami d'une fillette si jeune. Ils auraient essayé de salir leur histoire, auraient dit que c'était malsain quand, en réalité, leur amitié avait été la chose la plus pure dans sa vie.

A l'époque, il aurait dû être jaloux d'elle, lui envier son bonheur, sa vie normale. Mais il ne l'était pas. Les moments passés avec elle étaient les seuls où il pouvait goûter le genre de vie qu'il n'avait pas, et qu'il désirait ardemment.

Une fois, il avait fantasmé. Il s'était pris à rêver que, par un coup de baguette magique, il arrive quelque chose à son père et que, généreusement, le maire et sa douce épouse l'adoptent.

Mais il ne s'était pas accroché bien longtemps à ce rêve. A quoi bon rêver ? Le retour sur terre n'en était que plus dur ensuite. Même aujourd'hui. Sans compter que si, alors, il voyait en Jessa une sœur, aujourd'hui ce n'était plus pareil. Au lieu de le rassurer, sa présence le perturbait. Mais il était hors de question qu'il laisse libre cours à cette inclination.

Elle n'est pas pour toi, se rappela-t-il.

— Pas pour toi, répéta-t-il tout bas.

Après tout, ce n'était pas grave. Cela faisait longtemps qu'il s'en moquait. Jessa pouvait en penser ce qu'elle voulait, il tomberait un jour dans les mêmes travers que son père, il en était persuadé.

Il attendit de se sentir tout à fait maître de lui pour oser la regarder de nouveau. Elle fixait quelque chose au loin. Il n'aurait su dire quoi. Une brise légère s'était levée et agitait ses cheveux blonds. Elle avait un nez retroussé qui donnait à son minois un air adorable de petite fille. Pourtant, elle avait trente ans, même si elle en paraissait beaucoup moins.

Saisi par l'envie de la caresser, il ne put retenir son geste. D'une main presque timide, il effleura sa joue puis plus bas. Elle avait une mâchoire volontaire qui contrastait avec la souplesse de ses lèvres. Brusquement, le

désir le prit à la gorge. Il était un homme après tout, avec ce que cela suppose de pulsions. Mais, tout de même, la violence de cet élan le surprit. Voulant distraire son attention au plus vite, il fit alors une chose qu'il ne faisait jamais, il parla.

— Plus de vingt ans, dit-il.

Elle lui lança un regard qui le bouleversa, mais il n'en laissa rien paraître.

— Je devrais oublier ? demanda-t-elle. Continuer comme s'il n'avait jamais existé ? Impossible. Il comptait trop pour moi.

Elle détourna les yeux et ajouta, d'une voix triste :

— Il compte toujours autant.

Déstabilisé, il la regarda.

— Jess, fit-il.

Elle leva les yeux vers lui.

— Oui ?

Il haussa les épaules et fit non de la tête. Que lui dire ? Comment lui expliquer ce qu'il ressentait et qu'il ne comprenait pas lui-même ?

Il s'aperçut alors de ce qu'il venait de faire : l'appeler par son petit nom, comme il le faisait autrefois. Mais elle n'avait pas cillé.

A l'époque, elle lui avait expliqué pourquoi elle n'aimait pas qu'on l'appelle ainsi. Il avait été jaloux de la raison qu'elle avait avancée et avait apprécié qu'elle l'autorise, lui, à l'employer. Lui et pas les autres.

Il hocha de nouveau la tête.

Mais effacer les souvenirs de sa mémoire n'était pas facile, surtout ici où tout lui rappelait son passé. Un passé empoisonné. A l'époque, elle était son antidote. Elle l'était toujours.

St John s'était installé dans le bar du vieux Stanton et touillait nerveusement son café, toujours en proie au trouble qui l'avait saisi au cimetière.

Au bout d'un moment, la discussion entre deux clientes attira son attention. Elles parlaient de la campagne électorale, plus exactement des candidats.

— Jessa n'est pas idiote !

— Ce n'est pas ce que je dis. Je me demande seulement si elle est assez intelligente.

— Elle est diplômée de l'université de Washington, avec les félicitations du jury. C'est assez ?

— Peut-être, mais politiquement ? Est-elle à la hauteur ? Apparemment, elle vit mal le décès de son père. Il faut être fort pour faire de la politique. Avoir le cuir épais.

— Ça ne fait que quelques mois qu'il est mort, c'est normal qu'elle soit encore perturbée.

— Et sa mère n'a pas l'air en meilleure forme. Je l'ai croisée, l'autre jour. Elle ne s'en sort pas.

— Tu es dure, là. Tu sais bien que Naomi et Jess Hill étaient inséparables. Elle doit être morte de chagrin.

— Je ne dis pas que je ne suis pas triste pour elle. Je dis qu'il nous faut un candidat solide.

— Mais Naomi n'est pas candidate à la mairie. Et Jessa est solide. Elle l'a toujours été. Elle s'est occupée de son père et maintenant de sa mère. En plus, elle tient sa boutique. Elle serait parfaite comme maire.

— Telle mère, telle fille, c'est tout ce que je dis. Il y a aussi l'oncle, le foldingue, ne l'oublie pas.

— Larry ? Il est inoffensif. Juste un peu bizarre, mais quelle famille n'a pas son original ?

— Ne me dis pas qu'il te fait rire !

Les deux clientes se levèrent pour sortir et St John leur jeta un coup d'œil discret. La femme qui essayait par tous les moyens de saper la candidature de Jessa lui rappelait quelqu'un... Oui, Mme Wagman, son ancien professeur

d'histoire. Sans doute était-ce Missy, sa fille ? Alors, la vie ne lui avait pas fait de cadeau. Où était passée la jolie blonde de vingt ans, élue Miss Cedar River ? La femme qui sortait semblait avoir bien plus de quarante ans et sur le visage l'expression amère de quelqu'un qui ne pense qu'à dire des méchancetés sur les autres.

Il regarda attentivement celle qui défendait Jessa. Il ne la connaissait pas mais mémorisa son visage : bientôt, il faudrait faire le tri entre les vrais amis et les autres.

Surtout, pensa-t-il en buvant une gorgée de son café, si cette campagne se déroulait comme il l'imaginait.

Son père, c'était certain, ne se contenterait pas d'influencer habilement les votants. Il essaierait de nettoyer le terrain, c'était plus son style. Mais il n'était pas fou non plus. Il éviterait les attaques directes, trop personnelles, à l'encontre d'une femme vers laquelle se tournait la sympathie générale. Elle venait de perdre son père, maire de Cedar pendant trente ans, très apprécié de ses administrés. Non, son père sèmerait ses idées ici et là, en laissant percer ses inquiétudes sous une apparente gentillesse. Juste assez pour semer le doute dans des esprits malléables et faire basculer les votes en sa faveur.

Comme il avait fait avec sa femme, en sapant les fondations puis en bâtissant dessus, si bien que les rumeurs étaient allées bon train. « Vous avez vu comme elle est instable ! ». Ou : « Le pauvre, je le plains. » Ou bien encore : « Il est admirable ! Moi, mon mari, il y a longtemps qu'il m'aurait mise dans une maison. »

Sans oublier son fils, ce gosse « ingérable, incorrigible et tellement ingrat ».

Aujourd'hui il était adulte et comprenait comment son père avait agi. Mais à l'époque, trop jeune pour juger, il s'était persuadé que si les gens racontaient des horreurs sur lui, c'était parce que c'était vrai. Il avait sûrement le diable dans la peau. Et c'était pour l'en délivrer que son père le battait ...

La serveuse l'interrompt dans ses pensées en remplissant de nouveau sa tasse, et il la remercia.

Elle s'en alla avec, sur le visage, l'expression maussade de la plupart des filles d'ici — et de beaucoup de petites villes —, une expression qui disait mieux que des mots « je hais ce trou et dès que je pourrai, je partirai ».

Curieux.

Lui n'avait jamais songé à quitter Cedar, en tout cas pas de cette manière. Il n'avait pensé qu'à fuir son père.

S'il ne l'avait pas fait tout de suite, c'était pour sa mère, pour faire tampon entre son père et elle. Il ne voulait pas l'abandonner à son sort.

Mais ensuite, il avait compris que c'était elle qu'il l'abandonnait à son sort !

Elle savait ce qu'il vivait et le laissait à la merci de cet homme brutal. Elle avait démissionné, fui ses responsabilités de mère, le condamnant à vivre le pire.

Heureusement, une petite fille l'avait retenu par un fil, un fil qui s'était révélé plus solide qu'un filin d'acier. Inlassablement, elle lui avait répété le seul argument qui pouvait le convaincre.

— *Ne le laisse pas gagner. Il est plus vieux, mais tu es plus intelligent.*

— *Tu ne le connais pas, Jess.*

— *Non, mais toi, je te connais. Je sais que tu t'en sortiras. Ne le laisse pas gagner.*

Et, à la fin, il avait trouvé une voie de sortie.

Une fois décidé à mettre un terme à sa torture, il avait préparé son départ. Il avait examiné idée après idée, les avait rejetées, avait tiré des plans sur la comète, dressé des cartes, étudié les itinéraires des bus, des cars, mémorisé le nom de villes très éloignées, toutes plus attirantes les unes que les autres pour la simple raison que son père n'y vivait pas.

* * *

Il but une gorgée de café et consulta sa montre : presque 9 heures. Jessa devait être arrivée à sa boutique. Il paya et sortit.

Dehors, tous les regards étaient braqués sur lui. Curiosité normale de la part d'habitants d'une petite ville où peu de choses se passent habituellement. Il n'y avait aucun de ces coups d'œil malveillants qu'il redoutait autrefois et le mettaient en rage. Aujourd'hui, toute colère envers ces gens-là l'avait quitté. Ils réagissaient conformément à ce qu'on leur racontait, à la fiction que son père entretenait soigneusement. En ce temps-là, il avait espéré que certains voient clair, mais il avait compris plus tard que c'était trop leur demander parce que son père était trop bien, trop lisse, trop parfait. En fin de compte, il n'y avait eu que Jessa pour le croire.

Il n'avait jamais pu la remercier de ce qu'elle avait fait pour lui.

Il allait le faire maintenant.

La porte de la boutique s'ouvrit soudain et Jessa tourna la tête.

Adam...

Ou plutôt St John, se rappela-t-elle.

Si c'était ce qu'il voulait être, elle n'allait pas le contrarier. Qu'il ne veuille laisser aucune trace ni de sa vie ici, ni du garçon qu'il avait été se comprenait parfaitement.

Son rêve à elle, c'était d'oublier la gamine qu'elle avait été, cette gamine qui faisait des rêves enfantins pleins de ce garçon tourmenté qu'elle avait comme ami. Mais ce n'était plus un garçon, là, c'était un homme et les rêves qui la transportaient la nuit n'avaient plus rien d'enfantin.

Que faisait vraiment St John dans la vie ? se demanda-t-elle de nouveau. « Facilitateur » n'était plus une réponse acceptable. Il avait assez d'argent pour venir ici, pour y séjourner. Il était vêtu sans luxe tapageur, mais il était élégant dans des vêtements classiques qui ne se démodaient jamais.

Son look n'était sans doute pas quelque chose qui le tourmentait,

d'ailleurs.

Elle comprenait mieux certaines choses maintenant. Pourquoi il était là, pourquoi il tenait tant à l'aider à battre Albert Alden, son père, l'instrument de son malheur, de son désespoir. Son bourreau.

Mais comment était-il au courant de ce qui se passait ici ? Avait-il suivi les faits et gestes de son père ?

Ce n'était pas un reproche. Simplement, cela aiguïsait sa curiosité et elle brûlait d'envie de découvrir la vie qu'il menait.

Il s'avança vers elle et émit un grognement bizarre, comme un « hum, hum », dont elle ne comprit pas la signification et, brusquement, un souvenir lui revint. Adam lui disant qu'il ne lui parlait pas comme aux autres.

Qu'il ne parlait qu'à elle, avait-elle compris à l'époque. Mais ce n'était pas ça, saisit-elle soudain. Plutôt qu'il lui parlait différemment : avec des phrases complètes.

Tout s'expliquait. Cette façon de s'exprimer avec un ou deux mots était ce qu'il avait trouvé de plus efficace pour être invisible aux yeux de son père. Pour passer totalement inaperçu, si possible. Pas entendu, pas vu, le fossé n'était pas large entre les deux concepts dans la tête meurtrie d'un adolescent.

Elle avait donc été la seule à qui il parlait normalement...

A cette pensée, la colère gronda en elle. La colère et la détermination. Jamais Albert Alden, cet homme au vernis impeccable mais à l'âme d'un pervers, ne gagnerait l'élection municipale. Et si par malheur cela advenait, elle ne le lâcherait pas et lui rendrait la vie impossible jusqu'à la fin de son mandat.

— Féroce.

Elle cligna des yeux : il la regardait comme s'il avait lu dans ses pensées.

— S'il le faut, acquiesça-t-elle d'une voix ferme.

— Il faut. Ça a commencé.

— Quoi ? Qu'est-ce qui a commencé ?

— Sa campagne. Les rumeurs. Les insinuations. Les sous-entendus.

Elle plissa le front.

— Qu'est-ce que vous... Vous voulez dire... des insinuations à mon sujet ?

Il fit oui de la tête.

— Peut pas le prouver. Ni le contraire. Nébuleux. Ridicule. Intox.

— Quoi par exemple ?

Il parut hésiter, comme quelqu'un qui ne souhaite pas répéter ce qu'il a entendu. C'était donc méchant. Venant d'Alden, cela n'avait rien d'étonnant.

— Pas assez intelligente, dit-il, visiblement ennuyé d'avoir à lui rapporter ces propos.

— Vraiment ? Hum... C'est intéressant ! Il oublie seulement que c'est la ville de Cedar qui a décidé de m'envoyer à l'université parce que j'avais obtenu les meilleurs résultats au bac depuis la création du lycée !

— Rappelez-le-leur.

— Quoi d'autre ? fit-elle après un soupir.

— Trop faible.

— C'est vrai, ça m'arrive parfois. Comme tout le monde, non ?

Comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— Tout le monde sauf... vous ici présent.

Il esquaissa un petit sourire.

— Ensuite ?

— Instable. Fuyante.

Elle faillit éclater de rire.

— Ah non, pas moi. Fuyant, c'est plutôt vous !

Sa plaisanterie ne le fit pas rire.

— C'est une blague, St John !

— Sérieux.

— Comment voulez-vous que je prenne ça au sérieux ?

— Les gens vont s'interroger.

— Mais ils me connaissent, protesta-t-elle.

Il mit un instant avant de lui répondre.

— Ils connaissaient aussi sa première femme...

Sa mère à lui.

Submergée par un flot de souvenirs, elle hocha la tête. Les adultes au milieu desquels elle vivait alors prenaient toujours soin de ne pas trop parler devant elle, mais comme tout enfant un peu curieux elle tendait l'oreille et comprenait beaucoup plus de choses qu'ils ne l'imaginaient.

Quelle tristesse ! Albert est tellement formidable.

Je l'ai toujours trouvée un peu lente, mais apparemment c'est bien plus grave que ça.

C'est tout à son honneur. Rester avec elle. S'occuper d'elle.

Vous avez entendu ça ? Elle s'est suicidée.

Stupide.

Folle.

Instable.

Elle s'assit sur des sacs de croquettes.

— C'est lui qui l'a poussée à faire ça, non ? murmura-t-elle. Il l'a détruite par ses insinuations et les bruits qu'il a fait courir sur elle. Comme il voulait le faire avec...

Elle s'arrêta avant de dire « vous ».

Elle le regarda, il la dominait de plus d'une tête et la fixait de son regard impénétrable. Il serrait les dents, sa crispation se voyait sous sa cicatrice.

— Vous vous rappelez ? s'enquit-il.

Les mots avaient sonné étrangement, étranglés, comme s'ils lui avaient échappé. Aussi mit-elle un soin tout particulier à répondre.

— Oui. J'étais jeune mais... oui. Je me souviens des messes basses, des gens qui s'arrêtaient de parler quand des enfants approchaient, de la façon dont on la regardait quand elle se hasardait dehors.

— Prisonnière, lâcha-t-il.

A ce mot, un frisson la parcourut. Elle baissa les yeux.

— Je me rends compte de tout cela maintenant. A l'époque, tout le monde pensait que c'était son choix et que c'était plus sûr comme ça étant donné sa...

Incapable de poursuivre, elle laissa sa phrase en suspens. Elle était petite quand Marlène Alden avait mis fin à ses jours et, aujourd'hui, elle se reprochait de n'avoir rien fait pour l'en empêcher.

Tout comme elle se reprochait de n'avoir rien fait pour le fils qu'elle avait laissé derrière elle.

— Folie, dit-il, finissant la phrase qu'elle n'avait pas terminée.

Elle releva la tête vers lui. Son visage était impassible. Toute trace d'émotion avait totalement disparu.

— Oui, lâcha-t-elle.

— Prochaine étape.

Quoi « prochaine étape » ? De quoi parlait-il ? De qui ? D'elle ? D'Alden ?

Brusquement, elle crut avoir compris.

— Vous voulez dire que sa prochaine étape va être de faire courir le bruit que je suis folle ?

— Absolument.

— Je vais vous dire une chose : s'il réussit à convaincre les habitants de Cedar que je suis folle et qu'ils le croient, alors je ne tiens pas à être leur maire.

— L'arrêter, fit-il.

— Je n'entrerais pas dans son jeu, répondit-elle en se levant.

Elle se frotta les mains et un nuage de poussière vola.

— D'accord pour la politique, mais je ne me salirai pas avec des manœuvres ordurières. A lui, le caniveau.

— Moi, je jouerai le jeu.

— Je ne sais pas si...

Elle s'interrompit brusquement. Apparemment dégagé de sa mission de garde du corps auprès de sa mère, Maui arrivait. Il s'arrêta et regarda l'homme qui se tenait à côté d'elle.

Elle ouvrait la bouche pour lui dire de ne pas s'inquiéter, comme elle le faisait pour le rassurer chaque fois qu'un étranger l'approchait, quand il remua la queue. Il aboya joyeusement, bondit jusqu'à eux et vint japper aux pieds de St John. Là, il s'assit et, nez en l'air et langue pendante, sembla attendre qu'il lui parle.

St John le regarda à son tour.

Jessa les observait, Maui, puis St John.

C'est alors qu'elle le vit.

Son sourire.

Un sourire qui faisait rebiquer les coins de sa bouche. En regardant le fils

du chien qu'il avait connu et qu'il appelait son meilleur ami, il avait souri. Et dans ce sourire elle venait de retrouver le jeune garçon qu'elle avait connu.

C'était son amoureux secret, la cause de beaucoup d'heures d'angoisse, trop pour une enfant de son âge.

Son cœur se serra. Il restait donc toujours en lui une trace du garçon qu'il avait été. Des miettes de sentiments animaient cet homme froid et cassant.

Quand il tendit la main vers Maui pour le caresser, elle crut pleurer.

— C'est comme s'il vous connaissait, murmura-t-elle. En général, il se méfie des hommes qui tournent autour de moi.

— Bien, fit St John d'une voix bourrue dans laquelle ne transparaissait aucune émotion, comme s'il avait voulu ignorer la première phrase.

Mais il l'avait sûrement entendue.

Le chien se releva, œil vif et queue en l'air, puis regarda du côté de la rue. Ils se retournèrent d'un bloc. Un petit garçon aux cheveux bruns les épiait derrière la vitrine et regardait le chien avec des yeux pleins d'envie.

Jessa le reconnut et l'interpella doucement pour ne pas le faire fuir.

— Viens caresser le chien si tu veux.

Un sourire éclaira le visage du petit garçon, un peu comme un instant plus tôt celui de St John s'était illuminé.

L'enfant fit un pas vers la porte d'entrée.

— Tyler, reviens ! Reviens tout de suite !

A cet appel, qui provenait de plus haut dans la rue, Tyler tourna la tête, mais ne bougea pas.

— Tyler ! Ne m'oblige pas à rapporter à ton père !

L'enfant se mit à crier :

— D'abord, c'est pas mon père !

Il jeta un coup d'œil dans la rue puis entra presque dans la boutique.

— J'espère que tu le battras, lança-t-il à Jessa.

Sur ces mots, il tourna les talons et partit en courant.

Jessa déglutit, bouleversée.

Puis elle se tourna vers St John. De toute évidence, il savait qui était cet enfant. Il avait entendu la peur dans les mots de Tyler, une peur que trahissait aussi la voix de la femme qui lui courait après.

— Je ferai plus que le battre, gronda St John.

Une phrase complète, nota-t-elle tout bas. Mais il y avait tant de haine dans cette voix... C'en était effrayant.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il la coupa :

— Je le détruirai.

Il y avait un petit attroupement devant l'entrée du drugstore et St John s'en approcha discrètement.

Albert Alden était là, le sourire conquérant. Très grand, il dépassait tout le monde d'une tête, donnait des tapes dans le dos, serrait des mains à la chaîne.

St John resta à bonne distance, observant les gestes réfléchis et la fausse simplicité du candidat à la mairie. Cet homme ne lui inspirait que du dégoût et d'horribles souvenirs dont celui de son visage penché sur lui, menaçant, un visage qui l'avait hanté jusqu'à ce qu'il construise des murs infranchissables pour l'éloigner de lui.

Mais revenir à Cedar avait remis à vif les plaies qui n'avaient jamais cicatrisé.

Albert Alden regarda autour de lui comme si, en prédateur averti, il avait flairé un danger. Son regard se porta sur St John qu'il étudia un instant puis, sachant que cette personne n'était pas d'ici et ne présentait donc aucun intérêt, retourna à ses moutons, ses électeurs potentiels.

Satisfait, St John s'en alla.

Il avait, presque machinalement, retenu son souffle tout le temps qu'il avait fixé son père. Il chassa bruyamment l'air de ses poumons, soulagé et heureux car, de toute évidence, Alden n'avait pas eu l'ombre d'un soupçon quant à son identité.

Mais il ne perdait rien pour attendre. Un jour, il aurait de ses nouvelles. Bientôt. Avant même la fin de cette campagne.

* * *

Plus tard dans la journée, St John retourna à la boutique de Jessa. Manifestement, celle-ci était encore sous le choc du passage de Tyler.

— Et dire que toute la ville raconte qu'Alden est généreux parce qu'il a adopté cet enfant !

D'un air dégoûté, elle jeta son stylo sur la table.

— Quand je pense à ce que Tyler doit subir...

Il ne tenait pas à parler de ça, mais visiblement il n'allait pas y échapper.

— Pas encore..., fit-il.

— J’ai pourtant vu qu’il avait des bleus.

St John haussa les épaules.

— Battu, c’est sûr. Mais... le reste, pas encore.

Elle le fixa un instant en silence puis lui demanda :

— Comment le savez-vous ?

Sa question le surprit. Voulait-elle savoir pourquoi il en était si sûr ou doutait-elle de ce qu’il venait de dire ?

— Trop d’agressivité chez lui.

Il se mit à arpenter la pièce. Mais bouger ne lui servit à rien.

— Encore temps.

— Temps ?

— De le mettre à genoux pour l’empêcher d’agir.

Elle le regarda avec insistance.

— Après avoir vu Tyler tout à l’heure, vous avez dit que vous détruiriez Alden. C’est vrai ?

— Oui. Pourquoi ? Problème ?

— Non.

Il ne s’attendait pas à ce qu’elle réagisse aussi peu. Sans doute pensait-elle que c’était une façon de parler ? Elle se trompait. *Détruire*, le mot n’était pas à prendre au figuré mais littéralement. Il ne resterait rien de ce déchet de l’humanité.

En revanche, il s’attendait à ce qu’elle soit contrariée qu’il ne soit pas venu pour la soutenir mais pour empêcher Alden de remporter l’élection. Bien sûr, en venant ici, il ignorait qu’elle serait la rivale de ce salaud.

— Je sais depuis le début que c’est pour vous venger que vous êtes venu.

Choqué par le calme avec lequel elle avait dit cela, il sortit de ses songes. Avait-elle lu dans ses pensées ?

Il la fixa.

Avait-il oublié qu’elle devinait toujours ce qui lui trottait dans la tête et que son langage télégraphique ne l’avait jamais gênée ?

— Ennuyée ?

— Non si vous réussissez à faire ce que vous dites. Pour moi, l’enjeu n’est pas de gagner, mais de l’empêcher de le faire.

— Je peux.

De nouveau, elle l’observa. Malgré les changements physiques qui le rendaient méconnaissable, avait-elle reconnu le garçon d’autrefois ?

— Je vous crois, dit-elle enfin.

Le temps d’un flash, le passé resurgit. Elle était de nouveau la petite fille de dix ans et lui, ce garçon douloureux, effrayé et perturbé qui s’accrochait à elle, la seule personne au monde qui le croyait et le lui avait dit quand c’était important. La seule personne de Cedar qui avait rejeté les accusations de son père.

La première personne qui lui avait dit avec son ardeur de petite fille, avec enthousiasme et sincérité : « J’ai confiance en toi. »

Elle l'avait dit avec tant de force et de passion qu'il avait su qu'elle le pensait de tout son cœur. Et il avait failli en pleurer.

Tout à coup il eut envie de tout lui confier, ce qu'il avait fait, ce qu'il était devenu, qui il était maintenant. Envie de lui montrer qu'elle avait eu raison de croire en lui, de croire qu'il s'en sortirait, qu'il aurait la vie qu'il voulait.

Mais quelqu'un frappa à la porte et Jessa se précipita pour ouvrir.

Un homme entra, un homme roux vêtu d'un jean usé et d'une chemise écossaise.

— Bonjour, docteur. Votre commande est prête.

— Merci, Jessa.

— J'ai changé de fournisseur, c'est pour cela que ça a pris un peu de temps.

Le client souleva sa casquette de base-ball, se gratta la tête et renfonça sa casquette sur ce qu'il lui restait de cheveux.

— Pas de problème, on s'est débrouillés.

— Merci, docteur.

— Je ne suis pas près d'oublier comment votre père nous a aidés quand nous traversions une mauvaise passe. Je ne vais pas vous faire des infidélités maintenant pour Bracken.

Jessa avait à peine fini de tendre ses sacs au client qu'une femme entra, vêtue d'une salopette couverte de taches.

Elle jeta un regard peu amical à St John puis salua le docteur. Ils papotèrent un instant.

Petite ville, songea St John. Tout le monde se connaît. Et sait tout de tout le monde.

Sauf de celui qui a des vues sur la mairie.

La femme s'approcha du comptoir de Jessa.

— Je sais que tu ne tiens pas une jardinerie, mais les framboisiers que je t'ai achetés l'année dernière ont tellement donné que j'aimerais en planter d'autres au printemps. Une trentaine. Tu m'as dit qu'il fallait que je passe ma commande tôt vu la quantité.

— C'est vrai. Mais ne t'inquiète pas, je les aurai. Je ne voudrais pas que Margie manque de fruits pour ses confitures et ses gelées.

— C'est pour cela que je m'approvisionne chez toi, expliqua la femme. Les autres là-bas, à River Mill, ils ne me reconnaissent jamais. Ils ne savent même pas ce que je fais.

— S'ils goûtaient ce qui sort de tes cuisines, ils sauraient.

Flattée, la cliente sourit.

— Je ne vois pas pourquoi j'irais courir là-bas quand on me fait autant de compliments ici.

Pendant que Jessa notait la commande sur son cahier, la femme lança un coup d'œil vers St John.

— Je vais téléphoner tout de suite pour les commander, dit Jessa en donnant le double du bon à la cliente. Dès que j'ai des nouvelles, je t'appelle.

— Merci, Jessa. Dis plein de bonnes choses à ta mère de ma part. Je pense souvent à vous deux, tu sais.

— Merci, tu es gentille.

Après un dernier regard à St John, la femme se tourna pour partir. Et subitement, elle s'arrêta.

— Beau garçon. J'espère que c'est plus qu'un client, murmura-t-elle.

Jessa en rougit, puis la cliente quitta la boutique, non sans le détailler une dernière fois. Pris de court, il fit semblant d'être en contemplation devant les cages à oiseaux.

* * *

Son coup de téléphone passé, Jessa se pencha sur le comptoir pour finir de remplir le bon de commande.

— Bracken ? demanda-t-il. A River Mill ?

Elle le regarda. Il n'en était pas certain jusque-là, mais maintenant, à son air soulagé, il en était sûr, elle avait plongé dans son cahier de commandes pour éviter son regard après le commentaire de la cliente.

— Oui, la jardinerie animalerie qui a ouvert récemment.

A son ton, il voulut en savoir plus. Il attendit qu'elle ait fini de fourrager dans ses papiers pour insister.

— Bracken. Nouveau ?

— Pas vraiment.

Elle s'installa à son bureau et prit un bloc-notes.

— Ils ont ouvert il y a six ans. Ça ne nous a pas posé de problèmes jusqu'à ce qu'ils cassent les prix pour attirer la clientèle.

Il s'immobilisa.

— Quand ?

— C'est récent. Je dirais quelques semaines. Ils ont distribué des tracts à un peu tout le monde.

— Résultat ?

— Mauvais pour nous.

Elle se mit à pianoter nerveusement sur la table.

— Je connais le prix de la marchandise qu'ils vendent et je sais ce que ça coûte à l'achat. Je ne vois pas comment ils ne sont pas déjà en faillite.

Moi si, pensa-t-il.

Et il commença à tirer des plans.

Jessa n'avait pas besoin de s'inventer des choses à faire pour s'occuper. Elle était débordée. Sans sa mère dont elle devait beaucoup s'occuper, elle aurait passé toutes ses soirées au bureau à faire de « l'administration », comme elle disait.

Sa mère avait besoin d'elle et elle aimait être avec elle ; c'était la seule personne au monde qui partageait vraiment son chagrin et avait été aussi malheureuse qu'elle quand le pilier de la famille s'était brisé. Mais cette boutique était leur gagne-pain, l'affaire était dans la famille depuis des dizaines d'années et elle devait poursuivre le travail accompli par son père et son grand-père avant elle.

Elle repensa à sa conversation avec St John sur Bracken, l'avant-veille. Si son visage était resté de marbre, comme d'habitude, sa voix, en revanche, avait trahi un véritable intérêt pour le concurrent.

Tout de suite après, il avait disparu. Et depuis, il n'était pas revenu.

Tout de même, ce brusque départ avait quelque chose de déroutant. Elle avait des tas de questions à lui poser, pas au sujet des élections, mais sur lui. Qu'avait fait, pendant tout ce temps, le garçon qu'elle connaissait ? Comment était-il devenu cet homme mystérieux qui ne parlait que par onomatopées ? Peut-être aurait-elle dû lui dire qu'elle savait que c'était lui ? Au moins, là, elle aurait eu des réponses.

Le fait qu'il ne soit pas seulement vivant, qu'il n'ait pas simplement survécu, mais qu'il ait fait quelque chose de sa vie et s'en tire apparemment très bien, était une source de joie pour elle, de joie et d'étonnement.

Maintenant, elle voulait tout savoir : comment il y était arrivé, où il était parti.

Mais il n'était plus là pour le lui dire et sans doute ne le reverrait-elle jamais.

— Mais si, il reviendra. Il en veut tellement à son père qu'il ne partira pas comme ça, confia-t-elle à Maui, allongé par terre à ses pieds.

Elle se pencha sur les dossiers empilés sur son bureau. Elle était là pour travailler, pas pour gamberger.

Il faisait sombre dans le magasin. Les seules lumières qui indiquaient une présence étaient sa lampe de bureau et l'écran d'ordinateur qui diffusait une

lumière verdâtre assez lugubre. Elle aimait, à partir des commandes qu'on lui passait, noter sur un grand cahier les préférences de ses clients réguliers de façon à être au courant de leurs goûts et de les satisfaire lors de leur visite suivante. C'était son père qui avait initié cette pratique et elle entendait la poursuivre. Mais il existait une méthode plus moderne et beaucoup plus efficace que le papier et le stylo pour prendre des notes. Elle...

— L'informatique ?

Elle sursauta.

Une ombre s'allongeait sur sa table.

Elle sut tout de suite que c'était mais, curieusement, au lieu de ralentir, les battements de son cœur redoublèrent. Elle releva la tête vers lui, un peu effrayée.

— Pardon, fit-il.

— Vous faites bien de vous excuser, répliqua-t-elle.

S'adressant alors à Maui, elle grinça :

— Quant à toi, tu es un fichu chien de garde, tu sais !

Le chien la regarda puis fixa St John en agitant la queue, manifestant ainsi son plaisir de cette visite tardive.

A dire vrai, un instant plus tôt, il avait relevé le museau en faisant un petit bruit mais, en toutou bien élevé, il n'avait pas aboyé à l'arrivée d'une personne à laquelle il avait été présenté.

Elle abaissa de nouveau les yeux sur son cahier, rougissante. C'était chaque fois la même chose. Dès qu'elle le voyait ou pensait à lui, elle s'empourprait comme une gamine.

Ce n'était pas vraiment étonnant. Sa conversation lapidaire mise à part, St John avait une incroyable présence. A côté de lui, les hommes qu'elle avait connus étaient des freluquets. Il les faisait tous paraître falots, insignifiants, creux. A peine vivants. Alors que lui était furieusement tonique.

C'était sûrement grâce à son énergie qu'il avait survécu, pensa-t-elle.

Mais il ne fallait pas qu'elle s'attarde sur l'effet qu'il lui faisait. C'était le choc de découvrir qu'il était vivant après toutes ces années passées à le pleurer.

— Vous devriez, lança-t-il.

Elle se ressaisit pour retrouver le fil de leur conversation.

— J'aimerais bien, mais je ne trouve pas de programme qui fasse tout ce que je voudrais.

— Quoi ?

— Des tonnes de choses. Les comptes, les inventaires, suivre les achats, tout ça. Mais je veux un seul logiciel. Je veux qu'il soit capable de me dire où sont stockés certains produits dont on ne se sert pas souvent ou qu'il garde à la mémoire les préférences de mes clients et plein d'autres données encore sans que j'aie à fouiller partout. J'aimerais que ceux de mes clients qui achètent certains produits régulièrement soient informés quand ils sont en promotion et puissent en acheter une grande quantité pour faire des

économies. Voilà, ce genre de choses.

— Un bon service.

— C'était le fonds de commerce de mon père.

Elle bascula en arrière sur sa chaise.

— Cela fait facilement un an que je cherche, depuis que j'ai fini par convaincre papa que ce serait utile pour la société. Mais je n'ai rien trouvé. Ça ne doit pas exister, cette machine à tout faire !

— C'est possible.

— Ce serait bien pourtant.

Il sourit vaguement.

— Connais quelqu'un.

Elle fronça les sourcils.

— Vous connaissez quelqu'un qui... ?

— Pourrait l'écrire.

Elle écarquilla de grands yeux et attendit sans rien dire, le fixant.

Une lueur d'humour brilla dans ses yeux. Il avait parfaitement saisi qu'elle s'en remettait à lui pour lui faire abandonner ses méthodes archaïques.

Mais cette lueur amusée la dérouta totalement. Elle s'était souvent demandé, à l'époque, comment serait Adam s'il avait mené une vie normale. Elle s'était demandé comment il pouvait vivre sans profiter des petits bonheurs tout simples dont elle jouissait : être aimé, être heureux, rire. Quelque part, d'une manière ou d'une autre, il avait appris à rire, même s'il ne pouvait pas — ou ne voulait pas — le montrer. Cette pensée la soulagea. Peut-être sa vie n'était-elle pas restée cette chose triste, tordue qu'il connaissait autrefois. Peut-être s'était-il débrouillé pour se faire une existence acceptable — pourquoi pas agréable ? — depuis qu'il avait réussi à échapper aux griffes de son père ? Cela faisait vingt ans, après tout, un bail. Assez de temps pour...

Cela fait vingt ans, se dit-elle. Il a bien dû trouver quelqu'un, une femme aimante qui a su voir l'homme vrai qu'il était, qui a su l'aider à évacuer son passé, à panser ses plaies, à trouver une forme de paix.

Elle s'agita pour tenter de cacher ce qui devait trop bien se lire sur son visage.

— Vous connaissez quelqu'un qui saurait m'écrire un programme ?

— Un bon. Barton. Je lui demanderai.

Il fit une mimique amusée.

— Je l'arracherai à sa fiancée.

Il changea de tête, ce qui la chagrina. Il devait regretter la vie qu'il avait mise entre parenthèses pour venir ici, et les personnes qu'il avait laissées.

Finalement, songea-t-elle de nouveau, elle ne savait rien de son existence actuelle. Et elle brûlait d'envie de savoir. Savoir où il travaillait, dans quel domaine, et ce qu'il avait fait depuis le dernier jour où elle l'avait vu. Mais c'était gênant de lui poser trop de questions. Et si elle se montrait pressante, il se fermerait, c'était sûr.

Et puis, elle devait éviter certaines questions sous peine qu'il comprenne

qu'elle l'avait reconnu.

Elle se creusa la tête et se lança. Une question toute bête, innocente, pour commencer.

— Vous travaillez dans l'informatique ?

— Parfois.

Réponse évasive. Avec les ordinateurs, aujourd'hui presque tout le monde travaillait dans — ou avec — l'informatique.

— Des informaticiens seraient perdus ici, reprit-elle. Cedar est en retard technologiquement.

— Il arrangerait ça.

— Il mettrait un terminal d'ordinateur à la bibliothèque, un à la mairie et un autre à la poste. Le problème, c'est que nous serons obligés de rester sur la ligne commutée. Nous sommes trop éloignés du bureau central de la compagnie des téléphones pour avoir l'ADSL et le câble n'arrive pas encore jusqu'ici. L'autre possibilité, le satellite, est beaucoup trop onéreuse, on la laisse donc de côté pour l'instant.

Il opina comme si elle avait été une bonne élève qui avait bien appris sa leçon. Son air supérieur l'irrita.

— Ce n'est pas parce que je ne veux pas être maire que je n'ai pas réfléchi à tout cela, lança-t-elle, pincée.

— Pas dit ça. Faudra informer les gens.

— Ils le savent déjà.

— Ils écoutent les rêves, oublient la réalité.

Incapable de le regarder plus longtemps, elle fit semblant de farfouiller dans un tiroir puis se tourna vers son écran d'ordinateur comme pour vérifier quelque chose.

— Cela me rappelle, dit-elle tout haut mais comme pour elle-même, que j'ai un truc à payer en ligne.

Elle brancha le jack du téléphone dans le port de son portable et attendit.

— Lent, fit-il.

Elle haussa les épaules.

— Il lui faut des heures mais je dois le faire, je ne tiens pas à avoir un problème avec ma banque.

— Un problème ?

— J'ai mis deux chèques à la poste pour ma banque et ils ont mis cinq jours à arriver à River Mill. Il y en a même un qui n'est pas arrivé du tout. Résultat, ils ont commencé à faire des histoires... Je ne sais pas ce qui se passe avec le courrier, mais je n'ai plus confiance.

— Quelle banque ?

— River Mill Savings and Loan. Si ça continue, je serai obligée d'aller déposer mes chèques en main propre et de rester attendre qu'ils les enregistrent. Ça va me faire perdre du temps. C'est idiot, je n'ai pas que ça à faire, surtout en ce moment. Je n'avais jamais eu de problème avec eux, c'est bizarre que ça commence maintenant...

— Modèles.

Elle leva les yeux vers lui.

— Pardon ?

— Appels téléphoniques, marmonna-t-il, l'air absent.

Elle se retourna vers son écran pour vérifier quelque chose, puis se détourna pour lui demander ce qu'il voulait dire.

Il était parti.

St John faisait les cent pas, comme depuis le début de la nuit. Heureusement, il n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil. Pour lui, dormir était une perte de temps. Il lui arrivait parfois de se demander s'il n'essayait pas, en fait, de rattraper le temps qu'il avait perdu, par peur et par lâcheté, mais il ne s'attardait pas sur ce genre de questions. Il avait trouvé une forme d'équilibre qui lui permettait sinon d'être pleinement heureux, du moins de se contenter de ce qu'il avait.

Du moins, c'était vrai jusqu'à son arrivée ici. Il aurait dû réfléchir avant de venir : son passé et son cortège de mauvais souvenirs le rattraperaient forcément. Il avait eu tort de les croire enterrés à jamais.

Il s'arrêta devant la fenêtre. Il n'y avait pas de clair de lune cette nuit pour faire briller le fleuve de millions d'écailles d'argent et il ne distinguait que de vagues formes dans l'obscurité.

Il avait passé quelques coups de fil, certains à des employés de Redstone qui étaient habitués à ses bizarreries, d'autres à des personnes que ses appels tardifs avaient d'abord irritées. Mais quand elles avaient su qui les appelait, elles s'étaient calmées. Mis à part le personnel de Redstone, les gens avec lesquels il avait affaire n'étaient pas forcément le haut du panier, mais ils coopéraient toujours volontiers. Bien sûr, d'une manière ou d'une autre, ils y trouvaient leur compte.

Pour l'instant, il ne lui restait qu'à attendre les renseignements qu'il avait demandés ; ça ne devrait pas être long. Il savait ce qui se passait, il voulait seulement confirmation.

Et il l'aurait.

Il avait l'art et la manière pour obtenir ce qu'il voulait. C'était un truc qu'il avait acquis à voir vivre Albert Alden. Cerner ce que les gens peuvent faire pour vous, sinon tout de suite, du moins plus tard. Ensuite s'arranger pour qu'ils vous soient redevables ou qu'ils sachent que ça vaudrait la peine que vous leur soyez redevable.

Au cours de sa jeunesse passée dans l'ombre, avant que Josh ne le sorte du noir pour le mettre en pleine lumière, il avait acquis une jolie collection de contacts qui lui servaient toujours — à lui et à Redstone.

Il se détourna de la fenêtre. Que faisait-il debout en pleine nuit à cogiter ?

C'était cet endroit aussi. Cedar.

Et Jessa.

La petite voix au fond de sa tête refusa de se taire cette fois-ci.

Affronte la réalité, pensa-t-il. Elle a été la seule chose belle, pure, ensoleillée de ta vie. La seule lumière au milieu de tant de souffrance et d'ombre. T'attendais-tu vraiment en la revoyant à ce que ça ne te fasse rien ?

Sincèrement, il le croyait car il pensait avoir évacué les sentiments qu'il éprouvait jadis. Pas les avoir surmontés, non, les avoir détruits.

Se rendre compte qu'ils existaient toujours avait de quoi déconcerter. Et maintenant il était assis là et il souffrait comme il n'avait pas souffert depuis cette fameuse nuit où, assis sur son rocher, il regardait avec effroi les flots furieux l'attaquer, sachant que c'était l'occasion, sa chance, une chance qui ne se représenterait pas.

Jessa.

Une image d'elle passa devant ses yeux, pas la Jessa d'autrefois, non, la Jessa d'aujourd'hui, celle qu'il avait vue quand il s'était tapi dans un coin, la veille, à la regarder dans la maison où elle avait grandi.

Elle lançait une balle de tennis à son gros chien. Elle avait la grâce d'une athlète. Ignorant la poussière qui s'accumulait sur la balle après laquelle le chien courait, elle le félicitait quand il l'attrapait au bond et riait de bon cœur quand l'animal se retournait après l'avoir malencontreusement dépassée.

Encore maintenant, elle riait. Elle avait toujours eu le sens du bonheur, de la joie, du plaisir de vivre. Toute chose qu'il n'avait jamais eue. Qu'il était incapable d'avoir. Il traversa la pièce et s'assit sur le lit, allongea les jambes et s'adossa aux coussins. Immanquablement, une nouvelle image d'elle s'imposa sans qu'il puisse la chasser. C'était la nuit qu'ils avaient passée à mettre sur pied une vraie campagne électorale. A un moment, alors qu'elle était assise à son bureau, il s'était penché sur elle et était resté fasciné par sa nuque. Si élégante, si fine, si fragile...

La petite Jess, qui avait été sa bouée de sauvetage, était aujourd'hui un élément dérangeant. Elle perturbait sa vie comme rien ne l'avait perturbée depuis longtemps et il ne savait comment régler le problème.

Son portable sonna.

L'appel tombait bien, il allait lui éviter de penser aux pulsions qui l'agitaient. A Jessa qui habitait ses rêves. Jessa, l'image poétique d'un désir fou. Jessa, l'enfant de son souvenir devenue femme, une femme qui l'obsédait.

— St John, chuchota-t-il dans le téléphone en s'asseyant au bord du lit.

— C'est Josh. Je pensais bien que tu serais debout.

— Je ne m'attendais pas à vous entendre.

— J'appelle pour dire que j'ai vérifié ma théorie.

L'accent du sud de Josh était teinté d'humour.

— Quelle théorie ?

— Qu'il faut trois personnes pour faire ce que tu fais tout seul et pour le

faire moins bien.

Un sentiment de culpabilité envahit St John. Il n'aurait jamais dû quitter Redstone comme ça.

— C'est une plaisanterie, mon cher, reprit Josh. Et cesse de te faire des reproches. Pour une fois que tu prends quelques jours de congé...

Josh le connaissait trop bien, songea St John. C'était ce qui arrivait quand on devenait trop intime avec quelqu'un. On finissait par être limpide et plus aucune zone d'ombre ne subsistait. C'était ce qui se passait avec Josh.

Comme avec Jessa.

— Je peux travailler d'ici si...

— Non, on se débrouille. Une fois n'est pas coutume, j'ai des infos pour toi.

— Vous ?

Josh éclata de rire.

— Sans tes contacts... si intéressants, on a dû prendre d'autres chemins pour obtenir ce que tu demandais. La femme de Mac a des relations dans le monde vétérinaire, en particulier dans l'industrie des aliments pour animaux.

Emma, pensa St John. Emma McClaren et son refuge pour animaux.

— Elle a passé quelques coups de fil et découvert que tu avais raison. Alden arrose la boutique de River Mill. Ils sont donc en mesure de faire du dumping.

Il le savait mais mieux valait avoir des preuves.

— Degré d'implication ?

— Apparemment, tout. La publicité, les prix. Le propriétaire avait besoin d'argent que la banque a refusé de lui prêter. C'est donc Alden qui a avancé les fonds à condition que ses directives soient respectées.

Exactement ce à quoi il s'attendait. Il y avait des choses qui ne changeaient jamais, se dit-il. Et les techniques de cette vieille crapule étaient immuables. Dans les affaires comme dans sa vie privée, il fonctionnait sur le même modèle, en exerçant la pression et la coercition.

— C'est une façon de faire ! ironisa Josh. Mais en étant honnête, il est impossible de lutter contre de telles pratiques. Il faut faire ce qu'il faut pour les éradiquer... habilement.

Il marqua une pause.

— Il semblerait qu'Alden a une taupe à la banque. Ryan a réussi à se... procurer certains documents...

De nouveau un sentiment de culpabilité étreignit St John. Ryan Barton, autrefois hacker et aujourd'hui chez Redstone. Un informaticien génial. Qui avait juré de mettre un terme à ses activités illicites — sauf pour rendre service à un membre de la famille Redstone — quand Josh l'avait recruté : il s'était introduit frauduleusement dans le système de la société.

— Un versement a été opéré puis retiré, poursuivit Josh. Il a été recredité mais après la date limite. Le deuxième a également été déposé en retard sur le compte. Même le troisième, pourtant envoyé avec accusé de réception, a été

crédité deux jours après que la poste l'a remis à la banque. La poste nous a montré l'avis de réception. Il y a là matière à plainte si on le souhaite.

— Effectivement.

— Une chose encore, mais j'ignore si c'est important, Alden a un compte aux Caïmans.

— Quoi ?

— Oui, Mac a découvert ça.

St John se leva. Qu'avait fait Josh ? Il avait mis tout le monde sur l'affaire ? Harlen McClaren avait sûrement mieux à faire — trouver un trésor englouti ou investir intelligemment dans quelque chose qui avait échappé aux autres.

— Il avait les relations, expliqua Josh. Apparemment, le compte n'est pas très approvisionné mais suffisamment pour lui assurer une confortable retraite. Si cela te semble intéressant, je peux demander à Ryan de tracer les dépôts qui ont été faits.

— Je...

Ne sachant que dire, il hésita.

— Je ne sais pas, finit-il par répondre.

— Parfait. Je lui dis de garder cela sous le coude, au cas où. En attendant, Ryan travaille sur le logiciel que tu lui as demandé. Il devrait sortir une version finalisée d'ici quelques jours.

— Vous me la facturerez quand elle sera prête.

— C'est ça ! se moqua Josh.

— Josh...

— C'est réglé, on n'en parle plus.

— Il ne fallait pas mobiliser tout Redstone, murmura-t-il.

— Tu plaisantes ? Ils faisaient la queue à ma porte pour savoir comment ils pouvaient aider quand ils ont su que c'était toi qui demandais. Tu leur as facilité la vie d'une manière ou d'une autre, alors laisse-les te manifester leur reconnaissance.

Il se rassit au bord du lit. Il ne parlait peut-être pas beaucoup mais il était rarement totalement muet. Cette fois-ci, il était sans voix.

— Tu veux bien me laisser *moi aussi* te manifester ma reconnaissance, ajouta Josh.

Sidéré, en proie à une violente émotion, St John soupira.

— Ne dites pas ça.

— Si, je le dis. Tu sais bien que je ne fais jamais rien par obligation. Donnant donnant. Tu as été un investissement qui m'a beaucoup rapporté.

Il s'arrêta un instant puis ajouta :

— Et tu es mon ami, Dameron St John. Au cas où tu l'aurais oublié.

— Pas oublié, répondit St John, toujours aussi ému et incapable d'ajouter un mot.

— Et connaissant ton goût pour les conversations privées, je n'ajouterais rien, conclut Josh en riant. Si tu as besoin de quelque chose d'autre, fais-le-

moi savoir. Fais-le-nous savoir. Il n'y aura peut-être pas assez de nous tous pour faire ton travail, mais on le fera.

Sur ces mots, Josh raccrocha.

St John resta assis au bord du lit, le téléphone à la main. On venait de lui rappeler que sa vie était loin d'ici, au milieu des gens de Redstone devenus sa famille, cette famille qu'il n'avait jamais eue. Des gens qui pouvaient lui demander la Lune et vers qui il pouvait se tourner s'il avait besoin d'eux.

Une femme qui estimait qu'il avait besoin de suivre une analyse lui avait demandé, un jour, s'il existait quelqu'un en qui il avait confiance.

Sa première réponse — non formulée car il n'avait nullement l'intention de répondre à une personne qu'il ne reverrait pas — avait été non.

Ce n'était plus exact, comprit-il aujourd'hui. Il faisait confiance à tout le personnel, à tous les membres de Redstone.

Et Jessa se fondrait dans le tableau, pensa-t-il. Elle avait tout pour faire partie de la société. L'intelligence, la vivacité d'esprit, la générosité et cette espèce de fidélité que Josh n'avait pas besoin de demander car il l'avait d'office en remerciement pour sa propre honnêteté envers son personnel.

Cette honnêteté plaçait Redstone dans le *top ten* des sociétés au monde où il faisait bon travailler.

Oui, songea St John, il avait cette puissance derrière lui et il pouvait s'en servir. Il le ferait pour détruire la créature abominable qu'était son père.

L'heure du déjeuner était arrivée, mais Jessa n'afficha pas le panneau *Fermé* comme elle le faisait d'habitude. Il n'y aurait peut-être pas beaucoup de clients, mais ce serait toujours ça de pris vu l'état de ses finances.

Elle s'apprêtait donc à manger le sandwich qu'elle avait apporté, quand la porte s'ouvrit sur St John.

Il portait un jean assez moulant et la même casquette que le premier jour.

Elle lui en voulait un peu d'avoir disparu la veille comme un voleur. Mais il lui tendit un document, une photocopie.

— Journal, commenta-t-il. *Cedar Report*.

Intriguée, elle lut le papier, puis écarquilla les yeux.

— Mais... Ce n'est pas le nom de la société d'Alden ?

— D'une de ses sociétés.

Elle le regarda.

— Vous voulez dire qu'une partie du journal lui appartient ?

— Oui, une grande partie.

— Comment est-ce possible ? Vous voulez dire qu'il se cache derrière...

— Société, propriété d'une holding, elle-même propriété d'un trust.

— Incroyable ! s'exclama-t-elle. Ceci explique cela !

Elle reposa la copie sur son bureau et soupira, dégoûtée.

— Il se fait gratuitement sa propre publicité, déguisée sous de pseudo-articles de journaux.

— Pas gratuitement.

— En ce cas, il a dû payer un joli paquet...

Elle resta silencieuse.

— Finance Bracken.

Elle bascula en arrière sur sa chaise, les yeux de plus en plus plissés. C'était insensé, et qu'est-ce que les élections venaient faire là-dedans ?

— Paie quelqu'un à la River Mill Bank, poursuivit-il.

— Il paie qui et pour faire quoi ?

— Vos versements « en retard ».

Elle se redressa brusquement. Puis, lentement, se leva et le fixa.

— Vous voulez dire qu'Albert Alden essaie de me mettre à genoux ? Et la société Hill avec moi ? C'est du sabotage. Mais pourquoi ? Pour que

j'abandonne les élections ?

— En partie. Si vous n'êtes pas capable de gérer une boutique...

Tout s'éclaira pour elle.

— Cela veut dire que je ne suis pas capable de gérer une ville. Il y a de quoi rire ! Lui qui n'a même pas gagné son argent... Il s'est contenté d'hériter !

Une ombre passa sur le visage de St John. Elle se rappela alors le soir où, en hésitant, il lui avait dit qu'à part elle, la seule personne au monde en qui il avait confiance était son arrière-grand-père. L'homme qui avait fait la fortune des Alden, qui avait perdu son fils unique, jeune, dans des circonstances tragiques, qui avait eu le temps de voir son petit-fils devenir un bon à rien, un vicieux qui estimait que puisqu'il n'avait pas besoin de travailler, il n'avait aucune raison de perdre son temps à le faire. Finalement, le vieil homme avait été le seul modèle que le jeune Adam Alden avait eu.

Est-ce que le pauvre homme avait su pour son arrière-petit-fils ? Il était mort deux ans avant que les violences ne deviennent visibles. Avait-il soupçonné quelque chose ? Était-ce pour cette raison qu'il avait été si proche de son arrière-petit-fils ? Pour tenter de le protéger ? Ou Albert Alden n'avait-il laissé libre cours à sa perversité qu'après la mort du seul homme qui avait une espèce de contrôle sur lui ?

Elle voulait des réponses à ces questions. Il le fallait. Sans ces réponses, elle ne trouverait pas la paix.

— Donc, il essaie d'acheter les électeurs, reprit-elle. Et pour y parvenir, il est prêt à toutes les turpitudes.

— Il y a deux ans, il a payé pour avoir la mainmise sur Riverside Paper.

Elle se laissa retomber sur sa chaise. La société papetière était le plus gros employeur de la ville et même du comté. Elle avait récemment connu des difficultés, dues, avait dit son père, à une gestion désastreuse et à des restrictions environnementales drastiques. Et Alden en avait pris le contrôle ?

Si on lui avait posé la question, elle aurait dit que la moitié des travailleurs de Cedar tiraient leurs revenus de cette société papetière, ce qui signifiait qu'ils avaient de quoi vivre grâce à Albert Alden.

En ce qui concernait ces gens-là, pas besoin de les travailler au corps pour qu'ils votent pour lui. Leurs votes lui étaient acquis d'avance, d'autant plus qu'ils étaient inquiets pour leur avenir.

— Donc ils voteront pour l'homme qui signe leur chèque en fin de mois, qu'il leur plaise ou pas.

— L'histoire le prouve, confirma-t-il.

Et d'ajouter,

— Apprenez vite.

— Moi ? Non. Je suis complètement dépassée. Ce qui aurait dû être une élection sans histoire dans une petite ville est en train de tourner à l'embrouille d'envergure nationale.

— Tremplin.

— S'il briguait vraiment une mandature nationale, il commencerait beaucoup plus haut, comme gouverneur du comté ou quelque chose comme cela.

— Influence prend du temps.

— Il ne choisit pas sa voie au hasard, n'est-ce pas ?

Comme St John opinait, elle soupira.

— La politique... Si seulement il avait mis la moitié de l'énergie qu'il déploie actuellement dans un travail honnête...

Elle s'arrêta, souffla de nouveau.

— Je viens de mettre politique et honnête dans la même phrase. Quel mélange !

Sa remarque le fit rire. Un rire un peu rauque, comme rouillé, mais un vrai rire. Jessa en resta bouche bée. Ainsi donc St John savait rire. C'était un bonheur de l'apprendre.

Il regarda au loin comme s'il avait été pris en flagrant délit de joie illicite.

— Il est temps.

Il regardait les photos accrochées au mur. Qu'avait-il en tête ? Elle l'ignorait mais, sans savoir pourquoi, elle pensa à une boule de neige qui dévale le versant d'une montagne. Puis à un général avant une attaque qui risque de changer le cours de la guerre.

Elle ignorait ses plans mais, à cet instant, elle était sûre d'une chose : ce qu'il avait décidé se déroulerait comme il l'avait prévu.

En violentant son propre enfant, Albert Alden avait fait de son fils un ennemi implacable.

Quelques jours plus tard, Jessa était seule dans sa boutique, pensive. Quand elle avait imaginé St John en général, elle ne s'était pas doutée être si proche de la réalité. Mais, avec une précision quasi militaire, des choses commençaient à se produire à Cedar.

Et c'était certainement St John qui était derrière.

Son plan semblait fonctionner.

Elle était impressionnée. Etonnée. Et éprouvait une véritable admiration pour la vitesse et le soin apportés à une opération qui se déroulait en coulisses, à l'insu de tous.

Mais ce qui dominait tout, c'était son envie de savoir, de comprendre qui était cet homme. Et comment il avait pu, en si peu de temps, avoir cette incroyable influence et ce pouvoir sur elle. Comment Adam Alden, l'enfant taciturne, battu, martyrisé, avait-il pu se métamorphoser en cette puissante force de la nature ?

L'arrivée d'une cliente l'interrompit dans ses réflexions : Mme Walker venait récupérer ses aiguilles à coudre.

Jessa les chercha un moment dans le fouillis de sa boutique, puis rendit sa monnaie à Mme Walker.

— Aiguilles de machine à coudre ?

Elle sursauta.

Encore St John.

Avait-il appris à se déplacer silencieusement quand il était enfant pour tenter d'échapper à son père ?

— Ce n'est pas un article que l'on vend d'habitude, reconnut-elle, mais Mme Walker est cliente depuis des années, alors je lui ai rendu service. Ce n'est pas très gênant.

— Faut être spécialisé.

— C'est ce que nous faisons.

— Pas vraiment.

La colère monta en elle :

— Si c'est pour me dire de faire autrement, je vous arrête tout de suite.

— Je ne me permettrais pas ; vous connaissez votre métier.

Tirillée entre agacement et soulagement, elle soupira.

— Merci. L'expert que papa avait consulté quand il est tombé malade, il y a deux ans, lui disait toujours ce genre de choses.

— Détruit ce qui vous a fait.

— Exactement, dit-elle contente qu'il ait saisi ce qu'elle avait essayé de dire à l'homme de Portland venu les conseiller.

Il s'était promené dans les allées du magasin en regardant avec mépris les rayons et les étagères débordant d'articles. Il lui avait fait penser à une chochette horrifiée devant une flaque de boue. Quel imbécile !

— Je suis un peu sur les nerfs, reprit-elle. Excusez mon agressivité.

Il parut surpris. Puisqu'il savait qu'elle était sous pression, c'était le fait qu'elle s'excuse qui devait l'étonner.

— Vous n'êtes pas agressive. Vous ne pouvez pas.

Elle resta sans voix. Il avait parlé comme quelqu'un qui la connaissait depuis longtemps.

Elle replongea dans ses pensées. S'était-il souvenu d'elle ? Avait-il pensé à elle pendant tout ce temps ? Ou l'avait-il évacuée avec tous les mauvais souvenirs de cette époque et de ce lieu ? Il y avait tant de choses qu'il avait dû vouloir oublier, rayer, jeter à la mer pour qu'elle les emporte comme l'eau avait tout emporté ce soir-là.

Elle fit un effort pour chasser ses pensées et revint à la réalité.

— J'ai appris un truc intéressant, hier, dit-elle.

Il ne dit rien et attendit.

— Je suis tombée sur Joe Winston, il travaille à la banque de River Mill. Il était sur les dents, m'a-t-il dit, parce que la banque a un audit en ce moment.

— Ça arrive.

Il ne manifesta aucune émotion.

— Il m'a raconté que pour l'instant ils n'ont rien trouvé d'autre que des erreurs d'un employé qui a enregistré des paiements avec du retard.

Le même silence. Alors elle poursuivit :

— L'affaire en serait restée là s'ils n'avaient découvert que ce même employé a déposé de belles sommes sur son compte à peu près en même temps.

— Idiot.

— Oui.

Elle attendit, mais il avait dû se jurer de ne pas intervenir. Elle reprit :

— Le préposé à la poste m'a dit qu'un journaliste du *Ledger*, le grand quotidien du comté, est arrivé à Cedar et qu'il met son nez partout. Il a posé des questions sur les finances d'Alden, sur ce qu'il fabrique et même sur le suicide de sa femme et... la mort de son fils.

Cette fois, il réagit.

— Véritable enquête journalistique ?

Elle se pencha sur son comptoir puis se redressa et le regarda dans les yeux.

— Nous n'avons pas souvent ce genre de visites, ici. Je ne vois pas qui

pourrait s'intéresser à une élection de seconde zone quand il se passe des événements autrement importants dans la région.

Il haussa les épaules, mais il avait détourné les yeux.

— Enfin, ce que j'ai entendu de plus intéressant cette semaine pendant que vous étiez... je ne sais où... c'est que M. Alden a réagi bizarrement quand la personne à qui il avait prêté une grosse somme d'argent la lui a rendue en totalité.

— Ah bon.

— Il paraît qu'il était furieux. Il avait un client dans son bureau quand il a reçu le coup de fil, et ce client a tout entendu. Alden criait que celui à qui il avait prêté de l'argent ne pouvait pas rompre le contrat comme ça. Qu'il lui devait un dédommagement.

Quelque chose passa dans le regard de St John, quelque chose de dur, de mortel. Ce fut rapide mais glaçant.

Un frisson d'effroi la parcourut.

* * *

— Ne votez pas pour moi parce que vous aimiez mon père ou parce que vous êtes habitués à avoir un Hill comme maire et que vous voulez que la tradition se perpétue. Bien sûr, j'apprécie cette marque de fidélité, mais ce n'est pas une bonne raison pour me confier l'avenir de Cedar. Croyez-moi, vous devez voter pour moi parce que je partage votre vision du futur de cette ville que nous aimons tant. Parce que, comme vous, je veux que nous avancions sans rejeter le passé qui a fait de nous ce que nous sommes. Sans perdre notre âme.

C'est bien, pensa St John. Elle touchait la foule et il y avait foule. Pas autant qu'autour de son rival, peut-être, mais son auditoire était plus attentif. Et composé des plus avertis, des plus actifs.

— Je ne suis pas une femme politique, vous le savez tous, poursuivit-elle. Et je ne vous ferai pas de promesses que je ne tiendrai pas, simplement pour avoir votre vote. Avec moi, il n'y aura pas de tractations secrètes avec les gros groupes pour faire prévaloir leurs objectifs. Je n'essaierai pas d'acheter mon mandat. Je devrai le gagner.

Comme il s'y attendait, quelques applaudissements accompagnés de beaucoup de messes basses suivirent. C'était encourageant qu'ils la comprennent aussi vite.

L'autre événement, auquel il s'attendait aussi, ne tarda pas. Un homme se mit à crier :

— Pourquoi est-ce qu'on vous ferait confiance alors que vous n'êtes même pas capable de développer votre boutique ?

St John repéra l'individu : c'était un homme d'Alden. Il l'avait vu au QG de campagne de celui-ci. C'était un habitant de River Mill, pas de Cedar.

St John fixa Jessa avec insistance pour lui faire comprendre de garder son

calme.

Elle rit.

— Si vous étiez d'ici, de Cedar, vous auriez vu que j'ai affiché les résultats de mon magasin dans la vitrine et qu'ils sont encore meilleurs que l'année dernière.

Bravo ! la félicita tout bas St John. Bien joué !

En une phrase, elle venait de contrer cet individu. La foule rassemblée là venait d'être témoin d'un mensonge formulé par quelqu'un qui n'était même pas du pays.

— Evidemment on peut faire encore mieux, poursuivit-elle, en augmentant nos prix, en ne vendant pas de spécialités mais uniquement le tout-venant. Mais nous sommes attentifs aux besoins de nos clients et estimons qu'ils méritent d'être servis comme ils le sont depuis des dizaines d'années.

Cette fois-ci, ce ne furent pas des chuchotements mais un tonnerre d'applaudissements qui salua sa proclamation de foi.

— Hé ! Ce type-là, il travaille pour Bracken ! s'écria quelqu'un.

Visiblement mal à l'aise, l'individu commença à battre en retraite. Ce n'était pas un pro, pensa St John. Un pro aurait réagi, il aurait renchéri, redoublé d'agressivité. C'était clair, il ne s'était pas préparé.

Alden, se dit-il, n'allait pas apprécier ce qui venait de se passer. Tant mieux. Parce qu'il savait très bien ce qu'Albert Alden faisait quand il se trouvait devant des situations qui lui déplaisaient.

— Je n'ai jamais vu ça ! lança Marion Wagman. Insulter une femme comme ça, en pleine rue !

Mme Walker reprit les sacs qu'elle avait posés par terre et hocha la tête.

— Ce n'est pas la faute de Janelle s'il y a un audit à la banque.

— Elle était très ennuyée, je t'assure. Elle dit qu'il est client de la banque depuis à peine deux ans mais qu'il est en pays conquis. Il traite les employés comme si c'était son personnel.

Tête baissée, Jessa fixait les paquets de préparation pour cheese-cake comme s'ils contenaient les réponses à tous les mystères du monde.

Quand les femmes sortirent du magasin, elle passa à son tour à la caisse avec son Caddie. Les pensées les plus contradictoires se bousculaient dans sa tête.

De retour chez elle, elle eut une agréable surprise. Sa mère était en pleine action dans la cuisine et son oncle assis au comptoir devant une tasse de café.

— Bonjour, ma chérie.

Naomi embrassa Jessa et fourragea dans un des sacs qu'elle venait d'apporter.

— Merci.

— De rien, maman.

— La prochaine fois, j'irai moi-même. C'est promis.

Jessa dévisagea sa mère. Elle avait le même regard que son beau-frère, l'extra-lucidité en moins. Ses yeux étaient un peu plus vifs que d'habitude, plus brillants. Si l'oncle Larry avait réussi l'exploit de lui redonner un semblant de goût à la vie, elle lui en serait éternellement reconnaissante.

— Ça leur fera plaisir de te voir au supermarché, ajouta-t-elle.

Elle le pensait sincèrement.

— Assieds-toi avec ton oncle pendant que je prépare le café.

Jessa se tourna vers Larry qui lui fit un petit signe pour qu'elle s'asseye. La cafetière se trouvant de l'autre côté de la pièce, ils avaient quelques instants pour bavarder tous les deux.

— Merci, fit Jessa.

Larry sourit.

— Ce n'est pas l'homme, c'est le temps qui guérit.

— Tu y es pour quelque chose, mon oncle.

— Peut-être.

Voyant sa belle-sœur approcher, deux tasses fumantes dans les mains, il changea de sujet.

— J'ai entendu une drôle de rumeur en ville, ce matin.

— A propos d'Alden ? Il paraît qu'il a fait un bide. Oui, je suis au courant, confia Jessa, heureuse que sa mère les ait rejoints.

Celle-ci prenait souvent du champ et n'était plus que l'ombre d'elle-même, elle qui avait été si vivante.

Larry haussa les sourcils, l'air interrogateur.

— Non, je ne connais pas la dernière. Qu'est-il arrivé ? Raconte.

Jessa résuma l'histoire de la banque et conclut :

— Ça ne lui ressemble pas. Il est tellement préoccupé par l'image qu'il projette.

— Et trop gentil pour être honnête, ajouta Naomi.

Jessa se tut. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas entendu sa mère émettre une opinion, pas même sur le temps, et encore moins sur un sujet qui exigeait un minimum de réflexion, qu'elle hésita avant de reprendre la parole de peur de briser son élan.

— C'est juste, approuva calmement Larry. Un homme trop lisse est un imposteur ou, alors, il a briqué l'extérieur et négligé l'intérieur.

Jessa ne put s'empêcher de rire.

— Oncle Larry, tu es impayable. Il n'y en a pas deux comme toi.

— Ravi de le savoir, dit-il riant à son tour. De toute manière, il n'y a pas de place pour deux Pierrot comme moi dans cette petite ville.

La bonhomie avec laquelle il avait accepté le surnom peu respectueux dont l'avaient affublé, il y a longtemps déjà, les habitants les moins charitables était aussi une des raisons pour lesquelles elle adorait cet homme. La bêtise qui les empêchait de voir la sagesse qui se cachait derrière quelques-unes de ses déclarations fracassantes était leur perte, pensait-elle.

L'idée que c'étaient les métaphores de l'oncle Larry qui l'avaient préparée à l'étrangeté du langage de St John lui traversa l'esprit. Bizarrerie pour bizarrerie...

— Et toi ? Qu'as-tu entendu ? demanda-t-elle. C'est au sujet du reportage ?

— Non, j'en ai entendu parler mais ce n'est pas ça.

— Quel reportage ? intervint sa mère.

— Celui qui est paru dans le *Ledger*, expliqua Jessa. Le journaliste a fouillé dans la vie d'Alden.

— Intéressant, fit Larry. Je me demande ce que ça cache. Pourquoi ce soudain intérêt pour quelque chose qui ne concerne pas tout le comté.

Jessa avait sa petite idée, comme elle en avait une pour l'audit de la banque.

St John.

C'était sûrement lui qui était derrière tout cela. Mais elle ne dit rien. Elle n'avait pas de preuve, après tout.

— Peu importe, intervint sa mère. Après la façon dont le *Cedar Report* t'a traitée, ce n'est que justice.

Jessa ignorait que sa mère était aussi bien renseignée. Alors qu'elle la croyait retranchée dans son chagrin et déconnectée du réel, sa mère se tenait au courant de ce qui se passait. C'était une surprise. Une très heureuse surprise.

— Ils m'ont tellement déçue, ajouta Naomi. Après tout ce qu'on a fait pour eux... Et ils osent soutenir ce... charlatan !

— Ils n'ont pas tellement le choix, expliqua Jessa à sa mère. Alden a presque toutes les parts du journal.

— Quoi ! Mais c'est un scandale ! Ils ne devraient soutenir personne en ce cas.

— Mais comment...

Larry jeta un coup d'œil par-dessus sa tasse de café.

— ... fais-tu pour savoir tout cela ?

— En fait, je n'ai...

— Je vois, l'interrompit Larry. C'est notre mystérieux ami et bienfaiteur.

Etonnée, Jessa le regarda. Elle avait presque oublié que son oncle était là le jour où St John était arrivé. Et bien qu'il ne l'ait vu — à sa connaissance, du moins — que cette fois-là, il l'avait tout de suite cadré. Larry, il est vrai, avait un sens de l'observation peu commun. Pour ne pas dire du flair.

— Oui, laissa-t-elle tomber.

— Et le reste ?

— Peut-être ; je ne sais plus trop bien.

— Je le crois capable de soulever des montagnes, même les plus hautes, déclara Larry.

— Ça ne me surprendrait pas, répliqua Jessa.

— De qui parlez-vous ? voulut savoir sa mère.

— De quelqu'un qui nous aide, répondit Jessa. C'est une longue histoire, maman. Je te raconterai plus tard.

Mais sa mère était curieuse d'en savoir plus.

— Larry ?

— Je veille, répondit-il.

Jessa redressa brusquement la tête. Que voulait-il dire par « je veille » ? Qu'il la surveillait ? Qu'il suivait la situation ? Ou qu'il surveillait St John ? Ou les trois ?

— On ne sait toujours pas ce que tu as entendu, oncle Larry ?

— C'est simple. Quelqu'un aurait fait une offre pour acquérir Riverside Paper.

Jessa plissa le front.

— Une offre ? J'ignorais que la papeterie était à vendre.

— Elle n'était pas à vendre. Mais tu n'ignores pas que tout a un prix. Et si

ce que l'on m'a dit est vrai, c'est une pyramide de blé qu'on a fait miroiter au propriétaire actuel. Comment résister à l'appât du gain ?

— Les gens qui y travaillent doivent se faire de la bile, intervint sa mère.

Ce commentaire fit sourire Jessa. D'une part, il confirmait que sa mère reprenait pied dans la réalité. D'autre part, il lui rappelait son père. C'était, à coup sûr, ce qu'il aurait dit en pareille circonstance.

— Pas tellement, en fait, dit Larry.

— Pourtant, s'ils ont un nouvel employeur...

— Oui mais... le repreneur, c'est Redstone.

Jessa cligna les yeux.

— Quoi ! Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire là ?

— Redstone ? s'étonna sa mère. Tu veux dire Joshua Redstone ? Jess avait beaucoup d'admiration pour lui. Mais ils ne sont pas plutôt dans l'aéronautique, l'hôtellerie de luxe et ce genre de choses ?

— Si, mais ils sont aussi présents dans le matériel médical, prothèses hyper-sophistiquées et autres, dans le high-tech, bref, dans tout ce que leur division Recherche et développement met au point, expliqua Larry. Ça me plairait beaucoup de rencontrer leur inventeur. Il n'y en a plus beaucoup d'authentiques de nos jours. Tout est collectif.

— Tu sembles bien les connaître, constata Jessa.

Il haussa les épaules.

— Ils me fascinent. Une entreprise comme celle-là, toute-puissante, qui est la propriété d'un homme et qui est menée comme elle l'est, avec du personnel qui n'a pas assez de mots pour en vanter les mérites et qui réussit dans tout ce qu'elle touche... oui, ça m'impressionne.

— J'ai entendu dire ça en effet.

Elle hocha la tête.

— Je comprends d'autant moins qu'une société pareille veuille s'intéresser à la papeterie du coin.

— Je suis d'accord avec toi, ma jolie. C'est peut-être parce qu'ils ne se sont jamais aventurés dans cet univers qu'ils sont curieux d'y mettre un pied.

L'énorme investissement d'Alden dans Riverside Paper était une autre explication possible, pensa Jessa.

Cette idée fit remonter quelques images du fond de sa mémoire. St John, parlant à voix basse au téléphone et se volatilisant. St John, revenant avec des infos sur tous ces investissements. St John, disant avec une assurance que rien ne semblait pouvoir ébranler :

— Je le détruirai.

A la fois admirative et circonspecte, elle s'interrogea. Un homme seul pouvait-il avoir tout manigancé sans être aidé ? Même structuré et déterminé comme l'était St John ?

Avec peut-être l'appui de Redstone ?

« Je le détruirai », se répéta-t-elle tout bas.

Elle frissonna. Ce n'était pas une figure de style. Il n'avait pas parlé en

l'air. Elle l'avait bien compris et l'idée lui avait même plu. Après tout, si elle s'aventurait là-dedans, c'était pour barrer la route à Alden, pas par amour pour la politique.

Mais il y avait une dernière image qu'elle ne pouvait se sortir de la tête, et cette image, c'était peut-être la plus forte. C'était celle d'un jeune garçon qui regardait avec tendresse, sans trop oser, un gros chien au poil roux.

Un jeune garçon qui était piégé, comme St John l'avait été, dans le monde pervers d'Alden.

* * *

— Tu penses vraiment t'en tirer comme ça ? beugla Alden.

Face à une telle violence verbale, Jessa recula d'un pas. Alden et elle s'étaient croisés par hasard devant le magasin de photocopies, et il en avait profité pour l'alpaguer aussi sec.

Elle prit une mine dégoûtée et lança :

— Vous arrosez tout le monde ici !

Elle y était allée un peu fort, là. Mais un attroupement s'était formé autour d'eux, et elle se sentait en sécurité, d'autant plus que son oncle Larry venait de faire son apparition.

Alden serra les poings.

— Tu es derrière tout ça ! Tout est ta faute !

— Je ne conspire jamais avant midi, répondit-elle, déclenchant le fou rire chez les spectateurs dont le nombre grossissait.

Alden enragea un peu plus. Il n'était pas homme à aimer être ridiculisé et avait manifestement envie de cogner, sinon elle, du moins les badauds réjouis par l'altercation.

— Je ne sais pas comment tu t'es débrouillée pour faire ça, poursuivit-il, rouge de colère. Mais je le saurai.

— Monsieur Alden, fit-elle d'un ton compatissant. Vous ne pouvez pas dire tout et son contraire. Il faut choisir. Je ne peux pas être à la fois trop nulle pour gérer l'affaire familiale et assez intelligente pour avoir mis sur pied la conspiration dont vous m'accusez. Voyons, réfléchissez !

Un murmure s'éleva dans la foule : elle avait fait mouche. Les personnes présentes ne manqueraient pas de répéter la scène à leurs proches, famille et amis.

Elle jeta un regard à son oncle, et celui-ci lui fit un clin d'œil admiratif.

C'était gagné, pensa-t-elle.

Elle connaissait bien Cedar. Elle savait comment cette ville fonctionnait. Le jour où Adam Alden avait — d'après la rumeur — barbouillé de graffitis le panneau *Bienvenue à Cedar*, tout le pays l'avait su avant que la peinture ne soit sèche.

Elle haussa les épaules en riant. Albert Alden n'avait peut-être pas tort de penser qu'elle était derrière tous ses ennuis.

L'homme jura en la fusillant du regard et fila s'installer au volant de sa superbe limousine. Les badauds se parlaient à l'oreille.

Parmi eux, remarqua Jessa, il y avait Missy Wagman, la pire commère de la ville. La nouvelle de l'accrochage entre Albert Alden et elle allait vite faire le tour de la ville, se réjouit Jessa. Elle n'aurait même pas le temps d'arriver à sa boutique avec le stock de classeurs qu'elle venait d'acheter que tout Cedar serait au courant.

Elle observa discrètement la foule. Certaines personnes semblaient choquées par ce qui venait de se passer, hochaient la tête de droite à gauche en signe de désapprobation. D'autres, au contraire, opinaient, trop heureux, apparemment, que quelqu'un cherche des poux dans la tête à cet homme à qui tout semblait réussir... jusque-là.

Larry, lui, la regardait avec tant d'admiration que, pour un peu, elle aurait bombé le torse. Mais ce n'était pas son genre.

Son oncle s'approcha d'elle.

— J'espère qu'Alden ne va pas se venger sur Tyler, lui confia-t-elle tout bas.

Comme il le faisait avec Adam.

— Deux fils, deux accidents ?

L'oncle Larry avait dit cela comme il aurait dit « tiens, il neige aujourd'hui », sans plus d'émotion. Mais l'oncle Larry ne faisait jamais rien par hasard et il n'avait pas parlé pour le plaisir d'entendre le son de sa propre voix.

Dans l'assistance, des fronts se plissèrent, des bouches se crispèrent.

— L'un d'eux est même mort, lâcha un badaud, provoquant une nouvelle envolée de murmures.

Certains étaient trop jeunes pour s'en souvenir, mais d'autres étaient à l'école avec elle et Adam et se rappelaient sûrement les bleus et les blessures à répétition sur les bras et les jambes de l'écopier. Sans oublier son visage tuméfié.

— Il y a aussi sa femme qui a mis fin à ses jours, renchérit Missy.

Larry s'avança. Il prit Jessa par le bras et l'emmena.

— Viens, ma jolie.

Quand plus personne ne pouvait les entendre, il lui dit :

— Pour ici, c'est terminé.

Elle le dévisagea et éclata de rire devant son sourire satisfait.

— Je suis fier de toi, ajouta-t-il. Tu as géré ça de main de maître. Il t'a attaquée mais tu as tourné ça en avantage et donné à l'assistance un aperçu du bonhomme. Je suis certain que tous ces gens n'oublieront pas.

Il passa le bras autour de ses épaules.

— Ton père serait fier de toi, tu sais. Parce que tu as agi avec beaucoup de classe.

Le satisfecit de son oncle lui fit au chaud au cœur. Elle refoula les larmes qui lui montaient aux yeux et passa un bras autour de la taille de Larry. Le

temps que le feu piéton passe au vert, elle se serra contre lui.

— Je t'adore, oncle Larry.

— Je sais. C'est un exploit car je ne fais rien pour.

— Pour moi, c'est facile. Et pour tous ceux qui se font leurs propres opinions.

— C'est-à-dire, toi, commenta Larry, qui ne pouvait pas lui faire plus plaisir.

Mais le plaisir laissa bientôt la place à l'inquiétude.

— En attendant, j'espère qu'il ne va pas se venger sur le pauvre Tyler.

— J'ai un œil sur le gosse, dit Larry. Il passe me voir de temps en temps.

Jessa écarquilla de grands yeux.

— Tu ne l'avais jamais dit.

Ils avaient traversé le carrefour et n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres du magasin.

— Il m'a demandé de ne rien dire. Je n'allais pas le trahir.

— Bien sûr que non.

Son oncle avait toujours été une tombe d'où ne sortait aucun secret qu'on lui confiait. Tyler devait en avoir beaucoup. Comme Adam.

— Je suis contente qu'il te parle.

— Il aime les gnomes et les gnomes l'aiment.

Ils contournèrent le magasin pour entrer par la porte de derrière. Tout en cherchant ses clés, elle dit :

— Ne change jamais, oncle Larry.

— Ce n'est pas ce que la plupart des gens attendent de moi, répondit-il, prenant un ton solennel.

— Tant pis pour eux.

— Je vais aller voir ta mère. Qui sait, je réussirai peut-être à l'emmener à Stanton, ce matin ?

— Ce serait formidable. Elle...

Elle s'arrêta. Elle avait mis la clé dans la serrure mais la porte était déjà ouverte.

— Oh ! Je suis certaine de l'avoir fermée hier, s'exclama-t-elle, inquiète.

— Je te crois, dit Larry en s'intercalant entre la porte et elle. Tu le fais toujours.

Elle étouffa un soupir. Deux hypothèses étaient envisageables et aucune ne lui plaisait. Soit cette maudite campagne avait pris un vilain tour et c'était l'escalade. Les coups tordus allaient pleuvoir. Soit son Cedar qu'elle aimait tant était devenu une ville où, comme partout ailleurs, on commettait des délits et des crimes.

— Tu crois que quelqu'un est entré ? demanda-t-elle tout bas.

— Je crois qu'il faut faire attention tant qu'on ne sait pas.

Il posa la main sur la poignée.

— Le shérif... dit-elle en cherchant son portable dans son sac.

— Le shérif est à une demi-heure d'ici, ça n'a pas changé ! lui rappela

Larry en abaissant la clenche.

Elle connaissait la plaisanterie par cœur. Même quand c'était une question de vie ou de mort, la police mettait des heures à arriver. De fait, les habitants de Cedar s'entraidaient. Ils n'avaient pas le choix.

— Alden ? dit-elle à voix haute.

— Peut-être.

Il jeta un coup d'œil au portable qu'elle avait sorti de son sac.

— Il prend des photos ?

— Bien sûr.

— Ce serait pas mal de monter un dossier.

— Et d'avoir une arme, dit-elle.

Elle partit en courant prendre deux pieux effilés dans le jardin. Ils lui servaient de tuteurs pour les dahlias très hauts. Comme ils étaient taillés en pointe, ils étaient faciles à enfoncer dans la terre. Et s'il le fallait...

Car c'était décidé, elle n'allait pas baisser les bras face aux attaques.

Devant sa détermination, Larry hocha la tête de haut en bas et lui prit un des pieux des mains.

— Allons maintenant voir ce qui se passe à l'intérieur, murmura-t-elle.

Une lumière était allumée dans le bureau.

— C'est bizarre, chuchota Jessa.

Elle en était certaine, elle n'avait pas laissé la lumière allumée. Elle s'en souvenait aussi sûrement qu'elle se rappelait avoir fermé sa porte à clé.

Elle et Larry avancèrent prudemment dans le magasin en faisant attention à ne pas déplacer d'air près des carillons et à marcher sur le ciment plutôt que sur le plancher de bois dans la partie ancienne de la boutique.

Arrivé devant la porte du bureau, Larry s'arrêta. Jessa retint son souffle. Un bruit léger venait de l'intérieur ; comme si quelqu'un tapait avec un doigt sur quelque chose. Puis le bruit s'arrêta.

— Respirez, lança une voix dans le bureau.

Larry se détendit aussitôt et elle essaya d'en faire autant. Mais c'était difficile.

St John.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle.

— Ma voiture est garée devant, vous ne l'avez pas vue ?

Il recommença à taper.

— Nous sommes arrivés par l'autre côté, nous ne sommes pas passés par le parking, expliqua Larry en entrant dans le bureau, Jessa sur les talons.

Une fois à l'intérieur, elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je termine.

Les yeux sur un écran d'ordinateur, il pianotait sur un clavier. Ni l'écran ni le clavier n'appartenaient à la boutique.

Encore plus perturbant, il avait étalé tous ses dossiers par terre et sur la table. Il y en avait partout.

Paralysée par ce spectacle, elle en oublia les questions qu'elle voulait lui poser : « pourquoi, comment, quand ».

Il tapa encore sur quelques touches, entra un mot de passe, se leva et lui indiqua la chaise qu'il venait de quitter.

— Asseyez-vous.

— Je ne suis pas Maui, rétorqua-t-elle.

— S'il vous plaît, ajouta-t-il.

Comme elle ne bougeait pas, il s'approcha et la prit par le bras. Ce contact la fit sursauter. Quelle familiarité ! Pour qui se prenait-il ?

Mais, surtout, à quoi rimait la réaction qu'elle venait d'avoir ? Sursauter parce qu'il la touchait ?

Tu sais bien que tu as toujours réagi comme cela avec lui, se rappela-t-elle.

Au prix d'un bel effort, elle se ressaisit.

— Puis-je savoir ce que vous faites ? parvint-elle à demander.

Manifestement étonné par son ton hésitant, il la regarda. Puis il se tourna vers Larry comme si son oncle détenait l'explication de son étrange comportement. Mais Larry observait la scène, un sourire amusé sur les lèvres. De toute évidence, la présence de St John ne l'inquiétait pas.

— J'ai entré les données, répondit St John en montrant les documents étalés partout.

— Quoi et dans quoi ? Si vous vouliez bien faire des phrases complètes, cela m'arrangerait, ironisa-t-elle entre moquerie et mauvaise humeur.

— Vos données, évidemment. Tout ce qui concerne votre magasin. Le logiciel est prêt.

Il faisait des progrès, nota-t-elle. Une heure plus tôt, il aurait encore dit données. Logiciel. Une dizaine de mots en plus. La leçon avait-elle porté ?

— Quel logiciel ? demanda-t-elle.

Elle observa le matériel qu'il avait posé sur le bureau. Il ne portait pas de marque visible, mais de toute évidence, c'était neuf.

— Et ces appareils ? s'enquit-elle.

— C'est tout pour l'instant. Plus si vous voulez.

— Je... nous... n'avons pas les moyens de nous offrir ces machines.

— Plus tard. Essayez-le, dit-il en lui montrant la chaise pour qu'elle s'asseye. Allez-y.

— Je me sauve, coupa Larry. Je vais passer voir Naomi. Amusez-vous bien tous les deux.

La réflexion de son oncle — le mot *amuser* — lui rappela un été au bord du fleuve, avec Adam. C'était il y a longtemps. Il faisait beau, chaud. C'était à cette époque-là qu'elle avait pris conscience qu'Adam ne s'amusait jamais. Rien ne l'égayait. Il ne faisait aucun projet, n'avait aucun rêve. Plus tard, elle avait compris que la douceur des jeux d'enfants était une chose qu'il ne connaissait pas. Comment pouvait-il faire de beaux rêves pour le futur en pensant qu'il n'avait pas d'avenir ?

Elle s'assit sur la chaise. Sans se presser. Et testa les machines.

Quelques minutes lui suffirent pour comprendre :

Un, que l'ordinateur qu'elle avait devant elle était rapide, puissant et haut de gamme.

Deux, que le logiciel était un miracle. Il pouvait tout faire et même plus que ce qu'elle lui demandait.

Trois, et peut-être plus étonnant encore, toutes les informations concernant

la boutique, absolument toutes, étaient déjà dans la machine. C'était vraiment de la magie.

Quand elle se retourna pour lui parler, elle en était bleue d'admiration.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez travaillé là-dessus toute la nuit ?

— Presque.

Il ne semblait pas particulièrement fatigué. Certainement pas autant qu'elle l'aurait été si elle avait couru un marathon. Le seul signe visible était une barbe mal rasée comme le jour où il était arrivé. Cette barbe noire avait quelque chose d'excitant.

— Je... ne sais pas... que dire. Comment vous... remercier ?

Elle en bafouillait d'émotion.

— Remerciez Barton, dit-il en haussant les épaules.

— Je ne sais pas qui c'est, ni où il est, mais je n'y manquerai pas. Mais vous... vous avez beaucoup travaillé aussi...

Nouveau haussement d'épaules.

— Peu de chose.

— Cela m'aurait pris un temps fou. Parce que je n'aurais pas...

Cette fois, alors qu'elle aurait aimé qu'il l'interrompe, il ne le fit pas. Après un moment de silence, elle conclut :

— ... su le faire.

Elle écarquilla les yeux et, pour la troisième fois de la matinée, manqua d'air.

— Vous saviez, reprit-elle.

Sa voix était ténue. Un filet de voix.

— Vous saviez que cela me serait difficile à cause du désaccord que mon père et moi avions à propos de l'informatique.

Il haussa encore les épaules.

— C'est fait.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Indispensable.

— Alors vous avez décidé de pénétrer dans la boutique au milieu de la nuit, comme ça, sans rien dire, sans rien demander, et de vous occuper de tout ? Comme une fée.

— Un sorcier.

— Pardon ?

— Comme un sorcier.

Elle battit des paupières. C'était effarant. Tout était dans la machine, tout ce qu'elle souhaitait, comme si le programme avait été spécialement conçu pour elle et pour le magasin.

A cet instant, un grattement à la porte attira leur attention. L'oncle Larry avait dû laisser Maui sortir et il revenait la voir. Le chien avait sûrement senti qu'il pouvait laisser Naomi et partir. C'était bon signe.

— Entre, chien, fit-elle.

Maui jappa de joie et fila vers St John. Le gros chien à poil roux l'avait adopté. C'était touchant. A croire que l'animal savait que St John était adoré par son grand-père.

A son vif étonnement, St John parla au chien avec des phrases complètes.

— Bonjour, Maui. Tu viens voir si elle va bien ? C'est gentil. Elle a besoin de toi maintenant, elle aussi.

Elle s'arrêta pour caresser l'animal qui s'était approché d'elle puis se remit à pianoter sur le clavier. St John était resté dans l'embrasure de la porte.

Quand elle se rendit compte qu'elle pouvait non seulement référencer les clients avec le stock, mais le stock avec tous ses fournisseurs, elle ne put s'empêcher d'applaudir.

— Le bot, expliqua St John.

Elle se tourna vers lui, les yeux écarquillés.

— Pardon ?

— Un bot. Une espèce de robot informatique si vous préférez. Il se connecte automatiquement aux sites des fournisseurs pour connaître leurs promotions, leurs offres spéciales.

Elle fit volte-face vers son écran.

— Il sait faire ça ?

— Doucement, dit-il en riant. On travaille là-dessus.

De nouveau, elle se retourna vers lui.

— On va avoir la fibre optique alors ?

— Oui, l'ADSL.

— C'est formidable. Je n'arrive pas à...

— Jessa !

La voix de sa mère la fit se retourner. Naomi Hill n'avait pas mis les pieds dans la boutique depuis des semaines, aussi son arrivée impromptue était-elle inquiétante.

— Jessa ? Tu vas bien ?

Sa mère apparut à la porte et lança un regard noir à St John.

Jessa se leva et traversa le bureau.

— Je vais bien, maman. Qu'y a-t-il ?

— Larry m'a dit que tu t'étais prise de bec avec Albert Alden ce matin.

A cette annonce, St John se crispa. Jessa le sentit sans même le regarder.

— Ce n'était rien, maman.

— Ce n'est pas ce que Larry m'a dit. Il m'a raconté que ce bonhomme t'a accusée de conspirer contre lui.

Jessa éclata de rire. Un rire forcé, pour rassurer sa mère.

— C'est vrai qu'il était fou de rage. Tu t'en doutes. Mais ce n'est rien. En fait, sa colère l'a plutôt desservi aux yeux de Mme Walker et de tous ceux qui ont assisté à la scène.

Naomi poussa un soupir de soulagement teinté d'impatience.

— Cet homme, dit-elle avec une fermeté qui enchantait Jessa, je ne lui ai jamais fait confiance. Je ne lui confierais pas mon chien, Dieu sait pourtant

qu'il se donne du mal pour faire du charme à tout le monde. Mais avec moi, ça ne prend pas.

Jessa tourna sept fois sa langue dans sa bouche avant de répondre, autant pour sa mère que pour l'homme qui écoutait et ne perdait pas une miette de leur échange.

— Je sais. Tu disais déjà ça quand j'étais petite.

St John se figea, nota Jessa.

— Mais Larry m'a dit que tu as été brillante, poursuivit Naomi en lui tapotant le bras. Il paraît que tu l'as ridiculisé, que tu lui as dit qu'il ne pouvait pas d'un côté te traiter d'incapable et de l'autre dire qu'avec ton intelligence diabolique tu lui créais des problèmes.

— Il l'avait cherché, répliqua Jessa en souriant.

— Ça oui ! s'exclama sa mère qui semblait avoir recouvré de l'énergie malgré le chagrin qui la minait.

Prenant soudain conscience qu'elles n'étaient pas seules, Naomi se tourna vers l'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte et n'avait pas dit un mot.

Mais Jessa n'était pas dupe de son silence. Il avait tout enregistré, elle le savait bien.

— C'est vous notre mystérieux bienfaiteur, lança sa mère à St John. Je ne crois pas que l'on m'ait dit votre nom, simplement que vous êtes arrivé comme cela, un beau jour.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix, juste une certaine réserve, celle d'une mère qui cherche à protéger son enfant, comprit Jessa.

St John, lui, n'avait jamais connu ce genre d'attention.

Malgré l'inquiétude de Mme Hill — dirigée contre lui —, il se montra aimable. Il tendit la main à Naomi avec une distinction que Jessa n'aurait jamais soupçonnée.

— Dameron St John, madame Hill.

Il prit sa main et se pencha pour lui faire le baisemain.

— Je suis très honoré.

Il se redressa doucement.

— Je vous adresse toutes mes condoléances.

Sa mère lui sourit et, regardant dans les yeux le beau jeune homme qu'elle avait devant elle, sembla se troubler.

— Vous me rappelez quelqu'un, murmura-t-elle.

St John s'immobilisa et n'ajouta pas un mot, comme si les trois phrases complètes qu'il venait de formuler avaient épuisé son vocabulaire.

Larry avait fait son retour dans la pièce, remarqua Jessa. Elle ne l'avait même pas entendu. Debout devant la porte, il observait la scène, l'air amusé.

A quoi pensait-il ? se demanda Jessa.

— Tu vois que ta fille va bien, Naomi. Allons-nous-en, maintenant. Ce sera excellent pour toi et pour Jessa que l'on te voie te promener en ville. En plus, tes amis ont envie de te retrouver.

Naomi rechigna. La proposition de son beau-frère ne semblait pas lui plaire.

— Je ne sais pas.

— Fais quelques pas pour commencer, maman. Ensuite, rentre à la maison. Après, tu pourras rester enfermée pendant une semaine si tu veux.

Naomi finit par accepter et rejoignit Larry à la porte. Maui les suivit des yeux puis regarda Jessa.

— Allez, va ! lui ordonna-t-elle. Ça la distraira de s'occuper de toi.

Le chien se leva et suivit comme s'il avait compris. Ce que Jessa n'était pas loin de croire.

— Qui s'occupe de qui ? demanda St John.

Elle le scruta mais, comme d'habitude, son visage ne laissait percer aucune émotion. Son regard, en revanche, était étrangement sombre.

— Peu importe, répondit-elle.

Ils consacrèrent le reste de la matinée à travailler sur l'ordinateur, passant le programme au peigne fin. De temps à autre, un client les interrompait.

— Vous avez besoin d'aide, dit-il en chargeant avec elle des sacs de terreau dans le coffre de voiture d'une cliente.

— Greg Walker, le neveu de Mme Walker, vient m'aider après l'école. C'est un bosseur. Et de toute façon, j'aime travailler.

C'était certain. Mais les journées de douze heures et les nuits passées à faire de la comptabilité et à payer les factures commençaient à lui peser.

Heureusement, cela allait changer grâce à ce fameux logiciel qu'il avait installé. Même si, pour l'heure, cela lui semblait très compliqué.

A propos de logiciel, se dit-elle brusquement, elle ne l'avait pas encore remercié.

— Moi distraite.

— Vous. Problème ?

Il s'arrêta, la regarda. Était-ce son ton qui l'avait surpris ou le fait qu'elle singe sa façon de parler, elle n'aurait su le dire.

Avant que l'un des deux ne reprenne la parole, un client qui était entré appela.

— J'y vais, dit-il.

Elle hésita puis fit oui de la tête.

— Voilà, monsieur Cardenas, on arrive, annonça-t-elle au propriétaire de la camionnette, un monsieur d'un certain âge avec des gants de jardinage qui sortaient de la poche arrière de son jean.

— Merci, Jessa.

— Monsieur Cardenas ? l'interpella-t-elle de nouveau. Matthieu sera là pour vous aider à décharger ?

— J'attendrai qu'il arrive, répondit l'homme en souriant. Je ne vais pas me casser le dos alors que j'ai un petit-fils qui fait du sport à outrance pour pouvoir faire partie de l'équipe de football.

La remarque de M. Cardenas la fit rire.

— Dites-lui bonjour de ma part. Et bonne chance.

Sur ces mots, elle se remit à son clavier.

— Jessa, tu es là ? appela une voix.

Catherine Parker, qui enseignait à l'école élémentaire de North Side, attendait devant la caisse pour payer les boîtes de terrine pour chat — très chères — que Jessa avait toujours en réserve pour elle. Elle était la seule à acheter ces terrines de luxe et elle en achetait tellement que Jessa commençait à se demander combien de chats elle avait adoptés.

— On fait maintenant des mousselines pour nos petits bêtes, l'informa Jessa tout en enregistrant la vente qu'elle venait de faire.

Avec son nouveau logiciel et son bot, elle était maintenant au courant, en temps réel, des dernières nouveautés des fabricants et pouvait donc les proposer à sa clientèle.

— Ah ? Vraiment ? Je pense que mes petits minous aimeraient ça. Tu peux m'en commander un carton de vingt-quatre ?

— Bien sûr, répondit Jessa tout sourires.

Son système informatique, un luxe, commençait déjà à porter ses fruits. Elle passerait sa commande cet après-midi en même temps que le reste, ensuite...

— ... matinée chargée. Tu es au courant pour Tyler Alden ?

La question de Catherine la tira de ses réflexions.

— Non... quoi ? bafouilla-t-elle.

— Comment ? Tu ne sais pas ? Tyler, pauvre gosse... Il est arrivé à l'école, ce matin, le bras cassé. Il a chuté du vieil érable qu'ils ont dans leur jardin. Il a dû tomber à plat ventre ; l'infirmière dit qu'il va avoir un œil au beurre noir.

Jessa déglutit, en proie à d'horribles souvenirs.

Il ne tient pas en place, cet Adam Alden. Il faut tout le temps qu'il tombe et se fasse mal.

Encore un œil au beurre noir ? Pas étonnant, il passe son temps à se battre.

Et qu'est-ce que c'est que ces bleus ? Il faut toujours qu'il se cogne quelque part !

Elle avait supporté cette litanie de mensonges vingt ans plus tôt. La réentendre lui donnait envie de hurler sa haine.

— Mais vous ne voyez donc rien ? Ce n'est pas lui qui est maladroit, ce n'est pas lui qui se bat, enfin pas comme vous l'entendez...

— Jessa ? fit Catherine. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, tout va bien, se força-t-elle à répondre. Vous venez de me rappeler que j'ai quelque chose à faire.

Sentant qu'elle importunait, Catherine s'en alla mais promit de passer prendre les terrines dès qu'elles seraient livrées.

Atterrée, Jessa resta plantée devant sa caisse enregistreuse, les yeux dans le vide et le cœur débordant de colère devant la crédulité des êtres.

Mais aujourd'hui elle n'était plus la petite fille que l'on pouvait forcer à se taire. Elle n'était plus l'enfant qui savait ce qu'il fallait faire, mais pas comment s'y prendre pour ne pas aggraver la situation.

— Jess ? Ça va ?

Elle se tourna vers lui.

— Tyler Alden est arrivé en classe aujourd'hui avec un bras cassé et un coquard. Il dit qu'il est tombé. Du vieil érable qu'ils ont dans leur jardin.

Cela le ferait souffrir d'entendre ça, elle le savait, parce qu'il connaissait ce mensonge par cœur pour l'avoir lui-même utilisé autrefois. Celui-là et d'autres encore.

Elle ne s'était pas trompée. Il ne dit rien mais blêmit.

— J'ai mis son père en colère ce matin, alors il s'est vengé sur un gosse sans défense. Tu connais...

St John jura à mi-voix.

— Il a passé sa hargne sur Tyler, insista-t-elle.

A cet instant, elle ajouta sans réfléchir :

— Comme il faisait avec... toi.

Elle savait.

A la fois soulagé et heureux, St John réprima difficilement un frisson. Il s'était mis dans la tête que personne ne le reconnaîtrait mais, secrètement, il avait un rêve, qu'une certaine personne le reconnaisse.

Il réfléchit très vite. Nier ? Cela ne marcherait pas. Elle le regardait fixement, sans ciller. Personne, même chez Redstone, n'osait soutenir ainsi son regard.

Bon, d'accord, elle savait. Et il pourrait lui raconter ce qu'il voudrait, elle ne le croirait pas. Cela se lisait dans ses yeux. Ses magnifiques yeux changeants.

Et puis, il n'avait pas envie de nier. Lui mentir à elle ? Non. A tout le monde mais pas à elle.

Finalement, lui qui ne cillait jamais flancha le premier. Il battit des paupières et...

— Depuis quand ? demanda-t-il, surpris par l'étrange sonorité de sa voix

— Depuis le premier jour, au cimetière.

Il releva la tête et la fixa.

— Si longtemps ?

— Pourquoi ?

Elle n'attendit pas qu'il réponde, elle prit les devants.

— Pourquoi ne te l'ai-je pas dit plus tôt ?

Il opina.

— Tu avais de bonnes raisons de ne pas vouloir être reconnu. Surtout par une personne.

— Il n'a rien vu.

— Non, il ne t'a pas reconnu. Il t'a regardé, toi, son fils, les yeux dans les yeux et il ne t'a pas reconnu. Mais bon... je ne pense pas qu'il ait passé ces vingt dernières années à espérer ton retour.

La gorge nouée, commençant à manquer d'air, il dut se détourner et regarder ailleurs.

— Pourquoi ? réussit-il à dire.

— Parce que, jusqu'à ce que mon père tombe malade, il ne s'était jamais rien passé d'aussi dur dans ma vie.

Elle parut hésiter, puis ajouta :

— Ni d'aussi merveilleux.

Un nouveau frisson le parcourut. Elle le remarqua sûrement, mais il haussa les épaules car il se moquait qu'elle l'ait vu.

Elle connaissait tous ses secrets, même les plus noirs, et elle ne les trahirait jamais, il en était certain. Il lui faisait une confiance absolue, comme à personne.

Certes, il avait confiance en Josh, il était prêt à donner sa vie pour lui, mais cette femme qui, petite, possédait déjà une étonnante sagesse était la seule à laquelle il avait pu confier la face sombre de son âme.

— Ce n'est pas juste, lâcha-t-il.

— Que mon père, mon magnifique papa, soit mort alors que le tien, un pervers diabolique, est toujours en vie ? Non, ce n'est pas juste.

Il ne répondit pas. Un ange passa puis il prit la parole pour poser la question dont il redoutait la réponse :

— Comment ?

— Comment quoi ? Comment ai-je fait pour ne rien dire ? Pourquoi ?

Elle réfléchit un instant :

— Je me suis sentie trop bête de ne pas m'être dit tout de suite qu'il ne pouvait pas y avoir d'autres yeux comme ceux-là sur cette Terre. Et que ces yeux-là ne pouvaient être que ceux de la personne qui avait hanté les deux tiers de ma vie. Adam Alden.

A ce nom, son nom par lequel personne ne l'avait appelé depuis si longtemps, un haut-le-corps le saisit.

— Pardon, fit-elle. Je ne te reproche pas d'avoir voulu te débarrasser de tout ce qui t'a pollué la vie ici au point de vouloir disparaître.

— Pas tout, dit-il la voix complètement étranglée.

Il y eut un silence et il craignit la suite. Sa réponse allait sûrement aggraver son remords.

Avant de partir, il n'avait pas fait la chose dont il avait envie. La seule chose qui lui tenait à cœur. Il fallait qu'il le lui dise. Il fallait qu'elle sache qu'il vivait depuis vingt ans avec un regret. Le regret d'avoir laissé quelque chose d'important derrière lui quand il s'était enfui : elle.

— La prochaine fois, reprit-elle, j'essaierai de ne pas écorcher ton nom. Tu dois détester ça.

— Je déteste sa suffisance.

Il inspira.

— Il se prend pour Dieu.

— C'est pour cela qu'il a appelé son fils Adam ! Du nom du fils de Dieu.

Elle rit.

— Je n'y avais jamais pensé, confia-t-il.

Nouveau silence.

Elle le brisa encore une fois.

— Si je comprends bien, c'est fini pour Adam. J'avoue quand même que

j'ai du mal à me faire à St John. Dameron ?

Jess méritait une explication, songea-t-il. Elle était, avec les gens de Redstone, la seule personne sur cette Terre qui le mérite.

— Dameron. Dam.

Il lui fit un sourire.

Surprise, elle le lui rendit et partit tourner le panneau sur la porte.

Le magasin était *ouvert*, il était *fermé*, maintenant.

Il n'allait pas y échapper. Il allait devoir s'expliquer.

En effet. Elle revint vers lui et se rassit.

— Où as-tu trouvé un nom pareil ?

Il devait répondre. C'était Jessa. Il lui devait au moins ça. Et même beaucoup plus.

— J'ai marché jusqu'à River Mill. Puis j'ai fait du stop jusqu'à Grant's Pass. J'ai pris le car. Le chauffeur s'appelait St John. Il était sympa. Je suis arrivé en Californie. La première rue qu'on a croisée s'appelait Dameron.

— Dameron Street ?

Il fit oui de la tête.

— Et pourquoi la Californie ?

— Je suis monté dans le premier bus en partance.

— Qu'est-ce que tu as fait une fois là-bas ? Tu n'avais que quatorze ans.

Il haussa les épaules.

— Je me suis débrouillé comme j'ai pu.

— Je me doute, mais...

Elle s'arrêta. L'horreur se peignait sur son visage.

Il comprit alors, comme il l'avait subodoré ce fameux jour au cimetière : elle savait tout.

Il avait eu l'espoir qu'elle n'aurait pas deviné les détails de ce qu'il avait subi à la fin, qu'elle était trop jeune, trop innocente, trop pure pour même l'imaginer. Elle était tout cela, effectivement, mais elle était aussi très intelligente et elle avait compris. Il aurait dû se méfier.

— Non, dit-il. Pas ça. Plus jamais. Je le jure. Plutôt mourir.

Elle se leva. Vite. Si vite qu'il n'eut pas le temps de l'arrêter et elle se jeta dans ses bras. Il se raidit, résista, mais elle l'avait pris par la taille et se serra contre lui. Et elle avait de la force, tellement de force que s'il cherchait à la repousser il risquait de lui faire mal.

En fait, il n'en avait aucune envie.

Alors, au lieu de la repousser, il passa les bras derrière son dos et la serra deux fois plus fort.

— Si tu savais comme cela me fait plaisir de te voir, Dameron St John, murmura-t-elle.

— Jess, dit-il tout bas, incapable d'articuler un mot de plus.

Il était à moitié assis sur le bord du bureau et elle était serrée dans ses bras, la tête sur sa poitrine.

C'était un peu comme si elle lui communiquait son innocence et la foi

qu'elle avait toujours eue et que lui n'avait jamais connue.

En même temps, son corps d'homme réagissait. C'était Jess qu'il tenait contre lui, certes, mais elle était devenue une femme, une femme douce, souple, chaude. Une femme désirable.

Lui qui contrôlait tout d'habitude, il était soudain totalement désespéré. Il ne savait plus ni que dire ni comment se comporter. Ses émotions le débordaient et maintenant son corps réagissait, ils devenaient fous. Et elle allait s'en rendre compte.

— Et ensuite ? demanda-t-elle. Que s'est-il passé ?

Elle avait parlé d'une voix presque étouffée, ce qui était normal puisqu'elle était serrée contre lui. Entendait-elle son cœur battre comme un fou ?

Un fou.

Oui, ce qui se passait-là était fou.

Sapristi, personne à Redstone n'en croirait ses yeux. Personne ne reconnaîtrait le légendaire St John réduit à ça, au seul prétexte qu'il l'avait touchée, elle, la petite fée blonde qui le hantait depuis vingt ans comme, lui avait-elle avoué, il l'avait hantée depuis qu'il était parti.

Il voulut lui répondre comme l'aurait fait St John, lui dire, en style télégraphique, que cela ne la regardait pas, qu'il n'en parlait pas, qu'il ne voulait pas en parler, et passer à autre chose.

Mais non. C'était Jessa et il ne pouvait pas lui faire cela.

Alors il fit un gros effort. Luttant contre vingt ans de conditionnement, vingt ans d'isolement voulu, vingt ans pendant lesquels il avait gardé ses distances avec tout le monde, avec le monde, il décida de parler. Il n'avait jamais réfléchi à la manière de raconter son histoire parce qu'il avait toujours pensé qu'il ne la raconterait jamais.

— Au début, marmonna-t-il.

— Ce fameux soir, dit-elle, tu avais tout prémédité ?

— Oui, mais Mère Nature en avait décidé autrement. Je suis vraiment tombé.

Elle eut un mouvement de recul et le fixa.

— Dans le fleuve ?

Il acquiesça.

— J'ai glissé du rocher.

Il n'eut pas besoin de lui expliquer lequel. Elle savait qu'il s'agissait de l'énorme bloc sur lequel ils venaient souvent s'asseoir tous les deux.

Elle regarda la cicatrice qu'il avait sur la mâchoire. Il opina.

— Elle date de ce jour-là.

Le rocher, d'habitude lisse, avait eu tout un pan arraché par le fleuve en furie et, en tombant dans l'eau, il s'était ouvert le menton et le bas de la joue sur cette aspérité.

— C'est pour cela qu'ils ont retrouvé de la peau et du sang.

— Oui, parce que la pluie a cessé ensuite.

— Tu étais au courant ?

— Par les journaux.

Elle se serra de nouveau contre lui et il se détendit. En fait, il avait eu peur qu'elle s'en aille pour de bon.

Ce qu'il allait lui dire maintenant risquait vraiment de la faire partir. Mais elle avait le droit de le savoir. Elle seule.

— La suite ? dit-elle après une minute de silence.

Il prit sa respiration, souffla, reprit sa respiration et se lança. Les mots fusèrent littéralement de sa bouche comme une mitrailleuse.

— J'ai survécu pendant quatre ans. Mauvaises fréquentations. J'ai beaucoup appris, du bon et du moins bon. Pas de prison, tout juste. J'ai beaucoup bougé.

Il reprit son souffle. C'était incroyable l'effort que raconter sa vie lui demandait.

— J'ai rencontré un homme. Il... m'a aidé.

Compte tenu de tout ce que Josh avait fait pour lui, c'était peu dire. C'était même insultant. Il devait réparer, être juste.

— Il m'a sauvé.

Elle s'écarta légèrement.

— Il t'a sauvé la vie, au propre ou au figuré ? demanda-t-elle.

— Littéralement. Dix-huitième anniversaire. Le vrai. J'allais en finir avec ce qui avait commencé cette nuit-là.

Il y repensait parfois et n'en parlait jamais, mais aujourd'hui le besoin de le dire, d'évacuer était plus fort.

Une nuit sombre, un déluge de pluie comme il en tombe en Californie, il était allé sur un pont, avait regardé en bas le fleuve en crue emportant une colonie de voitures. Tremblant, il avait essayé de trouver le courage de ne pas capituler, de ne pas se jeter dans le courant qui l'aurait emporté comme un autre fleuve mortel l'avait fait quatre ans plus tôt — du moins le croyait-on.

Il avait enjambé le garde-corps, avait essayé de penser à une raison de ne pas le faire quand un crissement de freins l'avait arrêté dans son mouvement. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il ne commette l'irréparable, d'un cheveu qu'il ne saute avant que l'automobiliste ne s'arrête et ne l'arrête.

A cet instant il avait compris que ce n'était pas pour lui que l'auto avait freiné mais pour un chien galeux, mouillé jusqu'à la moelle, efflanqué et boiteux mais qui marchait. Et à cette seconde il s'était senti comme un moins que ce chien : celui-ci avançait, mené par l'instinct de vie, ce même instinct de vie qui l'avait poussé à s'enfuir et qui ce jour-ci l'avait complètement déserté.

— Holà, garçon, tu peux m'aider ? Il est blessé...

La voix qui sortait de la nuit était traînante et l'homme qui l'avait hélé était grand et mince, plutôt ébouriffé et, bien que plus âgé que lui, encore jeune. Il portait un jean délavé, une chemise et une veste en jean qui ne dataient pas de la veille, des boots de cow-boy crottées, mais sa voiture était

récente et en superbe état.

L'homme avait parlé au chien effrayé et s'était accroupi pour le caresser. Le chien avait avancé, s'arrêtant dans le faisceau d'un phare.

— On aurait dit Kula. La même couleur, à peu près les mêmes yeux. Ce cher Kula.

— Alors tu as aidé, murmura Jessa d'une voix blanche.

La première remarque qu'elle faisait depuis qu'il avait commencé à raconter son cauchemar devenu son salut.

— J'étais obligé. Ce chien était plus courageux que moi.

Il reprit son souffle pour poursuivre. Puisqu'il avait commencé, il devait terminer.

— Je l'ai chargé à l'arrière de la voiture. Le type a enlevé sa veste et s'en est servi pour le sécher.

Un autre souvenir lui revint alors.

— Il y avait une couverture. Je lui ai demandé pourquoi il ne l'utilisait pas. Il a répondu... que j'allais en avoir besoin. Il m'a proposé de me déposer quelque part mais je n'avais nulle part où aller et puis je ne voulais pas recommencer à penser à ce que j'avais failli faire.

Jessa murmura quelque chose qu'il ne comprit pas, mais le ton était lugubre, si triste qu'il valait probablement mieux qu'il n'ait pas entendu.

Comme toujours, elle avait mal pour lui. Et il s'en voulait de la faire souffrir.

Dans le même temps, c'était assez excitant de pouvoir émouvoir quelqu'un. Et pas n'importe qui. C'était un mélange de sentiments complexes qu'il faudrait qu'il cherche à analyser. Mais plus tard. Quand il serait prêt à accepter que quelque chose puisse le toucher.

— Je savais — à vivre dans la rue, on apprend à les reconnaître — qu'il n'était pas un de ... ceux-là. Il m'a dit de monter et je suis monté. Je n'avais plus confiance en personne mais je ne me voyais pas lui dire non.

Il sourit à ce souvenir.

— Je ne peux toujours rien lui refuser.

Elle recula pour mieux le voir et parut se détendre. Subitement, il était plus serein.

— Pourquoi toujours ?

— C'est mon patron. Il l'est depuis ce jour-là.

— Tu travailles avec lui ?

Il opina.

— Pas de compétences particulières mais le sens de l'organisation. Je sais filer quelqu'un. Programmer. Je connaissais du monde, des gens louches, d'autres fréquentables. Monter un réseau. J'ai commencé comme son assistant, dans la recherche, et homme à tout faire.

Il lui offrit un sourire en coin. Elle le lui rendit, ce qui lui fit chaud au cœur.

— Je le suis toujours. Mais c'est une grosse affaire maintenant.

— Une grosse affaire ?

— Très, très grosse.

Il avait piqué sa curiosité, ses yeux pétillaient d'envie de savoir. Mais quelle serait sa réaction quand elle saurait ?

— Qui est-ce ? insista-t-elle.

Il soutint son regard et annonça le nom que le monde entier connaissait.

— Josh Redstone.

— Qu'est devenu le chien ? demanda brusquement Jessa.

Elle avait un peu de mal à enregistrer le flot de nouvelles révélées par St John.

— Mort, répondit celui-ci.

La froideur de la réponse la glaça. Bien sûr que le chien était mort. Depuis le temps... Mais ce n'était pas la question et il le savait pertinemment. La rapidité avec laquelle il avait répondu le trahissait.

— Pardon, reprit-il. Des années plus tard. Sur les genoux de Josh après le premier vol du Hawk III.

Sa réponse tardive la fit sourire, l'image qu'elle véhiculait aussi car elle était touchante. Josh Redstone. Elle s'en était doutée quand Redstone avait annoncé investir dans Riverside Paper. Mais quand même ! S'il y avait un endroit où elle n'aurait pu imaginer qu'il atterrisse — si elle avait su qu'il était vivant —, c'était bien là, chez Redstone.

— Il t'a... embarqué ? Comme ça ? Tu l'as aidé à sauver un chien errant et il t'a engagé ?

— De toute manière, je n'aurais accepté aucun autre boulot, répondit-il. Je ne faisais plus confiance à personne.

— Mais ?

— Mais Josh sait s'y prendre avec les gens. Il nous a embarqués, le chien et moi, et nous a emmenés dans un hangar où il travaillait. M'a dit qu'il avait trop à faire et pas le temps de s'occuper de Clover. Il l'avait baptisé comme ça, du nom d'un ancien aérodrome. M'a demandé de m'occuper de lui. Il ne me paierait pas mais m'assurait le gîte et le couvert.

— Josh Redstone ne pouvait pas te payer ?

— Non, son Hawk I était encore un prototype.

A son regard rêveur, il revivait ce qui s'était passé à cette époque.

— Mais cette année-là a connu l'essor de l'aviation de plaisance et le Hawk I a pris le marché d'assaut. Il a fait un malheur. Pour Josh, ça a été la gloire.

— Et tu es avec lui depuis ?

— Oui.

— Cela fait un bout de temps.

— Oui, deux personnes seulement travaillent avec lui depuis plus longtemps.

Elle se rappela alors un article sur Josh Redstone que son père lui avait donné à lire quelques années plus tôt. Elle était à la fac et déçue par l'inconsistance de la plupart de ses camarades garçons. Son père lui avait alors dit que tous n'étaient pas des dilettantes et il lui avait tendu l'article du journal pour le lui prouver. Elle l'avait lu en diagonale jusqu'au paragraphe où il était question de Josh Redstone qui, à vingt ans et des poussières, avait vu la consécration de son premier modèle.

— Ça, c'est un homme, avait dit Jess Hill. Il poursuit un but et n'attend pas que ça lui tombe tout rôti dans la bouche. Il a réussi à s'imposer avec le design qu'il a présenté et qui se trouve être le meilleur jamais proposé.

Jessa avait pris note. Son père était un homme bon et chaleureux, mais il n'exprimait que très rarement pareille admiration pour un contemporain.

Elle avait lu l'article jusqu'au bout, avec soin, avait remarqué que Josh Redstone n'était pas né une cuillère d'argent dans la bouche et que tout n'avait pas toujours été rose pour lui. Il avait perdu sa femme d'un cancer, et l'article précisait qu'il ne s'était jamais remarié.

— Et c'est un homme droit, avait ajouté son père. Il inspire le respect et la sincérité, toute chose qui ne s'achète pas, même pas avec de beaux salaires.

Son père, comme toujours quand il jugeait les gens, avait vu juste. Si Josh Redstone gardait son personnel si longtemps, c'était parce qu'il était heureux et lui restait fidèle.

— Qui ? demanda-t-elle. Qui sont ces... anciens ?

Curieuse de nature et doublement curieuse en la circonstance, elle voulait connaître la suite sans savoir comment poser la question.

Oui, elle voulait savoir ce qu'il avait fait ensuite, chaque minute de chaque jour de chaque année depuis cette terrible matinée où, debout sur leur gros rocher, elle avait regardé l'eau du fleuve couler, ce fleuve qui avait toujours été un compagnon silencieux et qui, ce matin-là, était devenu un ennemi.

— Draven. John. Chef de la sécurité.

Elle se souvenait de quelque chose à propos de cela aussi. Que Redstone Security était à elle seule une légende, une entreprise respectée, admirée, et parfois jalouée. Du monde entier. Une société qui protégeait Redstone et la famille Redstone.

— Servait dans l'armée avec le frère de Josh. Près de lui quand il est mort. C'est lui qui l'a annoncé à Josh. Ne l'a plus jamais quitté.

Comme il se montrait étonnamment expansif, elle décida de profiter de cette embellie avant qu'il ne se ferme de nouveau.

— Et le troisième ?

— Tess Machado. Le premier pilote qu'il a engagé. Personne d'autre n'aurait accepté. Elle était toute jeune. Oui, c'est une femme. Josh l'avait vue se poser avec un avion-école au nez cassé, avec un vent de travers qui rendait

l'atterrissage quasiment impossible. Eh bien, elle a réussi. Il l'a engagée sur-le-champ.

Se félicitant tout bas que la première personne à piloter un avion Redstone fût une femme, Jessa éprouva l'envie de connaître cet homme qui savait voir chez les êtres ce que les autres ne soupçonnaient même pas.

Comme il l'avait fait pour Adam, jeune garçon.

— Le triumvirat, murmura St John.

— Draven, Tess et... toi ?

Il fit oui de la tête.

— C'est Mac qui nous a appelés comme ça.

— Mac ?

— Oui, Harlen McClaren. Membre honoraire. Le quatrième. Il ne travaille pas chez Redstone, mais c'est lui qui a donné à Josh le coup de pouce pour démarrer.

Le nom du célèbre chasseur de trésor à peine prononcé, elle se rappela ce qu'elle avait lu dans le journal. Que McClaren avait investi dans Redstone alors que la société n'était encore qu'un hangar et un rêve.

— Nous étions là quand Elizabeth est morte, dit-il, la voix étranglée. Nous pensions qu'il ne s'en remettrait pas. Nous avions tous peur. Nous nous sommes relayés auprès de lui, l'avons entouré, surveillé comme de bons tousous jusqu'à ce qu'il émerge du tunnel.

La similitude entre sa vie avec sa mère Naomi et ce qu'il racontait la frappa. A son expression, le parallèle ne lui avait pas échappé non plus et il l'avait évoqué exprès pour lui redonner courage.

Et il avait réussi.

— Donc, que fais-tu au juste chez Redstone ?

— Je te l'ai dit.

Effectivement, mais maintenant qu'il en avait dit un peu plus, il ne pouvait prétendre être un simple « homme à tout faire ».

Son drôle de petit sourire au coin des lèvres confirmant ce dont elle se doutait, elle insista. Mais il se contenta de sourire. Ce serait pour plus tard, se dit-elle, et elle passa à autre chose.

— Où habites-tu ?

— Dans le QG de Redstone.

Elle pouffa de rire.

— Je comprends qu'on puisse être fidèle et dévoué. Mais quand même...

— C'est pourtant vrai. Cinquième étage. Un appartement. J'aime rester près. Surveiller.

— Il y a des appartements au QG de Redstone ?

— Trois. Le mien. Celui de Josh quand il est à la bourre. Un troisième pour qui en a besoin.

Cette fois, c'était certain, il n'était pas l'homme à tout faire de la société. S'il résidait en permanence dans le QG de Redstone, si Josh souhaitait qu'il ne s'éloigne pas pour pouvoir surveiller, il avait assurément d'autres

fonctions.

— Qui peut en avoir besoin ?

— Redstone, dit-il, prend soin de nous tous.

Ceci aussi était relevé dans l'article du journal. Si nécessaire, c'était tout Redstone — la machine de guerre Redstone — qui se mobilisait pour un des siens, à quelque échelon qu'il se situe dans la hiérarchie de la société. C'était ça, faire partie de la société Redstone.

Interpellée par la façon dont il avait insisté sur *nous tous*, elle ne put s'empêcher de repenser à ce qu'il venait de dire.

La famille Redstone. Il en faisait partie. Quel réconfort de se dire qu'il avait atterri là, qu'il avait trouvé une espèce de famille. Enfin.

... c'est tout Redstone — la machine de guerre de Redstone — qui se mobilise pour un des siens...

Songeuse, elle réfléchit à tout ce qu'il lui était arrivé depuis quelques jours et, brusquement, les morceaux du puzzle se mirent en place.

C'était donc lui. La banque, le journaliste d'investigation, le soudain intérêt d'un géant comme Redstone pour une petite papeterie perdue au fin fond d'une commune rurale.

— Tu vas le détruire, murmura-t-elle. Tu vas utiliser Redstone pour le passer à la moulinette.

— Problème ?

— Non. C'est tout ce qu'il mérite. Je suis juste... comment dire... admirative.

Admirative devant la façon dont il avait redressé la barre après avoir été un enfant battu, torturé, horriblement maltraité. Non seulement il était retombé sur ses pieds, mais encore il avait, visiblement, très bien réussi.

— Redstone... Ce n'est pas rien !

Il sourit. Sans doute son premier sourire vraiment naturel depuis son retour.

— Oui, Redstone.

— Est-il vraiment... comme on dit ?

— Oui, même mieux.

— Il ressemble à quoi ?

— A tout ce qu'on peut espérer de mieux.

Il la regarda avec tendresse.

— En quelque sorte, à ton père.

Emue, elle lui rendit son sourire.

— Papa avait beaucoup d'admiration pour lui mais il était heureux ici, dans notre petite campagne de Cedar, alors que Josh Redstone avait d'autres ambitions et a construit un empire.

— Oui. Et il se bat contre ceux qui voudraient le détruire.

Son visage s'assombrit.

— Pour l'heure... murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même.

— Des concurrents ?

Il rit, un rire sec, amer.

— Peut pas rivaliser. Faut dégager le terrain. Ça t'évoque quelque chose ?

La technique était classique.

— Ton père ?

— Oui.

Elle ne commenta pas. L'écran d'ordinateur flasha, indiquant que le bot lançait une nouvelle recherche.

Il faudrait le régler, pensa-t-elle. Une ou deux fois par jour, cela suffirait. Toutes les heures, c'était trop.

Elle se ressaisit. Elle n'avait pas le premier sou pour acheter ce logiciel, elle était déjà criblée de dettes.

Elle sourit tristement. Elle n'avait pourtant pas envie de s'en priver...

— Tout ça...

Elle fit un geste circulaire de la main.

— C'est du matériel Redstone ?

— Oui, acquiesça-t-il. C'est Barton qui a tout conçu. C'est un geek de génie. Il pourrait monter sa propre société mais il adore travailler pour Gamble.

Gamble.

L'oncle Larry, se rappela-t-elle, avait parlé de lui. Ian Gamble, un ovni, avait-il dit. Quelqu'un qui inventait. Brillantissime.

Le journaliste parlait sans les citer de tous ceux qui avaient essayé de le débaucher de Redstone, mais Gamble leur avait ri au nez. Même le gouvernement avait tenté sa chance, mais Gamble n'avait pas daigné recevoir ses représentants. Josh Redstone lui avait offert sa chance quand personne ne lui proposait rien, il lui laissait la bride sur le cou, un avantage qu'il ne retrouverait nulle part ailleurs, avait-il répondu au reporter venu l'interviewer. Il était chez Redstone et il y resterait jusqu'à sa mort ou jusqu'à ce que Josh ferme ses portes.

— Tu peux me dire ce que va me coûter le travail que tu as fait la nuit dernière, au tarif Redstone évidemment.

Il haussa les épaules.

— Non, non, protesta-t-elle. Pas question que tu me fasses un prix. Je ne veux pas que tu me fasses la charité.

Il chercha son regard et la fixa, le visage grave, puis se radoucit.

— Il n'est pas question de charité, expliqua-t-il doucement. Simplement, tu m'as largement payé... autrefois.

Bouleversée par le flot des souvenirs, perdue dans les méandres de ses sentiments, elle le contempla, la main plaquée sur la poitrine. Puis, préférant éviter une pensée dérangeante, elle détourna les yeux. La fuite en avant, ce n'était pas elle. Cette façon de refuser l'évidence, non plus. Simplement, elle n'était pas prête à affronter une complication nouvelle dans sa vie.

En revanche, elle ne laisserait pas un enfant dans la tourmente. Pas une seconde fois.

— Tyler, lança-t-elle.

Il se pétrifia.

— Il est dans la même situation que toi. Il vit l'enfer.

— Quand il tombera, Tyler sera libre.

— S'il est toujours en vie, dit-elle en lui prenant les mains. Il n'est pas aussi solide que toi et je ne le crois pas aussi intelligent.

Il hocha la tête en silence.

— Toi, tu as appris. Tu as su comment éviter ton père, tu anticipais, tu esquivais et malgré cela il a bien failli te détruire.

Il en frissonna, sentit-elle.

— Mince, Dameron, le héla-t-elle, pour la première fois par son nom d'emprunt. Tyler est pris au piège, comme tu l'étais. Abandonné... Trahi par ceux qui devraient l'aimer et le protéger.

Il serra les dents comme pour s'interdire de parler, alors Jessa continua. Pour Tyler, elle devait briser la carapace de l'homme buté, cerné par ses démons, et le faire réagir.

— J'ai rencontré sa mère. Elle est aussi aveugle ou aussi faible que l'était la tienne. Elle est là et elle ne fait rien, par peur sans doute ou, mais ce serait ignoble, par crainte de perdre ce qu'elle a.

Il parut vouloir parler, mais laissa seulement échapper un soupir.

— Ton plan fonctionne, dit-elle doucement. Il est touché. Ça le met tellement en colère qu'il perd son contrôle, même en public. Et les gens le voient. Cela les fait réfléchir. Ils s'interrogent sur le personnage. Cela pourrait lui faire perdre les élections, mais qui paiera ?

— Faut l'empêcher d'agir, reconnut-il enfin.

Il était crispé et cela s'entendait.

— Oui, je sais. Tu sais que je le sais. Sinon je ne me serais pas lancée dans cette aventure. Mais Tyler...

De nouveau, il trembla.

— Il faut l'aider, poursuivit-elle tout bas. On ne peut pas le laisser seul, sans soutien, aux prises avec des choses tellement abominables qu'elles ne devraient pas exister. Il y a des associations, des gens qui sont là pour écouter, pour conseiller, ces gens-là n'existaient pas de ton temps...

Elle préféra laisser sa phrase en suspens. Il avait les yeux baissés, mais il ne regardait certainement pas le vieux parquet rayé. Il ne le voyait pas, il était perdu dans le tumulte de ses souffrances passées.

— C'est ton demi-frère, lui rappela-t-elle. Je sais que tu ne le connais pas et qu'il ne représente sûrement rien pour toi, après tout ce que tu as subi, mais... *je* refuse de l'abandonner à son sort. Je n'ai rien fait à l'époque alors que j'aurais pu. Que j'aurais dû. Je vis très mal avec ce remords. J'y pense tous les jours, il me ronge. Alors, vois-tu, je ne recommencerai certainement pas la même erreur. Je ne veux plus avoir à me faire de reproche.

Il releva les yeux et la fixa. Serra ses mains plus fort et l'attira à lui sans rien dire. Il la plaqua contre lui et elle ne résista pas. Elle lâcha ses mains pour

les passer derrière son dos et se blottit contre lui, nourrissant le rêve impossible de rayer de sa mémoire tous les souvenirs hideux qui s'y étaient gravés. Toutes les souffrances, tous les chagrins, l'amertume de la trahison et tout ce passé qui minait son présent.

Mais elle ne pouvait pas. Rien n'effacerait jamais ce cauchemar éveillé.

Il ne fit rien pour la repousser et c'était tout ce qui comptait.

Son demi-frère.

St John observa le garçon assis sur un banc du stade dans la lumière de la fin d'après-midi. Il avait un bras dans le plâtre et une paupière tellement enflée que l'œil était presque fermé. D'ici un ou deux jours, il aurait la pommette violette puis jaune et il faudrait quelques semaines avant qu'elle ne retrouve sa couleur normale, sauf si d'ici là...

Quand il se regardait dans la glace, le garçon voyait-il le prix qu'il avait payé pour ne pas avoir été assez rapide ou assez malin pour éviter ce massacre ? se demanda St John. Le garçon s'était-il dit qu'il allait être plus gentil, qu'il allait mieux se conduire afin d'échapper aux brimades, pour finalement se rendre compte que ses bonnes résolutions ne serviraient à rien ? Tyler avait-il commencé à fomenter des plans savants pour éviter tout contact avec son tortionnaire ?

Passait-il des heures à réfléchir aux travers qu'il devait avoir pour qu'Albert Alden le déteste à ce point ?

Sans se presser, St John marcha vers le banc et prit place sur celui-ci, à un plus d'un mètre du garçon — une distance raisonnable pour ne pas l'effrayer.

Tyler lui jeta un regard en coin en évitant soigneusement d'accrocher son regard. C'était certain, il voulait s'assurer que la personne qui s'était approchée restait assez loin de lui pour ne pas représenter un danger.

Il était méfiant, sombre, mais il n'avait pas encore appris, pensa St John. Il n'avait pas appris qu'avec certains prédateurs la distance n'est jamais suffisante, qu'il ne serait en lieu sûr nulle part, sauf dans la mort.

St John réprima un soupir.

Ce que le garçon ressentait, il le savait. Parce qu'à l'âge de Tyler ou presque, il avait compris que s'il ne quittait pas Cedar, il mourrait. L'idée de s'enfuir sans savoir où aller, d'atterrir en un lieu où il ne connaîtrait rien ni personne était terrifiante. Mais celle de mourir l'était encore plus. Quoiqu'elle l'ait tenté... Comme sa mère.

Il hocha la tête pour chasser ses souvenirs et fixa toute son attention sur le garçon assis sur le banc, seul, loin des autres, comme lui-même le faisait si souvent.

Il allait probablement échouer, il n'avait jamais été à l'aise avec les

jeunes. Parce qu'il n'avait jamais eu la chance d'être un enfant, disait Josh.

Mais il fallait tenter.

— Tu n'as pas envie de jouer ?

Après quelques instants d'hésitation et sans le regarder, l'enfant répondit *non*.

— Pourquoi ?

— Suis pas bon.

— C'est pour ça qu'on s'entraîne.

— Veulent pas de moi.

St John se tut. L'enfant n'avait pas dit grand-chose, mais les quelques mots prononcés étaient plus éloquents qu'un discours.

Quelle ironie ! songea St John. Tandis que lui faisait des phrases complètes, l'enfant lui avait répondu par bribes.

Le rouleau compresseur de la destruction était en marche. Sentiment d'infériorité, de nullité, d'inutilité. Envie de s'isoler, de garder ses distances. Soit par choix, soit parce que les autres vous font sentir que vous êtes différent, sans chercher à savoir pourquoi ou parce qu'ils préfèrent l'ignorer. Par indifférence donc.

Brusquement, une douleur monta en lui, une souffrance qu'il pensait ne plus jamais éprouver. Regarder cet enfant, c'était se revoir lui-même, quelque vingt ans en arrière, et repenser à l'enfer que le malheureux gosse n'avait — hélas — qu'entrevu.

Souvenir intolérable, perspective intolérable.

St John inspira à fond et retint son souffle.

Tyler ne prononça pas un mot de plus. C'était clair, il avait commencé à apprendre ce que St John avait compris un peu plus tôt que lui. Que moins vous parlez, moins vous attirez l'attention sur vous.

Au début, il avait essayé de n'appliquer cette recette qu'à son père, mais c'était compliqué d'aller et venir entre onomatopées et phrases complètes. Aussi avait-il fini par employer la même méthode avec tout le monde : le minimum de mots pour tous. Sauf pour Jessa. C'était la seule avec qui il pouvait baisser la garde.

Les autres avaient droit à son quasi-mutisme qui frôlait parfois l'agressivité. Il lui valait la réputation qu'il avait toujours et qui lui avait, en quelques occasions, rendu de grands services. Il était donc hors de question qu'il s'en défasse.

Il parle comme un caporal-chef... comme s'il était en guerre...

Cela se disait dans les couloirs de Redstone, il le savait et s'en moquait.

D'ailleurs, d'une certaine manière, il était en guerre, oui. Et il était venu sur le terrain de son ennemi. Pour qu'il ne fasse plus de victimes.

Il se souvint du jour où Tyler avait timidement mis un pied dans la boutique de Jessa.

J'espère que tu le battras, avait-il lancé, en parlant de son père, Albert Alden.

St John hochait la tête.

— Tu es l'ami de Jessa, hein ?

Comme s'il avait flairé quelque chose, l'enfant se buta. Puis il se détendit un peu.

— Oui.

— Je l'aime beaucoup, poursuivait St John.

Il l'aimait infiniment plus que *beaucoup*, mais cela ne regardait pas l'enfant.

— J'aime beaucoup Maui, aussi, confia celui-ci.

— Il t'aime lui aussi.

Le visage de l'enfant s'éclaira.

— C'est vrai ?

St John acquiesça.

— Oui.

Tyler regarda ailleurs, se retranchant en lui-même comme St John le faisait lui aussi autrefois.

— Faut pas le dire, chuchota l'enfant.

— Dire quoi ?

— A propos de Maui.

— Dire à qui ?

Le garçon ne répondit pas, mais la peur dans ses yeux en disait long.

— Faut pas qu'il lui arrive quelque chose.

Le garçon glissa du banc en soutenant son bras blessé dans sa main gauche.

— Faut que je rentre.

La mort dans l'âme, St John le laissa partir. Les cris qui s'élevaient du terrain de football tout proche lui semblèrent provenir d'une autre planète tant il était ailleurs. A des années-lumière de ce que vivait le malheureux Tyler Alden.

Il se leva à son tour, laissant les enfants à leur match de football.

En route vers la ville, il se félicita d'avoir laissé sa voiture chez les Hill. Il avait besoin de marcher, de respirer, de se défouler. Il aurait aimé courir mais, en vêtements de ville, il aurait attiré l'attention.

Il fronça les sourcils et marqua un temps d'arrêt. Depuis quand se souciait-il de l'opinion des autres ? Où était passé son self-control que l'on vantait tant chez Redstone ? Qu'étaient devenues son indifférence légendaire, sa raideur glacée devant les événements de la vie ?

Plus le plan est complexe, plus il y a de chances qu'il rate.

C'était sa philosophie, même chez Redstone, devant les situations extrêmes. Et elle s'appliquait ici.

Le plan était simple : amener Alden à se révéler. L'exécution avait été un peu plus compliquée, mais cela avait fonctionné. La façade lisse et aimable se fissurait, laissant apparaître des facettes du personnage innommable qui se cachait derrière. Et bientôt, cette fissure s'ouvrirait, deviendrait une brèche

béante et, pour Albert Alden, la vie telle qu'il la connaissait serait terminée.

Cependant, pour l'heure, il fallait qu'il s'assure que l'œuvre de destruction imaginée pour Alden, un homme qui ne méritait que cela, n'entraînait pas dans son sillage la vie d'un enfant innocent, piégé dans l'enfer que lui-même avait connu.

Sans s'en rendre compte, il s'était presque mis à courir. La mâchoire crispée, les poings serrés, il s'arrêta pour se calmer.

Mais brusquement, comme une bulle qui vient éclore à la surface de l'eau, la vérité lui sauta aux yeux. Ce n'était pas vers sa voiture qu'il se hâtait, mais vers Jessa.

Elle avait toujours été son phare, la lumière dans sa nuit, son espérance et son salut. Elle était le trésor de sa vie.

Jessa était à la boutique avec St John et Maui. En tendant l'oreille, elle pouvait suivre le meeting électoral qu'Alden tenait sur la place.

Était-ce son imagination ? Ou les applaudissements étaient-ils moins nourris que quelques semaines plus tôt ? Il semblait même y avoir des sifflets.

Désobligeant, se dit-elle. Mais bien fait !

Au lieu d'avancer les yeux fermés, les gens commençaient à se poser des questions. Cette curiosité les honorait. Certains l'avaient approchée pour l'interroger sur Alden et la colère qu'il avait piquée en public. Elle leur avait dit la vérité, mais n'éprouvait plus la moindre fierté pour le sang-froid dont elle avait fait preuve à cette occasion. Comment pouvait-elle s'en féliciter quand Tyler l'avait payé si cher ?

St John s'approcha de la fenêtre, lui aussi attentif au meeting.

— Trop tard pour arrêter la machine.

Elle s'immobilisa.

— Arrêter la machine ?

Il avait envisagé cela ?

— Je peux appeler Redstone, leur demander de tout stopper, l'audit, le journaliste.

— C'est ce que tu veux ? Tout arrêter ?

— Le gosse va se faire tuer.

— Comme toi. C'est ce qui a failli t'arriver.

— Ma vengeance. D'une certaine façon, la sienne. Mais...

Il hocha la tête puis poursuivit d'une voix lugubre :

— Mort inacceptable.

Elle soupira de soulagement. Depuis l'instant où elle l'avait reconnu et l'avait vu organiser sa vengeance — une vengeance qui se justifiait —, elle n'avait cessé de s'interroger. Son enfance volée, ravagée, les outrages qu'il avait subis étant enfant avaient-ils fait de lui un être aussi froid et calculateur que son père ? Par moments, elle avait craint que oui tant il montrait de férocité à vouloir abattre l'homme qui l'avait fait souffrir.

Mais non, l'homme qu'il était, le vrai, était celui-ci. Un homme qui avait compris qu'il ne pouvait pas abandonner à son sort un gosse innocent pris dans la nasse d'un prédateur, comme lui avait été abandonné.

— J'ai parlé à sa mère, reprit Jessa.

Il détourna les yeux de la fenêtre pour la regarder.

— Elle ne lui sera d'aucun secours. Je pense qu'Alden a réussi à lui cacher ses penchants pervers. Elle est dans le déni total en ce qui concerne son fils, ou alors, mais ce serait monstrueux, elle préfère que ce soit lui plutôt qu'elle. Je crains malheureusement que cette seconde hypothèse ne soit la bonne.

St John la fixait en silence, mais elle savait à quoi il pensait.

— Ça ne veut pas dire que ce que ta mère a fait — ou plutôt n'a pas fait — est acceptable. Elle avait le devoir de se battre pour toi, mais... comment dire... ça la disculpe un petit peu, non ?

— Toi, tu te serais battue.

Murmure à peine audible.

— Pour mon enfant ? s'emporta-t-elle. A mort. Ou jusqu'à la mort du bourreau, lança-t-elle, livrant avec violence le fond de son cœur. Mais qu'allons-nous faire maintenant ? Si Alden craque...

— Quand Alden...

— D'accord. Quand il craquera. Tu le connais mieux que quiconque : si tu dis qu'il craquera, il craquera. Mais Tyler ? Que faire pour Tyler ? Comment faire en sorte qu'il ne lui arrive rien ? Si j'appelle les services sociaux, ils croiront que j'essaie de couler un rival politique et ils ne prendront pas l'affaire au sérieux. Ils n'interviendront donc pas à temps. Si c'est toi qui appelles, il faudra que tu répondes à des questions que tu n'as pas envie qu'on te pose et auxquelles tu as encore moins envie de répondre.

— L'école, suggéra-t-il.

— Pour ce qu'ils ont fait pour toi ! Alden leur a acheté ce fichu terrain de football auquel ils ont donné son nom !

Elle avait du mal à ne pas crier sa colère.

— Il leur en faudra plus que les racontars d'une adversaire politique pour agir contre lui. La plupart des enseignants font campagne pour lui.

— Donnant donnant.

— Peut-être. Mais peu importe. Ce qui compte, c'est Tyler.

— Donne-lui... une adresse où il peut se réfugier.

— Comment ?

Il regarda Maui qui se mit à remuer la queue. Elle se rappela alors l'histoire de cet adolescent fatigué, apeuré, prêt à en finir avec tout, qui avait eu un sursaut de vie en aidant un homme à sauver un vieux chien galeux.

— Maui ?

Il reporta son regard sur elle, très sérieux.

— D'accord. La vie de Tyler est primordiale. Et Maui sera sûrement parfait. Mais comment ? demanda-t-elle.

— Confiance.

Elle plissa le front.

— Que veux-tu dire ? Que tu me fais confiance pour trouver une idée ou

que Tyler me fait confiance ?

Le regard de St John s'éclaira, mais l'embellie ne dura pas. Tranquillement, presque solennellement, il dit :

— Oui.

Incapable de s'en empêcher malgré la gravité de la situation, elle sourit.

— Il fera sans doute confiance à Maui.

— Et à toi. Comme moi.

Un sentiment doux-amer l'envahit.

— Comme toi ? Mais je n'ai rien fait pour toi, murmura-t-elle.

Pour la première fois depuis son retour, il manifesta son désaccord.

— Jess, non ! Pas ça !

Il fit les deux mètres qui les séparaient et là, brusquement, la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Je t'interdis de dire ça. Jamais, tu m'entends ; tu as été... tout pour moi. Je n'avais que toi.

Il avait la tête contre sa poitrine, l'oreille collée à sa chemise : son cœur battait fort.

— J'aurais dû en parler, dit-elle.

— Tu étais petite.

Elle soupira.

— Je crois être honnête, j'estime faire toujours ce que je dois faire... alors comment ai-je pu, deux fois dans ma vie, me retrouver à un endroit où je sais que des choses horribles se passent que je n'ose pas dénoncer parce que je sais que personne ne me croira ?

— Dénominateur commun.

Elle cligna des yeux et se détacha un peu de lui.

— Quoi ?

— Il y a un commun dénominateur. C'est qui ?

— Moi, fit-elle, désespérée.

A sa grande surprise, il sourit, mais son sourire était douloureux.

— Balivernes. Fais-toi des reproches si tu veux mais...

Il hocha la tête.

— Ce n'est pas toi. C'est lui.

— Oh !

Elle se blottit de nouveau contre lui pour réfléchir à ce qu'il avait dit tout en s'imprégnant de sa chaleur. Impossible de dire le contraire, il avait raison. Ce n'était pas elle qui attirait les ennuis qui l'avaient mise, par deux fois, dans des situations difficiles, c'était Alden et le démon qui le possédait.

Soudain, le cœur de St John tapa un peu plus fort. Une espèce de grognement lui échappa.

Elle leva les yeux vers les siens : une fièvre les faisait briller anormalement. Puis ils s'assombrirent, se voilèrent. Sans doute était-ce la visière de sa casquette qui jetait son ombre sur ses yeux ?

Quelle casquette ! Elle était vraiment d'un autre temps. Elle lui rappela

tout d'un coup une ancienne photo de Clark Alden que son père lui avait montrée. Clark, l'homme qui avait fait la fortune des Alden, un entrepreneur intelligent qui avait choisi de rester à Cedar quand il aurait pu décupler sa fortune en s'exilant et grâce à qui la petite ville avait continué à vivre alors que d'autres se mouraient, sinistrées par le manque d'industries et d'affaires.

Sur cette photo, l'homme portait un costume d'un autre âge et affichait la mine austère qui seyait aux personnalités de l'époque. Sur la tête, il avait cette... casquette. Adam était parti en laissant tout derrière lui, tout sauf cette casquette qui était le symbole du seul homme qui avait pris son parti.

Elle était tellement émue, tellement bouleversée qu'elle pouvait à peine respirer. Elle leva la main et lui caressa la joue, puis sa cicatrice, la marque qu'il s'était faite en s'éraflant sur le rocher.

Il prit une grande inspiration.

— Jess, murmura-t-il, la voix rauque.

Elle se figea, n'osant plus bouger ni dire un mot, de peur qu'il ne se ravise.

Au fond, elle attendait cet instant depuis qu'elle avait compris qui il était vraiment. Sans doute même avant. Depuis la seconde où elle l'avait vu.

Soudain, il approcha sa bouche de la sienne. Ardente, exigeante. Ce n'était pas l'hésitation, la tendresse d'un premier baiser, mais l'expression d'un désir violent.

Réagissant aussitôt, elle, d'habitude si calme, si réservée, se métamorphosa en une créature sauvage dans laquelle elle ne se reconnut pas.

Si ce baiser la rendait folle, il devait le rendre fou lui aussi car il approfondit son baiser avec une fièvre qui la surprit. Elle le prit alors par le cou et se plaqua contre lui. Comme il reculait pour reprendre son souffle, elle lâcha son cou et lui planta les ongles dans les épaules en ondulant contre lui. Il la désirait violemment, elle le sentait. Aussi, elle ondula de plus belle.

Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil, elle n'avait jamais rien vécu d'aussi fort, elle n'y était pas préparée.

— Dameron, murmura-t-elle.

Il avait repris sa bouche et semblait insatiable quand il recula brusquement.

— Ferme le magasin.

— Oui, répondit-elle sans hésiter.

Quelques instants plus tard, ils quittèrent la boutique et montèrent dans sa voiture. Prenant soin d'éviter le centre de la ville, ils sortirent de Cedar.

Jessa avait la tête à l'envers et les joues en feu.

* * *

— J'aurais tellement voulu que tu sois le premier.

St John s'immobilisa. C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait depuis qu'elle lui avait répondu *oui* sans hésiter quand ils étaient encore dans

sa boutique.

— En fait, je n'y ai pensé que plusieurs années après ton départ. A l'époque, je ne savais pas exactement ce que je désirais, c'est ensuite, à la fac... pour ma première fois, que j'ai compris. J'ai été triste que ce ne soit pas toi.

Il la dévisagea et, des yeux, fit le tour de la chambre. Ce motel lui avait semblé suffisant pour lui mais, avec Jessa, c'était un peu simplet. Elle était si belle, si lumineuse que ce décor, pourtant correct, n'en apparaissait que plus triste et décalé.

— Jess... si tu ne veux pas...

Son sourire l'interrompit.

— Il n'y a que toi qui saches lire entre les lignes, dit-elle de sa voix douce. Bien sûr que je veux, Dameron St John. Je n'ai pas eu ce que je voulais autrefois, alors, ne me prive pas aujourd'hui, tu veux bien ? Ne me prive pas de ce que j'attends depuis que je suis assez grande pour en rêver.

Il ne le lui dit pas mais le pensa très fort : lui aussi n'attendait que ce moment, tout en se répétant qu'il n'arriverait jamais, sauf miracle.

Bien sûr, il avait connu des femmes, des femmes qui comprenaient ses limites, qui acceptaient de se donner sans rien attendre en retour, rien de plus en tout cas que ce qu'il donnait à ces moments-là, des moments qui auraient dû être intimes mais ressemblaient plutôt à des rendez-vous d'affaires.

Mais cette femme-ci n'était pas n'importe qui, c'était Jessa. La douce, la tendre, la belle Jessa. Et tous les paris étaient annulés. Si elle avait un semblant de raison, elle devait s'en aller, partir tant qu'il était capable de la laisser filer.

S'il avait un semblant de raison, il devait la ramener à Cedar et la déposer au pied de la maison de sa mère. Non mais quoi ! A quoi pensait-il ? Se rendait-il compte de ce qu'il s'apprêtait à faire ?

Subitement, elle plissa le front : avait-elle recouvré la raison ?

— A propos de *grande*, dit-elle, je n'ai pas l'habitude de me déplacer avec des préservatifs sur moi.

Evidemment que non.

— Pas de problème, répliqua-t-il un peu bourru. Tests tous les six mois. Assurance santé.

Elle le regarda en faisant la moue.

— Il ne s'agit pas de maladies. Je pensais au risque d'être enceinte.

Sa remarque lui fit mal. Il avait oublié. Complètement oublié. Jusqu'à ce jour, cela n'avait jamais été un problème dans sa vie.

— Pas grave, fit-il d'une voix sombre qui le surprit lui-même.

A son tour, elle le dévisagea.

— Vasectomie. Il y a des années.

Elle écarquilla les yeux, immenses, puis son regard s'assombrir. Elle avait compris. Compris pourquoi il avait voulu cette intervention, compris qu'il refusait de prendre le risque de mettre au monde des enfants.

Il n'avait jamais imaginé pouvoir le regretter.

— Tu changes d'avis ?

Il devait le lui demander même s'il redoutait sa réponse.

— D'avis, non. Mais cela change mes espérances... éventuelles.

Avant qu'il ait eu le temps d'interpréter sa réponse, elle se hissa sur la pointe des pieds et, collée contre lui, l'embrassa.

Tiraillé, déchiré entre des pensées contradictoires, il chercha à la repousser mais elle s'accrocha à lui. Ce qu'il lui arrivait était trop, trop incroyable, trop fantastique, trop tout et, s'il franchissait le pas, ce serait irrévocable. Le changement qui s'ensuivrait, aussi, serait irrévocable.

Dans le même temps, il ne pouvait résister. C'était Jess et il avait perdu la faculté de lui dire non. S'il l'avait eue un jour.

Sa bouche sur la sienne était en train de faire tomber les murs de défense qu'il avait érigés autour de lui pour se protéger, pour garder ses distances. Le St John dont on enviait parfois la froideur était ébranlé, déstabilisé parce qu'une femme vibrante, lumineuse, aimante le désirait. Elle savait tout, l'avait toujours su et, malgré cela, elle le désirait.

Il ne lui restait qu'une poignée de secondes avant le point de non-retour quand elle recula. Il s'apprêtait à protester mais elle croisa les bras devant elle, attrapa le bas de son pull et le retira.

Le souffle coupé, il la contempla. Ses hanches étaient joliment arrondies, les hanches d'une jeune femme fine et délicate, que laissait apparaître un jean à taille basse. Quant à sa poitrine, elle était nichée dans un soutien-gorge bordé de dentelle bleu pâle. A elle seule, elle était un péché.

— S'il te plaît, supplia-t-elle. Ne t'arrête pas maintenant.

Quelques secondes passèrent. Frissonnant de fièvre et de désir, il se retrouva nu devant elle.

Il vivait là sa dernière mais aussi sa plus grande chance d'exorciser une fois pour toutes ses démons, il en était certain.

Une fois nus tous les deux, ils se couchèrent l'un sur l'autre, serrés jusqu'à ne plus faire qu'un. Il avait passé sa vie à planifier, à programmer, à diriger. Il était tout, le consultant, le centre d'information, il avait enregistré ce que son père lui avait, par inadvertance, enseigné et fait en sorte que cela fonctionne, mais différemment. Cependant, aucun des projets qu'il aurait pu imaginer n'aurait pu le préparer à ce qu'il allait connaître. Parce qu'il ignorait que cela, cette sorte de chaleur existait.

Une fois rassasiée de baisers, elle se redressa pour le regarder. Pour le caresser. Les épaules, le torse. Ses mains couraient sur sa chair chaude comme si elle avait voulu le mémoriser.

Il se sentait bien avec elle, en confiance. Il s'était toujours senti bien et en confiance avec elle. Si bien qu'un jour, dans la prairie brûlée par le soleil, près du fleuve... Ce jour-là aurait pu être, sa vie eût-elle été normale, le jour où, les quatre ans qui les séparaient ne comptant plus, ils auraient découvert l'éblouissant paradis, ensemble.

J'aurais voulu que tu sois le premier...

Il grogna, frissonna sous sa main qui glissait sur son ventre.

— Dameron, dit-elle tout bas.

Le ton de sa voix lui fit relever la tête. Il la regarda ; elle semblait angoissée. Dans le brouillard qui déjà noyait son esprit, il comprit la question qu'elle n'avait pas posée et répondit :

— Il n'est pas là. Il ne sera jamais là. Pas avec nous.

Ces mots lui étaient venus comme ça mais c'était Jessa, et elle comprendrait. Elle comprenait toujours.

L'air rassuré, elle reprit les caresses, des caresses plus appuyées, plus profondes. L'entourant alors de ses bras, il l'allongea sur lui mais elle se redressa, se cambra. Ce fut lui alors qui se releva ; il prit un à un ses seins dans sa bouche, les mordilla jusqu'à ce qu'elle crie son plaisir.

Encouragé par son gémissement, il redoubla de caresses, multiplia les baisers ; il la toucha, partout, comme affolé à la pensée de manquer un centimètre carré d'elle, de sa peau, de sa chair. Il n'était plus lui-même, mais cela n'avait pas d'importance parce que c'était Jessa et qu'elle avait toujours été le soutien qui l'avait aidé à éloigner ses démons.

Quand, enfin, elle le supplia de la prendre et qu'il glissa en elle, elle était si lisse, si moite, si accueillante qu'il ne put retenir un râle de plaisir.

Mais tout allait trop vite, c'était trop tôt ; il fallait qu'il aille plus doucement. Mais comment faire quand ses mains caracolaient sur lui, quand sa bouche le cherchait, l'embrassait, errait sur sa peau en feu ? Comment faire quand plus rien au monde n'existait que cet instant et ce lieu ?

Quand elle l'appela par son nom et se resserra autour de lui, il se laissa aller totalement. Son démon était désarmé maintenant, détruit par le cœur pur de cette femme magnifique.

— Jess !

Son prénom jaillit en réponse à l'étau qui l'enserrait dans sa mâchoire de velours. Jamais il n'avait connu pareil émerveillement. C'était fou, c'était sauvage et c'était beau.

Là-dessus aussi, il s'était trompé.

Les souvenirs sordides qu'il avait attachés aux actes intimes ne viendraient plus le hanter. Face à ces moments de joie pure, ils n'auraient pas la moindre chance. Ils existeraient toujours, mais ils étaient enfermés pour de bon maintenant et, face à l'opiniâtreté et à la détermination de la femme qu'il tenait dans ses bras, ils ne feraient pas le poids.

Jess se sentait légère comme un papillon. C'était comme si elle avait mis la touche finale à une peinture commencée depuis longtemps. Elle avait pris du retard mais cela en valait la peine.

Elle n'oublierait jamais cet après-midi, jamais. Pendant trois heures, ils avaient expérimenté une jolie gamme de sensations, passant de l'amour frénétique de leurs premiers ébats à un désir fiévreux mais un peu apaisé, pour finir par l'amour tendre où, roulant sur le dos en l'enlaçant, il l'avait laissée prendre les rênes.

Sur le chemin du retour, elle y repensa avec délice tandis qu'ils croisaient les panneaux électoraux de sa campagne.

— Bien, dit-elle, j'imagine que les curieux qui mettent leur nez partout vont vouloir savoir ce que leur candidate a fricoté.

— Il ne faut surtout pas qu'ils le sachent.

Elle se tourna vers lui, ce qu'elle n'avait pas osé faire depuis qu'elle était montée en voiture car, à chaque regard, son corps réagissait tellement que cela en était gênant.

— Je ne suis pas sûre que ce ne soit pas écrit en grosses lettres sur mon front.

Sa remarque le fit rire mais il ne la regarda pas. Etait-ce parce qu'il avait peur que son corps réagisse comme le sien en la voyant ?

— C'est un problème ? s'enquit-il.

— Ça pourrait en être un. Cedar est un petit bourg et je suis une fille rangée. Je ne suis pas censée fermer ma boutique pour aller faire des galipettes dans...

— A cause de moi ? suggéra-t-il.

— N'importe, dit-elle. Mais s'ils apprennent ce que j'ai fait et s'ils découvrent qui tu es, alors...

Il commença par ne rien dire puis hocha la tête.

— C'est comique, poursuivit-elle. Enfin, plutôt ironique. Un homme et une femme, tous les deux adultes consentants, font l'amour ensemble parce qu'ils sont heureux, parce qu'ils s'aiment. Tout est pur dans leur désir et elle risque, pour cette raison, de perdre l'élection qu'elle brigue au bénéfice d'un pervers sadique. C'est un comble.

— Parce qu'ils s'aiment ? lança-t-il après un petit instant.

— Je ne sais pas s'ils s'aiment, mais ils font l'amour et tout est pur et merveilleux.

— Merveilleux ? répéta-t-il.

— Plus que ça encore. Plus que tout ce que j'avais imaginé dans mes rêves les plus fous. Mais cela n'a pas été une surprise. Je savais que ce serait comme ça, avec toi.

— Je ne pensais pas que ça pouvait être comme ça. Avec personne.

Elle le dévisagea. Ce n'était pas une déclaration d'amour mais, venant de lui, cela aurait pu en être une.

Et, pour la première fois, elle se prit à espérer l'inimaginable : que le méchant passé était définitivement derrière eux et que ne demeureraient que les jolis souvenirs.

* * *

Quelques jours plus tard, elle confia exceptionnellement la boutique à sa mère et se rendit dans le parc municipal, avec Maui.

Pas par hasard.

Oncle Larry lui avait appris que Tyler y passait systématiquement après l'école pour rentrer chez lui. C'était l'occasion idéale pour tenter de l'approcher.

Et cela fonctionna au-delà de ses espérances. Alors qu'elle jouait avec Maui à lancer la balle sur la pelouse, Tyler passa devant eux et leur jeta un regard d'envie.

— Tu veux venir jouer un instant avec nous ? lui demanda doucement Jessa.

Tyler parut hésiter. Mais après tout, il la connaissait un peu, il la voyait dans sa boutique, dut-il penser, car il s'approcha timidement.

Aussitôt, Maui le reconnut et l'entraîna dans son jeu. Tyler se laissa faire, manifestement trop heureux de pouvoir traîner un peu avant de rentrer chez lui.

Un quart d'heure durant, il lança la balle à Maui et celui-ci la trouvait où qu'elle se soit logée, souvent de l'autre côté de l'énorme tronc qui gisait au milieu de la pelouse, par-dessus lequel il sautait joyeusement.

— Fais-lui une chandelle, Tyler, suggéra Jessa. Mais préviens-le. Montre-lui la balle et dis-lui « saute ».

Le garçon, tout content, opina et fit ce qu'elle avait dit. Comme s'il avait compris, Maui s'arrêta de courir, il recula d'un mètre ou deux, les yeux rivés sur la balle déchiquetée que tenait le garçon. Tyler la lança très haut en l'air. Campé sur ses pattes de derrière, le chien commença par suivre des yeux la trajectoire de la balle, puis s'élança et sauta pour l'attraper au vol. Avec succès.

Ravi, Tyler éclata de rire.

Jessa sourit. La scène aurait pu être l'illustration d'une journée normale dans la vie d'un petit Américain, songea-t-elle. Mais ce petit Américain ne menait pas une vie normale. Tyler pouvait lancer la balle au chien avec seulement sa main gauche...

Brusquement, Maui se mit à japper comme un jeune chiot. Avant même de se retourner, Jessa comprit. C'était St John qui arrivait comme ils étaient convenus.

Aussitôt, Tyler parut se renfrogner et jeta un regard sombre à St John.

— Gentil chien, dit celui-ci en caressant Maui.

Tyler les scruta tour à tour.

— Tu te souviens de mon... ami ? intervint Jessa.

Tyler opina.

— Je sais même pas ton nom, répondit-il en jetant un regard en coin à St John.

— Dameron, répondit celui-ci. Ou Dam, si préfères, si plus simple.

L'enfant écarquilla les yeux.

— J'ai décidé de parler comme ça, expliqua St John, parce que mon père disait toujours que j'étais méchant.

Tyler cligna les yeux.

— C'est vrai ?

— Il me disait que j'étais bête, désobéissant mais, le pire de tout, c'est quand il me disait que je ne valais rien et que je lui faisais honte. Et qu'il fallait me punir.

Tyler pâlit. Et se figea.

Jessa réprima un soupir. Alden n'avait donc pas changé un iota dans son attitude en vingt ans. Ces mots-là, ces mots qu'Adam avait entendus, enfant, et qu'il venait de prononcer, étaient ceux que Tyler entendait à son tour et qui le détruisaient à petit feu. Sans doute les mêmes, mot pour mot à en juger par la stupeur de l'enfant qui l'écoutait, interdit. Maui semblait avoir compris que l'ambiance avait changé car il lâcha la balle et se tint tranquille.

— Il me faisait ça à moi aussi, poursuivit St John en montrant le plâtre de Tyler d'un signe de tête. Et ça, dit-il en mimant une gifle sur la joue bleuie du garçon.

Tyler recula la tête mais ne partit pas en courant. Il resta là, les yeux rivés sur le visage de St John, comme fasciné par le personnage.

Jessa fit quelques pas en arrière jusqu'à ne plus les entendre pour leur permettre de s'exprimer d'homme à homme sur un sujet qui ne supportait pas d'oreilles indiscretes. Elle claqua dans ses doigts et Maui accourut et s'assit à ses pieds. Mais il avait le museau tourné vers l'homme et l'enfant.

Ils s'étaient assis sur l'herbe mais, d'où elle était, elle les distinguait nettement. Tyler tremblait par moments. Elle n'entendait pas ce que St John lui disait et n'en était pas mécontente. C'était peut-être lâche, mais tant pis. A dire vrai, son imagination l'avait déjà entraînée bien assez loin et elle préférerait ne pas connaître tous les détails d'une réalité sordide. Lui, St John, allait de

nouveau devoir affronter ses démons pour sauver un petit garçon qu'il ne connaissait même pas. Cette générosité attestait la richesse intérieure de l'homme qu'il était devenu.

* * *

— Je pense que c'est lui qui va nous relancer, dit St John après un long silence.

Ils étaient tous les deux couchés sur le lit de Jessa, dans sa chambre, une pièce qu'il avait très souvent essayé d'imaginer, sans y parvenir. C'était la fin de l'après-midi et la lumière baissait.

Quand elle était revenue vivre chez ses parents lorsqu'elle avait appris le mauvais pronostic médical de son père, elle s'était installée dans le grenier qui faisait toute la longueur de la maison. Il lui fallait de la place pour loger tout ce qu'elle avait acheté depuis son départ du cocon familial.

Elle l'avait gentiment aménagé, ce grenier, nota St John. Elle s'était servie des meubles pour créer des zones dans ce long rectangle. Au fond, une table et des étagères pour son bureau, au milieu son espace de vie avec fauteuils, canapé, table basse et, à l'autre extrémité, sa chambre. Une mini-salle de bains complétait l'ensemble et en faisait un endroit totalement indépendant, confortable et agréable à vivre.

Elle avait accroché des rideaux à rayures vert d'eau et bleues aux fenêtres, leur avait assorti son couvre-lit.

Par terre, un très grand tapis dans les mêmes tons réchauffait un parquet de bois verni. Maui avait son panier mais, vu les poils accrochés au couvre-lit, il devait passer ses nuits là où des hommes auraient rêvé d'être.

Quant à lui, jamais il n'avait imaginé qu'il finirait ici un jour.

— Oui. Tu l'as touché.

Elle était lovée contre lui, la tête dans le creux de son épaule, la main sur son torse. C'étaient ses premiers mots depuis qu'elle l'avait supplié de l'aider à se déshabiller. *Vite, vite !* avait-elle imploré. Il ne s'était pas fait prier. Bien sûr, elle avait manifesté son plaisir depuis, c'était une amoureuse bavarde, mais pas par des mots : plutôt des cris et des exclamations, des frissons qui le rendaient quasiment fou.

Curieusement, c'était lui qui avait parlé. Lui qui avait trouvé les mots et les avait alignés pour lui dire tout le bien qu'elle lui faisait. En quelque sorte elle l'avait fait revivre, ce qu'il croyait impossible. Cela faisait un siècle qu'il avait abandonné l'idée d'éprouver un jour quelque chose, quelque chose d'aussi violent que ça, et que tout le monde chez Redstone le pense gentiment dingue ne l'avait pas fait changer d'attitude.

— Il le fera, dit-elle comme il ne parlait plus.

Une femme qui n'exigeait pas qu'il lui susurre des mots doux à l'oreille après lui avoir fait l'amour, quelle bénédiction ! Parce qu'il aurait certainement dit ce qu'il ne fallait pas. Parler, se forcer à parler alors qu'il

n'était plus lui-même, parler comme un homme normal après l'expérience la plus douce, la plus fantastique de sa vie, était un effort surhumain au-dessus de ses forces.

Et Tyler dans tout cela ? Jessa avait-elle raison d'espérer ? Il avait fait avec lui une des choses les plus difficiles de sa vie, mais il n'avait pas l'habitude de renâcler devant les difficultés. Et cette difficulté-ci lui tenait d'autant plus à cœur qu'il était concerné. Voir Tyler Alden l'avait bouleversé car il s'était vu. Il s'était vu apeuré, terrorisé.

Après cette discussion, ils s'étaient vite sauvés non sans avoir rassuré le petit garçon en lui disant qu'ils allaient s'occuper de son père, qu'ils connaissaient la nature de l'ennemi. St John ne lui avait pas révélé toute la vérité, que leur ennemi était un seul et même homme. Il avait estimé que l'enfant en avait assez entendu pour la journée. Savoir qu'il existait d'autres enfants qui subissaient le même sort et donc le comprenaient, cela faisait déjà beaucoup à digérer.

Et maintenant, il savait.

Jessa soupira, le ramenant à la réalité de l'instant. Elle bougea et replia une jambe en travers de ses cuisses. Mon Dieu, qu'elle était douce. De la soie.

Ils avaient volé ce petit moment après s'être rendus au parc.

En en sortant, Jessa l'avait regardé avec une telle admiration qu'il avait aussitôt eu envie de la prendre. Il lui avait empoigné les épaules en la fixant, les yeux fiévreux.

— Envie de toi. Maintenant.

A sa grande surprise, elle lui avait répondu :

— Pas de problème. Maman tient la boutique, elle ne partira pas tant que je ne serai pas de retour. La maison est vide.

Il avait quelques questions à lui poser — elles lui brûlaient les lèvres depuis un moment —, mais l'une chassant l'autre et son corps ne lui laissant pas de répit, il les avait oubliées et il n'en restait qu'une.

Jessa avait été son salut quand il était jeune, c'était indéniable. Les souvenirs étaient très précieux, très précis. Mais la réalité, ici, là, dans ses bras, son corps nu serré contre le sien, était encore plus précieuse, car elle pouvait encore être son sauveur aujourd'hui.

S'il le voulait.

Le voulait-il ? Il s'était tenu à l'écart pendant si longtemps, avait utilisé tout ce qu'il pouvait, son intelligence pour intimider, sa mine renfrognée et cette façon de s'exprimer — ou de ne pas s'exprimer — pour garder ses distances avec les autres. Pouvait-il changer maintenant ? En avait-il seulement envie ?

C'était comme s'il sortait d'un coma artificiel de vingt ans, un coma dans lequel il se serait lui-même plongé.

Jessa remua ; sa main glissa sur son ventre. A cet instant, tout son sang lui sembla affluer vers le haut de ses cuisses qu'elle caressait avec tendresse.

— Non, Jess, je ne...

Elle se releva sur un coude et le regarda en silence.

— Tu mérites... tu mérites...

Il bafouillait car il ne savait par où commencer la longue liste des choses extraordinaires auxquelles elle pouvait prétendre. Aussi, il se tut.

— Quoi ? fit-elle. D'avoir ce que je veux ? Merci. C'est bon. J'ai ce qu'il me faut.

Il ne s'attendait pas à un trait d'humour sur un sujet aussi sérieux, il ne s'attendait pas à ce qu'elle ait un visage si rayonnant.

— Mieux, marmonna-t-il, mettant un point final à la phrase qu'il avait commencée.

— Oui, beaucoup mieux, merci

— Tu sais bien ce que je veux dire.

Elle s'assit.

— Oui, bien sûr. Dans le fond, c'est une bonne chose que tu n'aies pas eu de décision à prendre.

Il la fixa, assise là, nue, ne cherchant pas à dissimuler ses seins qui étaient encore dressés tant il les avait embrassés. Une émotion étrange l'envahit qui n'était pas du désir, plutôt une forme de fierté devant la femme forte et résiliente qu'elle était devenue sans perdre une once de sa tendresse et de sa générosité.

— Il faut que j'aie libéré maman, dit-elle en se levant.

Elle rassembla ses vêtements et commença à s'habiller devant lui, sous son regard. Il se leva à son tour et ramassa ses vêtements qui étaient éparpillés partout par terre, comme les siens. Se rappelant la fièvre avec laquelle elle lui avait enlevé sa chemise, défait son jean, se rappelant ses doigts courant frénétiquement sur lui, il faillit la prendre dans ses bras et la jeter sur le lit.

Mais non, il fallait qu'il essaie de rester maître de lui.

— Dameron ?

Elle était là, tout près de lui, mais elle ne le toucha pas comme si elle craignait ce qu'elle risquait de déclencher.

— Faut pas prendre de risque, dit-il tout bas.

Elle le regarda, perplexe.

— Tu veux parler de mon élection ?

— Jess...

— Tu veux parler de nous ? De moi ?

— Dans ton intérêt.

— C'est cela que tu as fait pendant tout ce temps ? Garder les gens à distance sous prétexte que... sous prétexte de ne pas leur faire de mal ?

Il haussa les épaules

— Je ne veux pas qu'on sache...

— Quoi ? Ce qu'a été ta vie ? Que tu as survécu au mal qu'on t'a fait ? C'est fabuleux, au contraire.

— Il ne m'a pas brisé.

— Non. Parce que tu es très fort.

Il hocha la tête. Pour l'heure, il ne se sentait pas solide du tout.

— Tu te rends compte de la force qu'il t'a fallu pour faire ce que tu as fait à quatorze ans ? Par conséquent, tu peux être tout à fait rassuré, tu es trop solide pour devenir le même monstre que lui.

Elle se retourna et mit ses mocassins puis partit vers l'escalier.

— J'ai beau avoir trente ans, je suis toujours le petit bébé de ma maman, surtout maintenant. Si tu es encore ici quand elle reviendra, il faudra que tu t'expliques.

Il jeta un regard autour de lui comme s'il devait ne plus jamais revenir dans cette pièce et il la suivit. Ce n'était pas qu'il redoutait d'affronter Naomi Hill, ce qu'il ne voulait pas, c'était aggraver encore son chagrin. Savoir sa fille embarquée dans une histoire avec un garçon comme lui ne lui ferait sûrement pas plaisir.

Il n'avait jamais fait vraiment attention à cette maison. Il y était venu à plusieurs reprises, autrefois, avant que l'on ne raconte partout qu'il était un garçon méchant, à fuir. Jessa avait eu beau, à l'époque, essayer de le persuader que ses parents ne pensaient pas cela de lui, elle ne l'avait pas convaincu et il n'était plus revenu.

La maison n'avait pas changé, ou à peine. Sauf en haut. Le grenier était devenu le domaine de Jessa et elle en avait fait quelque chose de différent, de nettement plus moderne. Là-haut, pas de fleurettes sur les murs, pas de gros rideaux de velours mais des rayures beaucoup plus strictes et des couleurs vives.

En partant, il se retourna une dernière fois. Parce qu'il ne reverrait jamais ce grenier.

Quand le carillon de la porte tinta, Jessa leva la tête. Un homme grand, mince venait d'entrer et regardait partout avec intérêt. Il était vêtu comme les gens du pays, jean, chemise écossaise, boots aux pieds, mais elle ne le connaissait pas. Elle n'avait pas entendu parler de nouveaux venus en ville. Elle l'aurait su, les nouvelles allaient tellement vite dans un petit bled comme Cedar.

— Bonjour, monsieur, l'interpella-t-elle. Je suis là, si vous avez besoin d'un renseignement, n'hésitez pas.

L'homme répondit avec un accent traînant, typique du Sud :

— Je cherche Jessa Hill.

— Ah ! C'est moi, fit-elle en souriant.

Elle s'en voulut presque aussitôt de ne pas être plus méfiante. Après tout, elle ignorait qui était cet étranger et quelles étaient ses intentions. Était-ce un autre Albert Alden ? Ou une nouvelle machination de ce monstre ?

Elle scruta l'homme qui approchait. Avec ce regard gris très droit, très franc, il ne pouvait être une mauvaise personne.

Il ne disait toujours rien, il l'observait. Gênée d'être ainsi dévisagée, elle toussota. Malgré sa dégaine décontractée et son accent traînant peu distingué, cet homme, pensa-t-elle, n'était pas le premier venu.

Il se passa soudain la main dans les cheveux et lui adressa un sourire charmant.

— Bien, bien, dit-il comme s'il y voyait plus clair subitement et que ce qu'il voyait le surprenait énormément.

— J'ai comme l'impression que vous n'êtes pas là pour m'acheter des croquettes pour votre chien.

L'homme s'esclaffa.

— Non, mais je préférerais, répondit-il avec une pointe de tristesse dans la voix.

Apparemment, il regrettait le passé. Elle le comprenait bien, elle qui, aujourd'hui, pleurait les jours heureux passés avec son père.

L'homme hochait la tête comme pour chasser un souvenir encombrant et lui tendit la main.

— Heureux de faire votre connaissance, Jessa Hill. Je me présente, Josh

Redstone.

Stupéfaite, elle étouffa un *oh !* incrédule mais qui dut se voir car elle marqua un temps d'arrêt avant de lui serrer la main.

Elle ne l'avait pas reconnu. Elle avait vu plein de photos de lui, pourtant, mais toujours en costume-cravate, et prises d'assez loin, si bien que l'on voyait l'allure générale du monsieur, sûr de lui, mais pas les détails. Sauf les boots, les boots de cow-boy dont, apparemment, il ne se séparait jamais. Ce qui d'ailleurs l'avait fait rire un jour. Elle s'était même demandé s'il lui arrivait quelquefois de porter des souliers vernis avec ses costumes. En tout cas, tel qu'il se présentait là, il n'avait rien du capitaine d'industrie tout-puissant qu'il était aujourd'hui. Elle l'aurait facilement pris pour l'un de ces gros fermiers texans du siècle dernier qui régnait sur des milliers de têtes de bétail.

En chair et en os, là devant elle, il ne ressemblait pas à ses portraits officiels, raides et empesés. Et peu de monde, à son avis, aurait reconnu dans ce cow-boy le patron de l'une des plus importantes sociétés au monde. Ses cheveux mal coiffés, ses vêtements fatigués, la fixité de son regard ne permettaient pas de déceler l'importance du personnage.

Remise de ses émotions, elle serra la main qu'il lui tendait. Il avait une poigne ferme mais rien d'excessif. Peut-être jugeait-il qu'une simple femme ne méritait pas que l'on fasse un effort pour elle. Mais elle se ravisa. Ce n'était sûrement pas le genre d'homme à avoir des idées aussi sexistes.

— Je suis très flattée, dit-elle en retirant sa main de la sienne.

— Merci.

— Je ne m'attendais pas à votre visite, mais je pense inutile de vous demander pourquoi vous êtes là.

— A ce que je vois, il vous a parlé de moi, répliqua-t-il.

— Oui. Enfin, si l'on veut. Il est avare de mots.

La remarque le fit rire. De toute évidence, il connaissait bien St John et la difficulté qu'il y avait à le faire parler. A fortiori, à lui extorquer une information.

— Mais au fait, dit-elle soudain comme si elle débarquait d'une autre planète, si vous êtes là, c'est qu'il vous a parlé de moi.

— Il ne m'a pas dit grand-chose... vous le connaissez, il n'est pas bavard, je ne vous apprends rien.

— Non, en effet.

— Néanmoins, il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre ce qu'il lui était arrivé. Les morceaux du puzzle se sont mis en place peu à peu.

Elle fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que vous savez... ce qu'il lui est arrivé ici ?

— Oui. Je ne savais pas que c'était à Cedar, mais je sais ce qui s'est passé. Un soir où il était complètement ivre, c'est moi qui l'avais fait boire exprès, il y a longtemps de cela, il m'a tout raconté. Enfin, assez pour que je comprenne.

De nouveau, elle plissa le front.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est arrivé qu'une fois. J'avais besoin de savoir quel boulet il traînait pour savoir comment le prendre.

— Je ne porte pas de jugement, dit-elle. J'essayais juste de l'imaginer ivre, sans contrôle sur lui-même.

Brusquement, l'image de Dameron, nu, serré dans ses bras et libéré de son quant-à-soi passa devant ses yeux. Elle rougit et il le remarqua certainement, pensa-t-elle.

— Bien, bien, je vois, fit Josh avec une sorte d'admiration dans la voix.

Jessa préféra changer de sujet.

— C'est lui qui vous a dit de venir ici ?

— Non, mais quand mon vice-président des opérations m'a demandé un congé, le premier en dix ans, qu'il a disparu puis lancé des enquêtes pour finalement tenter de les arrêter, je me suis interrogé.

Bouche bée, Jessa se répéta tout bas : vice-président des opérations de Redstone ?

— Mais il m'a dit qu'il était homme à tout faire.

— C'est ce qu'il se plaît à dire. En fait, c'est mon bras droit. Il a tout l'organigramme de Redstone dans la tête. Un problème, une crise, il est là. Avec une solution. Il a conçu pour nous un programme informatique comme il n'en existe, semble-t-il, pas deux au monde. Je le considère comme la personne qui pourrait immédiatement prendre ma place s'il m'arrivait quelque chose.

Il ajouta alors, un ton plus bas :

— Et c'est l'homme le plus solitaire que j'aie jamais connu.

Cette réflexion lui fit très mal, mais elle tenta de ne pas le montrer.

— Je sais, poursuivit Josh, qu'il y avait une lumière dans son existence pendant ces temps horribles. Une chose qui lui a permis de tenir. Qui lui a donné, en quelque sorte, le courage de fuir pour échapper à l'abomination de sa vie.

Il parla encore plus bas :

— Je pense que cette lumière, c'était vous.

Les yeux de Jessa la piquèrent. C'était donc lui l'homme qui avait sauvé Dameron, celui qui lui avait donné sa chance, la chance d'avoir une vie qu'elle n'imaginait pas qu'il puisse avoir un jour.

Elle se serait bien jetée dans ses bras pour le remercier, mais elle était trop intimidée par cet homme important qui se trouvait là, dans sa modeste boutique.

— Jess !

La voix provenait du fond du magasin. L'appel était urgent. Il y eut des bruits de pas.

— Il faut...

St John surgit par la porte du fond et pila sur place.

— Eh bien !

— Heureux de te voir moi aussi, mon ami, se moqua Josh.

— Mais qu'est-ce que vous fout... qu'est-ce que vous faites là ?

La voix était bourrue, en colère.

— Ça, c'est le mauvais côté des amis, répondit Josh, se moquant toujours. Ils vous aiment tellement qu'ils fourrent leur nez partout, qu'on le veuille ou non.

Prise d'un fou rire, Jessa plaqua la main sur sa bouche. C'était nerveux. Elle était surtout heureuse, heureuse d'apprendre que pendant toutes ces années, St John n'avait pas été seul. Il s'était fait un ami, et, de toute évidence, un vrai ami, l'un de ceux que l'on compte habituellement sur les doigts d'une main.

Elle se rappela alors l'appel de St John.

— Tu avais besoin de moi ?

— C'est Tyler.

Elle se redressa, un peu inquiète.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il va bien ?

— Pas sûr.

— Il est arrivé quelque chose ?

— La voiture du shérif.

— Chez les Alden ? En ce moment ?

Il fit oui de la tête.

— La sienne.

— Quoi la sienne ? Sa voiture est là ? Mais il devait être à River Mill aujourd'hui.

— Y est pas.

— Avec un peu de chance, ce sera la mère du gosse qui aura appelé, dit Jessa.

— Oui.

— Allons-y.

Soit parce qu'elle n'avait pas hésité une seconde, soit parce qu'il supposait qu'ils allaient régler la situation ensemble, il lui décocha un sourire.

— Votre Tyler ne serait pas un gosse de dix-douze ans avec un bras dans le plâtre ?

Ils se retournèrent tous les deux vers Josh. Préoccupés par Tyler, ils en avaient oublié sa présence. Josh les regardait, sourire aux lèvres. Ce sourire n'avait sûrement rien à voir avec leur préoccupation présente. Il s'amusait certainement de la voir décrypter avec tant d'aisance les onomatopées de son bras droit.

— C'est juste une question, ajouta Josh, parce qu'il me semble l'avoir vu dans votre grange.

Jessa écarquilla les yeux.

— Je l'ai aperçu quand je me garais mais, dès qu'il m'a vu, il est retourné se cacher à l'intérieur.

Ils sortirent, allèrent droit à la grange. Josh les suivait, elle le sentait.

Maui vint se joindre à eux en agitant la queue.

— Où est-il ? lui dit Jessa doucement.

Le gros chien pivota et les emmena derrière une meule de paille au fin fond de la grange. Là, à peine visible, une chaussure dépassait de sous la paille. Maui passa de l'autre côté de la chaussure en tortillant de la queue, et ne bougea plus. L'enfant avait dû poser la main sur lui pour le calmer.

— A toi, murmura Jessa à St John. C'est à toi d'y aller.

Il hocha la tête de droite à gauche. Il ne voulait pas, il s'en sentait incapable, elle le savait. Alors, elle posa la main sur son bras. Il ferma les yeux un instant et posa la main sur la sienne.

— Tu es le seul à savoir ce qu'il ressent vraiment en ce moment.

Il rouvrit les yeux, opina, prit sa respiration et fit quelques pas vers la chaussure.

Jessa recula pour rejoindre Josh, qui observait son vice-président des opérations avec admiration.

St John s'accroupit à une trentaine de centimètres de la chaussure.

— Hé, bonhomme, dit-il doucement.

Il y eut un murmure, mais Jessa ne comprit pas ce qui se disait. Elle était trop éloignée.

— Ça fait si mal que ça ? demanda St John.

Il y eut un nouveau murmure, inaudible, puis St John reprit la parole.

— T'es sûr ?

Inquiète, Jessa tendit l'oreille. Tyler allait-il bien ou était-il blessé ?

— Je sais, Tyler. Il t'a dit que c'était ta faute. Que tu avais le diable en toi et qu'il fallait le chasser. Qu'il est très patient avec toi mais que toi tu es tellement méchant que même un saint ne te ferait pas obéir. Et il t'a dit aussi que si jamais il arrivait quelque chose de très grave à ta maman, ce serait à cause de toi. Je sais tout ça, Tyler.

Il y eut un sanglot et le cœur de Jessa se serra. Elle se mit à frissonner, à trembler, croisa les bras devant elle dans l'espoir, vain, de se réchauffer. Elle souffrait pour l'enfant, mais elle était fière de St John qui avait le courage de mettre son âme à nu pour aider cet enfant.

Soudain, Tyler bougea. En rampant, il sortit de sa cachette et s'élança vers St John. Il pleurait, de grosses larmes coulaient sur son pauvre visage qui avait encore reçu des coups. St John le prit dans ses bras et s'assit par terre avec lui.

Bouleversée, Jessa dut s'éloigner, mais un bras se posa sur ses épaules. C'était Josh. Il ne dit rien mais il était là, avec sa force et une immense sensibilité. Lui n'avait pas suivi l'évolution de St John au fil des semaines passées. Le choc de voir le nouveau St John, comparé à celui qu'il était quand il avait quitté Redstone, devait être violent.

— Il devait le faire, dit-elle à Josh tout bas pour que Tyler et St John ne l'entendent pas. Il le fallait. Pour lui, d'abord.

— Je sais, répondit Josh aussi bas. Mais je ne pensais pas qu'il y

parviendrait.

— Et puis, ajouta St John au petit garçon qu'il tenait dans ses bras, il t'a donné de l'espoir, il t'a dit que ça irait mieux pour toi quand tu aurais grandi et que tu pourrais lui servir.

Tyler le regarda à travers ses larmes et opina d'un signe de tête très lent.

— Il...

L'enfant sanglota et recommença.

— Il a dit que quand j'aurai douze ans, je ferai ce que les garçons font pour leur père. Mais il est même pas mon père !

— Non.

St John serra l'enfant contre lui et, alors, avec une horrible grimace et d'une voix dégoûtée, ajouta :

— C'est le mien.

Assis sur une balle de foin, St John était perplexe. Pourquoi avait-il tant de difficulté à penser ?

Jessa était assise à côté de lui mais, avec cette sensibilité à fleur de peau qui la caractérisait, et un sens aigu de la psychologie humaine, elle ne le caressait pas et il lui en savait gré. Il la désirait toujours autant pourtant mais, là, il avait besoin d'évacuer sa colère, sa rage contre le monstre tordu, pervers qu'était son père. Et pour l'instant, il n'y parvenait pas.

Il se sentait épuisé. Comme si cette plongée au fond du gouffre de l'horreur lui avait pris toute son énergie. Toute sa force. Toute son ardeur.

— Josh ? demanda-t-il.

— Ils sont partis.

— Ah bon, fit-il après un moment d'hésitation.

A l'inverse de lui, Josh avait gagné en quelques minutes la confiance de Tyler. Evidemment, le fait que l'enfant ait entendu parler de lui à la maison — la participation de Redstone au capital du Riverside Paper avait été un thème inépuisable chez les Alden — et qu'il ait été témoin de la fureur de son beau-père à ce sujet avait ravi l'enfant qui l'avait répété à Josh. Cerise sur le gâteau, Josh lui avait fait miroiter un voyage dans son jet personnel. Irrésistible, non ?

Tyler étant à l'abri maintenant, il était temps de mettre un point final à cette trop longue tranche de vie, décida St John. Mais, pour l'heure, il ne s'en sentait pas le courage. Ni la force.

Précédé d'un aboiement intempestif, Maui entra, le tirant de ses songes. Le chien se posta à ses pieds dans une attitude inédite, arc-bouté sur les pattes avant et la queue immobile. Rien qui ressemble à son naturel doux habituel. Ça ne pouvait pas être Josh qui revenait.

Le chien se rua vers la porte de la grange, tête baissée, oreilles en arrière.

Jessa se leva sur-le-champ et le suivit. Essayant de se secouer, St John se leva à son tour. Maui n'avait sans doute flairé qu'un blaireau, mais il n'était pas question de laisser Jessa affronter seule l'importun.

La voix de son père le tira définitivement de sa léthargie.

— Eloigne ton clebs ! J'ai appelé le shérif, il arrive. Tu vas pas l'emporter au paradis, sale garce ! Qu'est-ce que tu as fait du garçon ?

Il avança jusqu'au portail de la grange. Aux pieds de Jessa, Maui grognait

dangereusement. Si elle ne l'avait pas retenu par le collier, il se serait jeté sur l'homme qui s'était trop approché et qui, penché sur elle, la menaçait.

— Où est mon fils ? répéta Alden. Je sais qu'il est ici, un de mes imbéciles de voisins a fini par me dire qu'il t'avait vue rôder autour de chez moi avec ton clébard.

— Il n'y a qu'un lâche pour régler un problème avec moi en s'attaquant à un chien, lança Jessa en le fusillant du regard. Ou à un gosse.

Alden rougit, rejeta le bras en arrière pour frapper quand St John apparut. Il poussa Jessa derrière lui et gronda :

— Un geste sur elle ou sur le chien, et vous êtes mort.

Le plus terrible, se dit-il en proférant sa menace, c'était qu'il l'aurait mise à exécution. Jamais de la vie il n'avait été animé d'une telle rage, d'une telle envie de vengeance. La violence des sentiments qu'il abritait lui faisait même peur.

Quand son père, surpris par sa présence, se tourna vers lui, il prit conscience de la terrible réalité. Jessa avait dit vrai. Il s'était traité de lâche pour s'être caché, pour s'être coupé du monde quand, en réalité, c'était cet homme, le lâche. Et il l'avait toujours été.

— Vous êtes qui, vous ? Et de quoi vous mêlez-vous ?

— Ce que vous avez fait regarde tout être humain digne de ce nom, rétorqua Jessa.

St John lui jeta un bref regard : elle était plus belle que jamais. La colère, la dureté, la férocité même lui allaient bien. Toutes griffes dehors, elle le défendait, agressait le démon qui avait détruit une grande partie de sa vie.

Son père ne la regarda même pas, il le fixa, lui.

— Je vous ai aperçu en ville. Vous êtes venu l'aider, c'est ça ?

Comme si, subitement, tout s'éclairait pour lui, il poursuivit :

— Ceci explique cela. Je me doutais bien que cette pauvre fille était trop idiote pour faire tout cela toute seule. Vous êtes consultant, ou quelque chose comme ça ?

St John réussit à garder son sang-froid. C'était maintenant qu'il allait régler son compte à celui qui avait gâché plus de la moitié de sa vie. Le combat qu'il avait sans cesse repoussé ne le serait pas une minute de plus.

Sur ses épaules pesait le poids des vingt dernières années, un poids dont il allait être, d'une manière ou d'une autre, bientôt soulagé.

— Vous êtes très bon, je vous l'accorde, reconnut Alden sur un ton qui se voulait affable.

Sûrement cherchait-il à l'amadouer.

— Mais autant travailler pour le vainqueur. D'autant que je vous paierai beaucoup plus.

— Gardez votre argent. Vous aurez besoin d'un avocat.

Alden plissa le front.

— Je ne sais pas ce que vous a raconté cette cruche, mais c'est sûrement faux. Elle est aux abois parce qu'elle sait qu'elle va perdre. En conséquence,

elle essaie de me noircir.

St John se figea.

— Jess, dit-il calmement.

Il ne quittait pas des yeux le visage de celui qui avait hanté ses nuits, nourri ses cauchemars. Son père aussi l’observait, mais il ne semblait pas du tout le reconnaître. Apparemment, il cherchait à cerner le personnage qui lui tenait tête pour tenter de le circonvenir.

— Emmène le chien et rentre.

— Je ne te laisse pas tout seul ici avec lui ! s’exclama-t-elle.

— Peur que je le tue ? Ça se pourrait.

Alden se raidit et fit un petit pas en arrière, St John s’en félicita. Alden avait la trouille, et tant mieux.

— C’est ça, menacez-moi ! Vous savez qui je suis ?

— Absolument.

— En ce cas, puisque vous savez à qui vous avez affaire, vous savez que j’ai le bras long et que je peux...

St John lui jeta un regard si terrifiant qu’Alden ne termina pas sa phrase. Son père n’était qu’une misérable créature, mauvaise mais inconsistante. C’était l’archétype du mal, du mal dirigé contre lui... et contre Jessa qui prenait son parti par amour.

Cette pensée lui mit du baume au cœur. Son père l’avait peut-être abîmé, sali, avili, mais Jessa lui avait redonné goût à la vie. Jamais il n’aurait cru cette résurrection possible.

Il la regarda. Elle l’observait, visiblement angoissée. Touché par son inquiétude, il eut envie de la serrer dans ses bras, mais ce n’était ni l’endroit ni l’heure.

Comme il ne voulait pas qu’elle soit témoin de l’échange qui allait suivre entre son père et lui, il insista :

— Jessa, s’il te plaît, va-t’en.

Elle acquiesça d’un signe de tête et, sans se presser, s’en alla.

— Viens, Maui, dit-elle au chien. On va au magasin toi et moi.

Alden la suivit des yeux comme s’il avait eu envie de l’accompagner. Typique, pensa St John. Typique du prédateur qui choisit le plus faible — du moins le croit-il — pour en faire sa proie. Mais la présence du chien sembla le retenir.

Tu fais bien, songea St John.

* * *

Jessa, sa Jess, avait une âme de guerrière et elle ne baisserait pas les bras. Elle le ferait pour lui et pour Tyler.

Alden cessa de regarder du côté de Jessa et porta de nouveau les yeux sur lui.

— Qu’a-t-elle fait de mon morveux de gosse ?

— Ce n'est pas votre gosse, déclara St John.

— Je l'ai adopté, tout ce qu'il y a de plus légalement, malgré tous les problèmes qu'il avait. Tout le monde sait que c'est un gosse difficile. Il ne m'attire que des ennuis.

Il se croyait en campagne, ironisa tout bas St John. Il prêchait pour sa paroisse. Ça devait être un automatisme dès qu'il avait quelqu'un en face de lui.

— Mais je le considère comme mon fils. Je le traite comme si je l'avais fait.

— Ça, je vous crois.

Etonné par ce ton, Alden le scruta, l'air de se demander ce que signifiait cette scène.

Au bout de quelques secondes, visiblement perplexe, il murmura :

— Qui êtes-vous ?

Il était temps. Temps que tout cela finisse. Repousser, hésiter, donnait l'avantage à l'autre.

— Vous le bichonnez, vous chouchoutez votre proie, avouez-le, dit St John avec un calme voulu. C'est pour cela que sa disparition vous ennuie.

— Evidemment que je suis ennuyé, répliqua Alden.

Il y avait comme une faille dans la voix d'Alden, nota St John. L'homme se demandait qui il avait devant lui et, malin comme il l'avait toujours été, avait compris que le personnage qui l'affrontait n'était pas qu'un simple conseiller en communication politique.

— Il aura bientôt le bon âge, c'est ça ? Et maintenant que vous l'avez bien battu et soumis, quand vous voudrez abuser de lui, il n'osera pas s'y opposer. Il se laissera faire, il vous laissera commettre les choses les plus abjectes que l'on puisse faire à son enfant, parce que vous l'aurez convaincu qu'il n'a pas le choix. Mais, au fond de lui, il commencera à s'interroger. Il se demandera si la mort n'est pas préférable à toutes ces horreurs de pervers tordu que vous êtes.

Il n'en avait jamais dit aussi long d'une seule traite depuis des années. Dès qu'il avait commencé, dès que les murs de protection qu'il avait érigés s'étaient fissurés puis écroulés et que la bête sauvage qui l'habitait était sortie de sa cage, c'était devenu facile, très facile.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, protesta Alden. Cet enfant a besoin d'être dressé, oui, comme tous les enfants. Il faut une poigne de fer pour les mater.

Son explication coulait tellement de source... Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il l'avancait, songea St John. Le souvenir de cette poigne de fer lui retourna l'estomac mais il l'écarta. Non sans mal, cependant.

— Vous finirez par le persuader qu'il peut faire quelque chose de bien en satisfaisant vos désirs, en se soumettant à vos envies de cochon répugnant.

— Comment osez-vous ? Je ne resterai pas une seconde de plus ici à écouter vos injures.

Il se tourna pour s'en aller, la disparition de son beau-fils comme oubliée.

Mais St John n'en avait pas fini. Il baissa la voix pour lui dire la suite, avec des mots que son père ne pourrait pas ne pas reconnaître.

— Vous lui direz que c'est quelque chose de gratifiant, une cérémonie d'initiation. Que c'est un cadeau des fils à leur père.

Alden eut un haut-le-corps. Le dévisagea. Complètement déstabilisé, il ne chercha même pas à nier. Il ne manifesta aucune colère. Aucune protestation indignée. Pas même une menace.

— Qui êtes-vous ?

Cette fois, la voix était sourde, étranglée.

L'étau se resserrait. Quelque chose bougea sur le côté, mais St John ne regarda pas. Il savait. Sa présence était évidente.

— Je suis blessé, dit-il d'un ton faussement dépité. Vous ne me reconnaissez même pas.

Alden le regarda des pieds à la tête comme s'il le voyait pour la première fois. De toute évidence, il ignorait qui se trouvait devant lui et il réfléchissait à la façon de découvrir ce que cet inconnu savait et comment il l'avait appris.

— Ne vous fatiguez pas. De toute manière, je ne lui ressemble plus. Et, bien plus important, je ne pense plus comme lui.

— Comme... qui ?

— Je vous l'accorde, je connais peu de personnes responsables de deux suicides qui aient encore l'aplomb de vouloir prendre le pouvoir.

— Deux suicides ? Mon fils s'est noyé lors d'une terrible tempête, tout le monde le sait.

— Sauf ceux qui ont su, ou soupçonné, la vérité. Et votre fils, bien sûr. Qu'avez-vous regretté le plus, votre joujou ou l'argent qu'il a pris dans votre cagnotte ? Ou peut-être la pince à billets en argent massif que vous aimiez tant ?

— Qui êtes-vous ?

Cette fois, Alden avait presque crié. Il y avait la naissance d'un soupçon dans son regard.

— Vous savez qui je suis. Me torturer, c'était votre plaisir de sadique tordu. Vous ne pensiez qu'à cela, à l'époque.

— C'est impossible. Il est mort.

— Le mythe du Phénix, ça ne vous dit rien ?

Alden hocha la tête, il était devenu blême.

— Ce n'est pas possible, vous n'avez rien de lui.

— La chirurgie a fait des progrès considérables. On fait des choses fantastiques aujourd'hui avec un bistouri. Ils ont reconstruit mon maxillaire que vous aviez si bien fracturé que je n'ai pas pu manger pendant un mois. Ils ont réparé la pommette que vous aviez cabossée et, pendant qu'ils y étaient, ils ont modifié le reste de ma figure qui vous servait de punching-ball.

— Non. Non, s'écria Alden en reculant d'un pas.

— J'ai gardé ceci en revanche, poursuivit St John en caressant la cicatrice

qui lui barrait le bas du visage. Je me la suis faite en glissant du rocher, ce fameux soir, au fleuve. Celle-là, je ne vous la dois pas. C'est ma marque et j'y tiens. Elle me rappelle, s'il en était besoin, que plus personne jamais ne me possédera.

Son père était touché, il ne pouvait plus nier que c'était son fils qu'il avait devant lui, son fils qui l'accusait, le jugeait. Un fils bouffi de haine qui allait le faire payer, vingt ans plus tard.

— Oui, dit-il doucement. Je suis l'homme qui va raser votre château de cartes. Celui qui va mettre un terme à tout. Qui va tout vous prendre. Tout ce à quoi vous tenez, y compris Tyler. Rien ne m'arrêtera et vous ne pourrez rien pour stopper la machine.

Visiblement paniqué, assommé, Alden hocha la tête.

— Et si vous vous figurez que vous allez passer entre les mailles du filet, fuir je ne sais où, aux Caïmans peut-être, et vivre sur la pyramide de fric que vous avez amassé et mis à l'ombre dans une banque suisse ou à Singapour ou Jersey ou ailleurs, n'y comptez plus. C'est fini.

Les yeux ronds comme des billes, Alden regardait droit devant lui, dans le vide. Sans doute avait-il cru qu'il s'en sortirait, qu'il trouverait refuge dans un de ces paradis fiscaux tant prisés des fripons. Mais cette option aussi était balayée. Alden n'avait plus d'horizon que la peur.

— Et tout va être dit. Tout ce que vous avez fait, à Jessa, à Tyler, à ma mère... et à moi. Tout va sortir sur la place publique.

— Ce ne sont que des mensonges ! hurla-t-il, au comble de la panique. Des mensonges que personne ne croira. D'ailleurs, on ne vous écouterait pas.

— Vous croyez ça ? poursuivit-il, vouvoyant toujours son père. Vous voulez savoir où est Tyler en ce moment ?

— Personne ne le croira lui non plus.

— Vous comptiez là-dessus, je sais. Comme vous avez fait pour moi. Mais Tyler est entre de bonnes mains, maintenant.

— Vous voulez dire que cette petite putain...

Le coup de poing partit. Il ne l'avait pas prémédité mais il lui échappa. Son père s'effondra. Jessa accourut.

— Avant que tu ne le tues, je préfère te dire que la moitié de la ville est là.

C'était donc ça. Elle avait appelé la ville en renfort et toute la cavalerie était là.

— Je ne le tuerai pas, il ne le mérite même pas.

Jessa lui prit la main et la frotta. Elle lui faisait mal tant il avait frappé fort.

— Tu as raison, dit-elle. Il ne le mérite pas. Et ce qu'il va devoir affronter sera pire que la mort, pour lui.

Alden se relevait en titubant et St John se retourna : la moitié de la ville était là, attroupée entre l'arrière de la boutique et la grange, et elle avait assisté à la scène. Leurs regards disaient tout leur mépris et leur dégoût pour l'homme qui chancelait sous leurs yeux.

— Il n'a pas dit que Tyler est entre mes mains, dit Jessa en regardant Alden comme elle aurait regardé un sac de céréales infesté de vers.

St John commençait à aimer ce qui se passait maintenant que Jessa était là.

— Si vous voulez vraiment savoir où est Tyler, ce dont je doute car vous ne vous souciez que de vous, il est avec quelqu'un que tout le monde croira.

— Monsieur Alden ?

La voix le fit se retourner. Un shérif en grand uniforme approchait, visiblement indifférent à la tâche qu'il devait accomplir. Un adjoint le suivait.

— Vous devez m'accompagner, monsieur Alden. Des charges graves ont été portées contre vous.

— Je ne vous suis nulle part, grommela Alden.

Puis, désignant de la main St John et Jessa :

— J'ignore ce qu'ils vous ont dit, mais c'est un tissu de mensonges !

L'adjoint fronça les sourcils.

— Désolé, monsieur, mais les plaintes n'ont pas été déposées par eux, mais par une source extérieure ; et cette personne est très crédible.

— Comment cela ? dit Alden. Qui ?

— Joshua Redstone.

Alden blêmit un peu plus, et un murmure circula dans la foule des badauds.

— Mais qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? tonna Alden qui recouvrait quelque force. Il n'a rien à voir avec ça.

— C'est mon patron, répondit St John simplement.

— Et, ajouta Jessa, un de ses plus proches, de ses meilleurs amis. Quant à vous, insista-t-elle avec une jouissance manifeste, vous êtes cuit.

Alden jura, recula un peu. L'adjoint du shérif lui prit le bras. Alden gesticula pour qu'il le lâche, mais un deuxième adjoint s'approcha pour le maîtriser.

— Ignoble, lâcha St John. Répugnant.

— Toi, ta gueule.

Les yeux agrandis par la stupeur, Alden fixait l'homme qui avait été son fils.

— Maintenant, sache que j'ai été bien heureux quand j'ai été débarrassé de toi ; de toute façon, tu devenais trop vieux pour moi.

Un murmure horrifié s'éleva de la foule. Alden sembla sidéré, comme s'il avait oublié qu'il y avait des témoins, beaucoup de témoins.

Il les regarda, comprit ce qu'exprimaient leurs visages défaits par leur dégoût pour lui, l'homme qui prétendait devenir leur maire. Le nom de Redstone avait aidé à renverser l'opinion. Il avait largement contribué au miracle. Et Alden le savait.

— Je vous hais, hurla Alden que les deux adjoints emmenaient. Je vous hais ! Allez au diable !

— Nous aussi, lui répondit St John. Nous aussi, on vous hait pour tout le

mal que vous avez fait.

— Mais c'est raté, renchérit Jessa. Vous avez perdu. St John est tellement plus fort que vous. Il l'a toujours été.

— Toi..., s'époumona Alden. Toi et lui, j'ai toujours su que vous fricotiez ensemble. Je savais que tu étais...

— Vous ne saviez rien sur moi, l'interrompit St John.

Sa voix était si calme, si froide qu'elle était plus menaçante que quelques instants plus tôt quand la fureur la déformait.

— Et vous ne savez rien non plus sur Tyler. Et vous ne saurez jamais rien.

Alden essaya de se libérer, mais les adjoints lui empoignèrent les bras et serrèrent encore plus fort.

L'un des deux prit les menottes accrochées à sa ceinture et les lui mit aux poignets.

Pitoyable, Alden se retourna et cria à son fils qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans :

— Tyler n'était qu'un pâle substitut.

Glacé, St John se pétrifia.

— Tu n'oublieras jamais, lança Alden.

Et pour la première fois, le vice à l'état pur transparut dans ses yeux. Manifestement incapable de garder pour lui l'ignominie de ses souvenirs, il insista, d'une voix suave cette fois :

— Et moi non plus.

Jessa prit la main de St John et la serra.

A cet instant, seule la douceur de cette main qui tenait la sienne le retint de courir derrière le monstre et de l'abattre.

— Tyler s'en sortira, dit Josh. Redstone y veillera.

Jessa fit oui de la tête. Elle ne connaissait Joshua Redstone que depuis quelques heures, mais elle avait déjà une totale confiance en lui.

— Je connais des personnes bien à la Westin Foundation. Elles ont l'expérience de ce genre de traumatismes chez les enfants.

De nouveau, Jessa opina.

— Dommage qu'il n'ait pas profité de cette aide, soupira-t-elle.

Elle ne nomma personne, Josh avait visiblement compris.

— C'est incroyable qu'il s'en soit sorti aussi bien, reprit-il. A ce propos, je me demande si nous ne devrions pas développer la fondation et prévoir un programme pour aider à réparer les séquelles des traumatismes comme ceux-ci.

Il la regarda subitement avec intensité.

— Vous savez qu'il est déjà dans l'avion.

— Il se sauve, c'est ça ?

Josh acquiesça.

— Pour l'instant. Comment vivez-vous ça ?

— Je sais qu'il sera toujours différent d'un garçon ayant eu une enfance normale. Mais je sais aussi qu'il est fort et, quand je considère le chemin parcouru, je me dis qu'il fallait vraiment qu'il le soit.

— Ne baissez pas les bras, Jessa. Ne le laissez pas tomber.

— Non, jamais. Après tout ce qu'il a accompli, ce serait injuste de ne pas être là pour lui.

Josh sourit.

— Ce que vous me dites me conforte dans l'idée que vous êtes ce que j'espérais pour lui. Vous serez son salut.

— Oh ! Je ne suis que moi, c'est tout. Je ne l'ai pas sauvé il y a vingt ans, je ne vois pas pourquoi je ferais mieux aujourd'hui. C'est lui qui se sauvera lui-même. Il est fort, il y arrivera.

— Oui, bien sûr. Mais peu de gens verraient les choses comme vous, surtout après la façon dont il vient de disparaître... de vous laisser. Mais il est comme ça. En fait, il fuit un espoir dans lequel il n'ose plus croire parce que, autrefois, il a été forcé de fuir une réalité trop laide.

— Je sais.

— Donnez-lui du temps, Jessa. Et appelez-moi. Ou c'est moi qui vous appellerai, quand je sentirai qu'il va mieux.

La perspective de téléphoner à l'homme le plus puissant ou presque de la planète la fit sourire.

— Je ne suis que moi, c'est tout, dit-il, reprenant exprès à son compte ses paroles. Et je serai toujours heureux d'avoir un appel de vous.

Jessa planta ses yeux dans ce regard gris-bleu que la Terre entière connaissait.

— Je comprends maintenant pourquoi Redstone est ce qu'elle est. Parce que vous êtes ce que vous êtes.

— Redstone, répondit-il, n'est que les gens qui la composent. Cela a toujours été ainsi.

Il posa la main sur son épaule.

— Il en sera toujours ainsi.

Sur ces mots, il prit congé, la laissant perplexe. Y avait-il un message dans ce qu'il lui avait dit ?

* * *

Un frisson parcourut St John au sortir de l'eau glacée du lac. Le froid conjugué avec le vent sur son corps humide contrastait avec la chaleur du soleil qui se frayait tant bien que mal un chemin entre les branches des arbres ; enfin, il se sentait propre, lavé de tout, même s'il ne s'était pas rasé depuis une semaine.

A quelques pas à droite, il trouverait le plein soleil et ne tremblerait plus. Mais en avait-il vraiment envie ? Pas sûr. Pas sûr non plus d'avoir construit une cage assez solide pour que les mauvais souvenirs y restent enfermés.

Terrasser le démon qui lui avait donné la moitié de son ADN n'effacerait pas tout. Rien ne viendrait à bout de ce passé maudit. Aussi n'était-il pas resté traîner à Cedar pour entendre les histoires fabuleuses sur la spectaculaire descente aux enfers de son géniteur. Il serait certainement appelé comme témoin au tribunal et, là, il devrait tout débiller en public. Il avait du mal à imaginer la tête de l'homme qui l'avait obsédé, dans une situation aussi humiliante. Son père, l'honorable Albert Alden, sur le banc des accusés. Et son fils à la barre. Quel retournement !

Il redoutait ce jour mais ne pouvait laisser Tyler porter seul ce fardeau.

Il était vraiment seul. Sa mère, chose incroyable, s'était rangée du côté du pain et du beurre et avait promis de soutenir son mari jusqu'au bout. Le garçon était placé dans une famille d'accueil que lui avait trouvée la Westin Foundation, mais le soulagement, St John le savait par expérience, ne viendrait qu'avec un changement total dans sa vie.

Un changement de vie.

Ce qu'il avait vécu à Cedar avec Jessa avait justement été cela, un

changement de vie.

Et il l'avait quittée. Sans un mot d'explication. Aucun contact avec elle depuis un mois. Elle devait être passée à autre chose, ou plutôt à quelqu'un d'autre. Il existait plein d'hommes tout à fait normaux sur la Terre capables de lui offrir tout ce qu'elle méritait : une vie saine et simple, et heureuse.

Cette pensée lui tordit l'estomac plus encore que lorsqu'il repensait aux violences de son père.

Il fallait maintenant qu'il se reconstruise. C'était pour cela qu'il était ici. Josh l'avait envoyé dans ce coin perdu de l'Etat de Washington, au fond des bois, pour se ressourcer. Josh lui-même venait souvent ici pour le bonheur de ne voir et de n'avoir à parler à personne pendant des semaines. Le seul signe de civilisation depuis un mois se résumait au ronflement d'un moteur sur la route de campagne en contrebas et, ce matin, quand il partait pour sa marche quotidienne vers le lac, à l'hélicoptère du Service des eaux et forêts qui survolait les bois de temps à autre.

— Tu as besoin de temps et d'espace pour te refaire, lui avait dit Josh. C'est l'endroit idéal pour te requinquer.

Puis, avec son sens inné de l'observation et sa perception fine des choses et des êtres — des qualités qui lui avaient permis de faire de l'atelier Redstone l'empire qu'il était devenu —, il avait ajouté :

— Mais ne te voile pas la face, Dameron. Arrête de fuir la seule chose qui peut t'aider à retrouver un certain équilibre après ce que tu as vécu.

Jess, pensa St John.

Il ne prononça pas son nom, mais sa tête en était pleine.

De nouveau, il frissonna mais, cette fois, le froid n'y était pour rien. Il redressa la tête. Etrange. Ces bois étaient sûrs, en principe, les seuls prédateurs étaient les coyotes et, mais rarement, un ours.

Il fureta partout autour de lui, cherchant des yeux quelque chose d'assez gros pour représenter un danger.

En fait la menace était une chose petite, blonde et plus énorme que les créatures les plus énormes qui vivaient en ces lieux.

— Jess...

Cette fois il lui avait échappé, ce nom, ce nom qu'il pensait ne plus jamais prononcer.

Pendant un moment, très bref, il crut à une hallucination, à une réaction au coup de froid dans l'eau glacée ou au fait de son isolement prolongé ici. Mais elle sortit de l'ombre et avança jusqu'à la mare de soleil de la petite clairière. Dans la lumière, ses cheveux étaient une mousse dorée qui lui donnait un faux air d'ange. Mais ce n'était pas un ange. C'était elle, Jess, en chair et en os. Au souvenir de son corps tendre tendu sur le sien, de sa peau douce, de ses mains courant sur lui, il serra les poings. Quel bonheur, quel plaisir elle lui avait donnés ; jamais il n'aurait cru connaître des émotions pareilles.

Il fit un pas vers elle, puis un autre, puis s'élança, incapable de s'arrêter. Mais au moment où il entra dans le carré de lumière, il s'immobilisa,

incapable de faire un pas de plus.

— Que fais-tu là ? dit-il.

— Je te cherche... et je te regarde, répondit-elle en riant.

L'avait-elle vu quand il s'était étiré, tout nu, pour se sécher ?

— Depuis quand es-tu là ? lui demanda-t-il.

— Un certain temps, répondit-elle, les yeux brillants. Au fait, t'ai-je déjà dit que tu es beau ?

Cela semblait si sincère qu'il eut envie de la croire.

Un peu sonné par son apparition soudaine et cette visite imprévue, il chercha vite quelque chose à dire pour faire diversion.

— Comment as-tu...

Il n'acheva pas sa question. La réponse était évidente.

— Tess est formidable, dit-elle, comme elle aurait dit qu'elle préférerait les chênes aux érables. Je n'aurais jamais cru que l'on puisse poser un hélicoptère sur une aussi petite clairière. Eh bien, elle l'a fait et les doigts dans le nez !

— Josh...

— Oui. C'est adorable de m'avoir prêté son pilote personnel.

— Il interfère.

— Dépend de ce que tu entends par interférer, répliqua-t-elle.

— Va-t'en.

— Non. C'est pour toi que je suis là.

— La dernière personne à m'avoir dit ça, c'est mon père. Tu n'es pas en sûreté avec moi. Je ne te mérite pas.

— Avec d'autres hommes que toi, je ne serais peut-être pas en sécurité, mais avec toi c'est différent. Les gens construisent des barrières pour se protéger des autres. Toi, tes murs servent à cacher aux autres des choses de toi que tu estimes trop abîmées pour être montrées. C'est pour les autres que tu le fais, pas pour toi. Cela t'honore.

Il ne répondit pas. De nouveau, il tremblait et pas de froid.

— C'est une façon de vivre, poursuivit-elle. On s'enferme et voilà.

— Non.

— Si.

Elle reprit, sur le même ton :

— Il y a une part de toi que tu dois protéger, je suis d'accord. Mais c'est comme si tu avais une bosse sur la voiture qui par ailleurs marche très bien ou un courant d'air à un endroit de ta maison que tu adores ; est-ce que pour cela tu vas mettre ta voiture à la casse ou détruire ta maison ?

Etonné par la comparaison, il hocha la tête, non pour dire *non*, plutôt pour tenter de mettre de l'ordre dans le chaos de ses pensées.

— C'était lui, murmura-t-il.

— Je sais que tu sais que c'était entièrement sa faute, pas la tienne, ce n'est pas nouveau, dit-elle. Mais c'est quoi ce *c'était lui* ?

— Mon énergie, mon ambition. Tout. C'est lui. C'est lui qui m'a fait ce que je suis. Ma haine m'a construit. Sans elle, je...

Il ne termina pas sa phrase. Sans elle, pensa-t-il, il ne serait rien. Il ne se sentait... rien.

— Sans elle, reprit Jessa, tu es toujours toi. Réfléchis, Dameron. Tu as pris ce qu'il t'a fait, ce qu'il t'a forcé à apprendre pour survivre, et tu t'en es servi et cela s'est retourné contre lui. Il a cherché à te convaincre que tu ne valais rien, que tu étais idiot, méchant et je ne sais quoi encore. Et patatras, tu as démontré qu'il avait tout faux. Tu as démontré que *lui* était inutile, idiot et méchant.

Il trembla de plus belle mais Jessa semblait décidée à aller jusqu'au bout. Elle ne lui laisserait donc pas de répit ?

— Il y a longtemps maintenant que tu l'as surpassé. Avec ce qu'il croyait être son *statut*, il ne t'arrive pas à la cheville. Enfonce-toi cela dans le crâne. C'est un microbe en comparaison avec toi. Qu'est-ce qu'un avocat d'un trou comme ici face au vice-président des opérations de Redstone ? Peanuts, mon cher.

Il n'avait jamais vu les choses sous cet angle.

— Il ne mérite même pas ta haine. Cela n'enlève pas que c'est un monstre, mais il ne mérite pas une once de plus de ton énergie. Garde-la pour nous, ajouta-t-elle.

— Jess...

— J'insiste, Dameron. Tu as une décision à prendre ; veux-tu le laisser gagner ?

Elle était sans pitié, déterminée, elle lui faisait presque peur avec son âme de guerrière.

— Si tu laisses ce qu'il t'a fait détruire ta vie, alors il aura gagné. Il aura réussi ce qu'il voulait. Il t'aura brisé.

Secoué de tremblements violents, se sentant faible tout d'un coup, il tomba à genoux. Jessa se précipita et s'agenouilla elle aussi.

— Ne le laisse pas gagner, Dameron. Je t'en supplie, ne le laisse pas gagner.

A bout de forces, il s'appuya sur elle. Il ne pouvait plus parler, mais il savait une chose : il ne revivrait pas une autre année comme celle qu'il venait de passer. Le choix était donc simple, encore plus simple que Jessa ne le pensait. Soit il faisait ce qu'elle disait. Soit il mourait.

Elle passa un bras sur ses épaules et lui dit tout doucement pour ne pas le bousculer :

— J'aimerais que tu penses à quelque chose. Imagine ton père assis dans sa cellule — ce qui aurait dû être sa place depuis longtemps — apprenant que, finalement, il a gagné car il t'a détruit. Tu t'imagines son sourire diabolique ?

Il se remit à trembler.

— On n'oublie jamais ce qui nous est arrivé, je le sais, reprit-elle. On peut seulement apprendre à vivre avec. Toi, tu l'as compris car tu l'as fait. Tu as trouvé chez Redstone la famille que tu n'as jamais eue, tu leur fais confiance à tous. Pour moi, c'est un miracle.

En femme qui ne lâche jamais prise, elle poursuivit :

— Je sais qu'il te faudra du temps, je sais que tu devras revenir de temps à autre dans un endroit comme celui-ci pour te ressourcer, mais cela ne me fait pas peur.

Elle reprit son souffle.

— Je l'accepte à condition que nous passions le même nombre d'heures, ensemble. Josh dit que tu travailles trop et que tu ne dors pas.

— Dormir... ce n'est pas toujours bon.

— Des cauchemars ? Je sais comment arranger ça.

Elle lui fit un clin d'œil.

— A toi de décider si tu veux... de moi. Si tu veux de nous.

Il inspira très fort. Se calma. Et chercha son regard. Ses yeux étaient beaux, purs, francs. Il les sonda pour tenter d'y lire l'avenir et cela lui redonna goût à la vie.

— Plus que ça, dit-il très lentement. De ma vie, je n'ai jamais autant désiré quelque chose.

Il hésita un instant.

— Pas d'enfants, ajouta-t-il. Pas possible.

— Pas de problème, nous adopterons.

— Le travail.

— Je sais. Il faut que tu sois là-bas. J'attendrai que maman aille mieux pour te rejoindre. J'ai toujours rêvé d'aller en Californie.

— Election.

— Je me retire. Au vu des événements, le conseil municipal a désigné un maire temporaire, oncle Larry. A dire vrai, cela m'arrange, je n'ai jamais vraiment voulu me présenter.

Comme elle le caressait, il se remit à trembler.

— Calme-toi, Dameron. C'est fini. Tu n'appartiendras plus jamais à personne.

Il hocha la tête.

— C'est faux, dit-il. Je suis à toi. Je veux être à toi.

Elle sourit et son sourire le fit rêver de matins à venir. Des matins où, après une nuit d'amour, il se réveillerait et la verrait, penchée sur lui avec son sourire d'ange.

— Dameron, dit-elle, émue. Dameron, je t'aime. Je t'aime comme j'aimais Adam Alden. Et je t'aimerai toujours.

La gorge nouée, il voulut répondre sur le ton ferme qui seyait à un homme de son statut, mais il ne sut que bégayer.

— Je... je sais, Jess. Je sais et je me sens... Pour la première fois de ma vie... je... comment dire, Jess, c'est ça l'amour ? Est-ce comme cela quand on aime ? C'est trop... c'est trop... c'est tellement ... énorme que j'ai l'impression que je... que je...

Elle lui coupa la parole.

— Oui, Dameron, c'est comme ça quand on aime, c'est fort, c'est violent.

— Alors... je...

Il ne parvenait plus à parler, ne savait plus quoi dire. Et elle le regardait et elle lui souriait.

— Je sais, dit-elle d'une voix douce, comme en réponse à ce qu'il n'avait pu lui dire.

Plus tard, enlacés dans les bras l'un de l'autre, il trouva les mots qui lui avaient manqué.

Quand, enfin apaisés, ils se levèrent, il passa son jean et, plongeant la main au fond de sa poche, y trouva ce qu'il cherchait.

— Regarde, dit-il en brandissant un petit objet devant elle.

— Oh !

Le petit chien en céramique qu'elle lui avait donné, il y a si longtemps, pendait au bout de la chaîne de son trousseau de clés.

Bouleversée, elle lui sourit et le sourire qu'elle lui offrit exprimait tout ce qu'il avait besoin de savoir sur l'avenir.

Epilogue

— Qu'est-ce que c'est que cette agitation ? lança John Draven en entrant dans le bureau de son patron. Je n'ai encore jamais entendu un tel barouf, ici.

Josh était assis à son bureau mais il regardait dehors, vers l'océan. La vue qu'offrait son bureau était le seul luxe qu'il s'était autorisé. Malgré une réussite exemplaire, il n'était pas dans le paraître.

Pendant un petit moment, il ne répondit pas puis il laissa tomber :

— En effet.

Il ne se retourna même pas pour regarder son chef de la sécurité.

— Je me rappelle que vous m'aviez dit : « Si j'apprends un jour que St John se marie, c'est que la fin du monde est proche. » Eh bien, préparez-vous !

Il se décida enfin à se tourner.

— C'est vrai ? s'étonna Draven.

— On ne peut plus vrai. Il a trouvé la seule femme au monde qui soit capable de le gérer après tout ce qu'il a vécu et Dieu sait qu'il en a vu. C'est une femme formidable et il la mérite bien.

— Qui est-ce ? demanda Draven.

— Vu ce qu'il m'a dit, c'est grâce à elle s'il est encore en vie aujourd'hui.

Draven prit place sur le canapé en cuir.

— En ce cas, on lui doit beaucoup.

— Oui.

— Vous savez, non ? Vous savez ce qu'il lui est arrivé ? Ce qui a fait qu'il est comme il est.

— Oui, en partie. Personne d'autre, je crois, ne connaît son histoire. Personne sauf Jessa Mill, justement. Vous la connaîtrez bientôt, elle vous plaira. On ne pouvait pas espérer mieux pour lui.

C'était incroyable, songea-t-il. La magie Redstone avait encore une fois opéré. St John bientôt marié. Personne ne l'aurait parié.

— Il doit y avoir un philtre dans l'eau qu'on boit ici.

— Je pense que c'est plutôt les gens qui travaillent ici, dit John. Quand on met ensemble des gens bien qui pensent dans le même sens, c'est fatal qu'il se passe... des choses...

Josh tourna la tête vers la fenêtre et fixa de nouveau l'océan.

Tout pouvait donc arriver, même l'amour.

TITRE ORIGINAL : THE BEST REVENGE

Traduction française : CHRISTINE MAZAUD

© 2010, Janice Davis Smith. © 2014, Harlequin S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Vivez la romance sur tous les tons avec

les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos
sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

www.harlequin.fr

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



Carla Cassidy

Une séduisante suspecte

Bachelor Moon, Louisiane. Une petite ville tranquille... du moins en apparence. Car une famille entière vient d'y disparaître sans laisser la moindre trace. Les Connelly ont-ils été enlevés ? Mais pour quelle raison ? Et, surtout, Marlena Myers, la gérante du bed and breakfast dont ils sont les propriétaires, a-t-elle une quelconque part de responsabilité dans l'évaporation soudaine de ses patrons ? Voilà les questions auxquelles Gabriel Blankenship, l'agent du FBI chargé de mener l'enquête, s'est promis de trouver des réponses. Certes, l'inquiétude que Marlena dit éprouver ne semble pas feinte. Mais Gabriel le sait par expérience : les criminelles les plus dangereuses ont parfois, tout comme Marlena, le visage et les yeux d'un ange...



Justine Davis

Le prix de la vengeance

Se venger. Celui qui se fait désormais appeler St John n'a pas d'autre but en revenant à Cedar, sa ville natale, et pour accomplir la mission qu'il s'est assignée l'anonymat est son arme la plus sûre. Avec sa nouvelle identité, et après les multiples opérations de chirurgie esthétique qu'il a subies, personne ne devrait le démasquer... Mais, lui, pourra-t-il affronter tous les regards sans flancher ? Quand il croise par hasard celui de Jessa Hill, son amour fou de l'adolescence, celle qu'il n'a jamais oubliée, ses certitudes vacillent. Si elle vient à le reconnaître, trouvera-t-il encore le courage de mener à son terme le plan qu'il a mis si longtemps à élaborer ?

